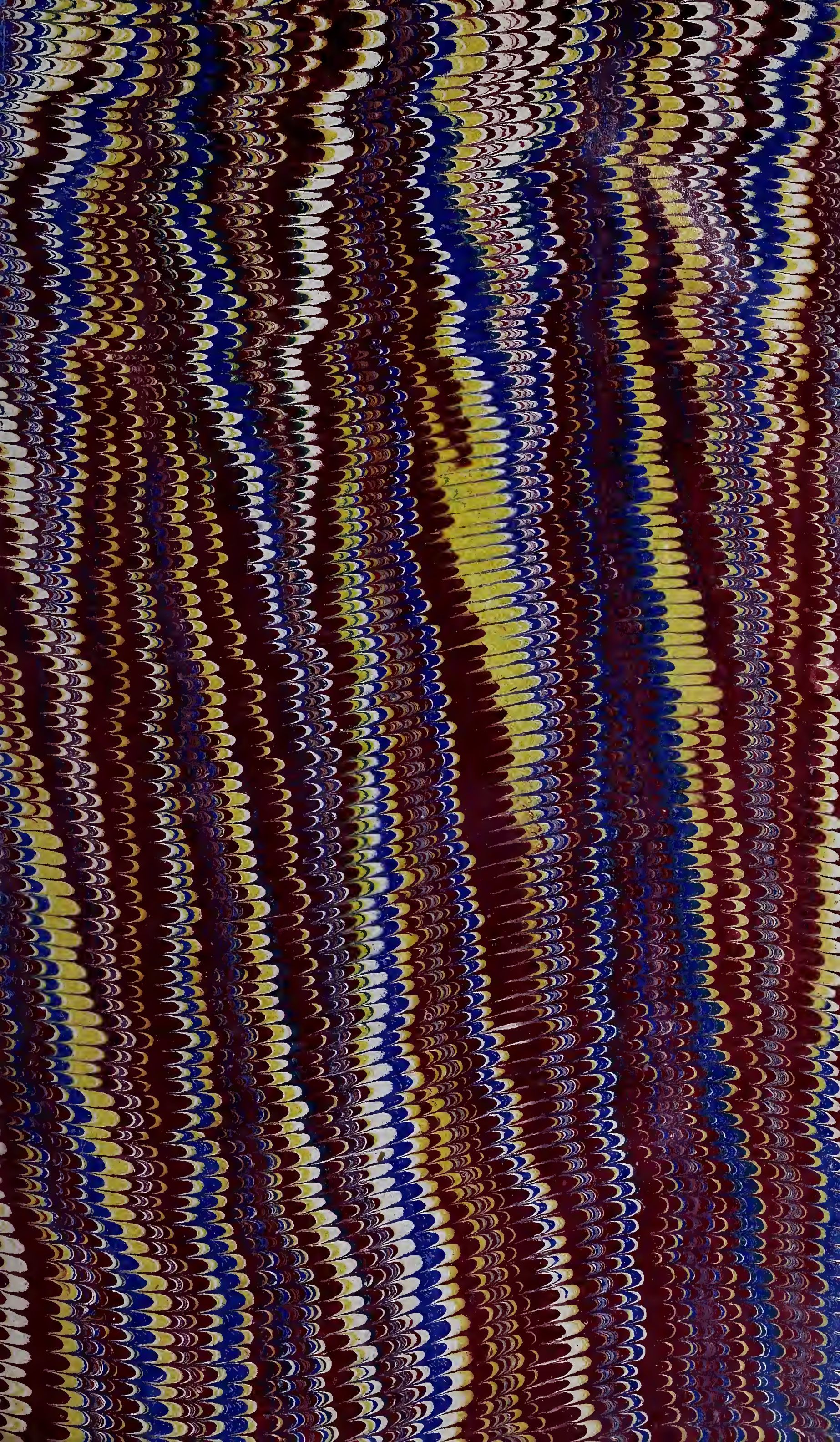



LIBRARY OF CONGRESS.
Chap. BF162
Shelf L7
UNITED STATES OF AMERICA.



RÉPONSES

A DES OBJECTIONS FAITES CONTRE LE PRINCIPE

DE LA

DUALITÉ DU DYNAMISME HUMAIN.

Montpellier. — J. Martel aîné, impr. de la Faculté de Médecine.

RÉPONSES

A DES OBJECTIONS FAITES CONTRE LE PRINCIPE

DE LA

DUALITÉ DU DYNAMISME HUMAIN,

LEQUEL EST UNE DES BASES DE L'ANTHROPOLOGIE MÉDICALE

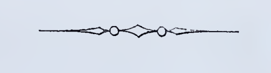
ENSEIGNÉE DANS LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER;

PRÉCÉDÉES D'UNE INTRODUCTION

dont l'objet est, d'abord, de montrer la nécessité où est cette Faculté de défendre son Enseignement; ensuite de présenter pour exemple une Apologie de la Définition Bonaldienne de l'Homme, condamnée par le célèbre Père VENTURA;

PAR

M. le Professeur Jacques LORDAT.





MONTPELLIER,
SEVALLE, Libraire, rue du Gouvernement.
PARIS,
J.-B. BAILLIÈRE, Libraire, 17 rue de l'École de Médecine.
LABÉ, Libraire, 4 place de l'École de Médecine.
1854

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

« On n'aura jamais une Bibliographie complète,
« ayant toute la précision désirable, si chaque
« Auteur ne place pas en tête de ses publications
« la *Note exacte de tous ses écrits antérieurs.*
» (H. KÜHNHOLTZ.) »

1. Réflexions sur la Nécessité de la Physiologie dans l'Étude et l'Exercice de la Médecine, présentées à l'Ecole de Santé de Montpellier. — Montpellier, an V, in 8., de 68 pages ;

2. Observations sur quelques points de l'Anatomie du Singe Vert, et Réflexions physiologiques sur le même sujet. — Paris, 1804, in-8., de 100 pages ;

3. Traité des Hémorrhagies. — Paris, 1808, in-8., de x-403 pag. ;

4. Nouvelles Remarques sur les Hernies Abdominales (1811), in-8., de 30 pages ;

5. Conseils sur la manière d'Étudier la Physiologie de l'Homme, adressés à MM. les Élèves de la Faculté de Médecine de Montpellier. — Montpellier, 1813, in-8., de 137 pages ;

6. Exposition de la Doctrine de BARTHEZ, et Mémoires sur la vie de ce Médecin. — Montpellier, 1813, in-8., de 484 pages ;

7. Réponse à la Lettre de M. le Docteur CAZAINTRE, sur un cas de *Transposition des Sens.* — Montp. 1827, in-8., de 30 pages (Extr. des *Ephémér. Médic. de Montp.*) ;

8. Réflexions sur quelques points de la Théorie de la Vision. — Montpellier, 1827, in-8., de 37 pages (*Idem*) ;

9. Du Dialogisme Oral dans l'Enseignement public de la Médecine. — Montpellier, 1828, in-8., de 76 pages (*Idem*) ;

10. Cours de Physiologie Philosophique, rédigé par le Dr Kühnholtz dans la *Gaz. Méd. de Paris : An* 1830, nos 10, 12, 14, etc.;

11. Deux Leçons de Physiologie, faites en 1832, rédigées, d'après les notes manuelles de l'Auteur, par le Dr Kühnholtz (sur le *Vitalisme*) : in-8., de vj-37 pages;

12. Essai sur l'Iconologie Médicale, ou sur les Rapports d'utilité qui existent entre l'Art du Dessin et l'Étude de la Médecine. — Montpellier, 1833, in-8., de xv-296 pages;

13. Douze Leçons de Physiologie sur les fonctions privées du Système Musculaire chez l'Homme. — Montp. 1836, in-8., de 152 pages (Extr. du *Journ. des Scienc. Médic. de Montp.*, publié par MM. Rousset et Trinquier, 1834);

14. De la *Perpétuité de la Médecine*, ou de l'Identité des Principes fondamentaux de cette Science, depuis son établissement jusqu'à présent. — Paris et Montp. 1837, in-8., de 321 pag.;

15. Première Leçon du Cours de Physiologie de 1838-1839 : sur la Nécessité d'étudier les Cas Rares, pour le perfectionnement de la Science de la Nature Humaine. — Montpellier, 1840, in-8., de 36 pages (Extr. du *Journ. de la Soc. de Méd. Prat. de Montp.*);

16. *Sur la Philosophie Médicale de Montpellier,* à l'occasion de *Fragments de Philosophie*, de William Hamilton; trad. par M. L. Peisse. — Montpellier, 1840, in-8. (*Idem*);

17. Première Leçon du Cours de Physiologie fait en 1840 : *Le vrai Fondement de la Médecine est la Réunion de l'Anatomie et de la Métaphysique de l'Homme.* — Montpellier, 1841, in-8., de 27 pages (*Idem*);

18. Ébauche du Plan d'un Traité complet de Physiologie Humaine, adressée à M. Caizergues, Doyen de la Faculté de Médecine de Montpellier. — Montpellier et Paris, 1841, in-8., de 155 p.;

19. Apologie de l'Ecole Médicale de Montpellier, en réponse à la Lettre écrite par M. Peisse à M. Lordat, insérée dans le No 8 (1841) de la *Gaz. Médic. de Paris.* — Montpellier, 1842, in-8., de 73 pag. (Extrait du *Journ. de la Soc. de Méd. Prat. de Montp.*);

20. Extrait d'une Leçon faite sur les vices de l'Instinct, in-8o (1841), 7 pages;

21. Deux Leçons du Cours de Physiologie de 1841-42 : *Les lois de l'Hérédité Physiologique sont-elles les mêmes chez les Bêtes et chez l'Homme ?* — Montpellier, 1842, in-8., de 36 pages;

22. *Analyse de la Parole* pour servir à la Théorie de divers cas d'*Alalie* et de *Paralalie* (de Mutisme et d'Imperfection du parler), que les Nosologistes ont mal connus. — Montp., 1843, in-8., de 65 pages;

23. Leçons sur la Question de l'Intelligence des Bêtes. — Montp., 1843, gr. in-8., de 44 pag. (Extrait de la *Revue du Midi*.);

24. Essai d'une Caractéristique de l'Enseignement Médical de Montpellier, etc. — Montpellier, 1843, grand in-4., fig.;

25. Preuve de l'Insénescence du Sens Intime de l'Homme, et Application de cette vérité à la détermination du Dynamisme Humain, à la comparaison de ce Dynamisme avec celui des Animaux, et à l'appréciation des résultats de certaines Vivisections.—Montp. et Paris, 1844, in-8., 396 p;

26. Proposition d'une *Fête Médicale Jubilaire* pour l'année 1850, à l'instar des Solennités à grande distance *célébrées par les Anciens*. — Montpellier, 1845, in-8°, de 36 pages;

27. Réflexions sur l'utilité qu'il peut y avoir à joindre la POÉSIE LYRIQUE à la pompe du *Jubilé Médical de Montpellier,* projeté pour 1850.— Montpellier, 1845, gr. in-8°, de 53 pages;

28. De la Nécessité de créer, dans chaque Faculté de Médecine, une CHAIRE DE PHILOSOPHIE NATURELLE INDUCTIVE, d'abord pure, ensuite appliquée à l'*Étude de la Constitution de l'Homme*, à la *Théorie des faits médicaux*, et à la *Critique des Systèmes exposés dans l'Histoire de la Médecine*, depuis HIPPOCRATE *jusqu'à ce jour.* — Montp. 1846 : 1re LETTRE, in-8°, de 68 pag., à M. le Profr BOUILLAUD; 2e LETTRE, in-8°, de 108 pag., à M. Victor COUSIN; 3e LETTRE, in-8°, de 82 pag., à M. DONNÉ;

29. Extrait de la dernière Leçon du Cours de Physiologie fait dans la Faculté de Médecine de Montpellier (1846-47), sur la *Doctrine de l'Alliance des deux Puissances du Dynamisme Humain :* Leçon dont l'objet principal a été la THÉORIE DE L'ETHÉRISATION. — Montp., in-8°, de 28 pag.;

30. Commentaire sur divers passages des Discours prononcés à la Chambre des Pairs en 1847, lors de la Discussion du Projet de la Loi Médicale de M. DE SALVANDY : passages qui se rapportent aux intérêts de la Faculté de Médecine de Montpellier.—Montpellier et Paris, 1848, in-8°, de IX-121 p.;

31. De la Dignité de l'Anthropologie. (Disc. d'Ouvert. du Cours de Physiolog. fait dans la Fac. de Méd. : Année scolaire 1849-50.) — Montp. 1850, in-8°, de 26 pages (Extrait de la *Gazette Médicale de Montpellier*);

32. Idée pittoresque de la Physiologie Humaine Médicale enseignée à Montpellier. QUINZE LEÇONS, extraites du Cours de Physiologie de l'année 1848-49.—Montp. 1851, in-8o, de 315 p.; précédées de : *Intentions didactiques* qui préoccupaient l'Auteur de l'*Idée pittoresque de la Physiologie Humaine Médicale enseignée à Montpellier,* lorsqu'il faisait les QUINZE LEÇONS réunies sous ce titre ; — in-8o de 144 p. : ensemble 458 pages ;

33. Théorie Physiologique des Passions Humaines. Leçons tirées du Cours de Physiologie Médicale fait à Montpellier dans l'année 1850-51. — Montpellier, 1853, in-8o, de 268 pages (Extrait de la *Gazette Médicale de Montpellier,* de M. le Docteur et Professeur-Agrégé CHRESTIEN) ;

34. Accord de la Doctrine Anthropologique de Montpellier, avec ce que demandent les Lois, la Morale publique et les Enseignements religieux prescrits par l'Etat. PREMIÈRE LEÇON du Cours de Physiologie Humaine Médicale fait dans la Faculté de Médecine de Montpellier pendant l'année 1851-1852. — Montp. 1852, in-8o, de 48 pages (Extrait de la *Revue Thérapeutique du Midi,* de M. le Dr L. SAUREL).



INTRODUCTION.

I. L'Enseignement de la Faculté de Médecine de Montpellier, aujourd'hui progressivement florissant, ne peut pas se maintenir dans ce cours de prospérité sans des soins attentifs. Les plantes les plus précieuses, ou pour notre conservation, ou pour nos jouissances, n'arrivent guère à leur perfectionnement désirable qu'au moyen d'une culture, sinon continuellement active, au moins toujours surveillante. Disons-en autant d'une Institution Didactique. Sans efforts pour l'agrandissement de la Science, pour sa conservation et pour sa propagation, point de succès.

Tant que l'Enseignement Médical de Montpellier a porté le

nom d'Université de Médecine, il a prospéré sans obstacles pendant sept siècles, et ceux qui l'exerçaient ont vécu en paix et en sécurité, parce qu'il était à peu près seul en France, et que les autres Corporations chargées d'enseigner l'Art de guérir n'étaient pas organisées de manière à pouvoir aspirer jamais à une rivalité. Je ne réponds pas que cet état soit celui qui convienne le mieux aux progrès de la Science; mais il faut convenir que cette quiétude n'était pas de la stagnation et de l'immobilité. La Science marchait ici comme la Civilisation, et si l'Université n'était pas remarquée par des nouveautés fréquentes, elle était digne d'estime par la conservation des vérités anciennes, et par la juste appréciation des découvertes journalières, soit réelles, soit prétendues.

II. Lorsque la Révolution abolit les Institutions Didactiques antérieures, notre Université de Médecine perdit son titre; mais au lieu d'être affaiblie dans ses études, elle fut renforcée par des Chaires Chirurgicales, qu'elle avait toujours désirées, et dont elle avait plusieurs fois officieusement exercé les fonctions. Dans le même temps furent établies deux autres Ecoles supérieures, qui, constituées suivant les mêmes éléments que la nôtre, ont porté successivement les mêmes titres qu'elle. Depuis l'établissement de l'Université de France, elles s'appellent *Facultés de Médecine.*

A dater de cette époque, la Faculté Médicale de Montpellier n'a plus eu de repos. La naissante Faculté de Paris est devenue sa rivale. C'est dire que la nôtre a dû travailler laborieusement à conserver son rang, à rendre son Enseignement complet afin

de le rendre supérieur, souvent à défendre son existence, et par conséquent à se procurer des auxiliaires et des protecteurs.

Le Public ne peut pas concevoir que deux Ecoles chargées de propager une même Science, de dresser les Elèves aux mêmes pratiques, de tendre au même but, puissent avoir entre elles d'autre inimitié que celle de l'émulation, ni d'autre projet, dans chacune, que celui de surpasser l'autre par la perfection des résultats. C'est qu'il ignore que la Science commune, qu'elles sont obligées d'améliorer, de conserver et de perpétuer, n'est la même dans les deux lieux, ni par les idées capitales, ni par leur enchaînement, ni par les mêmes tendances accessoires. Il s'agit partout du même sujet, et du parti définitif qu'il faut en tirer, sans doute; mais dans les deux manufactures on ne se sert pas des mêmes matières premières, on n'emploie pas d'une même façon celles qui leur sont communes, leurs procédés d'action sont différents. Si elles se rencontrent toutes deux, de temps en temps, en quelques points essentiels, elles y sont arrivées par des méthodes fort diverses. Quant aux tendances morales, elles ne sont jamais identiques de part et d'autre.

Il s'ensuit que, quoique les hommes de chaque Ecole estiment profondément et même affectionnent ceux de l'autre, les Enseignements respectifs se repoussent réciproquement, et que les Disciples, qui ne se connaissent pas personnellement, se haïssent presque uniquement en vertu de leur éducation médicale.

III. D'où cela peut-il venir? C'est un problème dont le Vulgaire ne peut pas comprendre la solution, mais que les Lettrés con-

cevront sans peine. L'Enseignement de Montpellier ne date pas d'hier : il descend en ligne directe et non interrompue des époques et des lieux où la Philosophie, les Sciences, les Beaux-Arts, l'Histoire Naturelle, la Médecine Raisonnée, la doctrine de la Constitution de l'Homme ont pris naissance: en un mot, il a été conçu dans cette Grèce où les Pythagore, les Socrate, les Hippocrate, les Platon, les Aristote ont commencé un Corps d'Encyclopédie, rudiments précieux de celui qui éclaire le siècle actuel. Notre Ecole s'est toujours piquée de conserver les degrés de la généalogie de cet Enseignement, les phases de son existence, les révolutions qu'il a éprouvées, les améliorations qui lui sont advenues, et les causes auxquelles il les doit. Elle est fière de l'ancienneté de son Enseignement, moins par un orgueil aristocratique, que par la persuasion où elle est que l'antiquité et la constance des propositions abstraites *déductives* sont de grandes preuves de vérité.

L'Enseignement Médical de Paris est tout récent. C'est un nouveau-venu qui n'a point d'aïeux et qui se crée. La Compagnie était formée sans doute d'hommes de mérite ; mais chacun avait son individualité, et aucun n'avait une idée de l'harmonie qui est indispensable pour présenter au Public une Science Médicale complète, unitaire comme son sujet. Au lieu d'exposer l'ensemble d'une Science pratique depuis long-temps éprouvée, chacun parlait d'après sa foi et soutenait ses idées comme un *progrès*. Tous se moquaient de la vieille Ecole et de ses traditions, comme les riches parvenus se rient et de la Noblesse et des parchemins qu'elle conserve avec tant de soin.

Cette espèce d'orgueil nobiliaire de prétendre posséder la suc-

cession d'HIPPOCRATE, sentiment dont l'Ecole de Montpellier est accusée et dont elle ne se défend pas, peut bien être une faiblesse, mais elle n'est pas sans quelque avantage : cette Noblesse *oblige* tout comme une autre, et comme l'esprit de Corps. C'est grâce à cette illusion que notre Enseignement se maintient, conserve sa règle, et a toujours autour de lui ou l'effigie du Chef ou celle de ses Descendants.

IV. HIPPOCRATE s'était bien gardé de se lier, ni avec les Médecins dont la profession était un métier empirique, ni avec les Dogmatiques dont les théories absurdes avaient justifié le trait d'HÉRACLITE, qui disait qu'*il n'y aurait rien dans le monde de plus sot que les Grammairiens, s'il n'y avait pas des Médecins*. Pour se mettre en état d'acquérir une notion suffisante de l'Homme, il sentit combien il serait utile de posséder l'ensemble des connaissances naturelles de son temps, et d'étudier les déductions que les Philosophes en avaient tirées ; mais il ne tarda pas à voir que la Nature Universelle était trop vaste et trop compliquée pour que l'Esprit Humain fût capable d'en saisir tous les faits et d'en deviner toutes les causes obscures. Il ne voulut donc pas noyer la Médecine dans un Océan de conjectures où il ne trouvait ni fond ni rive : il se consacra tout entier à l'étude du sujet le plus digne de notre attention, à la recherche de la Nature de l'Homme, en tant qu'on peut parvenir à conserver sa santé, à prévenir, à dissiper ou à rendre moins pénibles les maladies auxquelles il est sujet, et à le rendre aussi propre qu'il est possible à exécuter toutes les fonctions de la Vie Humaine, en quelque position où il puisse se trouver.

Ce sujet est assez circonscrit pour être à la portée de nos sens et de nos conceptions mentales. Il n'a pas l'immensité de toute la Création, puisque nous l'embrassons complètement, et que les moyens naturels et artificiels nous permettent d'en analyser indéfiniment les éléments sensibles. D'une autre part, il fournit à notre esprit tous les éléments nécessaires au développement de ses aptitudes, quand il s'agit d'aller à la recherche des causes abstraites; aussi Hippocrate tira de la Philosophie vague de son époque les règles logiques applicables aux objets entièrement accessibles, soit aux sens, soit à l'intelligence, pour s'en servir dans l'étude complète de l'Homme, et celle des rapports qu'il peut avoir avec tout ce qui n'est pas lui ; ce sont : le choix de la Logique Inductive, son emploi à cet important usage, et une sorte de défiance contre la Philosophie vague et hypothétique, qui constituent la *séparation de la Médecine d'avec la Philosophie*, faite par le Vieillard de Cos.

V. Les idées capitales de cette Logique Inductive étaient, sans doute, claires dans la tête de ce grand personnage, puisque les notions les plus élevées de la Constitution de l'Homme, répandues dans les Œuvres Hippocratiques, sont à peu près pareilles à celles qui ont été formulées d'après la Philosophie Naturelle Rigoureuse de notre Faculté. La Doctrine de la Constitution de l'Homme, telle qu'Hippocrate l'avait conçue, a été contractée dans l'*Histoire de la Médecine* de Daniel Le Clerc (Livre III, Chap. 2); le titre de ce Chapitre est : *Philosophie d'*Hippocrate. Quoique, dans ce temps, les Philosophes n'eussent pas encore distingué les corps inanimés d'avec les corps animés, Hippo-

CRATE avait une notion confuse des causes animatrices ; il n'en assignait pas la source, mais il reconnaissait que la Puissance Animatrice venait de régions qui sont au-dessus de nous. — Il avait des idées nettes sur les organes du Corps Humain, sur la différence caractéristique des parties, des tissus, de ce que nous nommons les Systèmes Anatomiques; mais ce n'est pas de là qu'il attendait le Dynamisme Humain. — Il reconnaissait une Ame Intelligente, qu'il appelait supérieure, soit en considération de la dignité de ses fonctions, soit parce qu'il lui assignait la moelle allongée comme le lieu de sa résidence. — Outre ce Pouvoir, il en étudiait soigneusement un autre qu'il appelait la *Nature Vivante*, qui n'était identique ni avec l'Ame Pensante ni avec les matériaux des Organes. Il en recherchait les caractères; il ne croyait pas pouvoir les apprendre par l'Anatomie; il ne pensait pas qu'il soit possible de rien acquérir de vrai et de solide, autre que des faits tirés de la Pratique Médicale. — Cette Nature, observée par l'expérience et par une attention journalière, et signalée par HIPPOCRATE, devient une cause si semblable à l'Ame Intelligente, qu'on ne sait plus comment la désigner par un titre différent. A l'entendre, *elle sait d'elle-même tout ce qui lui est nécessaire pour exécuter sa vie naturelle*, *sans avoir besoin qu'on le lui enseigne et sans l'avoir appris de personne; elle est une faculté*, ou elle est UNE, *et elle est munie de facultés qui sont ses servantes.* — C'est elle qui fait la nutrition, qui fait croître toutes choses, et qui par conséquent opère la génération. C'est d'elle que provient le phénomène ainsi exprimé : *que tout concourt, tout consent et tout conspire ensemble dans le corps*, par rapport à l'économie animale. —

Comme cette Nature d'Hippocrate est la cause de la chaleur animale, l'Auteur exprime quelquefois cette Puissance par le nom de *Calidum innatum;* aussi, dans le Livre *De Carnibus,* on lit: « Ce que nous appelons la *chaleur* ou le chaud, *me* »*paraît être quelque chose d'immortel*, *qui entend tout*, *qui* »*voit et qui connaît autant ce qui est présent que ce qui est à* »*venir.* » C'est ainsi qu'Hippocrate rappelait l'histoire des phénomènes successifs de la Vie Animale, où chaque événement est préparé par les précédents, et prépare de loin les futurs, sans que l'on aperçoive des enchaînements physiquement nécessaires, mais bien des arrangements successifs *convenablement* préétablis. Pour exemples, on peut citer ce qui se passe durant la formation et l'épigénésie du produit de la conception dans un animal, où l'on peut admirer la fabrication d'organes qui sont inutiles au commencement, et qui dans la suite doivent être indispensables: organes de la respiration qui ne seront en fonctions qu'après la naissance; disposition dans le système sanguin en prévision de ce qui doit se passer après que le sujet aura respiré; phénomènes successifs de la dentition; préparation des organes génitaux de très-bonne heure, et redoublement de soins aux approches de l'arrivée de l'instinct relatif. — Je ne puis pas laisser sous silence les remarques que fait Hippocrate sur la contingence des réactions de la Nature Vivante, après les impressions qu'elle a reçues. Cette Puissance Animatrice est fort différente dans le cours de son existence, suivant le moment de sa durée, ses dispositions, ses tendances, ses besoins. Aussi, dit-il, un aliment donné à un individu dans un temps lui devient funeste dans un autre; une des choses

non naturelles qui est pour lui une cause procatarctique d'une maladie, devient pour lui un excellent remède dans d'autres modes d'être de la Nature. Il n'en est pas ainsi des propriétés physiques d'un même corps, qui restent toujours les mêmes si l'Agrégat est mécaniquement et chimiquement constant.

Ces propositions, qui sont le Fondement *de la Médecine d'*HIPPOCRATE, sont incontestables comme faits, mais répréhensibles sous le rapport des formules. Ces imperfections ne sont que des vices de rédaction : l'Auteur n'a jamais eu l'intention de confondre en une seule Puissance l'Ame Pensante et la Nature Vivante, et par conséquent il n'aurait certainement point réclamé si l'on avait exprimé les modes d'agir de cette dernière. En d'autres mots, on ne peut pas dire en termes propres que cette Nature *fait* tout ce qu'elle doit faire sans avoir rien appris : pour *savoir*, il faut d'abord avoir conscience de soi, et rien ne nous autorise à dire que la Force Vitale a ce pouvoir. La Synergie des organes dans leurs fonctions est un fait évident ; l'impossibilité de l'attribuer à des causes mécaniques n'est pas moins démontrée. Mais si pour exprimer sa cause on emploie le mot *Conspiration*, on est exposé à faire croire au Lecteur que les Organes sont censés doués d'Ames Pensantes qui s'entendent pour un projet. Les Ecoles Hippocratiques des siècles subséquents ont corrigé plus ou moins ces incongruités scientifiques ; mais l'Ecole de Montpellier est celle qui a le plus travaillé à l'épuration de la pensée essentielle du Maître. L'habitude de cette application a contribué à la rendre parfaitement instruite de cette vérité doctrinale, et lui a donné une telle certitude de cette connaissance, que l'Enseignement de notre Faculté

est resté inébranlable, nonobstant les hypothèses nombreuses qui ont exercé de l'influence sur tous les autres établissements didactiques de l'Europe, depuis la Renaissance jusqu'à l'époque de la Révolution Française.

VI. L'Ecole Médicale de Paris date de la Convention, c'est-à-dire de la formation des Ecoles de Santé. Il serait difficile de nommer sa mère, et par conséquent il n'est guère possible de lui soupçonner une tendance héréditaire. L'ancienne Faculté, composée des Docteurs Régents, ne ressemblait en rien aux Fernel, aux Baillou, aux Houlier, aux Duret, qui avaient glorieusement conservé l'Hippocratisme jusqu'à la Révolution Cartésienne : mais, après cette transformation, l'Enseignement traditionnel était, je crois, fort variable et arbitraire. Comme Descartes attendait tout de l'Anatomie, et que cette connaissance a été cultivée avec le plus grand succès depuis cette époque jusqu'à la fin du xviiie siècle, il est permis de penser que la Pratique Médicale de Paris a dû être assez empirique ; car les grands Anatomistes qui veulent pratiquer la Médecine, en se dispensant d'étudier la Doctrine du Dynamisme, n'ont rien de mieux à faire que d'imiter Lieutaud, et de s'insurger contre toute espèce de dogmatisme. Quelques Docteurs de Paris, honteux de l'Enseignement de leur Faculté, avaient formé une Société Royale de Médecine, dont l'esprit était de le relever. D'une autre part, le Collége et l'Académie de Chirurgie, qui florissaient depuis quelques années, avaient établi un Enseignement très-remarquable. On y étudiait l'Anatomie de l'Homme avec la plus grande exactitude, afin de faire connaître d'abord toutes les

conditions physiques nécessaires de l'Agrégat Matériel, en tant qu'elles contribuent aux causes de la santé; ensuite toutes les altérations connues et possibles, qui peuvent contribuer à troubler ses fonctions et à menacer la vie: de plus on y recherchait, par l'expérience et par les lois de la mécanique, tous les moyens manuels et physiques capables de corriger les altérations anatomiques, et de mettre le corps dans les conditions les plus favorables pour faciliter les opérations naturelles de la Force Vitale.

On voit par là que l'Enseignement Chirurgical avait pour but la correction de l'instrumentation humaine; les notions des phénomènes vitaux s'acquéraient par l'usage, mais la haute recherche du Dynamisme n'était pas à la portée de cette Institution.

VII. Il est pourtant vrai que, dix ans avant la création des Ecoles de Santé, le Collége et l'Académie de Chirurgie, qui ne connaissaient pas d'autre Physiologie Humaine que celle de Boerhaave, éprouvaient un urgent besoin de sortir de cet état. Les expériences de Haller, sur les animaux vivants, avaient été l'occasion d'examiner le principe de l'*Irritabilité*, qui n'était point un phénomène de l'ordre mécanique: on y voyait une Puissance suffisante pour faire naître l'idée d'un germe de vie, et partant d'une source de santé et de maladie. Un des Professeurs du Collége Fabre, ancien Elève de J.-L. Petit, fut instruit de l'éloignement que la Faculté de Montpellier avait pour le Cartésianisme, et des objections qu'elle faisait à sa doctrine Hallérienne de l'*Irritabilité*, considérée comme fondement suffisant

du Dynamisme Humain Médical. Il était admirateur de Bordeu et de son oncle, ou de son prête-nom, La Caze, qui, après avoir étudié à Montpellier la Doctrine de la Nature Vivante d'Hippocrate, l'avaient modifiée et déguisée sous le nom de *Principe de la Sensibilité*, et prétendaient substituer cette théorie à celle de l'*Irritabilité*. Il travailla de tout son pouvoir à introduire ces idées dans l'établissement didactique dont il était membre très-actif. Il savait ce que La Mure, Venel et Fouquet avaient fait pour les propager, et l'on peut penser qu'il n'est pas resté inconnu à Roussel, qui avait eu pour Bordeu des sentiments pareils à ceux que Fabre lui-même professait.

VIII. On voit donc que le Monde Médical de Paris montrait, touchant la Constitution de l'Homme, des dispositions contraires aux hypothèses Cartésiennes de Boerhaave et peu favorables à l'opinion de prédilection de Haller. Il se tournait vers Montpellier, mais il était bien loin d'avoir une vraie notion de l'Enseignement de cette Ecole. On a vu qu'ici, la pensée fondamentale était l'Induction employée par Hippocrate : deux Puissances différentes associées dans la Personne Humaine, savoir : une Nature Vivante auteur des fonctions *naturelles*, et une Ame Pensante. Il fallait caractériser ces deux Puissances pour déterminer la part respective de chacune dans toute la durée de la Vie de l'Homme, depuis son origine jusqu'à la mort.

Il ne faut pas croire que la Dualité du Dynamisme Humain, exploitée au XVI[e] et au XVII[e] siècle, fût le dogme enseigné dans notre Faculté. Paracelse et Van-Helmont avaient cherché à

pénétrer dans cette Vérité Hippocratique, mais leurs résultats s'étaient trop éloignés de la Philosophie Naturelle Rigoureuse, pour que notre Ecole ait dû les accepter. L'Archée de VAN-HELMONT n'a pas pu être admis, puisque l'auteur lui attribue la Raison Humaine, et que, suivant lui, l'Ame Pensante et Immortelle ne possède pas d'autre vérité que celles qui lui ont été infuses par la Foi Divine.

On sait que STAHL, très-ennemi du Cartésianisme, sentit la nécessité de reconnaître, dans la Constitution Humaine, une Cause active qui agît *finalement* dans tous les phénomènes de la vie, non-seulement dans les fonctions intellectuelles, mais encore dans toutes les fonctions naturelles ; on sait aussi qu'en conséquence, il a trouvé à propos de considérer notre Dynamisme comme une seule Puissance chargée de remplir tous ces emplois. Cette opinion arbitraire, si opposée à notre Sens Intime, n'a pas pu entrer dans l'Enseignement de notre Faculté, quoique certains individus, tels que SAUVAGES et ROUSSEL, l'aient favorisée.

BORDEU, VENEL et FOUQUET crurent pouvoir profiter de la Vérité Expérimentale de HALLER, pour convertir cette Cause réactive, que présentaient tous les animaux, en une sorte de Principe dans lequel pourraient se fondre la plupart des phénomènes rénnis par HIPPOCRATE sous le titre de *Nature;* ils donnèrent à ce Principe le nom de *Sensibilité*, et ils ne craignirent pas de renfermer sous cette dénomination la fabrication des organes, l'incorruption de la crâse éminemment corruptible des solides et des liquides des corps animés, les altérations diathésiques des humeurs, et une foule d'autres actes vitaux qui n'ont pas

la moindre ressemblance avec les modes appelés *Sensations*. — Toutes ces tentatives étaient à la portée des Médecins Parisiens de cette époque ; mais il n'en était pas de même de la forme que prit alors l'Enseignement de notre Ecole.

IX. Pendant que Bordeu et Venel travaillaient à donner une forme nouvelle, mais hypothétique, à l'Hippocratisme, Barthez, professeur très-distingué, aussi spirituel et caustique que ces Auteurs, mais plus laborieux dans la recherche des faits anthropiques, plus profond dans l'Art de signaler les Causes Abstraites distinctes, plus sévère dans la rédaction des propositions doctrinales, plus rigoureux dans la dialectique, quoique moins sensible qu'eux aux grâces du style,.... s'appliquait à rendre les Vérités Hippocratiques exemptes de toute exagération, et des obscurités ou équivoques qui les déparent ; à mettre en évidence les modes d'action de la Nature Vivante de l'Homme par la considération des phénomènes qu'elle opère ; et à les faire apercevoir dans tous les ordres des Actes Vitaux, dans les fonctions naturelles, dans les fonctions animales, dans la santé, dans la maladie. Cet effort intellectuel, qui a exigé un labeur constant de plusieurs années, dans un professorat assidu sur toutes les parties de la Science Médicale, devait imprimer à l'Enseignement de Montpellier un caractère de certitude qui le mît à l'abri de toute contestation. En effet, jusqu'à présent, il est tout-à-fait debout. Il a été attaqué, mais les combattants ont été des raisonneurs étrangers ou aux faits, ou aux règles de la Philosophie Naturelle Rigoureuse. C'étaient des bretteurs taquins, qui n'avaient jamais étudié l'escrime. Je connais quelques hommes de bonne foi qui détestent

cette Doctrine, mais ils conviennent qu'ils la repoussent sans examen et par antipathie.

Barthez voulut démontrer à tout homme lettré, et particulièrement aux Médecins, que dans l'Homme Vivant il existe une *Cause de la Vie* qui est l'auteur essentiel de cette durée, et qui ne peut être ni l'Ame Pensante *pour* laquelle tout a été fait, ni l'ensemble des causes physiques reconnues dans les corps inanimés. Il s'adressait spécialement aux Médecins, d'abord parce qu'il les croyait les plus instruits des faits anthropiques sur lesquels sa Doctrine devait reposer. Il avait un autre motif : il était bien sûr que les Praticiens sensés voudraient que les méthodes les plus confirmées par l'expérience fussent tellement liées avec une théorie, que l'une fît deviner l'autre. D'après cette idée, il espérait bien que ses Disciples verraient l'incohérence des préceptes thérapeutiques de tous les temps avec les théories physiques des Cartésiens, avec la théorie psychologique des Stahliens, avec les propositions excentriques et perturbatrices des Helmontiens.

D'après de telles vues, Barthez ne pouvait donner *à priori* d'autre nom à la Cause qu'il cherchait et dont il connaissait les effets, c'est-à-dire celui de *Principe Vital*. Comme dans chaque Corps animé il y a un Dynamisme qui en fait une individualité *incommunicable*, ce Dynamisme unitaire de chaque Agrégat vivant doit porter le nom générique de *Principe Vital*. Mais puisque Barthez ne voulait étudier profondément cette cause naturelle que dans l'intérêt de la Médecine, il ne porta laborieusement son attention que sur le Principe Vital de l'Homme, quoiqu'il n'eût négligé ni le Principe Vital des animaux, ni celui des plantes.

L'objet essentiel de la Médecine est de connaître assez cette Puissance pour concevoir la nature des *affections* qu'elle éprouve et des maladies qu'elle produit, afin que nous soyons en état d'influer sur elle d'une manière utile. Les études faites pour cet objet démontrent combien les modes d'agir de la Cause de la Vie, considérés tour-à-tour et isolément, et collectivement, et dans des moments séparés, et dans l'enchaînement successif des phénomènes de toute la vie, diffèrent, d'une part, des modes d'agir des corps inanimés, d'une autre part, des manières d'agir de l'Intelligence Humaine. Dès que la considération d'un Fait Vital nous rappelle quelque similitude avec un événement de l'Ordre Physique, mille circonstances nous obligent à abandonner cette espèce d'association, parce que le fait dont il s'agit nous fait tout perdre de vue par le souvenir de sa cause, de ses effets, de la contingence de ses répétitions, des provocations capables de le reproduire, de la concaténation qui le place dans la chaîne continue de la Vie.

Le Médecin doit donc étudier dans l'Homme une Nature qui n'est ni l'Intelligence, ni le Corps soumis aux lois de la Physique. Cette Nature n'est fabriquée ni par le hasard ni par l'art ; elle a été engendrée par les Natures de ces parents. Elle n'est pas changée en une autre par des combinaisons chimiques : en vertu de certaines impressions, elle s'affaibit, se renforce, ou varie ses manières d'agir, pendant un certain temps, et puis elle rentre dans son état habituel. Il est un très-grand nombre d'impressions qui ne produisent aucun effet sur le cadavre, et qui, par l'intermédiaire de la Force Vitale dont nous parlons, deviennent la cause de phénomènes morbides soit purement

dynamiques, soit à la fois dynamiques, humoraux et organiques. De même, des impressions sur le Corps Vivant peuvent être inaperçues par l'Ame Pensante, ou ressenties et appréciées d'une manière tantôt voluptueuse, tantôt douloureuse; et ces mêmes impressions portent sur le Principe Vital une susception plus ou moins profonde, qui exprime son affectibilité dans un sens contraire à celui que l'affectibilité psychique avait manifestée.

En continuant alternativement la comparaison des modes d'agir de la Force Vitale avec ceux des Corps Inanimés et avec ceux de l'Ame Humaine, Barthez est arrivé à démontrer, dans la Nature, un *Ordre Vital*, qui est distinct et séparé d'avec l'Ordre Intellectuel et d'avec l'Ordre Inanimé. C'était, par conséquent, une division en deux ordres de l'Ordre *Métaphysique* de Bacon. Je n'ai pas besoin de répéter que l'étude de l'Ordre Vital, considéré dans la Science de l'Homme, n'a pas moins d'importance que l'étude de l'Anatomie et de la Psychologie, et qu'un Médecin ne doit croire mériter son titre que quand il s'est pénétré de toutes les connaissances alors actuelles relatives à la Doctrine du Principe Vital Humain.

Voilà le caractère que prit l'Enseignement Hippocratique pendant les quatorze années que Barthez professa dans notre Faculté. Ce profond Physiologiste montra successivement l'Ordre Vital dans toutes les parties de la Science Médicale, dans l'explication des phénomènes hygides, dans celle des maladies, dans la Médecine Pratique, dans la Thérapeutique Générale, dans la Matière Médicale, et même dans la Physiologie des Végétaux. Divers abrégés de ses Leçons les plus nourries furent imprimés depuis 1766 jusqu'à 1777, et en 1778 l'Auteur publia

ses idées capitales sur le Dynamisme Humain, et spécialement sur le Principe Vital, dans ses *Nouveaux Eléments de la Science de l'Homme.*

X. Une chose bien singulière, c'est qu'une Doctrine si lentement mûrie, exposée par l'Auteur dont le talent professoral inspirait l'admiration, entendue par un auditoire rempli, ne produisit aucun effet dans le Monde Médical, et que les Médecins de Paris ne se doutèrent pas de la forme que la Science acquérait dans notre Ecole. FABRE, qui désirait tant une révolution dans l'Enseignement de SAINT-CÔME, entendait sans doute BORDEU, puisqu'il en reproduisait sans cesse les idées dans son Livre intitulé *Recherche sur différents points de Physiologie et de Thérapeutique*, qu'il publia en 1783. Quoiqu'il ait cité BORDEU, LA CAZE, SAUVAGES, LA MURE, FOUQUET; quoiqu'il ait fait mention de VAN HELMONT et de son Archée, et de l'hypothèse animiste de STAHL, il n'a jamais prononcé le nom de BARTHEZ.

D'où peut venir ce silence? C'est que FABRE n'a rien compris à la théorie de BARTHEZ, et il est permis de croire que les Médecins ses contemporains n'étaient guère plus avancés. La Philosophie Naturelle de BACON n'était connue que par l'échantillon que NEWTON en avait tiré pour l'appliquer à la Physique. Personne, avant notre illustre Maître, ne l'avait appliquée à la réforme de l'Idée Hippocratique; aussi il ne trouva dans ce moment ni approbateur ni contradicteur. Les Médecins de Paris ont prétendu qu'il était *inintelligible;* mais aujourd'hui on sait bien que l'inintelligibilité n'était pas du côté de l'Auteur. On n'était pas content du Cartésianisme; on voulait une autre

théorie, mais à condition que la Cause fût de la même nature que celles qui leur étaient familières. Fabre invoque ces sentences de Quesnay : « Les Modernes, qui ont, par des recher-» ches laborieuses, étendu plus loin les connaissances des » Anciens, ont aperçu, partout où ils ont pu pénétrer dans le » mécanisme secret de la Nature, que tout agent matériel » n'opère aucun effet que par une force d'impulsion. Leurs dé-» couvertes les ont dégagés des anciens préjugés sur les mouve-» ments sympathiques et antipathiques des corps inanimés. » .... « N'est-ce pas abuser de notre ignorance que de recourir à » ces effets inexplicables pour établir un genre de cause dont » l'esprit ne peut se former aucune idée, dont les sens ne peu-» vent jamais s'assurer, et dont la nécessité ne peut être prouvée » par aucun exemple ? Non-seulement les actions en distance » d'attraction et de répulsion ne sont point démontrées, surtout » dans la production des mixtes ; mais on ne peut pas même en » supposer l'existence, sans être arrêté par une multitude de » difficultés qu'il est impossible de résoudre. »

On voit donc qu'en faisant des vœux pour une nouvelle théorie du Dynamisme Humain, on ne voulait pas s'écarter de la Philosophie Naturelle de Fontenelle. Fabre avait surtout peur des causes métaphysiques dans la Physiologie de l'Homme. « Enfin, » dit-il (1), achevons d'écarter toutes ces idées sur les Êtres Mé-» taphysiques, qu'on suppose diriger les fonctions de l'économie » animale, en présentant le Tableau des Puissances de la Nature » telle que je l'ai définie pour la conservation de la santé. »

(1) Suite des *Recherches*, 1784, pag. 30.

D'après ce passage, il doit tarder au Lecteur de connaître quelle est l'idée initiative de cet Admirateur de Bordeu, de ce Physiologiste impatient de voir une rénovation de l'Enseignement Anthropologique, et de voir disparaître le Cartésianisme et le Hallérisme : je l'ai trouvée à la page 59 de ce même volume. « Dans mes recherches sur la Nature de l'Homme,—dit-il—, je » n'ai admis qu'*Un Seul Principe actif* qui anime tous les Êtres » Organisés, et qui se modifie d'une infinité de manières, sui- » vant la nature des organes qui le travaillent : j'ai pensé que » la lumière, le feu et la chaleur, en un mot, le Phlogistique » était *ce Principe.* » Voilà donc en quoi devait consister l'essence de la réforme projetée : la substitution des Impondérables au Mécanisme.

Quelques années auparavant, Roussel, qui avait été élevé à Montpellier, qui devait avoir entendu Barthez, qui avait vécu dans l'intimité avec Bordeu, voulait aussi une expulsion complète de la théorie de Boerhaave et de celle de Haller. Que demandait-il à la place, pour Paris ? Le Stahlianisme. Voyons comment il exprime son opinion dans la Préface de son Livre intitulé : *Système physique et moral de la Femme.* « Parmi les » Médecins modernes,—dit-il—, Stahl est celui qui a le plus in- » sisté sur le Moral, lorsqu'il a développé les causes de nos affec- » tions corporelles. En faisant de l'Ame le Principe de tous nos » mouvements vitaux, il a renversé la barrière qui séparait la » Médecine et la Philosophie. D'après ces dogmes, il n'est plus » permis d'être Médecin, sans connaître le jeu des passions, » l'influence des habitudes et la différence qu'il y a entre une » machine active et dont tous les mouvements sont spontanés,

» et une machine mue par un enchaînement de ressorts inani-» més. » . . . . . « Stahl aurait, sans contredit, subjugué toute la » Médecine, si, plus complaisant pour ses Lecteurs ou plus » zélé pour sa réputation, il eût pris le soin de polir ses ou-» vrages et d'y répandre ces agréments dont la vérité même a » si souvent besoin. »

XI. Que peut-on conclure de là? C'est qu'à Paris la République Médicale, qui désirait tant une révolution dans la Science de l'Homme, n'était pas en état d'établir une nouvelle théorie pour remplacer celles dont on ne voulait plus; on ne savait pas même comment il fallait entreprendre cette rénovation. On n'avait rien compris ni au Livre de Barthez, ni au Discours Préliminaire où l'Auteur avait posé les règles de l'Art de philosopher dans les Sciences Naturelles, ni à l'application de cet art faite pour la recherche des causes de la Vie Humaine. On cherchait un Principe; on ne pensait pas qu'on pût en trouver un autrement que par une hypothèse. Aller des faits à la recherche de leurs causes par les lois du Nominalisme; caractériser ces causes par toutes les circonstances des effets; comparer les causes ainsi dénommées avec toutes celles bien connues d'après leurs manières d'agir, étaient des procédés inconcevables. Il fallait aux Amateurs une cause bien connue, qui leur fît découvrir l'explication des modes d'agir de cette même cause avec les faits qui constituaient le sujet du problème. Chercher des causes sans se servir d'hypothèse paraissait l'impossible, même il y a seulement vingt-cinq ans, comme j'en ai été convaincu d'après une conversation que j'avais eue avec feu M. Letronne.

XII. Quand l'Ecole de Santé de Paris a été formée, on a vu que toutes les tentatives faites pour arriver à une notion de la Constitution de l'Homme, ont été des hypothèses. La plupart des Inventeurs ont commencé par tirer leurs causes de l'Anatomie. Il s'en est trouvé très-peu qui les aient puisées dans la Psychologie; cependant l'excellent Pariset était un Stahlien envers et contre tous. Cette opinion a même aujourd'hui quelques partisans dans la Capitale.

Les doctrines nées à Paris à l'époque de l'Ecole de Santé, et qui ont eu du retentissement, sont celles de Cabanis et de Bichat.

Cabanis entreprit d'établir que la distinction des Êtres Vivants et des Êtres Inanimés n'est fondée que sur un accident passager, puisque l'Homme lui-même, qui nous semble constitué de deux substances essentiellement différentes, savoir : d'un Physique et d'un Moral, n'est cependant composé que de matière, et que, suivant les propres mots de M. de Tracy, Auteur d'une Table Analytique des *Rapports du Physique et du Moral de l'Homme*, le Moral n'est que le Physique considéré sous un autre point de vue. Cette opinion, pareille à celle de Lucrèce, a trop peu d'importance sous le rapport de la Médecine Pratique, pour que les Médecins s'en soient fortement occupés; mais le livre est en grande considération dans la secte des Matérialistes. Elle ne peut nous convenir en rien : le Matérialisme ou Hylosoïsme (1) est une foi qui exige une crédulité dont nous ne sommes pas capable.

La Doctrine de Bichat peut, dans le fond, être équivalente à

(1) Encyclop. méthod. *Philosophie ancienne et moderne*, par Naigeon.

la précédente, et tendre au même but; mais comme elle est assez ambiguë pour convenir également à des Lecteurs de partis très-différents, qui seraient également bienveillants pour l'Auteur, et que l'Athéisme est textuellement exclu de cette théorie, l'Ecole de Santé a pu s'en emparer pour son Enseignement, et les nombreux Elèves de Bichat ont dû la recevoir avec enthousiasme.

XIII. Bichat, Prévôt très-intelligent de Desault, faisait des Cours particuliers d'Anatomie et de Chirurgie aux Élèves. Il captivait ses Auditeurs par la clarté et le charme de ses Leçons. Sa manière de présenter les membranes séreuses fut un vrai progrès en Anatomie. Les idées originales que Desault avait conçues sur quelques points de Chirurgie, furent exprimées par le jeune Elève avec une lucidité admirable et avec une sorte d'élégance qui donnait à cette Science une certaine dignité à laquelle elle n'était pas accoutumée, quoique Sabatier lui en eût fait savourer un avant-goût.

Aux qualités supérieures que Bichat avait pour l'Art de l'Enseignement, il faut mettre au premier rang le talent d'inspirer à ses Auditeurs et à ses Connaissances une sympathie dont sa personne était l'objet. Quiconque l'entendait ou était à portée de le voir habituellement, ne tardait pas à concevoir pour lui de l'intérêt et de l'attachement, et ne voulait plus penser autrement que lui.

XIV. A le juger par ses ouvrages, il ne paraît pas qu'il fût plus avancé que les Médecins de son âge en Philosophie. Nulle part on ne voit qu'il eût porté son attention sur les Principes de la

Métaphysique Générale ; quant à la Philosophie Naturelle Inductive, il ne la possédait, je crois, ni par l'étude ni par la nature. Il avait saisi et goûté les hypothèses de BORDEU, particulièrement son idée de la *Sensibilité ;* il connaissait très-bien l'*Irritabilité* de HALLER, et grâce à son penchant pour les suppositions, il était en état de s'en servir pour théoriser à son aise. Quant à la Doctrine de BARTHEZ, il n'y a rien compris : il n'en a soupçonné ni la Philosophie ni les Dogmes fondamentaux ; il n'a pas vu l'enchaînement des propositions doctrinales, soit dans la direction des faits aux causes, soit dans celle des causes aux faits ; je ne crois pas même qu'il ait aperçu la différence qui existe entre une Théorie par Induction et une Théorie par Hypothèse. Le Livre de BARTHEZ lui avait inspiré trop d'aversion instinctive pour qu'il se fût dispensé de le combattre, s'il l'avait entendu.

XV. D'après l'impatience générale où l'on était d'établir une Doctrine de la Constitution de l'Homme, il se mit à l'œuvre. Il connaissait notre Agrégat matériel ; il en avait analysé les organes, les solides et les liquides ; il s'était imbu du Solidisme *irritatif* de HALLER et du Solidisme *sensitif* de BORDEU : ni l'esprit du temps, ni son propre goût ne lui suggéraient aucune idée de cause substantielle autre que celles qui tombaient sous les sens. Il avait vu dans le cadavre un système de tissus et d'organes : il vit dans le vivant ce même système. Pour le concevoir en action, formant une Vie successive, il imagina qu'il suffirait d'y mettre, par la pensée, la *Sensibilité* de BORDEU et la *Contractilité* de HALLER. Il supposa que ces Pouvoirs étaient dis_

tribués différemment dans les divers tissus, en grande quantité dans les uns, en moindre quantité, jusqu'à zéro dans les autres.

L'Auteur divise chaque Pouvoir en deux, parce que chacun est tantôt organique, tantôt animal. Mais ces quatre Pouvoirs, sans plus ni moins, doivent opérer tous les actes qui constituent la Vie Humaine depuis la création de l'individu jusqu'à la mort inclusivement.

Voilà une assertion bien singulière : elle me cause de la méfiance, parce que je doute que ces quatre phénomènes puissent suffire à tous les faits de la Vie de l'Homme. L'histoire de la Vie est le catalogue des conditions du problème qu'il faut résoudre. Le jeune Théoricien est-il bien sûr que ces quatre données suffiront pour répondre à toutes les explications ?

Bichat appelle ces Pouvoirs des *Propriétés Vitales*, et il les compare aux Propriétés Physiques des corps inanimés. Il en a vraisemblablement tiré l'idée de la *Vis Insita* que Haller employait pour caractériser l'aptitude à l'Irritation.

Une première idée qui m'arrête est la difficulté que j'éprouve à faire de ma *Sensibilité,* mode mental essentiellement unitaire, une aptitude corporelle étendue dans toutes les molécules d'un système nerveux. Tout cela se conçoit pour l'*Irritabilité*, qui est une réaction d'une partie, comme celle des quelques feuilles d'une sensitive; mais la *Sensibilité* ne se conçoit que dans le Sens Intime. Aussi la *Sensibilité* de Haller n'est pas comme celle de Bichat : il la plaçait uniquement dans l'Ame Pensante, dont les nerfs étaient ce que les fils de la toile sont pour l'araignée maîtresse.

La comparaison entre les Propriétés physiques et les Pou-

voirs Vitaux devient l'occasion d'une proposition arbitraire. D'abord, l'Auteur dit que les Propriétés Physiques sont venues postérieurement après la création de la Matière, et que, *de plus*, DIEU *donna en partage à une portion de la Matière la Sensibilité et la Contractilité.*

C'est une grande témérité que de faire intervenir DIEU dans la Philosophie Naturelle, quand on n'a pas mission de parler de sa part. Personne, que je sache, n'a osé assurer que les Propriétés Physiques avaient été le résultat d'une création postérieure à celle de la Matière. Si quelqu'un a fait la question, je ne sache pas qu'on y ait répondu. Quant à l'attribution que, suivant BICHAT, DIEU aurait donnée à une portion de la Matière pour l'animer, il y a deux manières de la concevoir : 1° Adjoindre des Propriétés Vitales à la Matière Inanimée munie des Propriétés Physiques, pour qu'elles se distribuassent en portions fortuitement variées, dont chacune serait une espèce : c'est l'opinion de quelques Hylosoïstes attachés à la Philosophie Latitudinaire de DÉMOCRITE et d'ÉPICURE. Je ne sais pas si BICHAT entendait ainsi l'animation de la Matière. Si cela était, il pouvait bien se dispenser d'appeler un DIEU intelligent à son aide : DÉMOCRITE et ÉPICURE s'en passaient bien. — 2° Créer des Agrégats Corporels de diverses figures et les construire en instrumentations complètes, pour donner à chacun le Dynamisme spécial animateur, et appeler arbitrairement ce Dynamisme des *Propriétés Vitales*. Cette seconde manière de concevoir la vivification et l'individualisation des végétaux et des animaux représente assez le fait réel; nous n'en rejetons formellement que le Baptême Bichatien.

Les Pouvoirs Vivifiants qui distinguent un homme d'avec un cadavre ont été nommés de temps immémorial des *Puissances*, des *Facultés*. Q'est-ce qui se passait dans la tête de ce jeune homme, quand il a voulu convertir ces noms en *Propriétés Vitales?* Il devait bien savoir que les Propriétés Physiques sont des qualités indissolublement attachées aux diverses substances inanimées ou à des circonstances de leurs agrégations, de telle sorte que toute altération de la qualité est l'effet infaillible du matériel du corps. — Il le savait certainement, puisque, en établissant les différences qui existent entre ce qu'il appelle les *Propriétés Vitales* et ce que tout le monde appelle les Propriétés Physiques, il reconnaît que les premières existent sans que l'on sache leur origine; qu'elles sont variables en quantité et en qualité, sans que les tissus où elles sont attachées aient éprouvé un changement relatif; qu'elles peuvent s'anéantir sans aucune cause anatomique. Mais puisqu'il n'ignorait pas cela, comment lui a-t-il plu de nommer *Propriété* une qualité qui n'est l'effet radicalement nécessaire ni de la substance du corps ni de sa construction, qui est adventice, spontanément variable, et qui, par conséquent, doit appartenir à un *substratum* différent du tissu?

Aucun des motifs que j'imagine n'est louable. Les premiers mots de la Préface de l'*Anatomie générale* expriment un désir de se montrer original. « L'Ouvrage que j'offre au Public lui »paraîtra, je crois, nouveau sous le triple rapport du plan que »j'ai adopté, de la plupart des faits qu'il renferme, et des prin»cipes qui en constituent la doctrine. » Pour moi, la nouveauté n'a aucune valeur, si elle n'accompagne pas une vérité.

L'expression *Propriétés Vitales* aurait-elle été formée pour créer un *alliage de mots hardi*, pittoresque, en apparence contradictoire, mais vrai en réalité? Je puis sentir, comme un autre, l'agrément et même l'utilité d'une telle opération grammaticale, mais à condition que ce rapprochement n'amène pas une contradiction mentale, une antilogie voisine de l'absurdité. Pouvons-nous assurer que l'alloglossie présente est exempte de ce vice? L'expression *Propriétés Vitales* veut dire : *Nom d'une qualité d'un corps inanimé considéré en tant qu'il est inanimé, donné aux qualités d'un agrégat animé considéré en tant qu'il est animé.* Or, comme l'essence de l'inanimé (ou l'*Inanimalité*) est l'opposé de l'essence de l'animé (ou de l'*Animalité*), il faut en conclure que l'alloglossie de Bichat est une absurdité qui manque de sens.

Cette dénomination alogique aurait-elle été inventée comme un nom équivoque, que les Organiciens et les Vitalistes pussent interpréter conformément à leur persuasion fondamentale? En effet, l'Organicien peut dire : *J'entends : la Force Vitale est une* Propriété, *c'est-à-dire une cause de l'Ordre Physique.* Le Vitaliste peut dire : *Je comprends : une* Propriété, *non pas Physique, mais Vitale. Il ne s'agit que d'une Faculté Vitale :* Propriété *n'est là que par égard pour les Matérialistes.* On trouve réellement dans les livres sortis des deux camps opposés des citations de Bichat servant d'autorité pour les deux Partis. Mais une telle intention supposerait une duplicité astucieuse, incompatible avec les qualités qui ont mérité à l'Auteur tant d'illustration et de sympathies; j'aime mieux attribuer l'incohérence, la contradiction et le vague de ces idées doctrinales, à la

juvénilité de l'âge et à l'incomplément d'une éducation tant classique que médicale.

XVI. On voit donc que l'Anthropologie de Bichat était une Théorie *à priori*, dont les premières Propositions étaient des Hypothèses. De pareilles productions ne sont pas chez nous en grande considération ; cependant nous aurions pu trouver celle-ci ingénieuse, si l'Auteur avait procédé à la manière de Descartes; si, comme dit Fontenelle, le Théoriseur *s'était rendu maître des premiers Principes par quelques Idées créées spontanément, claires et fondamentales.* Les *Propriétés Vitales* sont bien quelques Idées *spontanément créées* par lui ; mais elles sont inconcevables, anti-logiquement exprimées et nullement fondamentales.

Toutes les Causes Vitales de la Vie Humaine se réduisent ici à quatre : la Contractilité Animale, la Contractilité Organique, la Sensibilité Animale, la Sensibilité Organique. Puisque la Vie commence immédiatement après la conception d'où le résultat provient, voyons si les fonctions de l'Embryogénie sont les effets de ces *Propriétés Vitales*. La formation d'un œuf, la création d'un placenta, son implantation dans l'utérus, la configuration de l'embryon suivant le type humain, la fabrication interne et externe des organes, la réalisation d'instruments actuellement utiles, avec des pierres d'attente pour la construction de ceux qui devront être employés, ces fonctions seront-elles l'effet d'Actes de *contraction* et de *sensation?* Quelle relation y a-t-il entre les Phénomènes ici désignés et les Idées des Actes qu'on prétend être leurs générateurs?

Si nous parlons de toutes les acquisitions qui constituent la valeur intellectuelle d'un homme fait, le Physiologiste de cette Ecole dira que ce système de pensées est l'effet collectif des sensations. Il s'appuiera sur l'opinion des Philosophes appelés *Sensualistes*, qui s'obstinent à ne voir dans les idées et dans les procédés de l'Entendement et de la Raison que des modes de la sensation; mais les gens sensés savent bien ce qu'est la Psychologie, ce que sont la Logique, la Dialectique, l'Ontologie, les Mathématiques, et en général toutes les Sciences sérieuses, et ils lèvent les épaules quand ils entendent dire que toutes ces connaissances se réduisent à des sensations.

Pour qu'une Théorie Anthropologique nous serve à formuler l'explication d'une Fonction Hygide ou d'une Maladie, il doit être bien rare de trouver notre compte, quand nous n'aurons pour modes d'action que des *contractions* et des *sensations*. Le corps animal est composé d'éléments qui tendent chimiquement sans cesse à se séparer par le moyen de la putréfaction. Pendant la vie, la crâse des tissus se maintient en dépit de la corruptibilité, même durant l'*Inedia* chronique indéfini et durant la Mort-apparente. La *Contractilité* et la *Sensibilité* jouent-elles un rôle dans cette fonction? Comment les mettre en jeu dans la chymification de l'aliment, dans la chilification, dans les fonctions élémentaires de la nutrition, savoir : l'assimilation, la position, l'adoption, la désassimilation des molécules précédentes, et leur conversion en matières sécrétées? Dans une Maladie, la première idée de l'indication peut-elle venir de la pensée des *Propriétés Vitales*? Est-ce de là que vous pourrez attendre la conduite que vous avez à tenir dans le traitement

d'une attaque de goutte ou d'une fièvre bilieuse? Si l'on s'engage à exprimer les réponses en se servant uniquement de la *Contractilité* et de la *Sensibilité* comme causes, on est forcé fréquemment de donner des acceptions arbitraires à ces noms, et partant à employer un langage inintelligible.

XVII. Entre les passages des *Considérations générales* de l'Anatomie générale, dans lesquels Bichat expose sa Théorie du Dynamisme Humain, il en est plusieurs qui prouvent combien étaient restreints son talent et ses connaissances en Philosophie. Aux pages xxxviij et xxxix, après avoir censuré le Cartésianisme de Boerhaave, sans qu'il ait paru connaître l'espèce de rétractation que l'illustre Hollandais a mise dans ses Leçons sur les Maladies Nerveuses, il apprécie ainsi la Doctrine de Stahl : « Moins brillant que profond, riche en moyens qui » convainquent, quoique dépourvu de ceux qui séduisent, » Stahl forma pour les Sciences Physiologiques une époque » plus digne de remarque que celle de Boerhaave. Il sentit la » discordance des Lois Physiques avec les Fonctions des Animaux : » c'était le premier pas pour la découverte des lois vitales; il ne » fit pas cette découverte. L'Ame fut tout pour lui dans les phé- » nomènes de la Vie : c'était beaucoup de négliger l'attraction, » l'impulsion, etc. Stahl sentit ce qui n'était pas le vrai ; le vrai » lui-même lui échappa. Plusieurs Auteurs ont marché sur ses » traces, en rapportant à un Principe unique, diversement dé- » nommé suivant chaque Auteur, tous les Phénomènes Vitaux. » Ce Principe, appelé *Vital* par Barthez, *Archée* par van » Helmont, etc., est une abstraction qui n'a pas plus de réalité

» qu'en aurait un Principe également unique qu'on supposerait » présider aux Phénomènes Physiques. Parmi ceux-ci, les uns » dérivent de la gravité, les autres de l'élasticité, d'autres » des affinités, etc. De même, dans l'Economie Vivante, il en est » qui dérivent de la sensibilité, d'autres de la contractilité, etc. »

Cette tirade doit suffire, à tout Médecin digne de ce nom, pour juger combien l'Auteur était peu en état de philosopher sur des matières aussi graves. Quels sont les services que Stahl a rendus à la Science? Il en est deux : le premier est d'avoir réfuté démonstrativement l'opinion anti-médicale de Descartes sur l'essence de la Vie des Êtres Animés, opinion qui consiste à croire que cette Cause essentielle est de l'Ordre Physique, non-seulement dans les plantes et dans les animaux, mais encore dans l'Homme, où, suivant lui, l'Ame Pensante opère seulement les fonctions animales, et où les fonctions *naturelles* sont du ressort de la Physique et de la Chimie. Cette démonstration n'a pu se faire qu'en présentant un très-grand nombre de fonctions *naturelles* qui ne peuvent pas s'opérer par les lois de la Mécanique ou de la Chimie; mais ces preuves négatives ont rendu nécessaire la reconnaissance de Causes d'un ordre différent de celui de la Physique. — Le second service est d'avoir prouvé que, dans l'exécution des phénomènes vitaux, dans celle des fonctions naturelles et des fonctions pathologiques, il y a constamment une *finalité*, une tendance à un but, dont la concaténation unitaire constitue la Vie. Cette vérité, que Stahl n'a jamais perdue de vue, est celle qui avait aussi préoccupé Hippocrate, et qui est la base essentielle de la Médecine. S'il l'a gâtée un peu par son hypothèse de

l'Animisme, il faut le remercier d'avoir conservé l'antique et incontestable Principe d'une Puissance *finalement* agissante, et par conséquent unitaire, Principe que le Cartésianisme s'était efforcé de faire oublier, mais qui se présentait tous les jours à l'esprit des Praticiens.

Pour BICHAT, ces propositions collectivement unies, si importantes, ne sont pas le *Vrai,* quoique STAHL soit si content de les avoir rétablies, et que la Médecine s'en glorifie. Qu'est donc le Vrai pour lui? C'est la division de cette unité en deux ou quatre *Propriétés Vitales*, qu'il s'attache à convertir en des qualités des corps animés, afin que personne ne s'avise jamais de considérer la volonté et la sensation comme des facultés appartenant à des substances différentes de celle des cadavres...!

Il attaque en face le Principe d'unité; et comme cette négation de l'unité choque singulièrement quand il s'agit du Dynamisme d'un animal ou de l'Homme, on aime à réfléchir sur les raisons de son opinion. Répétons-les : « Ce Principe appelé » *Vital* par BARTHEZ, *Archée* par VAN HELMONT, est une abstrac- » tion qui n'a pas plus de réalité, qu'en aurait un Principe » également unique qu'on supposerait présider aux phénomènes » physiques. » — Quoi! parce que la Cause de ce long et magnifique phénomène appelé *la Vie* ne se montre pas sous mes sens, n'est ni colorée, ni palpable, ni configurée; parce que je ne puis la désigner que par une dénomination propre à exprimer ou ses effets ou son origine; que, par conséquent, je pense à cette Cause uniquement par les rapports de ses causalités, c'est-à-dire d'une manière *abstraite*, on se croit en droit d'en nier l'existence! Je n'entends rien à un pareil propos : la

Vie a une cause ; cette Cause est évidemment *finale* et *unitaire;* qu'elle soit une modalité ou une *forme substantielle*, cela peut être une question, mais elle est réelle, et cette réalité n'est pas susceptible d'une contestation pour des Hommes qui parlent la même langue. Mais si cette Cause existe, elle doit porter un nom, à moins qu'une Intelligence supérieure ne soit capable de la résoudre en éléments, et de la recomposer volontairement et à plusieurs reprises par l'alternative de l'analyse et de la synthèse.

Ce qu'il y a pour moi de plus inconcevable, c'est le motif pour lequel Bichat refuse d'accepter aucun des noms employés pour désigner la Cause la plus élevée de la Vie; il ne veut ni *Ame*, ni *Principe Vital*, ni *Archée :* il n'aurait certainement pas mieux voulu *Dynamisme*, soit végétal, soit animal, soit humain : ce motif suprême, c'est qu'une idée abstraite de la cause de la Vie, et conçue comme une Puissance Unitaire, serait aussi fausse qu'un « Principe également unique qu'on supposerait » présider aux phénomènes physiques. » — Je tombe des nues toutes les fois que je relis ce passage. Bichat ne veut pas plus que l'on reconnaisse une Cause Unitaire dans un Être vivant, dans un animal, dans une personne, que dans un Corps inanimé. Savait-il que dans chaque individu les causes de vie sont des fonctions variées, par conséquent des facultés diverses qui leur sont attachées; que ces facultés appartiennent à une seule cause, dirigées pour un même but? Que les Agrégats inanimés n'ont et ne doivent avoir aucune *unité*, puisqu'il n'y a pas un but commun dans l'Agrégat? Savait-il qu'un Agrégat vivant, de quelque espèce qu'il soit, a une ressemblance avec

la Personnalité Humaine, en ce sens qu'il y a *finalité* dans les phénomènes et *unité* dans la puissance, et que pour cela les Dynamismes des Êtres vivants sont dits agir *ratione moris?* Savait-il que les Agrégats inanimés sont dépourvus d'*unité*, d'*action finale*, de *consensus* et de *conspiration*, quoique les parties fussent réunies par une continuité ou une adhésion physique, et que, par conséquent, leur manière d'agir est dite *ratione entis* par opposition à celle des corps vivants? Enfin, se doutait-il de la différence qui existe entre une proposition abstraite rigoureuse et une hypothèse?

XVIII. Une telle absence des premières notions de la Philosophie Naturelle, et ces inconséquences, ont mis BICHAT et son Ecole hors d'état de comprendre la différence qui existe entre la Doctrine de BARTHEZ et celles d'HIPPOCRATE, de VAN HELMONT et de STAHL : ni l'un ni l'autre n'ont su distinguer les propositions rigoureuses, exactes, inattaquables de la première, d'avec les alliages hypothétiques qui adultèrent la plupart des propositions doctrinales des autres. Chez HIPPOCRATE, la Nature Vivante est trop fréquemment l'égale de l'Ame Intelligente. Chez VAN HELMONT, l'Archée est le siége de la raison, et les maladies sont les manifestations des fureurs de cette raison. Chez STAHL, il n'y a pas une proposition qui ne heurte le Sens Intime Humain, en lui soutenant en face que c'est lui-même, Sens Intime, qui est l'Auteur de toutes les maladies. Trouve-t-on des suppositions pareilles dans l'Ecole de BARTHEZ?

Les *Propriétés Vitales* de BICHAT ne veulent ni la Dualité du Dynamisme Humain, ni une différence de nature entre les deux

Puissances de ce Dynamisme, ni une différence radicale entre l'Homme et les animaux, ni une doctrine de l'Alliance des Puissances dans l'exercice des fonctions animales chez l'Homme, ni une étude comparative anthropologique entre l'Instinct et la Volonté, ni une Pathologie rationnelle, ni une distinction entre la Maladie et l'Affection, ni une Pathogénie scientifique, ni une Nosologie naturelle, ni une Hygiène qui réponde à tous les besoins de la santé humaine et aux ressources des choses non naturelles, ni une Thérapeutique capable de distribuer les moyens en méthodes proportionnées aux indications. De toutes ces Sciences pratiques qui composent la Médecine cultivée à Montpellier, Bichat ne put en essayer aucune, si ce n'est une Thérapeutique grotesque qu'il avait imaginée avant de se livrer à la Médecine Pratique; Thérapeutique dont Lafabrie disait qu'il n'y avait pas pu trouver un principe capable de justifier un verre de la plus innocente tisane.

Voilà pourtant la Doctrine dont Paris s'est enthousiasmé, qui a régné dans la plupart des Écoles Médicales de l'Europe, qui a été la source de la Médecine de Broussais, qui a mérité l'Apothéose à son Auteur, et qui est encore l'Ame latente de l'Organicisme : je dis latente, parceque feu M. Royer-Collard a dit, dans un Discours prononcé lors de l'Inauguration de la Statue de Bichat, qu'*à la Capitale on ne conservait plus un des Principes du Héros* (1).

---

(1) Voy. *Inauguration de la Statue de* Xavier Bichat *à Bourg, le 24 août 1819, suivie de l'Éloge de* Xavier Bichat *par le Docteur* Miquel, *des Discours prononcés à l'Inauguration, etc.* — Bourg-en-Bresse, 1844, in-fol., fig. 130, 1re col.

XIX. Si, avant Bichat, il n'y avait eu dans sa carrière que Haller et Bordeu, je n'aurais pas été surpris que ce jeune, laborieux et spirituel Anatomiste eût voulu rivaliser avec eux, et chercher à substituer ses *Propriétés Vitales* aux Doctrines fragmentaires de la *Sensibilité* et de l'*Irritabilité*. Les études de Médecine Pratique de Bordeu auraient bien dû engager le concurrent à mûrir un peu plus long-temps sa théorie; cependant on ne l'aurait accusé que de précipitation. Mais les *Nouveaux Éléments de la Science de l'Homme* avaient été publiés vingt ans auparavant, et Bichat en connaissait au moins l'existence. Qu'il ait lu ce Livre, ou qu'il se soit volontairement abstenu de le lire, nous qui sommes en état de comparer les productions des deux Auteurs, quelle idée devons-nous avoir de la prudence ou de l'intelligence du Créateur des *Propriétés Vitales*?

XX. Le pauvre Barthez fut témoin de sa défaite; il pouvait se consoler en pensant qu'à Montpellier il y aurait des Juges plus compétents. Il ne se trompait pas; s'il n'y avait pas plus de sympathie pour sa personne, il y avait plus de lumière sur la cause de son insuccès..... Son indignation était grande; mais elle se rapportait non au Vainqueur, mais aux Juges. Se trouvant dans une grande ville de province, il fut un jour témoin auditeur d'un propos qui devait l'humilier. Dans une réunion d'Hommes lettrés qui parlaient de Sciences, se rencontra un vieux Chirurgien qui avait long-temps enseigné l'Anatomie Humaine et la Physiologie de Bordenave, et qui ne

manquait ni de lecture ni de zèle, mais dont l'intelligence n'allait pas jusqu'à comprendre les *Nouveaux Éléments de la Science de l'Homme*. Les *Recherches sur la Vie et la Mort* et l'*Anatomie Générale* l'avaient enchanté, et il ne cessait d'en louer l'Auteur. Entre ses éloges, il s'écria avec emphase : *Aujourd'hui nous le regardons comme le Roi des Physiologistes*. Alors Barthez, un peu piqué, s'adresse au panégyriste d'un air inquiet : — *Est-ce que Bichat est borgne?* — lui dit-il..... Le bonhomme répond naïvement : — *Je ne l'ai pas ouï dire*, — ne songeant pas que la question partait d'un esprit convaincu que les Électeurs d'un pareil Roi ne pouvaient être que des Aveugles.

XXI. Ce qu'il y a de positif, c'est que ces pauvretés dites physiologiques furent la base de l'Enseignement Médical de Paris ; ce n'était pas vraisemblablement par conviction, mais par la nécessité où l'on était d'en essayer un, et de lui donner de la consistance. Le succès populaire de ces idées enfla les Médecins de la Capitale. L'École de Montpellier, sincèrement attachée à l'Hippocratisme depuis bien des siècles et convaincue du perfectionnement qu'il avait reçu par les travaux de Barthez, vit avec peu d'estime, et peut-être avec un peu de hauteur, des nouveautés qu'elle trouva puériles. Accoutumée à contempler et à étudier l'Homme surtout durant sa vie, sa santé et ses maladies, elle ne pouvait pas se résoudre à prendre au sérieux une Anthropologie fondée principalement sur le cadavre, sur l'Anatomie comparée et sur les Vivisections. Il en est résulté que tout le Corps Médical de Paris a conçu les sen-

timents les plus défavorables contre notre Enseignement, et qu'il a juré de l'exterminer.

XXII. Pour arriver à cette extermination, on n'a pas travaillé à détruire les fondements de notre Doctrine. D'après mon analyse succincte, on peut juger que les Disciples de Bichat ne pouvaient pas être des Dialecticiens fort redoutables. On sait bien que leur matamore Broussais, esprit d'un vrai talent pour la polémique, qui avait eu l'art de fabriquer une Physiologie pour lui, a perdu sa force dès que les Praticiens sensés ont réfléchi sur la vraie Constitution de l'Homme. Nos ennemis ne songèrent nullement à attaquer radicalement et logiquement notre Anthropologie; mais ils trouvèrent à propos de chercher à la déconsidérer par l'exaltation de celui qui avait voulu la chasser à son profit, et de la dénigrer auprès de l'Autorité supérieure qu'il leur était aisé d'assiéger. Je l'ai déjà dit, je n'ai jamais soupçonné la Faculté de Paris d'avoir trempé dans cette persécution : ses amis ont tout fait. Tout le monde sait bien que Gluck et Piccini étaient bons amis, et que leurs partisans respectifs se faisaient une guerre acharnée.

Non-seulement les amis de la Faculté de Médecine de Paris ne cessaient de parler du génie de Bichat, de vanter la révolution que (disaient-ils) il allait produire dans la Médecine, de présenter ses images à l'admiration publique; mais encore ils exploitaient l'ascendant que l'amabilité de ce jeune homme avait eu sur ceux qui l'avaient connu. Il ne faut pas s'imaginer que les effets d'un pareil ascendant s'éteignent à la disparition de celui qui l'a exercé : bien des exemples prouvent aujourd'hui

plus que jamais quelle est la durée de son influence. J'ai vu de près le pouvoir de celui de Bichat, dix-huit ans après sa mort. Lorsque, en 1818, je voulus publier mon *Exposition de la Doctrine de* Barthez, avec mes *Mémoires sur la Vie de ce Médecin*, je désirai connaître l'avis d'un Littérateur très-distingué, amateur des Sciences Médicales et homme de goût : c'était M. Mourre, ancien Membre de la Congrégation de la Doctrine Chrétienne, qui dans ce moment était Inspecteur de l'Académie de Montpellier. Lors de la Révolution de 1789, la dissolution des Corps enseignants avait troublé sa destinée, et il délibérait pour le choix d'un nouvel état : la Médecine lui souriait. Étant à Paris, M. Mourre entendit Bichat, et se lia avec lui. A cette même époque ou un peu plus tard, il forma une amitié pareille avec Richerand ; un commerce épistolaire avec ce dernier durait encore lorsque j'eus l'avantage de me trouver en relation avec lui. On voit par là quels étaient les motifs pour lesquels je souhaitais connaître son jugement avant ma publication. En me rendant le manuscrit, il l'approuva ; mais, en me conseillant de le faire imprimer, il me dit avec un ton suppliant qu'il allait me demander un service dont un refus de ma part le rendrait malheureux, le contristerait profondément, etc. Je m'empressai de lui dire qu'il me tardait de savoir ce que je pourrais faire pour lui, moi qui désirais tant de lui être agréable. — Qu'était ce grand service? Dans l'exposition de la Doctrine de Barthez, j'avais été obligé de la faire mieux concevoir en la mettant en contraste avec les opinions différentes de la même époque. Les idées de Bichat se présentaient là naturellement; elles devaient être appréciées à peu près conformément

au jugement que je viens d'en porter, cependant avec les égards dus aux admirateurs de Bichat, qui alors étaient mes contemporains et très-nombreux. Malgré les adoucissements que j'avais mis à mes réfutations, M. Mourre fut désolé. Il ne m'en coûtait pas beaucoup de lui faire le sacrifice qu'il désirait : je retranchai totalement tout ce qui avait pu l'offusquer. On peut juger par là combien à cette époque le culte rendu par les Sectateurs à leur Idole exigeait de ménagement, même des opposants.

XXIII. Quant au dénigrement que notre École eut à subir de la part des partisans de sa jeune rivale, il se résumait en trois accusations principales qu'on répandait partout, et dont l'Autorité même ne pouvait pas se défendre : 1° la première était que la Faculté de Montpellier avait tant dégénéré de sa valeur, qu'elle était tombée dans le mépris et que les autres nations la regardaient comme n'existant plus; 2° la seconde était que, dans cette École, l'Anatomie n'était pas ou était mal enseignée; 3° la troisième était que l'Enseignement y était suranné, que les opinions conservées avec tant d'opiniâtreté étaient de vieilles erreurs qui heurtent la raison et qu'il faut promptement extirper.

1° Le premier bruit était un chantage, qui, s'il eût été vrai, aurait été indélicat, et qui, étant faux, était une vraie calomnie. Dans le temps où ces propos se propageaient par des journaux de la Capitale, j'eus occasion de parler de cette médisance avec feu Monseigneur de Grainville, Évêque de Cahors, qui avait été long-temps Vicaire-Général à Montpellier avant l'ancienne

Révolution Française. Il était parfaitement en état de m'instruire sur les chiffres annuels des doctorats à notre *Université* de Médecine, attendu qu'en sa qualité de Grand-vicaire et de représentant de l'Évêque, il avait pendant bien des années conféré *présidentiellement* le grade suprême à tous les Docteurs de cette Faculté. Il m'importait de pouvoir faire une comparaison entre les nombres annuels de ces temps passés et ceux du nouvel ordre des choses. J'appris qu'avant 1789, les réceptions des Docteurs, dans l'année, étaient de 60 à 70, renseignement qu'il a été facile de vérifier. Comme depuis le rétablissement des épreuves et du Doctorat nous avons ordinairement de 115 à 130 thèses par an, j'ai cru que ce surcroît de réceptions est à peu près proportionné à l'accroissement de la population générale. Par ce calcul je me persuade que je n'ai nullement flatté notre Faculté, en énonçant que la confiance du public pour son Enseignement est la même que celle dont il jouissait avant les Écoles de santé. Ainsi, le prétendu abaissement de sa considération était à mes yeux ou une lourde erreur ou un indigne mensonge.

A la seconde ou à la troisième année de mon Décanat, j'eus occasion de faire connaissance avec M. Esquirol, qui faisait une visite à la Faculté en sa qualité d'Inspecteur Général. Il désira un entretien particulier avec moi. Le sujet du colloque fut l'expression de la calomnie que je viens d'émettre, et une feinte question de savoir ce qu'il faudrait faire pour relever une École autrefois si illustre et aujourd'hui sans honneur. Dans cette plainte il y avait un point qui n'était pas sans fondement. Suivant M. Esquirol, l'Université reprochait à la Faculté la

négligence concernant certaines Leçons, tant sous le rapport de leur nombre que sous celui de leur substance. Vingt ans auparavant, j'avais vu cette honteuse négligence; mais, à l'époque dont il s'agit, tout se faisait régulièrement, à moins qu'on ne s'obstine à mettre en ligne de compte l'impuissance de deux vieillards qui achevaient leur carrière, et dont les ombres vivantes étaient presque aussi utiles à l'École que l'avaient été pour elle leurs anciennes Leçons. La punition, infligée au personnel présent, d'un mal commis par son passé, démontrait, de la part des instigateurs, une haine sans mesure.

Revenant à la prétendue dégénérescence de la réputation de notre Faculté, je dis à M. l'Inspecteur Général : « Je n'ai pas » été à portée de reconnaître cette perte. Dans les tournées que » j'ai faites comme Président des Jurys Médicaux, j'ai pu jouir » de tous les égards auxquels est accoutumée l'École que je » représente. Quand je suis au milieu des Élèves, je les trouve » toujours aussi nombreux qu'ils l'étaient, d'abord quand j'étais » leur condisciple, et ensuite quand j'ai été leur Maître: j'ai su » qu'autrefois ils l'ont été moins, mais ils ne l'ont jamais été » davantage. C'en est assez pour la considération que la Faculté » obtient de ses concitoyens. Pour ce qui est des étrangers, je » vois entre nos Elèves des Grecs, des Italiens, des Espagnols, » des Portugais, des Canariens, des Anglais, des Brésiliens, » quelques Allemands, quelques Colons de l'Ile de France, un » Moscovite. Tant que notre École comptera de pareils auditeurs » dans ses Amphithéâtres, elle ne craindra ni l'oubli ni la » désertion. Vous me faites comprendre, avec les ménagements » de la politesse la plus exquise, la différence qui existe entre

» les Célébrités personnelles des deux Écoles. Je ne puis ni ne » dois répondre à ce parallèle : il est trop difficile de comparer » des individus placés dans des circonstances très-diverses. Si » l'Autorité veut absolument balancer les valeurs respectives de » deux Corporations didactiques, je ne connais qu'une épreuve. » Notre Faculté est dans une condition telle que les auditeurs » ne viennent que pour l'entendre : la ville et le climat n'ont » d'attrait que par rapport à la santé. Sa rivale est dans une » condition telle que la ville suffit pour attirer les curieux et » pour les fixer dans ce lieu, lors même que l'Enseignement y » serait nul, comme cela s'est vu dans le temps où la Faculté ne » se composait que de Docteurs Régents. Pour arriver à une com- » paraison capable de fournir un résultat concluant, il faudrait » faire un échange des personnels des deux Facultés, pendant » un nombre suffisant d'années, entre Paris et Montpellier. »

M. Esquirol se mit à rire, se leva, et me dit : — *Allons, ma commission est faite.* — Il ne m'a plus entretenu de ce sujet, ni à ce voyage, ni dans les autres relations mutuelles que nous avons eues. Sa conduite à mon égard a toujours manifesté une bienveillance dont le souvenir m'inspire autant de reconnaissance que d'orgueil.

2° L'accusation qui nous a été faite de ne pas enseigner suffisamment l'Anatomie Humaine, est encore plutôt un acte de dénigrement qu'une déposition historique. Je m'en suis expliqué dans mon *Commentaire sur les Discours prononcés à la Chambre des Pairs*, lors de la Loi Médicale proposée par M. de Salvandy. La vérité est que, dans tous les temps, l'Anatomie Humaine a été *enseignée* à Montpellier autant qu'à Paris, et j'en dirai les

raisons, fort différentes dans les deux Écoles, mais également importantes. Qu'est-ce qu'il y a de vrai dans la différence de l'Enseignement Anatomique dans les deux Écoles? C'est qu'à Paris les cadavres abondent, et qu'à Montpellier cette denrée est beaucoup moins commune.

Si nous étions appréciés par des Juges, je ne dis pas amis, mais justes et dégagés de toute prévention, nous aurions certainement des éloges; notre Enseignement serait loué pour avoir montré aux yeux et fait entendre aux oreilles toutes les vérités anatomiques nécessaires et utiles à l'intelligence de la Constitution Humaine, sans exposer les Élèves studieux et consciencieux à mal distribuer le temps qui leur est donné.

Le mot *Anatomie* est employé dans deux sens très-différents, dont l'un est la connaissance mentale, exacte et parfaite, de tous les éléments chimiques, physiques et mécaniques qui composent l'Agrégat Matériel Humain, et dont l'autre est l'art de diviser, séparer, examiner distinctement tous ces éléments, pour donner à nos sens les moyens d'acquérir cette connaissance. Chacune de ces acquisitions demande de l'attention et du temps; chacune a ses aptitudes et ses relations intellectuelles. Les quatre années de la Scolarité Médicale sont destinées à deux Éducations : à celle de la tête, et à celle des mains. Si ce temps n'est pas distribué convenablement pour ces deux fins, le Candidat ne sera pas harmoniquement élevé. Si le jeune homme est grand Disséqueur et à l'avenant Anatomiste, il ne peut être ni passablement Anthropologiste, ni Pathologiste, ni Thérapeutiste; et cependant, pour qu'il puisse être accepté comme Médecin, il est indispensable que des

notions suffisamment étendues et logiquement enchaînées, sur ces diverses parties de la Médecine, soient réunies dans le même esprit.

A-t-on bien pensé à ce point de Didactique dans les Écoles où l'étude du cadavre domine sur celles des parties dynamiques de l'homme? J'en doute beaucoup, en voyant que la plupart des Candidats élevés hors d'ici, et qui se présentent à notre Faculté pour demander le titre de Docteur, sont, assez souvent, instruits dans l'art des dissections communes et dans l'Anatomie usuelle, mais presque toujours étrangers à la Doctrine de la Constitution de l'Homme. Plusieurs de mes Collègues ont fait la même remarque, par rapport aux examens de Pathologie ; il doit en être de même par rapport aux autres épreuves orales. Nos Élèves sont, en général, moins circonscrits dans leurs connaissances de la Science de l'Homme, et leur Physiologie est pour eux la clef de toutes les parties de la Médecine Pratique. A quoi doivent-ils cet avantage? Je ne balance pas à penser, et à dire, que c'est à la modicité des cadavres dont nous pouvons disposer pour les dissections communes. Les Étudiants consciencieux savent bien, de bonne heure, quelle est l'étendue des partitions médicales, et ils ont pu très-bien distinguer les deux éducations que je viens de rappeler. S'ils étaient des adolescents, il conviendrait de les diriger vers les exercices manuels, qui les captiveraient par des pratiques peu fatigantes pour l'entendement, et qui seraient des habitudes excellentes pour l'époque où l'esprit serait en état de s'en servir.... Il en serait de ces exercices comme il en est, dans une éducation libérale, du jeu des instruments de musique,

du dessin, de l'art de la versification, ressources actuellement utiles pour s'opposer à la dissipation et à l'oisiveté, et qui deviennent pour l'avenir des instincts acquis, éventuellement provisionnels, capables de satisfaire aux aptitudes, aux penchants, aux besoins futurs des esprits qui se développent. Nos Élèves sont adultes; notre grande affaire est de leur donner l'éducation intellectuelle. Tous les moyens d'instruction leur sont offerts: ils sont sûrs de recevoir par les oreilles, par les yeux, par le toucher, toutes les idées qui composent la Science Médicale tant propre qu'accessoire. La partie manuelle de l'Enseignement leur est fournie, non avec une profusion qui leur permettrait d'en abuser, qui les exposerait à la tentation de consacrer à l'habileté des mains le temps que l'entendement réclame, mais avec une aisance économique qui suffit aux vocations individuelles et variées dont la Société a besoin. De notre Faculté sont sortis non-seulement des Médecins de toutes les portées, des Professeurs modèles, des Savants consommés, mais encore des Chirurgiens du premier rang, des Anatomistes qui n'ont rien ignoré par rapport à la connaissance actuelle du cadavre humain, des Chefs des travaux anatomiques inventeurs. Félicitons-nous de posséder dans notre sein toutes les notions et les pratiques que la Société peut demander collectivement dans l'ordre hygiénique, médical, prosthétique, et n'envions pas ceux qui ont à leur disposition tous les moyens de provoquer les sens et d'exciter la concupiscence des spécialités, au détriment de l'harmonie des Ames destinées à s'occuper de l'Homme, de l'Homme unitaire, de l'Homme tout entier !

N'oublions pas que notre premier devoir est de faire *Médecin complet* tout Élève qui se soumet à nos soins dans l'espace de quatre ans. Si, par raison ou par goût, il veut se livrer à une spécialité, il pourra trouver chez nous l'instruction qu'il demande, quand il se sera pénétré des connaissances qui forment les *Institutions Médicales complètes*, et qu'il lui sera permis de disposer librement de sa vie sociale.

Ces réflexions me paraissent si simples et si incontestables, que quand j'entends des Confrères plaindre notre Faculté de n'avoir pas à sa disposition autant de cadavres qu'en ont Paris ou les villes du second ordre, je doute de leur sincérité, jusqu'à ce que la légèreté de leurs pensées les absolve. Les Médecins de Paris qui ont du sens, des lumières, et qui sont de *bonne volonté*, apprécient les choses comme nous ; quant à ceux qui s'obstinent à ne pas distinguer les deux Éducations, qui ne voient pas d'autre source d'étude médicale que l'Anatomie, et qui professent que, hors de la dissection, il n'y a plus de Médecine, ce sont des ennemis mortels avec lesquels il est superflu de discuter.

Comme je me suis déjà occupé de l'Apologie de notre Faculté sous le point de vue de cette médisance, je voudrais éviter les redites ; cependant je ne puis pas me résoudre à terminer cet article sans avoir fait en sorte que les Lecteurs du présent écrit veuillent porter leur attention sur une réflexion préjudicielle. Il importe que le public soit convaincu d'une tendance irrésistible de notre Enseignement vers les Études Anatomiques : nos intérêts ne peuvent pas être moins puissants que ceux qui dirigent la Faculté de Paris. Ces Études sont l'Âme de la Chi-

rurgie; or, la Chirurgie est une partie intégrante et inséparable de la Médecine : alors même qu'un Docteur aurait pris la résolution de ne jamais exercer les opérations, il sentirait qu'il ne peut pas consciencieusement se dispenser d'avoir dans son entendement à peu près toutes les notions anatomiques, pathologiques et thérapeutiques qui dirigent le Chirurgien.

Il est un autre motif scientifique qui est également impérieux dans les deux Facultés, quoique l'espérance puisse n'être pas la même de part et d'autre. Dans un Enseignement où l'on est persuadé que la Vie a pour origine l'instrumentation de l'Agrégat, l'Anatomie même la plus subtile est indispensable pour chercher à justifier ce paradoxe. Chemin faisant, les Zélés doivent trouver des faits nouveaux; néanmoins leurs découvertes sont presque stériles, quand elles n'apportent rien en faveur de leur opinion. — Mais, dans un Enseignement où la Philosophie sévère fait voir la différence radicale qui existe entre l'Ordre Physique, agissant *ratione entis*, et l'Ordre Vital, agissant *ratione moris*, l'Anatomie délicate est toujours prisée et recherchée. Les faits nouveaux nous sont précieux pour deux motifs : d'abord, parce qu'ils nous fournissent fréquemment de nouvelles preuves d'une vérité de longue date, que nos Adversaires s'obstinent à contester, savoir : que les qualités anatomiques des organes, quelque variées qu'elles soient, ne sont jamais des sources de vie; ensuite, parce que les faits anatomiques remarquables sont l'occasion de signaler dans la Force Vitale qui en est l'Auteur, des créations nouvelles de plasticité, de fonctions naturelles, d'actions de finalité : par conséquent de moyens de mieux caractériser, dans le système

des connaissances humaines, l'Ordre Vital séparé de l'Ordre Intellectuel et de l'Ordre Physique. Ne sommes-nous donc pas les plus intéressés à provoquer les fouilles les plus scrupuleuses dans la mine anatomique?

3° Pour ce qui regarde la troisième des accusations que nos Ennemis dirigeaient contre notre Enseignement, savoir: *de conserver et de propager de* VIEILLES ERREURS *que l'Autorité devait se hâter d'extirper*, nous ne sommes pas disposé à nous en défendre. Nous sommes prêt à les formuler devant le Public, et nous continuerons d'enseigner avec calme et constance ces mêmes dogmes, à moins que l'Autorité ne les condamne textuellement avec sanction pénale.

XXIV. 1° La Philosophie Naturelle Inductive, avec exclusion des hypothèses, est celle qui est admise dans cet Enseignement.

2° Dans la Création, il y a des Phénomènes si essentiellement différents, que l'Esprit ne peut pas se dispenser d'en distinguer les Causes invisibles, et de caractériser séparément ces Causes.

3° Nous concevons que des causes à nos yeux différentes peuvent n'être que des manières d'action d'une seule Cause; aussi nous travaillons continuellement à *réduire* les causes invisibles; mais pour obtenir la réduction et la mettre dans notre Enseignement, nous avons besoin de la démontrer par l'Expérience et par une Logique rigoureuse.

4° Nous distinguons les Êtres de la Nature en Deux Classes, en Êtres Animés et en Êtres Inanimés; et nous enseignons que les causes qui séparent les Animés d'avec les Inanimés, sont distinctes de celles qui caractérisent les Inanimés.

5° Dans l'état actuel de nos connaissances, nous sommes obligé de reconnaître Trois Ordres de Causes, et même de Substances : 1° l'Ordre Physique, dont les modes d'action sont nécessaires, infaillibles, constants; 2° l'Ordre Intellectuel, caractérisé par l'unité, la conscience, la pensée, la volonté, la finalité, la personnalité ou incommunicabilité absolue, et l'agérasie; 3° l'Ordre Vital, dont les modes d'agir sont la vie temporaire, une harmonie voisine de l'unité, la divisibilité, une spontanéité dont les effets font reconnaître des causes variables et contingentes relatives à la manière d'être du cours de la vie, une finalité évidente quoique non sentie, la succession des âges dont le dernier est la vieillesse terminée par la mort.

6° Diderot a dit, dans son Poëme intitulé *le Substantialisme,* qu'il n'existe dans la Nature qu'Une Substance, et que, s'il y en avait deux, elles se repousseraient. C'est une assertion pour nous arbitraire et sans valeur, parce que, empiriquement, *sensément*, nous reconnaissons en nous ces Trois Ordres de Causes qui s'unissent et s'associent pour former l'Homme.

7° L'Ordre Vital et l'Ordre Intellectuel, très-différents entre eux, en ce que, dans l'Ordre Vital, l'Être vivant est divisible, caduque, infailliblement mortel, ont cependant un caractère commun qui les rapproche : c'est que la Force Vitale et l'Ame Pensante agissent suivant un but, conformément aux convenances relatives à l'exécution de leur vie. Cette tendance vers des fins, qui est à présent désignée sous le nom de *finalité*, a été considérée par Bacon comme un caractère assez digne d'attention, pour associer par une étiquette commune Deux Causes extrêmement différentes par leurs natures : cette étiquette est

celle de *Causes Métaphysiques*. D'après ce langage, nous nous sommes accoutumé à n'employer le nom de *Métaphysique* que pour désigner la Science des causes qui agissent habituellement suivant un but. Cette idée est, ce nous semble, celle que les Ecoles de Philosophie appelaient autrefois: *Causes agissant* RATIONE MORIS.

8° Nous distinguons, dans notre conscience, deux impulsions d'action : 1° la Volonté motivée; 2° l'Instinct, ou impulsion dont l'Ame Pensante ne connaît pas l'origine. La Volonté vient de la Raison; l'Instinct ne peut venir que de la Force Vitale.

9° Chez l'Homme, nous reconnaissons : 1° un Agrégat Matériel, organisé ou construit en manière d'instruments, qui n'est pas la source de la Force Vitale, puisque la Force Vitale existait dans la Matière amorphe avant la formation des Organes, et que l'Organisation a dû être l'effet de l'action de cette Force Vitale, Puissance qui procède de ses parents; — 2° une Force Vitale unitaire, plastique, fabricatrice de l'Agrégat Matériel; — 3° une Ame Pensante, substantielle, douée de Causes tantôt efficientes, tantôt occasionnelles, toujours finales, et de celles pour lesquelles la Philosophie a créé les dénominations de Causes ÉMINENTES, VIRTUELLES, etc. : c'est elle qui est l'Auteur de tous les phénomènes collectivement appelés la *Vie Intellectuelle*.

10° Nous confessons que nous ignorons trop la Nature Dynamique des Bêtes, pour que nous puissions comparer leur Constitution avec la nôtre. Il n'a pas été possible jusqu'à présent de démontrer dans les Animaux une Ame Pensante. Leurs Fonctions de relation ne paraissent jamais d'un ordre supérieur à celui de nos fonctions instinctives, lors même que les premières sont

plus compliquées que les autres. Nos idées abstraites ne peuvent se manifester et se transmettre qu'à l'aide d'un langage conventionnel, soit muet, soit phonique, ou à l'aide d'un langage allégorique. Les Animaux manquent de ces moyens de communication ; ce qui suffit pour considérer la supposition d'un Entendement chez ces Êtres comme une hypothèse arbitraire de nulle valeur. D'après cela, l'Anthropologie ne peut pas être regardée comme une partie de la Physiologie Générale des Animaux : elle est une Science Physiologique *isolée*, attendu que l'Homme possède un Dynamisme formé de deux Puissances Métaphysiques de Natures très-diverses, Dynamisme qui est incomparable dans la Créature.

11° La Force Vitale et l'Ame Pensante réunies dans un même Agrégat, constituent avec le Corps une seule personne. Cette association, seule dans sa nature, n'a pu porter d'autre nom que celui d'union *Hypostatique*, nom inventé pour une auguste réunion métaphysique. Les Deux Puissances Dynamiques de l'Homme, ainsi réduites, coopèrent dans un grand nombre de fonctions soit hygides, soit pathologiques, et la théorie de ces collaborations forme une Doctrine Anthropologique par nous appelée *Doctrine de l'Alliance*, d'après un signalement de Bacon. Cette Doctrine est du plus grand intérêt : pour bien distinguer les Natures des Deux Puissances de notre Dynamisme ; pour caractériser leurs histoires *biologiques* respectives ; pour nous faire comprendre la différence de la sensibilité des Animaux d'avec la nôtre ; pour que la connaissance intuitive de nos *Affections* mentales puisse nous faire concevoir les *Affections* proprement dites de la Force Vitale ; pour nous apprendre à bien séparer

la folie, qui dispense l'individu de la responsabilité, d'avec les propensions instinctives vicieuses, absurdes, exécrables, que la Raison doit et peut toujours réprimer, et qui, par conséquent, sont toujours punissables.

Voilà les principales *erreurs* dont nos Antagonistes voulaient que l'Autorité travaillât à nous guérir : comparons-les à leurs *vérités*.

1°, 2°, 3°. A nos trois préceptes de Philosophie qui excluent l'hypothèse du Symbole Scientifique de la Médecine Hippocratique, et qui prescrivent le Nominalisme régulier des *Causes Expérimentales*, nos Antagonistes préfèrent des Principes tirés des Forces reconnues dans les Sciences des choses inanimées. FABRE proposait l'Électricité. Quand CUVIER censura, dans l'Académie des Sciences, les *Nouveaux Eléments de la Science de l'Homme*, de BARTHEZ, il s'éleva contre les Principes *Métaphysiques*. Il ne voulut voir avec intérêt que des Principes *à priori*, comme celui de NEWTON. Il ne faisait pas attention qu'un Principe immuable, nécessaire, infaillible, ne pouvait pas représenter la Cause du long Phénomène de la Vie, dont la Puissance doit être flexible, docile aux convenances, constante à tendre vers son but, habile à conserver son Agrégat à travers des périls et des injures imprévus ; et que demander pour la Vie un Principe Newtonien, c'est demander l'impossible.

4° Si notre division de tous les Êtres de la Nature en Deux Classes, en Animés et en Inanimés, est une *erreur*, la *vérité* qui nous est opposée se trouve dans la proposition de CABANIS : que le *Moral* (et à plus forte raison le *Vital) n'est que le Physique considéré sous un point de vue particulier*. Cette *vérité-là* est

donc le Matérialisme, au moins pour toute la Création. — Néanmoins, tant que la Vie n'aura pas été expliquée par le Mécanisme, par les Lois Chimiques ou par les Lois des Impondérables, démonstrativement et sans hypothèse, il n'est pas logiquement possible de renfermer dans la même catégorie la Vie des Êtres Animés, et les Phénomènes des Êtres Inanimés.

5° Le Dynamisme Humain, Cause de tous les phénomènes de la Vie Humaine, ne peut pas être Unitaire, puisque cette durée phénoménale se compose d'effets qui ne peuvent pas appartenir à une Cause Unique : les Fonctions *Immanentes*, les Fonctions Naturelles et les Fonctions Instinctives ne peuvent pas provenir de la même Puissance qui conçoit et prescrit toutes les Fonctions Volontaires, et qui est responsable de tout ce qu'elle a fait. Cette dernière Cause est de l'Ordre Intellectuel ; la première est de l'Ordre Vital. Toutes deux, très-différentes par leurs natures, sont unitaires, spontanées ou métaphysiques. — Ces Causes reconnues, signalées, caractérisées par la Philosophie, sont, aux yeux de nos Antagonistes, des *erreurs* insupportables. Les *vérités*, suivant eux, sont, au moins pour les Médecins partisans de Bichat, une Contractilité et une Sensibilité, *Propriétés* surajoutées aux Propriétés Physiques des tissus. Avec cette croyance inconcevable, ils veulent que nous enseignions que de pareilles Causes suffisent pour expliquer tous les Phénomènes de la Vie Humaine. Ils veulent que de là puisse découler toute la Pratique intellectuelle, morale, affective, vitale, hygiénique, thérapeutique. Or, une telle Anthropologie n'est pas une Introduction à la Médecine. La Théorie n'a aucune liaison avec la Clinique ; le Traitement est un Empirisme qui dispense le

Médecin de la recherche des indications. D'après cet usage, il est permis d'avoir un avis sur la Médecine, sans s'être donné la peine d'étudier la Constitution de l'Homme. CUVIER, qui convenait d'être étranger à la Science Médicale, montrait cependant une préférence marquée pour la Médecine de BROWN; et BROUSSAIS, prenant le contre-pied, trouva à propos de regarder la Réaction vitale du Corps Humain Vivant contre une impression vulnérante, comme le type de toutes les Maladies que l'Homme peut éprouver, et celui de tous les besoins qu'il peut avoir dans ses souffrances, en dépit de tout ce que la lecture et l'expérience auraient dû lui apprendre sur la variété des *Affections* morbides de la Force Vitale Humaine. Souvent fortifier, rarement affaiblir, suivant le premier; souvent affaiblir, rarement exciter, suivant le second : voilà tout l'Art de guérir, dans un pays où le Dynamisme Humain consiste en une Contractilité et une Sensibilité. On peut penser quels doivent être les *progrès* qui surgissent de *vérités* semblables!

6° La multiplicité des Substances est reconnue, chez nous, par la multiplicité des effets que nous reconnaissons dans la Vie Humaine, et par celle des changements que l'Homme éprouve de la part des impressions reçues des événements. — GALL, un des Coryphées de l'Ecole Bichato-Cabaniso-Broussaisienne, qui professait textuellement une Philosophie opposée à notre Doctrine, mettait en tête de ses Thèses Physiologiques cette Proposition : « Tous les phénomènes du Monde Matériel sont primiti- » vement des effets de la combinaison et de la forme des parties » élémentaires, et il n'y existe pas de force ou qualité sensible » sans matière. » — Cette Proposition entortillée n'a évidemment

d'autre but que d'établir le Matérialisme, et l'expulsion de toute Substance abstractivement considérée. Les Newtoniens les plus prudents n'osent pas parler ainsi, quand il s'agit seulement des Impondérables. Ils ne s'engageraient pas à démontrer comme étant des Substances *corporelles* les principes de la Gravitation, du Magnétisme Minéral, de l'Électricité, de la Lumière, de la Chaleur. De bonne heure on a senti la nécessité de faire de ces Causes une catégorie qui les séparât du Mécanisme et de la Chimie Corpusculaire. On pense bien qu'à plus forte raison nous sommes obligé d'en établir deux autres, une pour la Cause des Phénomènes Intellectuels, une seconde pour la Cause des Fonctions Naturelles des Corps Vivants, Cause qu'il n'est pas possible de confondre avec le Principe de l'Intelligence.

7° En reconnaissant que la Force Vitale de l'Homme a des ressemblances suffisantes avec l'Ame Pensante, pour qu'elle ne puisse jamais être confondue avec la Nature du Mécanisme, avec celle des crâses chimiques, ni même avec celle des Impondérables, nous avons accepté avec satisfaction le rapprochement qui a été fait entre cette Puissance et l'Ame Pensante sous le titre commun de *Métaphysique,* mais avec la réserve de ne jamais imiter Stahl, et de distinguer soigneusement les Natures respectives de ces Causes. La grande ressemblance des Deux Causes dans l'Homme est la *finalité* de leurs actes : c'en était assez pour que l'Ordre Vital ne fût jamais associé avec l'Ordre Physique. Mais comme nous étions aussi certain d'une séparation profonde entre l'Ordre Vital et l'Ordre Intellectuel, nous n'avons pas manqué de la signaler. Leibniz avait distingué la

Susceptibilité de la Force Vitale sans conscience du Sens Intime, d'avec la Sensibilité proprement dite, en nommant la première *perception*, et l'autre *aperception*; j'ai voulu me prévaloir de ce langage soit dans mes Leçons, soit dans mes Ecrits. Le Public d'une part, les Médecins de l'autre, ne portant une attention suffisante ni sur ce fait ni sur la manière de l'exprimer, nous avons été attentif à faire une analyse soigneuse de tous les Phénomènes où la *perception* et l'*aperception* se séparent dans l'Homme à l'occasion de certaines impressions. Ainsi, nous avons vu, dans le Magnétisme Animal et dans l'Éthérisation, une diminution passagère de l'union de l'Ame Pensante et de la Force Vitale, diminution bien plus profonde que celle du sommeil, durant laquelle la Force Vitale éprouve la *perception*, et exerce les réactions attachées à ses Facultés; tandis que le Principe Intelligent restait étranger aux impressions, et se reposait ou pensait. — Il ne faut pas être surpris que des distinctions aussi réfléchies aient été sans valeur, chez des gens qui s'obstinaient à nier qu'il existât toute autre Force que les Forces Matérielles de Cabanis et de Gall.

8° Comme Hippocrate, nous distinguons le Principe Vital d'avec l'Ame Pensante, en ce qu'il fait tout ce qu'il doit faire pour la Vie, sans avoir rien appris, tandis que l'Ame n'est capable de vouloir et d'ordonner qu'après avoir tout étudié : ce qui lui donne le mérite de son acquisition et de l'usage qu'elle en fait. L'Instinct du premier est étranger aux motifs; les désirs et les volontés de l'Ame sont le résultat d'un Raisonnement. La Force Vitale, quoique primitivement Unitaire, est divisible; l'Ame est absolument indivisible. Celle-ci est abso-

lument incommunicable ; la première, quoique bornée et individuelle, est susceptible d'adhésion et de pénétration. La Force Vitale, dans la durée de sa vie, montre les phénomènes d'une progression ascendante, d'une culmination, d'une progression descendante, d'une résolution ou extinction inévitable et expérimentalement nécessaire. La seconde ne se montre que par l'activité de sa Raison, par l'accroissement indéfini de sa valeur mentale, sans progression descendante, sans *vieillesse* individuelle, et par conséquent sans nécessité expérimentale de cesser d'être. Cette *absence de la vieillesse*, que Galien a nommée *Agerasia*, et qu'Aristote avait soupçonnée, est un fait que j'ai cherché à établir dans l'Enseignement Anthropologique. — L'opposition de l'Instinct contre la Volonté motivée, et de la Vieillesse de la Force Vitale contre la Non-vieillesse de l'Ame Pensante, sont trop éloignées du Matérialisme, des Propriétés Vitales de Bichat, de l'Organicisme, pour que nos Antagonistes aient pu les comprendre. Il est possible qu'ils les aient sincèrement repoussées comme des *erreurs* : heureusement, nous avons trouvé assez souvent des appuis dans les lumières des Tribunaux et dans le bon sens du Public.

9e, 10e Entre les diverses propositions réunies ici pour donner une idée juste de la Constitution de l'Homme, nous n'avons jamais perdu de vue la nécessité de savoir combien elle est différente de celle des Bêtes. Cette intention est peut-être une des choses qui déplaisent le plus à l'École Organicienne, qui professe que l'Anthropologie est une partie intégrante de la Physiologie Bestiale. Cette École, dont le goût dominant pour les Vivisections est réellement utile à l'égard de la Zoonomie,

voudrait obtenir de la Médecine une reconnaissance exagérée. Mais, comme la tendance *Panique* (1) de l'Histoire Naturelle est de s'emparer de toute la Nature Matérielle, d'enchaîner à toute force l'Espèce Humaine dans le Règne Animal, et que, d'une autre part, la Philosophie Rigoureuse, la Médecine, la Pudeur publique et la Morale luttent contre cette adjonction, nous sommes obligés de nous tenir en garde contre cet envahissement très-suspect.

---

(1) Je me permets d'employer ce mot dans une acception néologique, pour faire allusion aux tendances mentales que BACON a cru trouver dans les allégories de la *Mythologie de* PAN. On peut lire le livre de cet Auteur, intitulé : *La Sagesse Mystérieuse des Anciens*, au cinquième article : PAN *ou la Nature ;* traduction française de J. BAUDOIN. Ce Dieu n'était pas celui de BUFFON, de LINNÉ, de HALLER ; mais il a des adorateurs qui sont aussi ses imitateurs. Il avait peu de goût pour les Puissances Métaphysiques, qui existent pourtant dans la Nature. BACON trouve dans les caractères de cette Divinité un bon nombre de traits qui seraient satiriques contre la secte, et par conséquent je les abandonne : mais on ne peut pas s'empêcher d'y remarquer son éloignement pour l'*Ordre* Intellectuel, et même pour l'*Ordre* Vital. On peut en trouver des exemples dans ces deux passages. « Entre les plus »honorables charges qu'il avait, il pouvait se vanter d'être le Dieu des »Chasseurs, des Bergers et de tous les Villageois en général; lui-même »présidait encore aux montagnes. » — Voilà ses dispositions par rapport à l'Intelligence. — « Par l'audace de PAN, qui fut si hardi que de défier »CUPIDON au combat, les Poëtes nous ont voulu représenter que la ma- »tière a je ne sais quelle inclination et un certain appétit à ruiner le »monde et à le réduire à son ancien chaos ; mais que l'extrême con- »corde ou la parfaite union des choses, dénotée par l'Amour ou par le »Dieu CUPIDON, tient cette violence en arrêt, et la contraint de ne »point sortir des bornes, ni hors de l'ordre requis : tellement que c'est »un grand bien pour les hommes et pour les choses du monde, qu'en »ce combat le Dieu PAN demeure vaincu. » — On peut voir d'après cela quelle est pour moi la *tendance* PANIQUE *de l'Histoire Naturelle* dont je me plaignais

Certains Naturalistes trouvent un plaisir à élever les Bêtes au rang de l'Homme, et des Médecins se prêtent à cette fiction. L'ouvrage du Lieutenant des Chasses Charles-George Le Roy, intitulé: *Lettres philosophiques sur l'Intelligence et la Perfectibilité des Animaux,* est vanté par eux; il l'est beaucoup aussi par Naigeon. Ce n'est pas une raison pour ne pas le lire, mais c'en est une pour le lire avec précaution. Je ne crois pas que l'Auteur ait bien connu ce qu'est l'Instinct mis en regard avec la Raison. S'il avait étudié un parallèle que les Médecins sont obligés de faire, dans l'Homme, entre ces deux penchants, il n'aurait pas été aussi convaincu qu'il l'était de l'Entendement des Animaux. Il est vrai qu'il aurait fallu être d'accord entre nous sur la valeur des expressions doctrinales des Sciences Métaphysiques. Pour nous, un *sentiment* n'est pas identique avec une *sensation;* une *sensation* n'est pas une *pensée.* Le mot *idée* a des acceptions très-différentes : il faut que lorsqu'on l'emploie, la phrase détermine exactement le sens.... Bien plus, il aurait fallu rcconnaître ensemble la Dualité du Dynamisme Hnmain, réalité sans la connaissance de laquelle deux Interlocuteurs ne peuvent pas se comprendre sur cette question. Si nous devions discuter la Thèse de George Le Roy avec un de ses Admirateurs, nous serions obligé de le prier de se mettre au courant de notre Doctrine de la Constitution de l'Homme.

Un passage de l'Eloge Historique de feu M. Geoffroy Saint-Hilaire par M. Flourens, m'a fait réfléchir sur la fameuse discussion de Geoffroy et de Cuvier dans le sein de l'Académie des Sciences de Paris : ce passage est le dernier trait de ce récit

de la dispute : « Le débat fut porté devant cette Académie. » Jamais controverse plus vive divisa deux Adversaires plus » résolus, plus fermes, munis de plus de ressources pour un » combat depuis long-temps prévu, et, si je puis ainsi dire, » *plus savamment préparés à ne pas s'entendre.* »

Je suis tenté de prendre à la lettre ce dernier trait du spirituel Panégyrique. J'en suis même si convaincu, que je cherche à deviner comment ils ont pu s'y prendre. Je crois l'avoir trouvé : pour cela, ils se sont contentés d'omettre ou de repousser la distinction des *Corps Animés* et des *Corps Inanimés*. Otez de la Nature apercevable toute Puissance spontanée et douée de finalité; ou du moins si, par pudeur, par prudence ou par conviction, vous reconnaissez une Puissance Intelligente radicalement différente de la matière, supprimez l'Ordre Vital distinct de l'Ordre Intellectuel et de l'Ordre Physique, et vous verrez une grande partie des Sciences rentrer dans la langue de la Tour de Babel.

C'est grâce à cette confusion que la gravitation du fer vers un aimant, l'absorption des miasmes aériens par les pores cutanés de l'homme sain, les adhésions anormales des doigts dans l'embryon, les rapprochements des sexes dans le temps du rut, les sympathies morales des individus intelligents. . . . . sont exprimés par une seule loi, savoir : la loi de *soi pour soi.*

Cuvier croyait à la Substance Intelligente. Je le vois dans une des sentences que M. Girou de Buzareingues a mises dans son remarquable *Précis de Morale* (1). « Quand on voit le malheur

---

(1) Chap. I, § VI : *De l'Ame après la mort.*

» de la Vertu et la prospérité du Crime, c'est un besoin profon-» dément senti que celui d'un ordre de choses à venir ; car on » ne voit point que l'Auteur de la Nature ait soumis à un sem-» blable désordre aucune autre partie de cet Univers. » Mais quoique M. Girou de Buzareingues ait aperçu l'utilité d'aller à la recherche de quelque Principe de la Vie des Animaux, il a montré de l'aversion pour un Ordre Métaphysique , et, par conséquent, il a marché dans la direction du Cartésianisme.

Quant à Geoffroy, il ne reconnaît qu'un Principe général aveugle, dépourvu de toute finalité, qui travaille à former des Agrégats où s'opère la *Vie*. Cette *durée* phénoménale qui s'appelle la *Vie*, lui parut assez uniforme pour qu'il ait avancé que ce Principe, considéré dans la formation des Animaux, *opère par unité de composition.* Cette *unité* a paru incompréhensible à bien des gens. Ce qu'il y a d'unique dans tous les Êtres Vivants, c'est l'ensemble des phénomènes de la vie formulés par Linneus : *Ortus*, *Nutritio*, *Ætas*, *Motus*, *Propulsio*, *Morbus*, *Mors*, *Anatomia*, *Organismus*. Tout cela se passe également dans tout Être Vivant, animal, végétal. Mais quand il s'agit de comparer les instruments anatomiques avec lesquels s'exécutent ces neuf phénomènes, tout le monde est en admiration devant leurs variétés, et je ne crois pas que personne ait entrepris, avant et après l'illustre Auteur que je nomme, de faire voir une *Unité de Composition Anatomique* entre l'Homme et la truffe ou la moule.

Lorsque des Contendants qui s'occupent de Sciences Naturelles, renoncent aux règles d'une Philosophie Inductive Rigoureuse, et dédaignent les Causes Finales et le Principe de l'Ordre

Vital distinct de l'Ordre Intellectuel et de l'Ordre Physique, ils peuvent être sûrs de ne jamais s'entendre. LEIBNIZ nous l'a bien assez dit : Les Sciences ne se conservent qu'à l'aide d'*Établissements*, de Propositions Générales expérimentalement incontestables. L'Ordre Vital est de ce nombre. Pour tout homme de bon sens qui veut s'arrêter à cette vérité de fait, et qui a la fermeté de mettre à part toute opinion, toute croyance pour laquelle il a du penchant, mais qui n'est pas certaine, l'Ordre Vital est un groupe de causes, qui, dans l'état actuel de nos connaissances, est limité logiquement entre les deux autres. S'il trouve du profit ou du plaisir à mettre en procès ces délimitations posées par le sens commun, qu'il les respecte jusqu'à ce que les progrès de l'Esprit Humain ou de la Science en aient démontré la fausseté.

XXV. De la connaissance de l'Ordre Vital, naît chez nous la nécessité de regarder la Force Vitale de chaque espèce vivante comme une individualité dont les caractères fournissent des signalements distincts. De toutes ces forces vitales individuelles celle de l'Homme pour nous la plus intéressante, est devenue l'objet d'une science prodigieusement étendue et profonde. Dans l'Agrégat Humain, elle est liée, associée, unie avec une puissance de l'Ordre Intellectuel. Leur coïncidence et leurs coopérations fournissent le moyen de les comparer, et de découvrir entre elles non-seulement leurs différences, mais aussi leurs ressemblances. Un parallèle entre elles est devenu l'occasion de pénétrer dans l'intimité de la Force Vitale, et de deviner ses modes d'être et d'agir dans le cours de la vie, dans la santé,

dans la Maladie. Ces ressemblances ont amené des faits et des déductions qui n'ont pu être exprimés qu'avec la langue de la Psychologie. L'ignorance de ces faits et de ces déductions, pendant le règne du Cartésianisme et durant la dominance de l'Ecole de BICHAT, n'a pas permis de comprendre la valeur du Lexique Hippocratique et Galénique. Or, pour ceux qui sont étrangers à la Science, la langue n'est composée que de *mots sans idées*. Aussi, qu'ont pu être pour eux : notre distinction entre la *Maladie* et l'*Affection ;* la Diathèse; la différence entre la *Cause efficiente* et la *Cause occasionnelle;* celle qui existe entre la *Cause catarctique* et la *Cause déterminante;* la Doctrine de l'Alliance des deux Puissances du Dynamisme Humain; la théorie des fonctions tant hygides que pathologiques qui s'exercent par le concours des deux Puissances; la Lipothymie sans syncope; la Psychomachie; la Cacothélie distincte de la Cacothymie; l'Agérasie ou l'Insénescence ?.... Qu'ont pu être ces expressions pour nos Confrères de Paris, à l'époque du Broussaisisme? Elles ont été collectivement un galimatias. On ne les appelait pas autrement. Lorsque, dans le temps de la Restauration, la Faculté de Paris a été temporairement supprimée, le célèbre Ant. DUBOIS, père de M. P. DUBOIS, non moins célèbre, envoya un fils aîné qu'il avait alors, Isidore, jeune homme de grande espérance, à Montpellier, pour qu'il y continuât ses études médicales. Le séjour de cet aimable Élève ne fut pas long, parce que la Faculté supprimée fut bientôt après rétablie ; mais il profita de ce temps pour suivre les Leçons et les Cliniques. Lorsqu'il me fit sa visite de départ, il me parla du profit qu'il avait tiré de son exil. Les paroles qui sont res-

tées dans ma mémoire sont les suivantes : « On m'avait dit à » Paris que la Doctrine de Montpellier est un galimatias. Mais » je vois au moins avec plaisir qu'il n'est pas double ; que si » cette Science est inintelligible dans mon pays, elle est très- » intelligible quand elle sort de la bouche de ceux qui l'en- » seignent. »

Depuis une quinzaine d'années, je n'avais plus entendu parler du galimatias de notre Enseignement, parce qu'à Paris nos Confrères commençaient à comprendre notre Doctrine. Cependant, malgré la ruine de la Médecine Broussaisienne, il peut y avoir quelques vétérans qui ne veulent rien entendre, et qui restent fidèles au Maître : *Etsi omnes ego*. On vient de m'en montrer un exemple dans un article de l'*Union Médicale*, 20 Avril 1852, dont le titre est : *Anatomisme et Vitalisme*. Au premier coup-d'œil, j'ai vu que l'Auteur ne concevait pas que l'Anthropologie Médicale pût être autre chose que l'Anatomisme. La Vie, suivant lui, n'est que l'effet nécessaire des molécules et des tissus du Corps ; par conséquent, l'explication de la Vie ne peut se trouver que dans les dissections. Cette persuasion ne m'aurait pas ému, si elle n'avait pas été agressive. Mais quand j'ai lu dans cet écrit que le Vitalisme est une composition de *mots vides de sens*, un assemblage de *dissertations creuses*, *et rien de plus*, il est survenu dans mon Ame une réaction que je n'ai pas comprimée : les partisans de l'Anatomisme m'ont paru ressembler aux Orfèvres des anciens Païens, qui, quand ils avaient fait un Homme ou un Animal d'argent ou d'or, les regardaient comme pénétrés d'un esprit et d'une puissance divine, et leur rendaient un culte de latrie. La foi de nos

Matérialistes ne m'a guère paru moins stupide. Dans ma vengeance, j'ai appliqué à nos Persécuteurs l'anathème de DAVID, lancé contre les Manufacturiers de Dieux et contre les Adorateurs de pareilles Divinités : « *Similes illis fiant qui faciunt » ea, et omnes qui confidunt in eis* (1). » Il n'y avait pas longtemps que j'avais entendu chanter ce verset en faux-bourdon, et il m'est arrivé de le fredonner machinalement à nos Ennemis, qui attendent la Vie des seuls Instruments Anatomiques ; dans cette association d'idées, je convertissais par ma pensée les paroles du Psaume en cette forme tropologique : « Puissent » ceux qui croient la Vie sortir des parties anatomiques, » devenir eux-mêmes des *Anatomies!* Puissent promptement » éprouver une pareille conversion, ceux qui se fient à de » telles théories pour la Science de l'Homme! »

J'en étais à la seconde répétition de mon chant, quand au milieu du verset je me suis aperçu du nom de l'Auteur mis au bas de l'article, qui est M. ROCHE, l'ami de MM. MÉLIER, Jules CLOQUET, BOUSQUET, et de l'excellent PARISET *quand vivait.* Aussitôt que j'ai lu cette signature, j'ai rengaîné mon imprécation psalmistique, moins pour celui qui ne se croit qu'une *Anatomie* fraîche, que pour nos amis communs et pour moi, qui sommes sûrs que son Anatomie est animée d'un Dynamisme semblable au nôtre. Loin de désirer qu'il soit une *Anatomie* dans mon sens, je souhaite qu'il reste tant qu'il voudra tel qu'il est, au risque de l'entendre bafouer le Vitalisme, et ajouter aux titres de *Verba et voces prœtereàque nihil*, qu'il

(1) Ps. CXIII, v. 16.

inflige de nouveau à notre Enseignement, celui de *galimatias* que lui donnait le Broussaisisme.

XXVI. Resserrons ce que nos Adversaires voulaient détruire, et ce qu'ils voulaient mettre à la place de notre Enseignement. Ce qu'ils détestaient, ce sont une différence essentiellement causale entre le Cadavre et l'Homme vivant; — la distinction radicale entre l'Homme et la Bête; — une Anthropologie qui ne peut pas se fondre avec la Zoologie ; — une Médecine qui ne découle pas seulement des Propriétés Physiques attachées à l'Agrégat Matériel vivant et mort, mais qui dérive encore des indications fournies par les deux Puissances du Dynamisme Humain, et par les lois de l'union hypostatique des trois grands Éléments de l'Homme: — un respect profond pour les idées fondamentales qu'HIPPOCRATE nous a données sur le Dynamisme Humain, ainsi que pour l'esprit général de sa Thérapeutique, et la conservation du langage antique représentatif de la Constitution de l'Homme. — Ce qu'ils prétendaient mettre à la place de cet Enseignement, c'étaient une foi aveugle et inconcevable à cette assertion : que la Vie des Animaux et de l'Homme est le résultat nécessaire de l'arrangement des parties; — l'identité de nature entre l'Homme et les Animaux; — une Physiologie et une Médecine Humaines fondues avec l'Art Vétérinaire; — l'abolition de tout Ordre Causal Métaphysique dans la Nature, et par conséquent l'exclusion absolue des Causes Finales.

On a vu les *erreurs* dont nous étions accusés, et les progrès dont nos Adversaires se vantaient; la *surannation* de nos pré-

jugés, et la *fraîcheur des nouveautés* qu'ils prétendaient y substituer. On serait tenté de penser que nos Antagonistes se croient les inventeurs du Matérialisme. Ont-ils oublié combien PLATON s'est élevé contre cette croyance? Long-temps auparavant, le Psalmiste avait anathématisé et flétri les Savants impies de son temps, quand il parlait ainsi d'eux dans le Psaume XLVIII, verset 12 : « L'Homme étant en honneur, oubliant la loi de » DIEU, ne l'a pas compris; il a été mis au rang des Bêtes sans » raison, et il leur est devenu semblable. — *Et homo cùm in* » *honore esset, non intellexit : comparatus est jumentis insi-* » *pientibus, et similis factus est illis.* »

Comme le mot *Matérialisme* est encore repoussant, quoique nous n'ayons ni Inquisition ni Sorbonne, mais que sans doute il offense la pudeur publique, les Sectateurs de l'Anatomisme se défendent de l'accusation qu'il exprime. Voici leur Spiritualisme : « L'Ame est l'apanage exclusif de l'Homme, et c'est elle » qui le distingue des autres Êtres de la Création. Mais cette » Ame est immatérielle comme la source éternelle et infinie d'où » elle jaillit (de la Divinité); l'Ame est immortelle. Immortelle, » elle n'est pas altérable. Inaltérable, elle ne peut pas devenir » malade. Immatérielle, nous tenterions en vain de la modifier, » et ni même de l'atteindre par nos moyens, *tous matériels*, de » Thérapeutique (1). » On voit que cette manière, ironique et presque dérisoire, de considérer l'Ame Humaine, fait d'elle une existence pareille à celle des Dieux d'ÉPICURE, et qu'elle est bien moins sérieuse que celle de LUCRÈCE.

---

(1) M. Roche, écrit cité.

XXVII. L'Anthropologie des Anatomistes est inalliable avec la Médecine. Quand DESCARTES a voulu en créer une qui découlât de l'Anatomie, il n'y a trouvé que des préceptes qui l'ont tué. Pour un Homme de sens, une Médecine de cette façon est non-seulement inconnue, mais encore inconcevable. Celle de BROUSSAIS, faite avec l'intention de la rendre Anatomique, n'a pu se fonder que sur l'*Irritation*, qui est un Phénomène de l'Ordre Vital, et nullement de l'Ordre Physique. Et cependant il ne peut pas y avoir un Praticien qui ne voit combien est étranglée, mutilée, étique, une Médecine toute tirée des Réactions Vitales que les Chirurgiens ont vues et décrites, après avoir étudié l'histoire des plaies et des fractures.

Il ne nous était pas possible, à nous Médecins de la famille d'HIPPOCRATE, serviteurs de la Nature Humaine et de la Philosophie Inductive, d'accepter une Anthropologie Matérialiste et Bestiale, et de répudier la Physiologie de l'Être incomparable où se trouvent les trois Éléments, celui de l'Ordre Physique, celui de l'Ordre Vital et celui de l'Ordre Intellectuel. Un tel échange aurait été comparé à celui de la Taupe de la Fable, qui a préféré la queue aux yeux dont elle jouissait auparavant. Notre Doctrine de la Constitution de l'Homme met en harmonie la Science Anthropologique entière avec toutes les parties pratiques de la Médecine, parce que ses Propositions Doctrinales ont été rédigées et formulées d'après l'ensemble de tous les faits historiques et pratiques; tandis que la Physiologie Humaine Anatomique, Pseudo-Science *à priori*, n'a pu essayer un fragment de Médecine-Pratique qu'à l'aide d'une Faculté Vitale

qui a rendu sa Clinique une Doctrine Hybride, et a tellement rétréci sa Thérapeutique qu'elle répond à peine à la trentième partie des besoins.

XXVIII. Voilà la position où nous nous sommes trouvés pendant le premier quart du siècle courant : d'une part, Paris se créant une Anthropologie, sans avoir une idée arrêtée des Moyens Philosophiques nécessaires pour la construire ; incapable de trouver en soi la prudence modeste de chercher ailleurs ce que des besoins antérieurs avaient fait découvrir ; se persuadant sincèrement qu'en vertu des priviléges de la Centralisation, ses opinions devaient faire loi, comme la langue et les modes : d'une autre part, Montpellier, peu disposé à reconnaître ce droit, attentif à éloigner de la Science toute hypothèse, et convaincu de la réalité de ses acquisitions jusqu'au martyre.

XXIX. Il n'y eut pas de polémique régulière et publique entre les deux Écoles. Paris ne s'avisa pas de réfuter *en forme* la Doctrine de notre Faculté, et il n'est pas difficile d'en imaginer la raison ; mais on l'attaqua en injures, en détractions, en épigrammes. Chez nous, on ne veut, on ne sait pas se servir de pareilles armes : on ne s'y bat que pour des principes médicaux, et les arsenaux pour cette guerre sont dans les faits et dans les arguments. Les vivisections, tant prônées à cette époque, ne nous intéressaient guère que sous le rapport de la Zoonomie générale : or, un des premiers préceptes de cette Science, c'est de n'avoir de la confiance que pour chaque espèce. Toute Physiologie particulière est *sui generis*. La nôtre est celle

de l'Homme. Les vivisections ont peu de valeur pour notre instruction : si elles sont étrangères à notre sujet, elles sont comme non avenues; si elles fournissaient des déductions contraires à notre Doctrine, elles nous prouveraient qu'il faut s'attacher à l'Homme, et ne pas se distraire; si elles concordent avec notre Science, elles sont superflues. Mais nous n'oublions jamais l'importance de la Zoonomie générale, qui dans toute son étendue est la Science de l'Ordre Vital, aussi indispensable que la Physique et que la Psychologie.

Pour ce qui a rapport à la Médecine Pratique, Pinel et Broussais ont été le sujet d'une étude sérieuse. Il est bon de savoir pourquoi Montpellier n'a pas écrit spécialement contre eux.

Pinel n'a presque pas traité la Pathologie au point de vue de la Clinique. Dans sa *Nosologie* comme dans ses *Observations*, les faits sont ordinairement des récits d'Histoire Naturelle; l'Auteur n'avait pas assez réfléchi sur la Constitution de l'Homme pour être en état de nous instruire relativement à leur Pathogénie. Quant à sa Thérapeutique, elle n'était guère plus forte que celle de Stahl. D'ailleurs, il a été trop respectueux envers Barthez pour qu'il n'eût pas des droits à nos égards

Quant à Broussais, malgré la rapidité de sa réputation, malgré l'étendue et l'éclat d'une vogue qui a pu être appelée *la gloire*, jamais l'excentricité de sa Médecine n'a paru nous séduire. Son esprit, sa verve, sa logique entraînante nous laissaient froids et sans persuasion, parce qu'il n'avait jamais eu la moindre aptitude à concevoir la Médecine Hippocratique et l'Anthropologie qui en découle. Il n'était pas homme à étudier

ce qu'il n'aimait pas : aussi son instruction médicale fut très-médiocre et *fractionnaire*. Ses préférences étaient pour les dissections et pour les pansements. De toute la Métaphysique de l'Ordre Vital, il ne concevait que l'*Irritation* et les suites corporelles de ce phénomène : il a voulu réduire à cela tous les actes de la Vie Humaine Pathologique.

Une Médecine aussi étroite, étrangère à la contemplation du Dynamisme Humain, et contraire aux règles de la Thérapeutique formulée par Barthez, nous fit penser qu'elle ne serait pas de longue durée. Ses succès nous étonnaient, mais nous restâmes convaincu d'une chute que le sens commun clinique et le temps amèneraient sans effort. Personne ici ne se donna la peine de faire une réfutation en forme de cette doctrine : un gros livre sur cette matière serait tombé dans un oubli qui attendait les deux adversaires. Cependant la Faculté devait préserver les Élèves de cette épidémie : il fallut donc faire des Leçons extemporanées et volantes appropriées au moment, entremêlées avec celles de l'Enseignement habituel.

XXX. Dans le temps de la plus grande ferveur du Broussaisisme, des Élèves de Paris vinrent ici pour endoctriner les nôtres. Cette mission ne fut pas tout-à-fait sans fruit ; mais l'effet se borna aux individus atteints de la contagion : non-seulement le mal ne s'étendit pas, mais il avorta même dans la plupart des infectés.

Un des zélés les plus ardents, qui avait pris son grade à Paris, se présenta à notre Faculté, muni seulement du certificat de ses examens et cachant le dernier acte probatoire, pour

soutenir ici une thèse écrite dans le sens de la nouvelle Médecine. Le jeune homme ne manquait ni d'esprit, ni d'aménité, ni de formes intéressantes. Il ne fut nullement maltraité; il passa comme tant d'autres, presque inaperçu, sans bruit, sans scandale.

A cette époque, deux journaux de Médecine de la Capitale étaient à quelques égards une espèce de *Charivari* contre la Faculté de Montpellier. Deux jeunes Médecins, Boisseau et Urbain Coste, qui avaient de l'esprit, de la malignité, du trait, grands partisans du Broussaisisme, et par conséquent étrangers à la Médecine Hippocratique, ne tarissaient pas contre les expressions helléniques de cette vraie Science et contre les Principes de la Philosophie Naturelle Inductive. Des moqueries, des sarcasmes ne paraissaient pas dignes d'une riposte. Quand ces Ennemis lâchaient une plaisanterie contre une citation de Bacon, ou qu'ils riaient à gorge déployée sur le mot *Diathèse*, sur la différence entre *Pathema* et *Nosos*, nous étions prêts à leur donner deux sous pour récompense.

Je conviens qu'une escrime au fleuret n'est pas digne d'une grande École. Je ne nie pas que la *force d'inertie*, tant louée alors par quelques Membres de la Faculté, ne soit parfois le meilleur moyen de défense. Cependant une impassibilité complète, quand elle est aiguillonnée, me paraît avoir des inconvénients. Le Public, témoin des agaceries, n'est pas en état d'interpréter la tolérance de ce Corps : il est tenté de la prendre pour de l'impuissance. Ce qu'il y a de pire, c'est que l'Autorité ne juge souvent que d'après ce même Public. Je ne voudrais certainement pas qu'une Faculté descendît jusqu'à ferrailler

contre des journaux ou contre un particulier ; mais je désirerais que de temps en temps elle fît connaître aux Lettrés de tous les rangs quel est l'état de la Science, principalement sur les points contestés, et quels sont les *établissements* sur lesquels sa Doctrine est fondée, afin que la vérité protestât sans cesse contre les opinions journalières. La nôtre se contenta de fortifier continuellement l'Enseignement interne, et parut ne pas faire cas du *qu'en dira-t-on.*

Il en arriva que nos Ennemis surprirent l'Autorité. En pleine Restauration, elle prit au pied de la lettre les calomnies sous lesquelles nous gémissions, et elle disposa tout légalement pour que notre Logique didactique fût intervertie; que la Méthode Philosophique expérimentale fût remplacée par la Méthode Hypothétique; que l'Anatomie exerçât une prépondérance; qu'à la place de l'idée Hippocratique relative au Dynamisme de l'Homme, l'Anatomisme, l'Organicisme, le Gallisme et le Broussaisisme fussent professés, et que l'Homme ne fût dans la Nature que le premier des *Hominiaires* ou Vertébrés, le premier des *Hoministes* ou *Mammifères*, et que le genre *Hominien*, caractérisé comme *Bimane*, fût mis immédiatement au-dessus des *Quadrumanes*.

A qui devons-nous la tentative de substituer, dans une Faculté de Médecine, la Physiologie Bestiale, à l'Anthropologie; le Matérialisme Anatomique ou Organicien, à un Dynamisme Hippocratique, où une Puissance de l'Ordre Vital et une Puissance de l'Ordre Intellectuel sont unies pour opérer la Vie Humaine; la persuasion arbitraire de considérer la Vie Humaine comme une suite nécessaire et phénoménale de l'instrumenta-

tion du corps, à une déduction logique et nominale de causes expérimentales d'ordres différents et supérieurs ; la conviction que toutes les Causes de la Vie ont la même destination que les substances palpables, au doute salutaire qui nous donne de l'espérance, et qui se convertit de jour en jour en certitude, à mesure que l'on s'enfonce davantage dans l'étude de l'Homme : à qui devons-nous la tentative de cette substitution ? — A un Évêque Catholique, à l'Évêque d'Hermopolis, Ministre de Louis XVIII et de Charles X. Que Dieu me préserve de croire que ce pieux Prélat ait eu cette intention ! Il a été trompé. Voilà pourquoi je fais des vœux pour que la connaissance que nous avons de la Constitution de l'Homme, mise en opposition avec celle des Animaux, entre dans l'Instruction Première ; pour que l'étude de l'Histoire Naturelle soit étroitement liée à celle de la Psychologie, de la Morale et de la Physique la plus transcendante ; enfin, pour que nos Élèves, obligés d'étudier cette Force Vitale Humaine, dont la Doctrine est la connaissance fondamentale de la Médecine Interne, puissent trouver dans le parallèle des deux Puissances du Dynamisme Humain, une source d'analogies capables de corriger celles qu'on s'est accoutumé à chercher uniquement dans l'Art Vétérinaire. Je ne prétends pas que notre Enseignement sorte de sa sphère ; mais, comme nous sommes instruits de toute l'étendue de la Science de l'Homme, je souhaite que le Public sache qu'en Médecine, nier le Principe Hippocratique dont je parle, est un acte d'ignorance.

XXXI. Je ne puis pas entrer dans les détails de ce qui s'est passé lors de cette entreprise : le souvenir m'en est trop pénible.

Je dois m'arrêter au résultat. La majorité de la Faculté ne tarda pas à s'apercevoir du danger. Dès qu'on vit qu'il s'agissait d'un envahissement subreptice, on se tint en garde contre cette guerre intestine. Chacun se rendit compte de ce qu'il enseignait pour être en état de défendre ce qu'il possédait *scientifiquement*, et de faire bon marché de ce qui n'était pour lui qu'un dépôt de confiance. De cette manière, l'Enseignement s'est considérablement renforcé : on a senti l'importance d'une Philosophie Naturelle Rigoureuse appliquée à l'étude de la Science de l'Homme. On a pu disputer pied à pied toutes les Propositions Anthropologiques et Médicales qui avaient été attaquées. Quelle a été la terminaison de la lutte ? Une Didactique plus profonde, plus ferme, plus lucide, plus compacte qu'elle n'avait jamais été dans cette Faculté ; un caractère plus décidé et plus explicite en faveur de notre Doctrine, dans les épreuves et dans les Thèses des Concours ; un commencement de conversion dans les Apôtres chargés de nous rendre Organiciens, conversion qui probablement aurait été complète si la Providence n'avait pas disposé de la Mission et des Missionnaires ; une extension et un commencement d'intelligence de notre Anthropologie dans les pays étrangers, à Édimbourg, à Londres, dans la Belgique, en Allemagne, à Turin, à Florence, en Espagne ; une compréhension et une vraie considération progressives à Paris même.

L'insuccès de cette tentative n'a pas découragé nos Ennemis. Dans le milieu du règne de Louis-Philippe, ils s'adressèrent encore au Gouvernement, en 1840, pour demander plus d'Anatomisme, c'est-à-dire plus d'Organicisme et de Matérialisme

pour la Faculté de Montpellier. Heureusement, le Ministre de l'Instruction Publique, M. Cousin, persuadé que les vérités abstraites acquises par une Philosophie régulière, sont aussi nécessaires pour la connaissance de l'Homme vivant, sain ou malade, que peuvent l'être les vérités évidentes révélées par la dissection des cadavres, refusa de s'associer à cette nouvelle tracasserie, qu'il regarda, sans doute, comme aussi contraire à la Science, qu'injuste à l'égard de ceux qui la cultivent et propagent si consciencieusement. Au reste, il avait vu avec une grande satisfaction ce que M. Guizot avait fait quelque temps auparavant, pour accroître dans la même Faculté l'Élément Métaphysique, comme compensation de l'Élément Anatomique : on pense bien que je fais allusion à la création de la Chaire de Pathologie et de Thérapeutique Générales.

XXXII. Cette persécution ne nous fut connue qu'en 1847; mais, dès 1845, nous ne pouvions pas méconnaître un acte d'hostilité contre Montpellier dans le Congrès Médical imaginé à Paris, tenu et animé par des Docteurs de Paris, et dirigé par une majorité élevée à Paris. On y mit en question l'utilité de conserver notre Faculté. Qui aurait osé plaider logiquement et pertinemment l'affirmative? Il y aurait fallu deux choses : premièrement, un Orateur capable de présenter le service que doit rendre notre Enseignement au Public, en conservant et en perpétuant la seule Doctrine Anthropologique qui puisse ériger la Médecine pratique et la Médecine légale en une Science unitaire, dépouillée d'hypothèses, philosophiquement expérimentale et progressive, la seule qui puisse servir de sujet

propre à recevoir et à faire prospérer les greffes de la Morale et de la Religion ; — secondement, — ce qui était aussi indispensable —, un Auditoire dont la majorité fût composée d'Hommes éclairés et impartiaux, en état de bien entendre la matière et de comprendre la différence des diverses Doctrines. Or, pouvions-nous espérer que ces deux conditions se rencontreraient dans cette Assemblée ?

Nous savons bien que quelques voix généreuses se sont fait entendre pour leur Mère : mais elles se perdaient dans une réunion très-mal disposée, où nous ne pouvions trouver de sympathie ni dans les cœurs ni dans les têtes. Heureusement, le Ministre, M. de Salvandy, qui connaissait assez la réelle Constitution de l'Homme pour deviner la vraie Médecine, et dont l'Ame avait de l'aversion pour les intrigues perverses, s'expliqua ouvertement sur son estime pour notre Enseignement, et la persécution fut au moins suspendue.

Le Congrès Médical ayant mis en question l'utilité des Facultés de province, M. de Salvandy conçut une Loi relative à l'Enseignement et à l'Exercice de la Médecine. Une Commission fut nommée, à la fin de 1845, pour que les Médecins pussent préparer les discussions qu'elle devait occasionner dans les Chambres. Les questions proposées furent toutes administratives : on avait évité tout ce qui aurait intéressé la Science. Le Ministre fit apercevoir quelque sympathie pour Montpellier ; non-seulement il ne trouva pas d'écho dans l'Assemblée, mais il dut y apercevoir de la répulsion. Cela me confirma dans l'idée que nous n'étions nullement connus. Je m'en plaignis dans les Lettres qui furent imprimées en 1846, et qui étaient

successivement adressées à M. Bouillaud, à M. Cousin et à M. Donné : Lettres dont la collection avait pour titre : *De la Nécessité de créer dans chaque Faculté de Médecine une Chaire de Philosophie Inductive*, etc.

En 1847, la Loi fut présentée à la Chambre des Pairs. Les bruits avant-coureurs de la Loi et de la discussion, tels qu'ils se répandent d'ordinaire dans les journaux et dans les lettres particulières, et qui prennent un caractère significatif pour ceux que l'événement attendu intéresse, étaient pour nous de mauvais augure. Que faire? Nous étions à deux cents lieues du Tribunal où l'on allait décider de notre Enseignement, au milieu de nos Antagonistes qui s'étaient montrés nos Ennemis; nous n'avions ni Avocat, ni appui connu. Je savais que mes Lettres étaient entre les mains de M. le Président de la Chambre des Pairs. Nous crûmes à la justice, aux lumières du Gouvernement, à la Providence, et nous attendîmes notre sort.

XXXIII. Tout est arrivé comme nous l'espérions. Dans mon *Commentaire des divers passages des Discours prononcés à la Chambre des Pairs, passages qui se rapportaient aux intérêts de la Faculté de Médecine de Montpellier*, j'ai dit au Public ce que nous devions à cette illustre Compagnie, au Ministre qui était l'organe du Gouvernement, aux défenseurs spontanés qui sont venus à notre secours, et quelle a été notre reconnaissance pour des Bienfaiteurs qui n'avaient pas attendu de nous-même une demande? MM. de Salvandy, Beugnot, Cousin, Flourens ont parlé avec autant de bienveillance que de talent. Quoique M. le Baron Thénard paraisse avoir eu l'intention de comprimer

son zèle pour nous, afin de ne pas blesser nos Ennemis, *le Moniteur* me fournit l'occasion de savourer jusqu'au fond de mon cœur quelques mots sortis presque instinctivement de la bouche du Noble Pair, lorsqu'il prononça le nom de Barthez : ils exprimèrent une estime sans bornes pour ce grand homme, et je les considérai comme un épiphénomène arraché par la justice, dans un pays où l'on n'en avait peut-être jamais entendu de pareil à ce sujet : « Barthez ! *grand homme que j'admire !* » *lumière profonde !* » Dans un tel moment, en un tel lieu, en présence de nos Antagonistes, de nos Ennemis, de ses Détracteurs, ces paroles, proférées par des lèvres d'où ils étaient depuis long-temps accoutumés à recueillir tant d'instructions, ne suffisaient-elles pas pour dire ce qu'est notre Enseignement ?

Notre gratitude pour nos Défenseurs est d'autant plus vive, que, dans un état si critique, nous ne trouvâmes pas dans Paris un Confrère qui s'associât à notre peine. Nous savions bien que des Médecins d'une grande autorité pensaient en secret comme nous sur la Science de l'Homme et sur l'esprit de la Vraie Médecine ; mais il ne se trouva pas un Simon Cyrénéen à qui l'on pût proposer de nous soulager dans le portement d'une Croix aussi lourde qu'imméritée ; ces Disciples cachés de notre École étaient des Joseph d'Arimathie, de qui nous ne devions attendre que le service de nous embaumer et de nous enterrer avec honneur.

Trente ans auparavant, une Colonie partie de Montpellier s'était implantée à Paris pour y répandre l'Hippocratisme, et par conséquent pour faire de l'opposition contre le Matérialisme

Vital. Elle y prospérait, comme elle fait encore, par le moyen d'un Journal. La Mère-Patrie semblait avoir droit à des secours en cas de détresse. Mais cette Colonie avait fait comme tant d'autres : elle s'était séparée de la Métropole. Elle semblait vouloir méconnaître son origine. Elle s'était émancipée par des actes d'ingratitude, entre lesquels nous remarquons non-seulement un silence absolu de l'Enseignement Paternel, mais encore une dégénération des Principes, une corruption de la Doctrine, manifestée par une altération du langage scientifique, comparable à celle du *style réfugié.* Aussi, pas un témoignage d'intérêt de ce côté.

XXXIV. Après de tels dangers, nous avons été plus persuadé que jamais de la nécessité de renforcer autant qu'il est possible notre Enseignement, en tant qu'il se rapporte à la connaissance du Dynamisme Humain. Jusqu'alors, cette connaissance nous occupait, presque exclusivement, pour l'appliquer à l'Art de guérir. Nous pensions que le perfectionnement d'une Science très-difficile nous vaudrait l'estime et la bienveillance de nos Confrères. Mais puisqu'il a fallu sortir de sa sphère pour obtenir justice, puisque notre Cour d'appel est hors des Écoles Médicales, c'est à nous de travailler à éclairer, sur cet objet, la classe de laquelle se tirent les hauts Administrateurs, les Conseillers, les Sénateurs; et s'il le faut, nécessairement, c'est à nous d'endoctriner ce Sens Commun général d'où puisse sortir un suffrage universel.

C'est d'après ces vues que nous nous sommes adressé à toutes les classes des Hommes Lettrés, aux Littérateurs, aux

Amateurs de la Philosophie et des Beaux-Arts, et spécialement à ceux qui sont chargés de l'Enseignement à quelque rang que ce soit.

XXXV. Le Public ne peut pas nous suivre dans la profondeur de la Science Médicale de l'Homme, ni dans les détails de la Médecine Pratique. Mais j'ai cru que tout homme sensé, capable d'accepter les notions les plus simples de toute Religion, pourrait suivre un raisonnement sur la recherche de la Constitution de l'Homme, jusqu'à concevoir le principe de la Dualité du Dynamisme Humain. Or, la Dualité qui sépare profondément l'Homme et la Bête, et qui explique la moralité de l'un et l'*irrationabilité* de l'autre, m'a toujours paru la plus solide base *naturelle* et expérimentale de la crédibilité d'une Cause Intelligente impérissable.

Comme Médecin, j'ai beaucoup réfléchi sur le principe du Dynamisme Humain, dans l'intérêt de la science pratique que je devais exercer. Mes études m'ont tellement convaincu de la réalité de ce fait, qu'à mes yeux un homme qui l'ignorerait pourrait être un Officier de Santé, mais non un Docteur en Médecine, et que celui qui sciemment le repousserait me paraîtrait radicalement incapable de porter ce titre. Chargé par état d'enseigner la Médecine, j'ai dû professer une vérité qui n'est pas seulement une partie intégrante de la Science, mais encore une de ses bases fondamentales les plus solides.

Mais comme ce principe expérimental et philosophique est en opposition avec le Matérialisme, et que le Matérialisme, opinion purement arbitraire, ôte à la Morale un sentiment

humain qui en est un des appuis les plus solides, savoir l'Espérance Théologale : j'ai cru que l'Enseignement de notre Faculté rendrait doublement service au Public et à l'Etat, en portant au plus haut degré de certitude la proposition de la Dualité du Dynamisme Humain, en fortifiant la Science de l'Homme fondement de l'Art de guérir, et en venant au secours d'une vérité scientifique qui s'accorde parfaitement, non-seulement avec la Religion Naturelle, mais encore avec la Révélation.

Ce double but m'a toujours préoccupé, dans les Écrits que j'ai publiés depuis environ vingt-deux ans. On peut le remarquer spécialement dans les Leçons que j'ai faites en 1843-44, et qui ont paru sous le titre de *Preuve de l'Insénescence* (AGERASIA) *du Sens Intime de l'Homme.* Ce travail avait pour but de faire voir que l'Histoire de la Force Vitale de l'Homme, et celle de son Principe de l'Intelligence, démontraient que leurs Causes respectives étaient de natures différentes; et entre les faits démonstratifs invoqués se trouvait ce fait général : que pendant que la Force Vitale subissait infailliblement la vieillesse, l'affaiblissement progressif et la mort, le Principe de l'Intelligence conservait indéfiniment ses facultés, et que, hors les cas de maladie vitale, il était impossible d'assigner expérimentalement une époque de la vie humaine où l'Ame Pensante devrait s'affaiblir, éprouver une vieillesse, une progression descendante qui se terminerait par zéro.

XXXVI. Depuis long-temps je m'occupe d'une partie de la Physiologie Humaine, qui a pour objet de faire connaître les modes

d'action des deux Puissances Dynamiques, dans l'exercice des fonctions que Galien appelait *animales*, et que les Naturalistes et les Auteurs de Physiologie Comparée nomment *de relation*. L'étude de ces fonctions, tant normales que pathologiques, doit porter le nom de *Doctrine de l'Alliance* des deux Puissances Dynamiques de l'Homme, par considération pour celui qui en avait conçu la pensée, savoir de Bacon, qui l'a confusément indiquée par les premiers mots de cette expression, et qui l'a placée dans son Tableau Encyclopédique des Sciences. Cette vaste portion de l'Anthropologie me convient aujourd'hui plus que toute autre, parce qu'elle me fournit l'occasion de développer les caractères spéciaux de notre Enseignement. Les faits à expliquer forment un champ différent de ceux de la Physiologie Bestiale. Les Causes à considérer exigent des procédés philosophiques autres que ceux de la Physique. Quoique la Force Vitale de l'Homme ait de l'analogie avec celle de tout le Règne Animal, son association avec le Principe de l'Intelligence a eu besoin de qualités, de facultés, d'instincts, de privations, qui la séparent de l'Animalité et qui mettent en problème la question de savoir s'il y a quelques points de contact entre la Médecine et l'Art Vétérinaire. La Théorie des Passions, des Crimes, des Vices, des Aliénations Mentales, sera impossible, tant que les Théoriciens voudront méconnaître le Principe de la Dualité. La connaissance de ce Principe est la seule clef de la Philosophie des Beaux-Arts. L'étude de ma conscience serait pour moi inexplicable si je ne sentais pas en moi la Duplicité de mon Dynamisme, si je ne distinguais pas la source de mes instincts d'avec celle de mes besoins raisonnés, et si je ne pouvais pas

intuitivement reconnaître les limites du pouvoir, des droits et des obligations des deux Puissances.

XXXVII. En présence d'une Anthropologie Médicale aussi étendue, que deviennent des hypothèses étranglées, inventées pour enchérir les Théories au rabais des Causes? Comment veut-on que des phénomènes si nombreux, si divers, de tendances si variées, trouvent leurs raisons suffisantes dans un ou deux Ordres de Pouvoirs? La prétention de tout expliquer par les lois de la Physique, l'Anatomisme, l'Organicisme, le Matérialisme, sont des folies aux yeux d'un Médecin sensé. Le Cartésianisme, l'explication de la Vie Humaine par une Instrumentation de l'Ordre Physique, et par une Ame Pensante, peut suffire, en Morale, pour le commun des Hommes qui suivent une loi écrite sans en chercher l'esprit, mais non pour ceux qui, dans leur position, sont obligés de scruter leur vie intérieure. Ce système hypothétique est sans danger pour le Docteur qui sort des bancs et qui n'a pas encore éprouvé le poids d'une responsabilité; mais, à mesure qu'il se livre à la Pratique et qu'il réfléchit sur tous ses devoirs, il regarde la Nature de plus près, et il y voit des Causes dont il ne se doutait pas. Boerhaave, Sydenham, Baglivi, jeunes, n'ont vu dans l'Homme qu'une Ame Intelligente et un Système de machines; mais après une longue et consciencieuse Pratique, les deux premiers ont hautement déclaré dans leurs dernières productions, qu'outre un Corps et une Ame Pensante, il faut, pour opérer la Vie Humaine, une Puissance qui ait des aptitudes et des qualités impossibles à trouver dans l'Ordre Physique et dans l'Ordre

Intellectuel ; et le troisième a confessé qu'après s'être complu à des spéculations mentales sur une Physiologie Anatomique surnommée le *Solidisme*, il avait fait vœu d'oublier ces bagatelles auprès du lit des malades, et de ne se souvenir que de son Hippocrate.

Le Principe de la Dualité du Dynamisme Humain m'a paru si sensément déduit des faits les plus communs, si impérieusement commandé par la Médecine Pratique, si propre à justifier le sentiment de notre dignité, à éclairer la Morale et à seconder les besoins religieux de la plupart des Intelligences, que je ne cesse de le propager dans toutes les classes où je puis avoir accès, et que je supplie tous les Lettrés de s'unir à moi pour populariser une vérité si importante. Je voudrais avoir assez d'ascendant pour qu'elle fût à la portée de tout le monde, et qu'elle fût inscrite, pour ainsi dire, dans la *Civilité puérile.*

D'après mes convictions, j'étais persuadé d'avance que les Ecclésiastiques seraient les premiers Apôtres de notre Doctrine. J'y comptais d'autant plus que deux Prêtres de ma connaissance, aussi considérés par leur esprit et leurs lumières que par leurs vertus, s'étant entretenus avec moi de ce Principe regardé comme source d'un argument solide contre l'envahissement de ceux des Naturalistes qui veulent inscrire l'Homme dans un des Ordres du Règne Animal, me dirent spontanément l'équivalent de cette sentence : *Si le principe de la Dualité du Dynamisme Humain n'était pas démontré par l'ensemble des faits médicaux, les Moralistes religieux devraient l'inventer pour fortifier leurs préceptes et leurs promesses.* — Nous n'avons pas été assez heureux : loin que le Clergé ait accepté notre

Doctrine par acclamation, un Prêtre fort notable a fait en sorte d'en ralentir les progrès par des objections, et d'après cela, un assez grand nombre de Membres de ce Corps semble rester dans la réserve.

XXXVIII. Depuis l'époque où la Chambre des Pairs voulut se charger spontanément de la défense de la Faculté de Médecine de Montpellier, l'Enseignement de cette École put se développer en liberté, et étendre ses Principes sans aucun obstacle ni interne ni externe. Les oppositions intestines n'existaient plus. Les Confrères de la Capitale, mieux éclairés sur notre Doctrine, avaient cessé leurs agaceries mordicantes; ils avaient pris le parti de travailler à faire tomber dans l'oubli un Enseignement qu'ils n'avaient pu exterminer. Lors même qu'ils exprimaient leur incertitude sur les parties abstraites de la Science, qu'ils témoignaient la peine de leur Scepticisme, que malgré eux ils savaient exister dans une autre École des idées plus solides que les leurs, ils avaient bien résolu de ne jamais prononcer le nom d'un Établissement didactique auquel ils ne voulaient rien devoir.

Cette résolution, à laquelle ils tiennent plus que jamais, n'amène pas le résultat qu'ils attendaient; leur silence n'a pas produit l'oubli. Des manifestations d'Allemagne, d'Athènes, de Florence, de Turin, d'Espagne, du Brésil, ont montré que notre École est toujours également considérée : on dirait même que le Public, tant national qu'étranger, a voulu la dédommager de son oppression par des éloges plus délicats et plus explicites que ceux qu'elle avait autrefois reçus.

XXXIX. Je félicitais donc, avec plus de conviction et de sécurité que jamais, notre Faculté d'enseigner une Anthropologie lucide et harmonique, si étroitement liée avec la Médecine-Pratique et si conforme à la Morale tant sociale que religieuse, quand j'appris, en 1850, que notre Doctrine était suspectée par des Catholiques rigides de Montpellier. Tant que j'ignorai la source de ces bruits, je n'y pris point garde; mais des Hommes graves, qui, loin d'être mal disposés à l'égard de la Faculté, s'intéressent à sa prospérité et ne sont pas sans quelque bienveillance pour ma personne, m'avertirent que les fondements de l'improbation méritaient de l'attention.

XL. Bientôt je soupçonnai, et depuis j'ai été certain, que cette attaque venait du P. VENTURA, dont les prédications avaient produit une grande sensation. Il s'est écoulé assez de temps sans que le hasard nous ait réunis, cet Ecclésiastique et moi. Dans un des derniers jours de 1850, je le trouvai chez Mgr l'Évêque; la connaissance fut faite d'autant plus promptement, que le Prélat désira que nous pussions articuler en sa présence les propositions contradictoires qui pouvaient nous diviser.

Il s'agissait de la Constitution de l'Homme. Notre premier dogme est la Dualité du Dynamisme Humain, comme HIPPOCRATE l'avait conçue et comme BARTHEZ l'a formulée. Le P. VENTURA rejeta cette proposition : il se prononça en faveur de l'Unité de ce Dynamisme, et il déclara que la seule théorie de l'Homme que l'on pût catholiquement admettre, était l'Animisme de STAHL.

Depuis plus de cinquante ans je démontre à ceux qui cherchent la vérité sans idée préconçue, l'arbitraire, la fausseté et l'absurdité du Stahlianisme ; j'en fais voir les conséquences logiques les plus naturelles, qui sont l'identité du Dynamisme Humain et de celui des Bêtes, la divisibilité de l'Ame Pensante et par conséquent sa mortalité ; et, pour prouver la réalité de cette tendance didactique, je cite le parti que CABANIS a tiré de cette hypothèse. Je n'étais donc pas en peine d'argumenter contre le Monothélisme Anthropologique de STAHL ; mais quand j'eus énoncé quelques faits qui rendent la Dualité évidente, mon Adversaire m'arrêta en me disant qu'il ne *connaissait rien en Médecine*. Dès-lors, je me suis souvenu de la sentence d'HIPPOCRATE, qui est que *les connaissances les plus positives sur la nature de l'Homme découlent seulement de la Médecine*, et j'ai bien vu que nous ne pourrions pas nous entendre.

Les faits et la Philosophie expérimentale ne pouvaient donc pas, au sens de mon Adversaire, être considérés comme des sources de preuves suffisantes : il fallut se rabattre sur l'Autorité religieuse. La réputation du P. VENTURA et son savoir théologique réel semblaient devoir terminer toute contestation, lorsqu'elle était appelée à un pareil Tribunal.... Quel Avocat que moi pour une telle cause contre un tel Antagoniste ! Je ne possède en Théologie Catholique que deux choses : le souvenir du Catéchisme de mon Diocèse, qui n'est pas celui de Montpellier, mais un Catéchisme de cinq sous, tel que MASSILLON le voulait pour l'éducation d'une petite fille appelée plus tard Madame DUDEFFANT, et que j'ai mieux compris qu'elle ; et mon *Livre d'église*, dont je me sers quand je peux, et dont je connais mieux

la valeur que l'ALBERT de MOLIÈRE (1) ne connaissait ses Heures. J'y ai trouvé toutes les Vérités révélées nécessaires au Salut du Catholique, et il ne m'a pas été difficile de déclarer, avec connaissance de cause, que rien de ce que j'enseigne n'est en opposition avec ces articles de foi. Je trouve dans les *Conférences* du P. VENTURA, publiées plus tard, qu'il n'est pas plus exigeant que les Catéchistes. « A l'École de l'Église, dit-il, il suffit, à » la rigueur, de connaître le Symbole des Apôtres et vouloir le » croire, les Commandements de DIEU et vouloir s'y soumettre, » les Sacrements et vouloir en faire usage. L'âge le plus tendre, » le sexe le plus faible, l'esprit le plus borné, la condition la » plus pauvre, sont bons pour cela. Personne donc, à cette » École divine, n'est incapable, n'est exclu du bienfait de la » lumière, de l'enseignement du DIEU (2). » Je suis donc dans la règle. Or, je puis assurer que dans l'Enseignement Anthropologique qui m'est confié, je n'ai jamais énoncé, et je n'énoncerai jamais, une Proposition qui soit contraire à aucun des Dogmes, à aucune des Règles de cette *École Divine*.

La proposition de la *Dualité du Dynamisme Humain* est-elle en opposition avec quelqu'une des Croyances nécessaires et suffisantes au Salut du Catholique ? Non, évidemment.

Le P. VENTURA prétend que cette Proposition est fausse, parce qu'un Théologien du moyen âge, Saint THOMAS-D'AQUIN, adopte l'opinion contraire, c'est-à-dire l'Unité du Dynamisme Humain. Par surérogation et par surabondance de

(1) *Le Dépit Amoureux*: Acte II, Scène 7.
(2) Conférences: IV, pag. 303.

preuve, je lui oppose l'autorité de Saint PAUL, qui enseigne la *distinction de l'Ame (irrationnelle) et de l'Esprit:* le combat de la Chair Vivante contre cette Ame Pensante. Chose singulière! L'Adversaire, qui connaît certainement Saint PAUL, est assez prévenu pour qu'il n'y voie pas cette Dualité qu'ont parfaitement signalée des Théologiens aussi clairvoyants que lui.

Nous semblions être sur le point de nous comprendre en convenant qu'il fallait recourir à la *Métaphysique.* L'Adversaire l'avait proposée, et je l'avais acceptée; mais bientôt je m'aperçus que le nom de *Métaphysique* était assez équivoque, pour que nous l'ayons employé dans des acceptions très-différentes. Pour lui, la Métaphysique était une partie de la Scolastique du moyen âge, ainsi définie dans le Dictionnaire de TREVOUX :« Science qui considère les Esprits et les Êtres immatériels; dernière partie de la Philosophie, dans laquelle l'esprit s'élève au-dessus des Êtres créés et corporels, s'attache à la contemplation de DIEU, des Anges et des choses spirituelles, et juge des Principes des Sciences par abstraction, et en les détachant des choses matérielles. » — Ce n'est pas d'une telle Science que j'espérais pouvoir tirer des lumières pour arriver à des connaissances solides de la Constitution de l'Homme. Depuis environ soixante ans le mot *Métaphysique* est employé par moi dans les sens de BACON : la *Métaphysique générale* est la même chose que l'Ontologie ou la *Science première*, et la *Métaphysique particulière* est la recherche des Causes qui agissent suivant des fins : les Puissances Intellectuelles et les Puissances Vitales, quoique très-différentes par leur nature,

méritent d'être placées dans une même catégorie, eu égard à la tendance de leur *Finalité*. C'est sous ce point de vue que cette Métaphysique, Science véritablement expérimentale, pour nous indispensable, me semblait pouvoir être un bon moyen de nous réunir dans cette discussion; mais je ne suis pas resté long-temps dans cette erreur.

En nous séparant, nous sommes demeurés dans les mêmes dispositions mentales où nous avions été lors de notre réunion. La Métaphysique de mon Adversaire ne peut pas convenir à une Faculté où se réunissent des Élèves attachés à des Cultes divers, et la mienne, qui est *naturelle*, *expérimentale*, *empirique*, doit être à ses yeux une folie au-dessous de toute critique.

XLI. En passant, nous pouvons bien remarquer le service que Bacon nous a rendu par l'acception néologique qu'il a donnée au mot *Métaphysique*. Pour lui, ce mot porte notre attention sur la connaissance abstraite de la *Finalité*, en la séparant de celle de l'*Intelligence* et de celle du *Sentiment de conscience*. De cette manière, on conçoit que la Finalité peut appartenir à des Causes profondément différentes par leurs natures respectives; de plus, si la Finalité peut exister sans Intelligence, elle peut exister aussi indépendamment de certaines Lois Physiques: par exemple, elle est en contraste avec la nécessité et l'infaillibilité de la Physique. Cette distinction, nullement hypothétique, mais intuitivement évidente, n'a pu être connue que par la Médecine Humaine: c'est au moins là seulement qu'on a pu la démontrer. La révoltante erreur du Stahlianisme suppose dans l'Auteur une ignorance de ce Principe qu'Hippocrate et toute son École

avaient confusément senti : faute de cette notion, STAHL s'est obstiné à ne jamais séparer la Finalité d'avec l'Intelligence. L'École de Montpellier s'est bien gardée de tomber dans cette faute. Après avoir distingué les deux Puissances Dynamiques Humaines au moyen de la Philosophie Inductive, cette École a su se servir de tout ce que STAHL avait assemblé touchant la Finalité au profit de son hypothèse, pour caractériser respectivement ces deux Pouvoirs, et pour assigner, d'abord, les rapports qui les rendent propres à leur coopération et à leur harmonie ; ensuite, les dissemblances qui démontrent la non-identité de leurs natures, de leurs opérations, de leurs destinées. Ainsi, notre École a trouvé dans toute la Finalité des Phénomènes hygides et pathologiques, ce qu'il fallait pour réfuter le Monothélisme de STAHL ; pour établir la distinction de l'Ordre Intellectuel et de l'Ordre Vital ; pour signaler les lignes tranchées et les terres indivises qui sont aux extrémités de la Médecine, d'une part entre elle et la Physique, d'une autre entre elle et la Morale ; pour séparer nettement l'Instinct d'avec l'Intelligence, l'Automatisme Vital d'avec la Volonté. Un Parallèle suivi, pied à pied, des deux Puissances, nous a fait connaître deux ordres d'idées du plus grand intérêt : premièrement, les affections de l'Ordre Moral et celles de l'Ordre Vital nous ont donné des Notions pathologiques et thérapeutiques fondamentales qu'on chercherait inutilement dans les Écoles où ce Parallèle est inconnu ; secondement, les Histoires respectives des deux Puissances considérées dans toute la Vie Humaine, nous ont prouvé que leurs durées sont deux Épopées si différentes entre elles, que nous aurions honte d'inscrire l'Homme dans le Règne Animal.

Cette conquête sur le Matérialisme et sur le Stahlianisme nous donne, en Anthropologie, de l'assurance et de la sécurité. On peut penser d'après cela, que lorsque nous avons su que l'arme du P. Ventura contre notre École était la négation de la Dualité du Dynamisme Humain, nous avons pu continuer d'agir comme par le passé, attendu que le trait est une erreur de la part de l'assaillant.

XLII. Les objections continuaient de se répandre dans la ville, et de prendre diverses formes ; les récits qu'on m'en faisait étaient des provocations ; enfin, je priai qu'on les formulât, et je promis d'y répondre. Elles furent rédigées, et ne me furent remises que lorsque des devoirs m'obligèrent à retarder les solutions.

L'impatience de ceux qui s'intéressaient à cette Question me fait voir qu'on leur avait persuadé qu'il s'agissait du danger d'un des Dogmes les plus importants de la Foi Catholique. Je pouvais craindre qu'il y eût de l'inquiétude, ou chez quelques Élèves, ou chez leurs Parents; je pouvais craindre surtout que des Ecclésiastiques de cette ville, étrangers à l'esprit de notre Enseignement, ne fussent persuadés, d'après la chaleur des attaques, qu'il s'agît d'une véritable Hérésie. En attendant ma réponse aux objections, et pour détromper les curieux sur ce sujet, la première Leçon de mon Cours de 1851-52 eut pour objet d'établir que dans notre Enseignement Médical il existe un *Accord de la Doctrine Anthropologique de Montpellier avec ce que demandent les Lois, la Morale publique et les Enseignements religieux prescrits par l'État*. Cette

Leçon, prononcée le 1er Décembre, fut publiée peu de temps après dans la *Revue Thérapeutique* du Midi, et distribuée en particulier à des Ecclésiastiques, à des Prélats, et à diverses Personnes que je croyais s'intéresser à des Questions de ce genre.

Cet Écrit n'était pas seulement une protestation générale d'attachement aux Dogmes qui font la base de toutes les Religions; une bonne partie de la Leçon était employée à rassurer tout le monde sur le point de Doctrine Physiologique qui paraît offusquer un Prédicateur étranger, et quelques Catholiques scrupuleux pleins de confiance en lui. Ce point de Doctrine, disais-je, est le Principe de la Dualité du Dynamisme Humain en deux Puissances, qui est une Vérité incontestée dans les Écoles Hippocratiques, mais qui, entre les Théologiens, est une opinion libre en opposition avec l'opinion d'*Unicité* de ce Dynamisme, analogue à l'Animisme Stahlien. Ces opinions sont également tolérées en Théologie, sans doute parce qu'elles ne sont pas plus nuisibles l'une que l'autre à la Foi Chrétienne.

Pour prouver la liberté de ces opinions, j'ai cité des Auteurs illustres qui enseignent la Dualité, et Bossuet qui fait plus que de la tolérer.

Cette démarche provisoire a produit son effet. Je n'ai pas reçu une réclamation : mes réponses ont été attendues sans impatience. Plusieurs Ecclésiastiques m'ont remercié de mon envoi, avec approbation. Ceux qui se sont dispensés de m'accuser réception, ont incontestablement pensé que notre Doctrine est religieusement irréprochable : un Prêtre qui aurait su que j'enseignais publiquement une Proposition théologiquement

condamnable, et qui ne m'aurait pas averti et exhorté, serait gravement coupable.

Je me suis sérieusement occupé des objections, et je n'ai rien épargné pour que l'Aristarque, personnel ou collectif, et moi pussions nous bien comprendre. J'ai été assez heureux pour qu'on fût satisfait. Mon Travail m'a été rendu avec approbation, comme on le verra au bas de cette assez longue Dissertation.

Lorsque je rédigeais ma réponse, et ensuite qu'on la jugeait, le P. Ventura avait quitté Montpellier, poursuivait ses succès à Paris, et publiait ses sermons. Je ne fus pas des derniers à prendre connaissance de ce livre, et l'on peut en deviner la raison. J'y trouvai les germes de la plupart des objections qui m'avaient été adressées, et je fus convaincu que jamais personne n'aurait cherché à jeter des suspicions sur l'Orthodoxie de notre Enseignement, si un Homme d'esprit et de savoir n'avait trouvé du plaisir à convertir un tatillonnage en un danger capable d'alarmer les consciences.

XLIII. Comme un des grands objets de ses travaux apostoliques est de mettre en opposition la Scolastique du moyen âge avec la Philosophie tant ancienne que moderne, soit Naturelle, soit Morale, soit Matérialiste, soit Inductive, le Prédicateur a cru pouvoir montrer *en chaire* toute son aversion pour le Principe Médical de la Dualité du Dynamisme Humain, et sa prédilection pour le Monothélisme Anthropologique Stahlien. Il en a trouvé l'occasion dans la Définition fameuse de l'*Homme* rédigée par feu M. de Bonald : *L'Homme est une Intelligence servie*

par des Organes. Il l'a attaquée avec une grande vivacité, et l'a déclarée *radicalement fausse.*

On sait que cette Définition a été constamment à mes yeux celle qui répondait le mieux à la connaissance de l'Homme, en tant que cette connaissance se rapporte à l'Art Salutaire : je m'en suis expliqué surtout dans une des Leçons que j'ai publiées durant le Cours de 1848-49, où j'ai cherché à présenter à nos Élèves une *Idée Pittoresque de la Physiologie Humaine Médicale enseignée à Montpellier.* Cette sorte de réfutation ne pouvait donc pas m'être indifférente, puisque je m'étais associé à l'Auteur : je ne puis pas me dispenser d'examiner si cette attaque doit changer mon premier sentiment.

Dans le livre du P. Ventura, de Bonald n'a pas été censuré seulement sous le point de vue de la Définition de l'Homme, il l'a été encore par rapport à diverses parties de la Scolastique du moyen âge, où le Prédicateur trouve que ce Philosophe s'est montré trop orgueilleux, pas assez conforme aux opinions que le Censeur lui-même préfère, et très-susceptible de réfutation dans quelques idées de Métaphysique. — Ces improbations ont affligé les descendants de notre illustre Écrivain, réputé aussi grand comme Philosophe que comme Publiciste. M. le Vicomte de Bonald, Chef de la famille, a cru devoir défendre la mémoire de son père, en écrivant au P. Ventura une Lettre apologétique qu'on lit dans un Numéro de l'*Univers* (1).

Dans cette Lettre, modèle de convenance, de politesse, de raison, de clarté, d'urbanité, pareille à quelques autres Écrits

(1) 15 Avril 1852.

polémiques du meilleur ton, dus à la même plume, l'Auteur ne pouvait pas omettre l'attaque contre la Définition de l'Homme qui a tant contribué à populariser la célébrité de son père. Cet article, qui est le seul dont je ne puis pas me dispenser de faire mention, est très-remarquable par une singularité. Son Auteur sentit que la valeur de la Définition ne pouvait être foncièrement appréciée que par une étude scientifique de la Constitution de l'Homme : un Lettré de Montpellier a appris de bonne heure que, pour connaître la Nature de l'Homme, on ne peut pas se dispenser de consulter la Médecine. Trop modeste pour vouloir s'embarquer dans le fond de la question, M. de Bonald trouva le moyen d'interloquer l'ennemi de son père par un argument *ad hominem*, qui, en polémique, est de très-bonne guerre. Après avoir montré combien cette Définition avait été moralement utile dans un temps où le Matérialisme le plus déhonté était professé dans les Écoles, il termine ainsi moins la justification que l'excuse de l'Auteur : « Je doute fort, mon Révérend Père, » qu'avec une Définition plus rigoureuse et dans les termes » mêmes de l'École, on eût obtenu le même succès contre le » Matérialisme, et qu'on eût détrôné Saint-Lambert.

» Vous déclarez dans votre Deuxième Conférence que cette » Définition est *radicalement fausse;* vous la traitez même avec » une espèce de mépris : *L'une vaut l'autre*, dites-vous, en la » rapprochant de celle de Platon; mais j'oserai vous citer en- » core une autorité en sa faveur, celle d'un Homme éminent par » son caractère, sa science et son éloquence. — Pour parler, » écrivait-il, d'une façon plus exacte et en même temps plus » honorable pour l'Homme, la Définition *qui lui convient le*

» *mieux* est celle-ci : *L'Homme est une Intelligence servie par* » *des Organes*. Elle n'attribue rien à l'Homme qui ne lui appar- » tienne ; elle le distingue de tout ce qui n'est pas lui ; elle le » range dans la Classe des Êtres Intelligents, où il doit être ; » elle le définit par tout ce qui l'élève et l'ennoblit ; *elle est* » *donc vraie....* J'ose affirmer que cette Définition, bien déve- » loppée, équivaudrait à un Traité complet de Physiologie. — » « Quel était le Personnage éminent qui faisait ce bel éloge ? » C'était *vous-même*, mon Révérend Père ! Ce que vous disiez » être vrai, vous le déclarez aujourd'hui *radicalement faux*.

» Mais soyons justes : si cette Définition laisse quelque chose » à désirer ; si, considérée en elle-même et indépendamment de » l'heureux effet qu'elle produisit, elle a pu être trop louée, » elle est aujourd'hui trop dépréciée. Excellente pour le temps » où elle parut, elle a été jugée depuis avec plus de sang-froid » et un peu moins de faveur ; mais on doit toujours lui conserver » un souvenir reconnaissant de son apparition au milieu des » ténèbres du Matérialisme. »

XLIV. Cet argument n'a certainement pas été sans effet : la Science n'y a pas gagné grand'-chose, mais l'ennemi a été blessé. Quelques mois après cette Lettre, il en a paru une autre qui n'est pas composée seulement de quelques colonnes d'un Journal ; c'est un Livre de 128 pages, y compris la Table, en très-petit caractère, intitulé : *De la Vraie et de la Fausse Philosophie, en Réponse à une Lettre de M. le Vicomte Victor* DE BONALD. Cet Écrit, fort inattendu, surprend autant par la forme que par le fond. La seule chose qui doit m'y intéresser, c'est tout l'appa-

reil des preuves qu'il a réunies pour obtenir la Définition *Bonaldienne* de l'Homme, comme il l'appelle commodément. Il prétend la détruire de fond en comble, et il ramasse pour cela tout ce que la Dialectique Scolastique du moyen âge a dans son arsenal. A la place de cette Définition, il prétend y mettre la Définition : *L'Homme est un Animal raisonnable.* Tout ce labeur serait-il une vengeance contre la découverte qu'on a faite de la contradiction où le P. Ventura est tombé ?

Moi, qui dans ma conduite professorale me suis appliqué à faire en sorte de n'avoir pas besoin de rétractation, je persiste à enseigner la Définition Bonaldienne, jusqu'à ce qu'une démonstration m'en fasse connaître la fausseté. La tentative que le P. Ventura a faite pour la réfuter m'a si peu ébranlé, qu'elle aurait ajouté à ma certitude si ma conviction avait été susceptible d'accroissement. Tout ce que j'ai à faire dans le moment actuel est de montrer à mes Auditeurs l'origine des Paralogismes ou des Sophismes opposés à une si heureuse formule.

XLV. Mais, avant d'entrer dans le détail des arguments et des assertions relatives à cet objet, que nous présentent les Conférences et l'Adresse à M. de Bonald, je dois prier le Lecteur de réfléchir sur les motifs qui m'obligent à ne pas refuser une discussion devenue presque un combat.

Les premières paroles du présent Opuscule ont été de dire que, pour la conservation de son Enseignement, la Faculté de Médecine de Montpellier a besoin de vivre dans une sorte de paix armée. L'histoire rapide des épreuves qu'elle a dû soutenir suffit, je crois, pour me justifier.

Est-ce que l'attaque de la Définition Bonaldienne est autre chose qu'une provocation contre nous? Par un hasard singulier, cette attaque n'a pas été faite en Chaire à Montpellier; le lieu n'en était pas indigne : le Preux y aurait au moins trouvé des Ennemis. Il a développé sa valeur dans le côté faible des remparts de la Doctrine Hippocratique, où il trouvera non pas ses Amis, mais des Matérialistes et des Stahliens Spinosistes, nos Ennemis, qui se coaliseront avec lui contre notre Doctrine. — Je crains que dans Paris il n'y ait pas un Champion pour la Définition.

XLVI. Dans la *Revue Médicale*, rédigée par M. Cayol (15 Mai 1852, page 564), je lis ce passage qui sert d'Épigraphe pour un article relatif à cette matière : « A ceux qui nous repro- » cheraient d'admettre des discussions extra-médicales, nous » répondrons que jamais la *Revue* n'a pris l'initiative d'aucune » discussion de ce genre; que nous évitons, plus peut-être qu'au- » cun autre Journal de Médecine, de toucher aux questions » religieuses, et que nous ne l'avons jamais fait sans y être » provoqué comme aujourd'hui par quelque organe de la Presse » Médicale (1). »

Ici, on n'évite pas plus une initiative consciencieuse qui exige du courage, qu'une réaction contre une impression malfaisante. L'extrême discrétion dont le célèbre Rédacteur se félicite n'aurait pas été un modèle pour nous, si nous avions été à la portée d'éclairer l'Évêque d'Hermopolis, lorsqu'il fit tout ce

(1) Revue Médicale, 1845: T. III, p. 136.

qu'il fallait pour détruire à Montpellier la Doctrine Métaphysique d'Hippocrate sur la Constitution de l'Homme, et pour la remplacer par l'Organicisme, par l'Anatomisme, par le Matérialisme et tout ce qui s'ensuit, et par la Conversion du nom des Animaux *Mammifères* en Animaux *Hoministes*. Si les Médecins que ce Prélat honorait de sa confiance se souviennent de cet événement, je doute qu'ils se vantent de leur excessive réserve. S'ils ont participé à l'acte de réparation que le pieux Évêque voulut faire en envoyant à Montpellier les Professeurs Cruveilhier et Frédéric Bérard, ils doivent sentir que cet effort de *satisfaction* était indispensable pour rendre le calme à leur conscience.

Ensuite, il est vraisemblable que les Médecins de Paris et ceux de Montpellier ne sont pas bien d'accord sur l'étendue et les limites de l'Art Salutaire, de l'exercice de la Médecine-Pratique : et si l'on y regarde de près, on verra que la différence provient de ce qu'à Montpellier on ne perd jamais de vue la Constitution de l'Homme Hippocratique, et qu'à Paris on est généralement ou Stahlien ou Cabanisien. Je vois, en effet, dans l'article ici transcrit, que certaines questions renfermées chez nous dans l'Anthropologie Médicale sont regardées dans la *Revue* comme des discussions *extra-médicales*. Il faudrait de longs raisonnements pour que nous pussions nous bien entendre sur la circonvallation de notre profession. Par exemple, on lit dans des livres médicaux de Paris, que les Passions Humaines sont l'*expression des besoins indispensables* de l'Homme, et nous voyons dans la *Revue* que la considération de la Religion est une pensée *extra-médicale*. Il s'ensuit de là que si tous nos

Confrères de Paris ne justifient pas les péchés capitaux et les crimes condamnés dans le Décalogue, du moins ils les excusent; que, de plus, ils n'ont pour palliatifs que la Matière Médicale, la Chirurgie et la partie matérielle de la Diététique. Notre connaissance de la Constitution Humaine, et spécialement de la Dualité du Dynamisme Humain, nous fournit le moyen de mieux analyser les Passions; d'en reconnaître deux sources différentes, appréciables dans la Pratique; de démontrer dans ces Phénomènes la Faculté qu'a l'Ame Pensante d'assigner intuitivement ces origines, et l'obligation consciencieuse et impérieuse d'abord de s'abstenir des effets condamnables, et ensuite d'en chercher des traitements radicaux relatifs à la nature de ces sources. En nous occupant de ce traitement, nous avons occasion de reconnaître tout ce qu'il y a d'utile à cette fin, dans les recherches intellectuelles, affectives, morales, faites pour la satisfaction du besoin religieux; de ce besoin qui est à la fois un des plus beaux caractères de l'Intelligence Humaine, et un des moyens diététiques les plus efficaces de la Thérapeutique Clinique, et qui, néanmoins, est considéré dans la *Revue* comme une discussion *extra-médicale*.

On voit par là que l'esprit de ce Journal n'est pas le nôtre; que, loin de vouloir éviter les questions religieuses, nous sommes persuadé qu'une connaissance du Sentiment Religieux est d'un très-grand intérêt pour la Pratique Médicale : j'ajoute que la *Revue* ne paraît pas se douter du point de vue sous lequel la Religion est pour nous une partie intégrante de l'Anthropologie. On se figure que nous nous occupons des Cultes et des Confessions dont les Religions formulées ont été arrêtées, et l'on s'at-

tend à voir que nos Propositions Anthropologiques seront des sujets de contestations éclatantes : il n'en est point ainsi. Les besoins religieux de l'Homme se réduisent à trois ou quatre persuasions qui élèvent, consolent, fortifient l'Ame Pensante, et lui donnent la plus agréable espérance. Or, notre Doctrine, loin d'affaiblir quelqu'une de ces persuasions, fournit souvent à l'esprit des faits et des arguments propres à suggérer les unes ou à raffermir les autres ; elle leur construit ou des démonstrations ou des probabilités qui leur servent de corps et de base solide.

XLVII. Que peut donc être le Chapitre de l'Anthropologie Médicale enseignée dans notre Faculté, lequel a pour titre : *Physiologie de la Religion Naturelle et de sa mysticité*, si ce n'est celui-ci : *Théorie du sentiment mixte du besoin religieux?* Ce sentiment mixte est une *Fonction* Anthropologique qu'il n'est pas permis d'omettre dans le Catalogue général des Fonctions Physiologiques. L'étude de cette fonction est d'autant plus obligatoire dans une Faculté de Médecine, que cette fonction n'appartient qu'à l'Homme, et que sa théorie ne peut trouver aucune place légitime dans les Traités de Physiologie de notre temps, attendu que l'on affecte aujourd'hui de n'écrire la Physiologie qu'en tant qu'elle est Générale et Comparée.

Le besoin religieux est, ai-je dit, un sentiment mixte, c'est-à-dire que la source n'en est pas uniquement dans l'Intelligence, mais qu'une propension instinctive y a sa part.

Ce besoin est d'abord une curiosité de connaître au moins mentalement la Cause Première du monde dont on fait partie.

Mais cette curiosité n'est pas seulement un désir d'instruction : dès qu'on est convaincu que la Cause Première est toute-puissante et souverainement intelligente, il naît chez le Catéchumène un sentiment d'admiration et d'amour qui pénètre tout le Dynamisme Humain. On veut se mettre en rapport avec elle ; pour arriver à ce but, on s'étudie soi-même pour y trouver ce qui peut nous rendre digne de ce commerce. On se compare avec tout le reste du monde, et l'on trouve que l'Ame Humaine est la seule partie de la Création qui mérite l'attention et la bienveillance du Maître. A force d'admirer et de solliciter Dieu, on finit par croire à un retour favorable, et dès-lors on compte sur ce que la Philautie Humaine a souhaité ; on a horreur du néant ; on voudrait ne pas mourir : puisqu'à cet égard Dieu est inexorable, on compte sur la pérennité de l'Ame Pensante séparée après la dissolution mortelle. On prend de grandes précautions pour conserver les restes les plus précieux de l'Agrégat Matériel, ou par l'embaumement, la dessiccation ou l'incinération, à l'abri de la dispersion et de l'insulte, et on fait en sorte qu'ils soient renfermés dans une demeure sacrée et monumentale. Quant à l'Intelligence, on a des raisons pour penser qu'elle est à l'abri de toute destruction, ou par sa nature, ou par grâce ; qu'elle jouira éternellement de son Immortalité, de son Sens Intime, et, de plus, d'une Affectibilité heureuse ou malheureuse, en vertu de laquelle elle sera récompensée ou punie, suivant ses œuvres exercées durant la vie terrestre, conformément aux règles de la Justice distributive Divine.

En un mot, la Fonction Religieuse consiste en ce que l'Ame Humaine est persuadée de l'existence de Dieu, de sa Providence

en faveur de l'Homme, de l'Immortalité de cette même Ame Pensante, d'une vie future traitée suivant les œuvres de la vie terrestre, et en ce que les deux Puissances du Dynamisme Humain sont pathétiquement affectées dans les actes de religion, selon les conséquences de ces idées.

Ce besoin mixte, principalement d'origine intellectuelle, est chez l'Homme aussi général que celui de la vie sociale, que celui d'être en commerce de pensées avec ses semblables, que celui de vivre conjugalement avec un individu de l'autre sexe, que celui de se conserver soi-même dans son fils, et de joindre à cette espèce d'identité factice toutes les autres jouissances de la paternité.

Les besoins intellectuels peuvent n'être pas aussi généraux que les besoins instinctifs de la Force Vitale, tels que la faim, la soif, les excrétions : mais comme nous ne sommes pas dispensés d'étudier la théorie des appétits, quoiqu'il y ait des individus qui vivent des années non-seulement sans faim ni soif, mais encore qui sont privés du pouvoir de supporter tout aliment, de même nous ne pouvons pas nous dispenser d'étudier la théorie du besoin religieux, quoiqu'il y ait des hommes atteints d'athéisme. L'immense majorité a ce besoin; il fait donc une partie intégrante du sujet de la Physiologie Médicale, quoique Diderot, Naigeon, Lalande aient eu autant d'aversion pour la Religion que Thomas-d'Aquin, Newton, Boileau en avaient eu pour le mariage. Occupons-nous donc de la règle générale; ce sera peut-être un moyen de découvrir la vraie cause des exceptions.

Les Philosophes du xviiie siècle ont paru croire que la Reli-

gion était une institution conventionnelle. Ils prétendaient appuyer cette opinion sur quelques relations de voyageurs, qui disent avoir trouvé des peuplades sauvages chez lesquelles ils n'avaient reconnu aucune idée de ce genre. — Mais M. de Frayssinet, l'Auteur d'un *Voyage autour du Monde*, très-estimé, m'a dit positivement que, dans cette grande expédition, il s'était fortement occupé de ce sujet. Le résultat de ses recherches a été contraire à cette opinion, et il n'avait point trouvé d'agglomération d'hommes en société, même de celles qui sont au premier degré d'une civilisation ascendante, où il n'ait rencontré des idées positives d'une grande cause générale providentielle avec laquelle l'Homme peut être en relation. Supposons que ce besoin ne naisse pas dans l'Homme isolé et réduit à une ignorance absolue : il paraît, au moins, qu'il se développe bientôt après que la Société se forme et que des idées sociales ont germé.

Dieu, sa Providence, un désir de continuer éternellement de penser, sont les objets du besoin religieux. Mais, disait un jour un Prédicateur très-distingué (1), « si l'Homme aspire » si ardemment à la possession de ces objets, peut-on imaginer » que ces objets n'existent pas? » Cette réflexion m'a paru si physiologique, que je serais bien fâché de ne pas la voir inscrite dans une Somme d'Anthropologie Médicale de Montpellier, entre les recherches des objets vers lesquels se dirige ce besoin de l'Homme.

Les idées religieuses, fondamentalement identiques de tous

---

(1) M. l'Abbé Marcelin.

les temps et de tous les lieux, sont des phénomènes qui ont une raison d'être : c'est à nous d'aller à sa découverte. Les Physiologistes spéculatifs peuvent s'arrêter dans leur étude dès que le plaisir cesse; il leur est permis de franchir les Chapitres dont les sujets déplaisent : mais le Médecin n'a pas cette liberté, sa Physiologie est toute pratique. Puisque l'Homme est un tout unitaire, il est obligé de travailler sans cesse à le connaître tout entier. Omettre un point important par négligence, par répugnance, par prévention, par antipathie,..... c'est prévariquer.

Quand un Médecin a médité sur les Causes Finales, et qu'il les a appliquées à l'étude de l'Homme, il ne peut pas s'empêcher d'admirer un mot attribué à PYTHAGORE, et que je trouve dans un Livre de Philosophie publié par un Italien peu connu chez nous. Ce livre est le *Voyage de* PLATON *en Italie*, de Vincent CUOCO, traduit en français par Bertrand BARÈRE. Dans un Discours d'ARCHYTAS de Tarente sur la vie et les travaux de PYTHAGORE, je remarque ce passage : « PYTHAGORE devait parler » au peuple, aux prêtres, aux grands et aux savants. Il parla » au peuple de Morale et de Religion : qui pouvait s'y opposer? » Il ne fit aucune innovation dans la Religion qui était alors » pratiquée; *mais il enseigna que la base principale de toute* » *Religion est la Vérité.* »

On doit donc voir que les questions du besoin religieux ne sont pas chez nous des sujets *extra-médicaux*. Ce besoin radical étant une partie naturelle de la Constitution de l'Homme, il faut s'en occuper comme d'une fonction hygide. Mais ce besoin, normalement *dignum, justum, æquum et salutare*, devient quelquefois *morbidement* insensé, absurde, pernicieux;

il est alors indispensable de le réprimer dans l'intérêt de la Personne et de la Société : et comment serions-nous en état d'en chercher une Thérapeutique, si nous restions étrangers à la Doctrine de cette fonction régulière?

Enfin, l'étude du besoin religieux est pour nous d'autant plus importante, que cette faculté est un des caractères distinctifs les plus manifestes de l'Intelligence Humaine. Depuis que les Naturalistes s'obstinent tant à placer l'Homme dans le Règne Animal et à lier l'Art Vétérinaire avec la Médecine Humaine, nous sommes plus intéressés que jamais à mettre en relief un mode d'intelligence tout-à-fait inconnu dans l'Ordre Bestial. Ce besoin est d'autant plus remarquable, que ceux qui ne l'éprouvent nullement ne se contentent pas de ne point user des objets auxquels il se rapporte, mais qu'ils deviennent sujets à une aversion, à une *hiérophobie* qui les rend cruellement hostiles contre les individus pieux. Cette maladie ne peut pas trouver son équivalent dans la Nosologie Vétérinaire, soit des *Hominiaires*, soit des autres Brutes. Cette vésanie est un des caractères de l'Anthropologie mise en opposition avec la Physiologie Générale et Comparée.

XLVIII. La *Revue Médicale*, etc., de Paris, paraît être en peine de savoir comment nous faisons, à Montpellier, pour enseigner ce point de Physiologie Humaine, sans blesser des croyances religieuses : cela n'est pas aussi difficile qu'elle le croit.

Comment doit-on se conduire à l'égard des Hommes qui, par nature ou par système, sont irréligieux? Ils sont en assez

petit nombre pour qu'on en use avec eux comme on en use avec les Hommes raisonnables pour lesquels la Musique est seulement un bruit incommode : on leur donne la permission de s'éloigner des lieux où des chants se font entendre; mais leur infirmité n'empêche pas d'entretenir l'Opéra et le Conservatoire, de fabriquer des orgues, de perfectionner les méthodes de l'Enseignement Musical.

Dans un État où l'Autorité n'admet qu'une forme religieuse, et où les autres sont textuellement prohibées, comme en Espagne, les Hommes chargés d'enseigner l'Anthropologie Médicale savent très-bien de quelle manière ils doivent parler, quand ils formulent les Propositions Doctrinales relatives à cette Science. Là, les vérités naturelles sont associées avec les croyances religieuses, et les précautions didactiques sont fondues avec la grammaire nationale.

Il n'en est pas ainsi chez nous, où plusieurs Communions Religieuses sont caractérisées par des dogmes très-distincts. L'Autorité les protège toutes, et en entretient l'Enseignement aux frais de l'État. Bien plus, dans la Constitution Politique actuelle, nous remarquons, entre les devoirs du Sénat, celui de s'opposer à toute Loi qui tendrait à gêner la liberté des Cultes. Ce fait est d'autant plus digne d'attention, que les Cardinaux Français font partie de la Corporation conservatrice des Lois.

Il s'ensuit que nous qui sommes officiellement chargés d'enseigner l'Anthropologie, quand nous arrivons à la considération de la Constitution de l'Homme et des besoins religieux, nous devons ne jamais perdre de vue l'esprit de tolérance dont le

Législateur s'est lui-même pénétré. Quelle que soit notre Foi individuelle, nous sommes obligés d'instruire également tous nos Auditeurs sur ce qui regarde cette matière, sans en blesser un seul, quoique chacun suive une Religion différente de celle des autres.

Le moyen d'arriver à ce résultat, c'est d'imiter PYTHAGORE : c'est d'enseigner, de la Religion, non les cultes, mais seulement les notions fondamentales qui sont communes à *toutes les Religions et qui sont la Vérité.* Une Cause Première Intelligente qui ne fait rien sans un but raisonné ; sa Providence en faveur des Intelligences créées; l'Homme formé d'une nature autre que celle des Animaux; l'Ame Humaine Immortelle en dépit de la mort du système; une vie future durant laquelle cette Ame sera traitée suivant ses mérites pendant la vie actuelle : voilà les bases de toute Religion. C'était là le besoin de notre Sens Intime; notre Anthropologie Médicale ne nous a jamais fait défaut. Le Christianisme nous a révélé des choses que nous ne pouvions ni découvrir ni deviner; mais notre Philosophie n'a jamais été en opposition avec ces croyances. Quant à la plupart des Dogmes religieux qui se rapportent à notre Nature, nous sommes assez heureux pour que nos Propositions Doctrinales aillent à leur rencontre. Si dans ce Culte il existe des dissidences, des controverses, il semble qu'une connaissance plus profonde de notre Enseignement pourrait éclaircir certaines obscurités de la Révélation. J'ai fait remarquer que BOSSUET avait senti que la connaissance de la Dualité du Dynamisme Humain pourrait contribuer à résoudre des objections faites contre le Libre Arbitre. Qui sait si cette Vérité Physiologique ne

pourrait pas rendre un service pareil pour la solution de tant d'hypothèses contradictoires faites sur la Grâce Divine?

Mais laissons de côté les Communions, et ne pensons ici qu'à l'objet fondamental de toute l'Humanité, et dont aucune Société politique ne peut se passer.

XLIX. Entre les formules employées pour exprimer notre besoin religieux, la plus usitée et la plus commode est ce problème renfermant ces trois questions : *Que suis-je? D'où viens-je? Où vais-je?* — La réponse, logiquement rédigée par un homme éclairé, doit être ce que l'on appelle la *Religion Naturelle;* c'est une réunion des Vérités pures obtenues de faits incontestables par le moyen d'une Philosophie expérimentale et rigoureuse.

1° La première question nous oblige à faire l'analyse de notre Être. Le long phénomène appelé la *Vie Humaine*, est composé d'opérations naturelles dont les causes actives sont renfermées dans l'Agrégat Humain. Les actes, considérés dans leurs formes, ont démontré d'avance aux esprits sensés que l'Agrégat où se passent des événements si divers ne peut pas provenir d'une seule cause. La décomposition matérielle et mentale qui a été faite de l'Homme, a mis en évidence la distinction de causes propres à répondre aux catégories des effets convenablement groupés. De très-bonne heure on avait vu dans l'Homme non-seulement un Corps, mais encore un Dynamisme, principe d'animation, et capable d'établir une différence entre les Corps Animés et les Corps Inanimés.

L'Homme n'a pu être rapproché des Êtres inanimés que

lorsqu'il a perdu la vie et qu'il est devenu cadavre; il n'a pu être comparé qu'à des êtres où s'opère la vie. Toutes les vies même n'ont point paru susceptibles de parallèle. Ne parlons pas de celle des Végétaux : celles des Animaux n'ont pas assez de rapport avec la vie de l'Homme, pour que l'individu, auteur et objet de la question actuelle *(Que suis-je?)*, ait été disposé à se dire identique avec la Bête la plus industrieuse. Durant cette comparaison attentive, l'Homme s'est trouvé, sous quelques rapports, dans des conditions analogues à celles des Animaux les plus rapprochés de son espèce: même forme d'origine génératrice, même vie intra-utérine, semblables fonctions naturelles, plusieurs ressemblances entre les fonctions évidemment instinctives; mais quand il a voulu chercher en eux des aptitudes qui répondissent à celles du Sens Intime Humain, où résident la pensée, les sentiments moraux, le talent de créer des mondes fictifs, l'art d'exprimer toutes les idées et les sentiments par des moyens artificiels, tels que le langage, la peinture; quand il a voulu voir s'il s'y trouverait quelque germe du besoin religieux qui tourmente tant l'Espèce Humaine, il ne lui a été possible de trouver rien de pareil ni d'analogue dans les Règnes Organiques. Il est vrai que des Naturalistes modernes travaillent à nous faire croire que l'Instinct (puissance dont nous connaissons très-bien la réalité, et qui se montre en nous-mêmes en concurrence avec notre raison), auteur de la Vie Bestiale, est de la même nature que le Principe de notre Sens intime, de notre Entendement. Il est vrai qu'ils s'obstinent à donner le nom d'*Intelligence* à une Puissance irrationnelle dont nous reconnaissons en nous plusieurs effets, et

que nous savons très-bien ne pas mériter ce nom. J'ose croire que la grande majorité des Anthropologues Médecins continuera à démontrer par des raisons et par des œuvres démonstratives, combien est profond et infranchissable le fossé qui sépare le Domaine Humain d'avec le Règne Animal. S'il reste encore quelque contestation sur cet objet parmi les Médecins, il y aura moyen de s'accorder, en fixant rigoureusement l'acception du mot *Intelligence*, et en séparant de cette notion toutes les idées voisines avec lesquelles elle n'est pas continue.

L'Intelligence Humaine n'est point une faculté attachée à la Force Vitale : c'est le caractère principal d'une substance faite pour exercer ce phénomène. La substance elle-même ne nous est connue qu'en tant que nous pouvons en contempler cette opération. L'opération elle-même est si bien le signalement de la cause, que le même nom désigne indifféremment la substance et la fonction. Les Êtres intelligents sont appelés des *Intelligences*.

Les Intelligences ne sont sur la terre que pour un temps, mais leur passage, quoi qu'on en dise, n'est pas comme le sillage d'un navire en mer ; la trace de l'impression est indélébile, puisqu'elle est attachée à la *tradition*, à des caractères d'écriture, à des constructions, à l'art du dessin, aux institutions sociales ; la collection de ces idées est un corps de notions abstraites qui constitue une Histoire de la Civilisation. Cette Histoire est un monde idéal qui n'est jamais immobile, et qui chaque jour accroît ses dimensions.

Dans le Règne Végétal et dans le Règne Animal, les vies individuelles ne laissent après elles que des débris excrémentitiels

et des descendants représentatifs indiscernables. Elles ne sont donc pas susceptibles de récits historiques.

En comparant l'Homme avec la Bête, nous ne pouvons pas méconnaître dans le premier deux vies, et par conséquent deux Puissances, la Force Vitale et l'Intelligence. Considérés sous le premier point de vue, les Individus Humains sont soumis aux fonctions naturelles et aux nécessités qui y sont attachées. Ils sont instinctivement poussés à conserver l'espèce, lors même qu'ils n'ont pas l'intention de procréer des successeurs. Des produits qui s'échappent d'eux peuvent porter le nom de *fumées*, autant dans le sens des Chasseurs et des Médecins que dans le sens des Moralistes. Mais ces fonctions biotiques n'entrent point dans l'Histoire des Hommes : la vie dont le récit doit entrer dans les Archives de la Civilisation, n'est que la Vie Intellectuelle. Les Biologies Humaines n'ont été inventées que pour l'instruction et l'édification du présent et de l'avenir. Que dirions-nous, en lisant dans la Nécrologie d'un homme célèbre les descriptions des fonctions naturelles du Héros ?

« Quand sur une personne on prétend se régler,
» C'est par les beaux côtés qu'il la faut ressembler;
» Et ce n'est point du tout la prendre pour modèle,
» ..... Que de tousser ou de cracher comme elle. »

D'après cette contemplation de notre Être ainsi analysé, nous savons comparativement ce que nous sommes. Nous connaissons les éléments qui nous composent ; nous ne pouvons pas ignorer que tous sont également indispensables pour la formation de l'Agrégat qui nous constitue; mais est-il possible de méconnaître entre eux une hiérarchie de dignité? Le système matériel seul, devenu cadavre, n'est qu'un Agrégat sans valeur

qu'on s'empresse de faire disparaître par l'inhumation, l'embaumement ou l'incinération; à moins qu'il ne devienne un objet de respect par le souvenir d'un Dynamisme qui l'avait fabriqué, préservé et habité, et dont la Puissance principale l'a rendu vénérable par son contact.

La Puissance Vitale Humaine est plus digne de considération que son habitacle; outre qu'une cause active finale est supérieure à un corps brut, celle qui coopère en quelque manière aux fonctions de l'Ame Pensante, son associée, est honorablement obombrée par cette relation.

Mais quand nous portons notre attention sur l'Intelligence Humaine, il ne nous est pas possible de ne pas la voir comme le phénomène le plus ravissant de la Nature. C'est elle qui *renouvelle* sans cesse *la face de la terre*, et qui fait de l'Histoire du Monde l'épopée de l'Humanité, dont les péripéties successives et variées semblent éloigner sans fin le dénouement.

Ces réflexions ne suffisent pas sans doute pour savoir tout ce que nous sommes; mais je ne considère ici mon Être que par rapport au besoin religieux; et quand il m'est prouvé, par la raison et par l'expérience, que l'Intelligence Humaine est un pouvoir plus admirable non-seulement que tout le système inanimé, mais encore que toutes les puissances métaphysiques irrationnelles, je suis convaincu que l'Homme est incomparable, et qu'il est dans des conditions supérieures à tout ce que nous voyons dans la Nature.

L. 2° Quand un individu sait ce qu'il est comparativement, il se hâte de chercher l'origine de son existence.

La recherche de la Cause première du Monde embrasse la seconde question, relative au désir de connaître l'objet du besoin religieux. Dès la naissance de la Philosophie, on a vu que l'analyse de l'Univers est la source d'où notre entendement doit soutirer la notion d'un pouvoir proportionné à ses effets. Dans tous les temps, on a cherché à démontrer l'existence de DIEU par les merveilles de la Nature. On a remarqué que, comme l'étendue de la Création est indéfinie, il serait avantageux de rencontrer une miniature qu'on pût regarder comme une réduction du Monde, accommodée à la faiblesse de nos sens et de notre imagination, et néanmoins suffisante pour renfermer les principales lois générales qui gouvernent l'Univers. Il paraît que PYTHAGORE aperçut cette analogie dans l'Homme. VIZZANIUS de Bologne, traducteur latin du livre d'OCELLUS intitulé : *De universâ Naturâ*, le dit expressément dans ses Commentaires : « C'est PYTHAGORE qui a dit que *l'Homme est un petit Monde* (1). » D'après cette pensée, il est permis de croire que la contemplation de l'Homme, entreprise dans l'intention d'y chercher la notion de sa cause première, peut nous être aussi profitable que l'étude du Monde. Bien plus, l'observation de l'Homme nous donne une idée plus nette de la nature de l'Intelligence que ne peut nous en donner l'observation du reste du Monde, parce que l'Intelligence nous est connue par intuition. Où trouver hors de cette intuition une idée de l'Auteur unitaire de l'Univers?

En étudiant philosophiquement l'Homme médicalement ana-

---

(1) *Bononiæ*, 1646, p. 226.

lysé, on reconnaît évidemment les divers ordres de Causes de la Nature. Les Causes Physiques, distinguées en Mécaniques, en Chimiques, en Pneumatiques;...... les Causes Métaphysiques essentiellement Finales et Asyneidètes, dont les unes sont Anæsthésiques, comme sont les Forces Vitales des Végétaux, et dont les autres sont Æsthétiques, comme sont celles des Bêtes;...... les Causes Syneidètes, dont nous ne connaissons qu'un exemple, qui est l'Intelligence Humaine: le caractère essentiel de cette Cause ne nous est connu que par nos Facultés Mentales; mais nous pouvons concevoir des Intelligences variables par la multiplicité des facultés, par des assortiments différents; nous pouvons en concevoir de différentes par leurs degrés, en allant jusqu'à l'infini.

Dans l'Agrégat Humain, nous trouvons un assortiment admirable de toutes ces Causes Naturelles, et nous nous demandons s'il existe une Cause Naturelle et Générale qui puisse répéter ce même Agrégat de toutes pièces. Ni l'Entendement Humain, ni l'Expérience ne nous font concevoir dans le monde des Puissances capables de créer un pareil Être : l'Homme n'existe qu'en vertu d'une succession génératrice.

Le phénomène de la Vie Humaine démontre une finalité continuelle. Le premier Homme n'a pu être fait que par une Cause assez Puissante pour disposer de tous les matériaux, et assez Savante et Sage pour réunir dans ce premier Type un miroir infiniment amoindri de sa Création.

D'après l'idée que nous avons acquise de nous-mêmes, d'après les notions que nous avons des éléments qui nous constituent, et d'après celles que nous possédons touchant les Lois qui régis-

sent notre existence, nous sommes convaincus que la Cause première est une *Intelligence*, immense, infinie, qui a assez de caractères communs avec la nôtre, pourque nous puissions être *auditeurs* dans ses conseils.

Cette analogie que PYTHAGORE avait aperçue entre la Nature de l'Homme et celle de DIEU, fut poussée par lui jusqu'à faire du premier un portrait exact en miniature du second : il enseigna que DIEU est l'Ame Intelligente de l'Univers, comme l'Esprit Humain est l'Ame Pensante de son Agrégat Corporel. La Philosophie rigoureuse a réformé de bonne heure cette manière de concevoir la Cause Première. SOCRATE, PLATON, ARISTOTE, CICÉRON se sont rapprochés bien plus du dogme que la Théologie Mosaïque nous avait révélé sur ce point.

L'étude du *Petit Monde* est la source de la démonstration de la différence qui existe entre l'Ordre Causal Intellectuel et l'Ordre Causal purement Vital. L'Antiquité a connu cette Vérité, même indépendamment des connaissances médicales. Cette connaissance est étroitement liée à l'idée que nous devons avoir raisonnablement entre l'Ordre Physique, l'Ordre Vital, l'Ordre Intellectuel, l'Ordre Divin.

Dans le Cinquième Mémoire de l'Abbé BATTEUX (ou LE BATTEUX), *sur le Principe Actif de l'Univers*: *Seconde Époque qui s'étend depuis* THALÈS *jusqu'à* SOCRATE, je lis le passage suivant (1) : « OCELLUS a intitulé son ouvrage: *Peri Pantos Physeôs* » (ce titre est celui de TIMÉE : *Peri Physès*), parce que l'Ame dont

(1) *Mémoires de Littérature, tirés des Registres de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, T. L, pag. 423 et suiv.

» parle Timée est le principe de ce que les Grecs appellent *Physis*.
» Il a le même sens que celui d'Aristote : *Peri Kosmoy*, parce
» que c'est la Nature, selon ces Philosophes, qui a fait l'arrange-
» ment de ce qu'on appelle Monde ; le même que ceux de ses
» livres : *Peri Ouranou*, parce que le Ciel est la Sphère qui contient
» toutes les Causes et les Effets qui constituent le Monde ; le même
» à peu près que celui des livres : *Peri Geneseôs, kay Phthoras*,
» parce que ce sont les mouvements alternatifs de génération et de
» corruption qui entretiennent la Nature ; enfin, le même que
» celui de Lucrèce : *De Naturâ rerum*, c'est-à-dire des Causes
» par lesquelles naissent toutes choses selon leurs espèces.

» Ce titre nous annonce un Système général de l'Univers, et
» comme c'est le plus ancien de tous ceux qui nous sont restés
» des Grecs, il est, pour la Philosophie, ce que fut pour les
» Romains le Capitole couvert de chaume où commença la gloire
» de leur Empire ; ce que fut leur Jupiter d'argile, qui, plus
» puissant que quand il fut d'or, les sauva, disent leurs Poëtes,
» de la fureur et de la barbarie des Gaulois.

» Le mot *Physis* tire son origine du verbe grec *Phyô*, lequel
» signifiant également *engendrer* et *naître*, c'est-à-dire la Cause
» produisante et l'Effet produit, a communiqué ses deux signifi-
» cations à son dérivé. Physis (*Natura*) signifie donc tantôt le
» principe qui donne la naissance et l'essence à quelque Être
» déterminé dans sa forme ; tantôt cet Être même comme né et
» déterminé par sa forme particulière.

» C'est dans le premier sens surtout que la Philosophie an-
» cienne l'a employé ; et, dans ce sens, il signifie toute Cause Active
» qui va d'elle-même à son but. C'est quelquefois Dieu agissant

» par lui-même, réglant, ordonnant et plaçant tout dans l'Univers;
» quelquefois aussi c'est un Principe subalterne ou secondaire,
» intelligent, spirituel, mécanique (car il est difficile de s'en faire
» une idée), qui agirait sous la Divinité, et dont les Philosophes
» ont cru nécessaire d'admettre l'existence, pour épargner à
» Dieu les embarras et la fatigue des détails : en un mot, c'est une
» Loi subsistante et agissante, par laquelle tous les Êtres nais-
» sent, marchent et arrivent à la fin qui leur est propre. Aristote
» définit cette Loi, un Principe immanent et inné du mouvement
» et du repos dans l'Être où il réside.

» Cette définition, qui, je l'avoue, m'avait au moins semblé
» singulière quand je ne l'entendais pas, m'a paru profonde et
» juste depuis que j'ai cru l'entendre.

» Selon cette notion, la Nature est un Principe d'action attaché
» primitivement aux principes et aux germes des Êtres, pour les
» développer et les conduire, selon certaines Lois, aux perfec-
» tions et aux fins de leur état.

» Que ces Lois tiennent à la partie matérielle des germes,
» laquelle, par sa résistance, modifierait le ressort du Principe
» Actif, ou au Principe Actif lui-même, qui exécuterait sur la ma-
» tière l'ordre de la Cause Intelligente, de la manière à peu près
» que quelques Modernes l'ont entendu de ce qu'ils ont appelé
» *Formes plastiques*, nous n'entrons point dans cette question,
» que l'Esprit Humain ne résoudra jamais ; il nous suffit de dire
» qu'il y a une Loi, une Règle substantielle dans l'Univers, en
» vertu de laquelle les Êtres éphémères, comme disent les Phi-
» losophes anciens, se meuvent jusqu'à un certain point où ils
» s'arrêtent, etc. »

La Science des Causes faite suivant les Règles de la Philosophie expérimentale rigoureuse, et partant de notre Anthropologie, doit arriver indubitablement à une Religion Naturelle, plus serrée et plus régulière, ce me semble, que celle du savant Wollaston. Au reste, les Élèves en Médecine ne viennent entendre nos Leçons que quand ils ont reçu une éducation capable de les instruire sur la Cause Première, ou par raisonnement, ou par insinuation. Un Dieu Intelligent, tout-puissant, Créateur de l'Univers, à qui rien n'est caché, source de toute Justice, est la première idée de toute Religion. D'où que viennent mes Auditeurs, tous entendent une démonstration anthropologique d'une chose qu'ils avaient apprise avec confiance de la bouche maternelle.

Mais la persuasion de l'existence de Dieu n'est pas une Vérité qui nous suffise : si une Notion est purement spéculative, elle est pour nous sans intérêt ; pour que nous puissions nous y attacher, il faut qu'elle soit pratique. Le Besoin Religieux de l'Homme ne se borne pas, en général, à la tendresse de son Créateur et à l'admiration de ses ouvrages : l'Intelligence Humaine, qui se croit son chef-d'œuvre, et conséquemment sa fille bien-aimée, est très-disposée à profiter de sa prédilection. Il n'y a pas de Religion complète où l'on ait pensé que l'Auteur intelligent de la Nature abandonne l'Ame Pensante à son sort. La Providence est un dogme intégrant de tout Culte. Que serait une Religion sans prières et sans espérances? Bacon ne croyait pas que la Mécanique Céleste pût se passer de la surveillance d'un Pouvoir Métaphysique. Les Sceptiques les plus prudents se conduisent suivant la présomption d'une Providence Céleste. Marc-Aurèle avait profondément réfléchi sur les deux Systèmes

Philosophiques opposés de son époque, savoir: sur la *Pronoia* et l'*Epacoloutèsis*, la *Providence* et la *Nécessité* mécanique de l'Economie Cosmique: il est tout entier pour le premier. S'il en est ainsi quand il s'agit de l'Ordre Physique, on doit éprouver une confiance plus entière quand on s'occupe des Ordres Métaphysiques. La fragilité physique des Corps Animés, Végétaux et Animaux, est conservée par des Puissances Vitales douées de Facultés Finales et d'Instincts; mais leur spontanéité les expose à beaucoup d'aberrations, et quand ces Corps nous sont précieux, nous faisons des vœux pieux pour leur conservation, qui fait voir que ces Êtres sont censés plus particulièrement placés sous la direction de la Providence.

Mais quand nous portons notre attention sur l'Homme, nous ne pouvons pas croire que la Providence oublie un instant une Intelligence Humaine. Chacun trouve successivement en soi tout ce que Pascal a dit de notre espèce: nous sentons la grandeur et la dignité, la petitesse et la misère de notre Ame. Notre raison et notre liberté nous enorgueillissent, l'usage que nous en faisons est souvent un sujet d'humiliation. Dans cette alternative pénible, où trouver consolation et conseil? Il n'y a pas d'autre ressource que la Providence, avec laquelle l'Ame travaille à se mettre en rapport, pour en obtenir secours, lumière, patience. La Prière, premier acte de la Mysticité, est indispensable à tout Homme arrivé à l'âge de raison, et assez bien élevé pour qu'il comprenne un Catéchisme Élémentaire: aussi je ne crois pas pouvoir me dispenser de traiter cette matière dans mon Essai de la *Doctrine de l'Alliance des deux Puissances du Dynamisme Humain*.

LI. 3° Si l'Homme reconnaît une Providence Divine, il est difficile que le Besoin Religieux s'arrête à cette région de son existence : il veut savoir *où il va*, c'est-à-dire si cette existence du Sens Intime a un terme, ou s'il peut franchir la catastrophe appelée *mort*, et continuer de vivre et de penser dans un autre ordre de choses.

Tout ceux qui n'ont pas à redouter un juste châtiment désirent une Vie Future ; toutes les Religions la leur promettent. La Révélation nous la fait voir au bout de la carrière où nous sommes entrés sous les auspices et sous la direction de notre Auteur ; les institutions mensongères ont eu assez de sagesse ou d'habileté pour que les Croyants s'y soient engagés d'après cette foi.

L'Immortalité de l'Ame Humaine est donc pour la Philosophie le problème le plus important et le plus noble. Le plus grand service que la Foi ait pu nous rendre a été de nous la présenter comme une Vérité incontestable, et de l'entourer de toutes les preuves capables d'en affermir la croyance.

Dans l'Antiquité Païenne, le Dogme de l'Immortalité de l'Ame Humaine était soutenu par les Lois, par les Poëtes, par les bons Citoyens, par la Morale publique, qui la considéraient comme nécessaire à la conservation de l'État. Socrate, Platon firent effort de dialectique et d'éloquence pour l'établir.

Des Savants et des Philosophes, qui ont été aussi persuadés qu'eux de l'existence de Dieu et de la Providence, sont restés à moitié chemin de la Religion Naturelle, et sont demeurés sceptiques relativement à l'Immortalité de l'Ame Pensante.

ARISTOTE s'est contredit lui-même sur ce point. CICÉRON était dans le doute : il n'en sortit que lorsque la mort de sa fille lui fit comprendre combien il est utile de connaître un rendez-vous où des Ames Intelligentes pourront se retrouver après une séparation si déchirante. Citons encore l'Empereur MARC-AURÈLE, et son Médecin GALIEN. Ils ne doutaient ni de DIEU, ni de sa Providence, ni de sa Justice distributive durant notre Vie Terrestre, mais ils ne comptaient pas sur une Vie Future. Il est possible qu'HORACE ait été dans la même condition, quand il a fait le *Carmen Seculare*. Dans cet hymne religieux, on reconnaît chez l'Auteur un vrai Théisme, une Providence, une relation mystique entre l'Homme et DIEU, démontrée par l'opinion de l'utilité de la Prière ; . . . . mais pas un mot qui se rapporte à l'Espérance Théologale.

Il est vraisemblable que les Saducéens étaient dans cette disposition mentale. Il me semble que cette manière de penser n'est point une condamnation formelle de l'Immortalité de l'Ame, mais seulement une ignorance de toutes les raisons soit affectives, soit morales, soit ontologiques, soit philosophiquement expérimentales. Je suis persuadé que des Théistes pareils ne ressembleraient point aux Hommes qui professent systématiquement le Matérialisme, et qu'ils entendraient avec intérêt ce que nous pourrions leur dire en faveur du Dogme de la Vie Future.

Notre Anthropologie Médicale Hippocratique peut-elle ajouter quelque chose aux raisons philosophiques que les Anciens et les Modernes ont accumulées sur ce sujet ? Si je ne me trompe, la Doctrine de la Constitution de l'Homme renfermée dans cette

Science est un acheminement vers la croyance dont il s'agit, et renforce *expérimentalement* l'argument *logique* de PLATON, de DESCARTES, de MALLEBRANCHE, de WOLLASTON.

L'idée capitale de cet argument est celle-ci : La Pensée ne pouvant pas provenir de la Matière, elle ne peut s'exercer que dans une Substance Unitaire : or, une Substance essentiellement Unitaire ne peut pas être susceptible de dissolution ; on ne conçoit une cessation d'existence que lorsque la substance est composée d'éléments agglomérés, susceptibles de séparation. Il faut convenir que ce raisonnement n'est pas assez convaincant pour que toute instance soit superflue. Je désire que les Hommes impartiaux disent si notre Principe de l'Agérasie (non vieillesse) du Sens Intime de l'Homme, malgré la vieillesse du Système Vital, n'est pas un argument tiré de la Philosophie Expérimentale capable de rendre plus difficile la supposition de la mortalité de l'Ame Pensante.

Pour que nous puissions bien nous entendre, il importe que les mots employés soient acceptés dans la discussion suivant la même signification de part et d'autre. Le mot *Agerasia*, employé par GALIEN, signifie une *progression de la Vie sans éprouver la décadence que l'on appelle vieillesse.* Cette expression, que l'on n'a peut-être trouvée que dans un des livres de GALIEN, a été inscrite dans le Dictionnaire Médical de CASTELLI, qui l'a traduite en latin par le mot *insenescentia*, employant la syllabe *in* comme un mot privatif, analogue à l'*a* des Grecs mis à la tête de certains mots. Cet usage de la particule *in* dans cette signification, très-fréquente en latin et en italien, nous est familier dans notre langue, comme nous le voyons dans les

mots *inhabile*, *impoli*, *inintelligible*. Cependant les Latins se sont servis assez souvent de cette même particule *in* dans un sens presque opposé, comme ils l'ont fait dans le mot *inhærentia*. Ils ont donc pu employer arbitrairement le mot *insenescere* pour dire *vieillir*, d'autant que *non-vieillir* est un fait si insolite, si douteux, qu'ils n'ont pas cru devoir craindre l'équivoque. — Comme j'écrivais spécialement pour les Médecins, j'ai employé le mot *insénescence* dans le sens de CASTELLI (1), persuadé que mes Lecteurs avaient le CASTELLI ou dans leur mémoire ou dans leur bibliothèque. Des Littérateurs Latinistes, qui n'avaient lu que le titre de l'ouvrage, se sont trompés sur la valeur du mot dont il s'agit ; des Docteurs en Médecine sont tombés dans la même erreur, sans doute parce qu'ils ne se servaient pas du Lexique technique cité, et qu'ils n'avaient lu de mon Livre que le frontispice et la table. — Faisons en sorte d'écarter toute méprise. Pour moi, le mot *Insénescence* est la traduction du mot grec *Agerasia*, faite par un Lexicographe Médical classique. Je prie ceux qui voudront s'intéresser à la discussion actuelle, de se souvenir que telle est l'acception suivant laquelle je me sers de cette expression.

Après cette explication grammaticale, voyons quel est le point de vue sous lequel l'Enseignement de Montpellier peut venir au secours de la résolution du problème de l'Immortalité de l'Ame Pensante. La conclusion des vingt Leçons de Physiologie Humaine que j'ai publiées collectivement sous ce titre :

---

(1) Dans l'écrit intitulé : *Preuve de l'Insénescence du Sens Intime de l'Homme*, etc.; Montp. 1844, in-8°.

Preuve de l'Insénescence du Sens Intime de l'Homme, et application de cette Vérité à la détermination du Dynamisme Humain, à la comparaison de ce Dynamisme avec celui des Animaux, et à l'appréciation des résultats de certaines vivisections; cette conclusion, dis-je, est à peu près le sommaire suivant : Dans l'Homme, je trouve un Dynamisme mixte, composé de deux Puissances de natures diverses, dont l'une, appelée *Force Vitale*, analogue à celle des Bêtes, prend l'existence, agit et prospère depuis l'instant de la conception, forme un corps instrumental, remplit toutes les fonctions *naturelles*, croît et embellit jusque vers l'âge de 45 ans, s'affaiblit progressivement à dater de cette époque, vieillit, se dégrade et cesse de vivre en vertu de sa décroissance spontanée infaillible, terminaison qui constitue la mort. — Dans ce même Homme réside une Puissance Intellectuelle, incomparable, qui reste latente pendant toute la vie intra-utérine, dont aucune raison naturelle ne nous permet d'assigner l'origine. Nous sommes autorisé à considérer comme contemporaine et jumelle de la Force Vitale, la Puissance Intellectuelle ou Ame Pensante dont il s'agit, qui signale son activité après la naissance, dès qu'elle peut profiter des sensations externes pour former des idées, pour s'instruire, pour combiner des notions, pour créer des pensées, pour les enchaîner, pour en déduire des affections, des désirs, des volontés, en un mot pour lier tous les éléments d'une Vie Intellectuelle. Cette Puissance, étroitement liée et associée avec sa comparse, fait son Histoire Biologique de concert avec elle, par des actes dont l'initiative est tantôt d'une part, tantôt de l'autre, avec cette circonstance caractéris-

tique, que la Puissance Intellective tisse sa vie toujours par une progression ascendante, sans culmination ni décroissement, ni rien qui permette de croire qu'elle doive subir nécessairement la vieillesse, ni conséquemment la Mort Naturelle, qui est le terme nécessaire de la *décroissance* de la Force Vitale. — Si l'Ame Pensante est pleine d'intelligence et de volonté dans le moment où la Force Vitale s'éteint et rend les éléments des organes à l'Ordre Physique auquel elle les avait empruntés, ce fait n'est-il pas une puissante raison de croire à l'Immortalité de cet Esprit qui, pénétré de foi fervente et de désirs sublimes, entre en possession anticipée des fonctions de la Vie Future ?

C'en est assez, j'espère, pour répondre à ceux qui regardent les questions religieuses comme *extra-médicales*, et par conséquent *extra-anthropologiques*. Cette réponse peut encore instruire le Public touchant les points de la Science de l'Homme enseignée à Montpellier, que le P. VENTURA a jugé à propos de combattre.

LII. Mais, avant de répondre aux arguments qu'il a présentés contre la Définition Bonaldienne de l'Homme, que j'ai considérée comme la plus courte et la plus exacte de toutes celles qui peuvent faire apercevoir la relation la plus évidente entre la Constitution de l'Homme et les Principes incontestables de la Médecine-Pratique, je dois présenter au Lecteur quelques remarques préalables, utiles et peut-être nécessaires pour que le Public sache quel est le terrain sur lequel l'escrime doit convenablement s'exercer. Ces remarques se rapportent : à l'appréciation de la Philosophie Naturelle dans la circonstance

actuelle; au lieu où la Discussion doit se faire; à la convenance qu'il y a, dans un Discours du genre démonstratif, à ne pas omettre la réfutation des avis opposés, si ce n'est pas des probables, au moins de ceux qui ont eu de la consistance.

L'esprit général des *Conférences* du Père Ventura est de mettre en opposition *la Raison Catholique avec la Raison Philosophique*. Ce conflit serait un grand malheur : car notre Enseignement public a été fait pour qu'il conserve, agrandisse et propage une Science formée au moyen de la Raison Philosophique. De plus, l'État veut que cette Science soit exposée à tous les Français et à tous les Étrangers légalement reçus qui voudront en profiter, sans acception de personnes, sans préférence ni exclusion du Culte, avec cette condition, soit exprimée par le Code, soit sous-entendue par le bon sens, que la Religion générale sera soigneusement respectée, et que les opinions caractéristiques des Communions (qui ne découlent jamais de la Science, de l'Anthropologie Médicale) ne soient pas l'occasion de réveiller des dissensions et des haines religieuses.

Heureusement, l'opposition entre la Religion et la Raison, entre le Catholicisme et la Philosophie, n'est pas réelle. La partie incontestable de la Religion et la Philosophie sévère, loin de se repousser, s'attirent mutuellement. La Philosophie seule ne se sent pas toujours assez forte pour rendre l'Homme heureux, si la Religion ne vient pas ajouter aux Vérités Naturelles celles que le cœur humain appelle, et que la Révélation seule peut offrir. Il est aussi beaucoup d'individus qui, pleins de foi, éprouvent de temps en temps le besoin de trouver dans la Science une confirmation concrète des croyances abstraites

sincèrement acceptées : ainsi, point d'inimitié entre la Raison et la Religion.

Ce que je dis ne part pas de moi : c'est la répétition du sentiment de Théologiens aussi éclairés qu'éloquents. Loin de supposer une répulsion entre la Raison et la Foi Religieuse, Saint Augustin et Saint Thomas ont enseigné que l'étude exacte de la Nature est du plus grand intérêt pour la rectitude de l'Enseignement de la Science Divine. Le Biographe de Saint Thomas (1) exprime très-clairement ce Principe didactique. « L'Ange de » l'École, — dit-il —, met dans le même rang, et attribue au » même Principe d'erreur la stupidité de ceux qui ont dégradé » la Nature Humaine, soit en soumettant l'Homme à des Créa- » tures qui lui sont naturellement inférieures, soit en le dé- » pouillant de ses prérogatives les plus précieuses. Tels sont » ces Hommes insensés, dont les uns ont été persuadés que nos » volontés dépendaient de l'influence des astres, les autres ont » refusé de reconnaître l'Immortalité de l'Ame, et quelques-uns » ont cru que l'Homme ne devait son être et sa conservation » qu'à la vertu des Anges. — Mais celui qui n'ignore pas le » rang qu'il tient lui-même dans cet Univers parmi les autres » Créatures, n'a garde de tomber dans aucune de ces erreurs. » De tout cela, Saint Thomas conclut que l'étude de la Nature » peut avoir de grands avantages, par rapport même à la » Religion, et qu'on doit rejeter, comme fausse, l'opinion de » ceux qui disaient, selon la remarque de Saint Augustin, » qu'*il importait peu à la vérité de la Foi qu'on pensât d'une*

---

(1) Touron, Vie de Saint Thomas, Liv. IV, Chap. VI.

» *manière ou d'une autre sur la nature et les propriétés des* » *Créatures, pourvu qu'on pensât toujours bien du Premier* » *Être.* Parler ainsi, ce n'est point faire attention que tout ce » qui nous fait errer sur la nature des choses créées, peut » obscurcir en nous la connaissance même que la Foi nous » donne de Dieu et de ses perfections : *Error circà Creaturas* » *redundat in falsam de Deo Scientiam.* »

La compatibilité et même la convenance de la Foi et de la Philosophie font un avis contraire à celui du P. Ventura. Quelque imposante que soit l'autorité de ces Docteurs de l'Église, je ne suis pas fâché de la joindre au sentiment d'un Personnage notre contemporain, qui est de ceux dont les opinions font des lois. La sympathie réciproque de la Foi et de la Philosophie est présentée de la manière la plus évidente dans un Panégyrique de Saint Thomas-d'Aquin, qui a été récemment prononcé à Toulouse par un illustre Orateur de la même Corporation, par le P. Lacordaire. Nous n'avons pas encore vu ce Discours que le Public attend avec impatience; mais nous nous en rapportons à un Journaliste qui a fait un court article sur ce Sermon, dans le *Journal de Toulouse:* quand on craindrait que la lettre ne fût pas exacte, on ne peut pas soupçonner que l'esprit en soit altéré. « La Science qui étudie les Lois de Dieu dans » leur Géométrie sacrée, la Raison qui s'appelle *Bon Sens* chez » le Peuple et *Philosophie* chez les Esprits Méditatifs, ne sont » pas une contradiction de la Foi. Dieu n'a point établi dans nos » Ames une sorte de vautour éternellement rongeur; dans le » jeu de nos Facultés, une lutte intestine qui n'aboutirait qu'à » une anarchie sans trève et sans espoir. La paix universelle,

» promise par l'Évangile, doit être précédée par la paix de » l'esprit. Et cette paix ne sera pas éphémère, signée par la » défaite sous les menaces de la victoire : ce sera la divine con- » ciliation de la Science, appuyée sur la Raison, c'est-à-dire » sur la Vérité et sur la Justice, et illuminée par la Foi. La » Philosophie Rationnelle comme la Philosophie Expérimentale » s'uniront pour éclairer les Vérités de la Religion Chrétienne; » ou plutôt, comme disait le célèbre Contemporain de Saint » THOMAS, le Franciscain Roger BACON, dans son OPUS MAJUS : » *Toutes les Sciences ne seront plus à la Théologie que ce que* » *les doigts sont à la main : multiples, et ne formant qu'un* » *tout.* La Théologie est donc la Science des Sciences. ELLE LES » ÉTUDIE TOUTES, POUR LES ABSORBER TOUTES....... Elle n'est la » Science du Christianisme que parce qu'elle contient l'Homme » tout entier, et l'exprime aussi bien dans sa Foi que dans sa » Science et dans sa Raison (1). »

Puisque la Théologie étudie toutes les Sciences et spécialement celle de l'Homme tout entier, la paix est infaillible et prochaine, surtout si la Médecine fait autant de pas vers la Théologie que la Théologie a promis d'en faire vers l'Anthropologie.

A cette éloquente apologie de la Philosophie, sont venues s'en joindre deux autres de genre académique, publiées récemment dans la *Revue des Deux-Mondes*, par MM. DE BROGLIE et DE RÉMUSAT. Ces écrits aussi forts dans le fond que polis dans

---

(1) Messager du Midi, 3 Août 1852.

la forme, modèles de grâces et d'urbanité pour la polémique scientifique, ne nous permettent plus d'être ni en opposition ni en défiance entre la Foi et la Raison.

LIII. L'esprit didactique du P. Lacordaire, qui contraste singulièrement avec celui du P. Ventura, est pour nous du meilleur augure. Cette prévision ne se rapporte pas seulement aux avantages de notre Enseignement, mais encore à des considérations d'un ordre plus général. Le Théologien et le Médecin, qui tendent définitivement à servir l'Humanité, sont intéressés à ne pas s'isoler. Ils sont obligés de bien connaître l'Homme; mais comme ils conviennent que ce sujet est à certains égards unitaire, et à d'autres égards composé et partageable dans l'exploitation, il faut bien qu'ils s'entendent sur la détermination des points où ils doivent concourir, et de ceux où il leur est permis d'opérer séparément.

L'un et l'autre se vouent au perfectionnement, au bien-être et au bonheur de chaque individu. Mais, dans chacun, il y a deux intérêts bien distincts qui se fondent ensemble dans le centre de sa personnalité : l'un des intérêts est le soin collectif de la santé et des sensations; l'autre est celui de la régularité de la Raison et de l'usage des Sentiments. Dans l'administration de ces intérêts, on a recours au Médecin pour le premier, au Théologien pour le second.

Dès qu'ils voudront faire dans l'Homme une délimitation causale, raisonnablement motivée d'après leurs attributions respectives, chacun d'eux sentira la nécessité d'obéir franchement, de sa part, au précepte du P. Lacordaire, d'étudier

également l'Homme tout entier, pour en connaître la Constitution intime.

Supposons que l'un et l'autre se dispensent d'analyser l'Homme d'après la Philosophie Inductive, et qu'imbus ou de l'hypothèse Cartésienne, ou de l'hypothèse Stahlienne, ils considèrent le Dynamisme Humain comme unitaire, *monothélite* ou mu par une seule tendance; qu'en un mot, l'Homme soit à leurs yeux comme un Agrégat composé d'instruments unis avec l'Ame Pensante : ils croiront pouvoir faire une division exacte, lorsque le Théologien se sera emparé de ce Dynamisme prétendu unitaire, et que le Médecin se sera concentré dans le domaine anatomique tel qu'il l'avait étudié dans la salle de dissection. Qu'arrivera-t-il de ce partage?

Le Théologien doit nécessairement administrer toute la vie de l'Homme. Puisque, suivant l'hypothèse, il n'y a pas d'autre Puissance active dans l'Agrégat Humain Vivant que l'Ame Pensante, il est chargé de pourvoir à l'initiative de chaque phénomène de la durée de l'individu. Je ne suis pas en peine de satisfaire à tous les besoins moraux, politiques, sociaux : je ne nie point que le Théologien ne trouve dans ce que le P. Ventura appelle la *Philosophie Démonstrative*, c'est-à-dire dans la Foi religieuse, tout ce qui est nécessaire pour le diriger sous ces trois points de vue, attendu que ces objets ont été réglés en prévision d'une vie future. Mais trouvera-t-il dans cette science pratique de quoi satisfaire aux besoins du client atteint d'une épilepsie, d'une fièvre typhoïde, d'une fluxion de poitrine, d'un choléra, de l'affection tant célébrée par Fracastor, d'un tétanos? — Il dira peut-être que l'intérêt de la vie passagère

de cette terre ne vaut pas la peine de s'en occuper, comme l'ont dit et pratiqué plusieurs héros du Martyrologe; mais ces âmes exceptionnelles sont infiniment rares, en comparaison de celles qui pensent et parlent comme Molière :

« Guenille, si l'on veut : ma guenille m'est chère. »

Tout le monde en convient, le vulgaire le dit; les Papes, les Cardinaux, les Évêques veulent leur Médecin, tout comme les Rois, les Princes, les manants; et l'Autorité ne manque jamais d'attacher des Médecins aux Hôpitaux, aux Établissements de charité et aux Prisons. Le Théologien sait bien que trop souvent l'intérêt de la vie éternelle pâlit en présence des dangers de l'intérêt séculier, tant que le patient a quelque lueur d'espérance.

Il faut donc convenir que la Théologie est impuissante par rapport à l'intérêt de la santé présente qu'il importe de conserver, et d'une santé perdue qu'il s'agit de recouvrer. On ne peut donc pas se dispenser de s'adresser à celui auquel la partie corporelle de l'Homme est échue, et dont l'intention essentielle est de le servir dans ses états morbides.

Mais comme, suivant l'hypothèse, il s'est arrêté à l'Agrégat Matériel, que le Dynamisme est entièrement entre les mains du Théologien, il s'est livré à l'étude de ce système organique; il a voulu en connaître toute la nature, et pour cela il a eu recours aux diverses Sciences Physiques capables de faire ressortir tous les pouvoirs intrinsèques et extrinsèques réels attachés à cette merveilleuse machine. Or, il n'y a rien trouvé qui pût lui apprendre l'origine de sa vie, ni par conséquent la source de la maladie, qui, d'après la définition des Pathologistes, est un

mode de la vie elle-même. Il y a au moins vingt-quatre siècles que ces recherches se font sans cesse, et, loin de trouver dans l'Anatomie le Principe de la Vie et des maladies, les résultats de tous les jours sont constamment de nouvelles preuves de l'impossibilité de trouver, dans l'instrumentation, la raison suffisante de la maladie, de sa nature, de sa marche, de ses péripéties, de ses dénouements.

D'après ces connaissances et ces préventions, celui qui s'engage à soigner la santé de l'Homme et qui, pour cela, s'est renfermé dans l'étude de l'Agrégat Matériel, — attendu que le Théologien s'était approprié le Dynamisme entier de ce système, — est hors d'état de concevoir ni l'origine des fonctions naturelles, ni la nature des affections morbides, ni la théorie des maladies, ni aucun soupçon des indications. Il peut expliquer quelques désordres mécaniques survenus dans l'instrumentation, comme les luxations, les hernies, les effets physiques des tumeurs, des corps étrangers, etc. Il est en état de produire dans le corps des changements considérables, sans qu'ils amènent la mort, quand ils sont devenus nécessaires par des indications que les compétents ont reconnues. Ainsi, ce n'est pas lui qui peut apercevoir les indications que déterminent l'inflammation, les douleurs, la fièvre, les ulcères, les hernies étranglées; mais quand l'indication a été bien établie par qui de droit, il est apte à exécuter les *opérations*, la synthèse, la dièrèse, l'exérèse, l'amputation, l'aphérèse, la prothèse, etc., sans aucune prétention à exercer sur la Puissance Vitale. Il devra porter le nom d'*Opérateur ;* et s'il s'arrête à une spécialité, il sera Bandagiste Herniaire, Arracheur de dents, Bailleul, Litho-

tomiste. Le public ne pourra pas lui donner avec justice le titre de *Médecin*. Ceux qui savent la valeur des mots ne l'appelleront pas non plus *Chirurgien*, nonobstant l'étymologie de l'expression, parce que, d'après l'intention du Législateur, ce nom est destiné à un Médecin qui, ayant appris toute la Science Médicale, s'est appliqué à se rendre manuellement habile dans l'exercice des opérations dont je viens de parler, et qui font une partie de la Thérapeutique.

LIV. Les personnes qui auront reçu quelques notions de Philosophie et qui, par leur nature et par une éducation libérale, trouveront dans leur entendement les règles de cette Métaphysique générale que Bacon appelait la *Science Première*, et que Christian Wolff a nommée *Ontologie*, concevront, sans la moindre peine, l'obligation d'aller à la recherche de cette Puissance biologique humaine, espèce importante de l'Ordre Vital si bien reconnu par l'Antiquité, et de laquelle la Médecine Hippocratique *déduisait* sans cesse la réalité, les caractères et la nécessité. Elles pourront ne pas se figurer que des gens de notre profession s'élèvent, au milieu du XIXe siècle, contre l'existence d'une cause qui n'agit ni suivant toutes les lois de la Physique, ni suivant toutes les lois de l'Intelligence ; rejettent la Philosophie employée pour la signaler et pour nous mettre en état de l'exploiter, et s'obstinent à déduire la Médecine de la Physique, c'est-à-dire de la Mécanique, de la Chimie, des lois des impondérables. Ces personnes douteront qu'il existe des ennemis d'un Enseignement qui a mis cet objet au même rang que les deux autres éléments de l'Homme, entre

l'Anatomie et la Psychologie. Il n'est que trop aisé de les convaincre de leurs erreurs. Elles devraient bien se souvenir qu'il existe un pays où l'Ontologie, la Métaphysique générale, la *Science première*, ont été regardées comme une aliénation de l'esprit, ou au moins comme un amour de l'hypothèse qui va jusqu'à l'*excentricité*.

Le Théologien et le Médecin, que je suppose également sensés et consciencieux, conviendront qu'ils s'étaient trompés quand ils étaient persuadés que l'Homme est formé d'un corps organisé et d'une Ame Pensante. Ils seront forcés de convenir que cette admirable instrumentation, qui n'a nullement été faite par l'Intelligence Humaine, et dont les parties élémentaires ne sont pas explicitement et immédiatement mises en jeu par la volonté, renferme dans ses tissus, dans ses liquides et dans toutes ses molécules, une Puissance Vitale qui, douée d'un pouvoir héréditaire, a trouvé dans le sein de la mère où elle avait été créée les éléments corporels nécessaires à son Agrégat, et s'en est servi pour en fabriquer les organes. Cette même Puissance, auteur de tant d'instruments, leur paraîtra celle qui les conserve et les préserve de la putréfaction, et qui exerce spontanément, insciemment et néanmoins finalement les fonctions immanentes, naturelles et instinctives, sans la participation de l'Ame Pensante, et par conséquent sans responsabilité. Quand ils auront deviné dans l'Homme une Cause Animale distincte du Principe de l'Intelligence et analogue à celle des bêtes, ils n'auront pas eu besoin d'aller chercher ailleurs l'auteur des âges, de leurs phases et de leurs révolutions; celui de la santé, des maladies, des affections morbides,

des symptômes, des efforts médicateurs, des altérations inimitables de l'Agrégat Matériel; de la jeunesse, de la virilité, de la vieillesse, de la caducité, de la mort.

Tous deux auront reconnu dans l'Homme une cause active, vivifiante, qui n'est pas l'Ame Pensante, et qui n'est pas la matière inanimée. Ce seront eux qui auront compris que l'animal peut vivre sans avoir besoin d'un Principe Intellectif, quoi qu'en aient dit Bayle, Condillac, G. Le Roy, et sans qu'il faille accepter l'absurde hypothèse Cartésienne du Mécanisme des bêtes.

Le Théologien, accoutumé à voir dans la religion juive un simulacre, une figure terrestre et prophétique d'une religion réelle, spirituelle, céleste, peut voir dans la vie biotique, animale, instinctive de la Force Vitale humaine, une grossière figure de l'Ame Pensante. Cette idée ne sera pas perdue, et nous savons combien les Vitalistes trouvent de profit à faire un parallèle entre les deux Puissances du Dynamisme Humain, pour l'éclaircissement de la Pathologie. Ainsi, les Médecins de notre Faculté ont trouvé dans les *affections* de l'Ame Pensante des analogies utiles pour la notion des *affections* morbides.

Un des problèmes les plus difficiles de la Philosophie Naturelle est de *concevoir* un fait incontestable, savoir : l'union réelle et intime de l'Ame Pensante avec l'Agrégat Matériel de l'Homme. Une unité spirituelle, indivisible, privée d'étendue et d'impénétrabilité, est évidemment liée à un corps matériel, divisible, étendu, impénétrable. Qu'y a-t-il dans notre entendement qui nous aide à concevoir ce phénomène? Rien. Heureusement, l'idée expérimentale d'une Force Vitale, Principe d'impondérables, divisible, quoique primitivement indivise,

unitaire en tant qu'elle est économiquement harmonique, spontanée, douée de finalité, semble pouvoir être un intermède naturel de deux substances incomparables, incommensurables entre elles. Cette liaison logique n'est pas simplement une anticipation rationnelle : nous savons qu'elle est un fait expérimental, en ce sens qu'une portion quelconque de l'Agrégat Matériel privée des facultés de la Force Vitale est incapable d'avoir une communication avec le Sens Intime de l'Homme.

En supposant que ces deux amateurs de l'Humanité ne possèdent pas une profonde connaissance de la Médecine, ils doivent arriver à la découverte des Deux Puissances du Dynamisme Humain par les seules règles de l'induction appliquée à l'histoire commune de la vie de l'Homme. Nous en trouvons la preuve dans le Mémoire que le jeune JOUFFROY a écrit peu de temps avant sa mort, et qui a pour titre : *Distinction de la Physiologie et de la Psychologie*, où la réalité d'une Force Vitale humaine, différente de l'Ame Pensante, est établie d'une manière très-solide au moyen de la seule Philosophie Expérimentale. J'ignore si l'Auteur a connu la Doctrine de la Constitution de l'Homme telle qu'elle est enseignée depuis long-temps à Montpellier; mais ce qu'il y a de vrai, c'est que sa dialectique a prouvé qu'à l'aide de la conscience, de l'observation de sa propre vie et du bon sens, on parvient à la connaissance certaine des Deux Puissances, de natures radicalement différentes. Parvenu à cette notion, il répond victorieusement au Monothélisme soit Stahlien, soit Cabanisien. Il n'est pas douteux que la Médecine peut renforcer puissamment et peut-être excessivement les preuves de la vérité dont il s'agit; mais le Mémoire de

Jouffroy était suffisant pour convaincre les Hommes sensés. Je continue de parler ainsi, quoiqu'il ait eu peu de disciples, parce que je n'ai point vu que ce sentiment ait été réfuté ni de près ni de loin.

La surabondante démonstration du principe de la Dualité se trouve donc dans l'histoire des maladies.

Le Moraliste religieux et le Savant qui se vouent aux deux intérêts de leurs semblables, doivent reconnaître que la connaissance de la Force Vitale humaine, indispensable pour l'intelligence de la Constitution de l'Homme, est spécialement la base de la Médecine. Ils doivent concevoir que l'*affection* de cette Puissance est l'essence de la *maladie*. D'après cela, ils doivent présumer que les individus antérieurs pénétrés des mêmes sentiments se sont occupés de ce même objet, et que les recherches relatives doivent être consignées dans la tradition écrite. En effet, un Théologien Chrétien instruit qui ne s'est pas contenté de posséder les articles de la Foi, mais qui s'est muni de notions suffisantes sur l'Histoire Ecclésiastique, peut avertir son collaborateur de ce qui s'est dit touchant la Force Vitale, non-seulement dans les Évangiles, dans les Épîtres et dans les écrits orthodoxes postérieurs, mais encore dans l'Ancien Testament. Celui que j'appelle Médecin à cause de sa vocation, doit savoir premièrement que la *Science* médicale date de plus de vingt-trois siècles, puisque Hippocrate considérait comme une Doctrine philosophique et inductive, une *Médecine ancienne*, dont il a mis en relief la méthode aujourd'hui nommée *Philosophie Inductive*, qui est la protestation la plus vigoureuse contre l'hypothèse, et pour les causes

expérimentales ; — et secondement, que ce propagateur de la Méthode Inductive, ennemi de l'hypothèse, a posé comme source de la nature de l'Homme, et comme base de la Médecine, la reconnaissance de la Puissance Vitale, ou de l'*impetum faciens*, cause différente de la matière inanimée et du Principe de l'Intelligence, mais moyen d'union de l'une et de l'autre.

Depuis HIPPOCRATE jusqu'à DESCARTES, la Médecine *scientifique* a été fondée sur la considération de cette *nature vivante* de l'Homme, aussi distincte des causes physiques que de l'Ame Pensante. Ainsi, l'idée dominante de la Constitution Humaine, idée qui a découlé naturellement du bon sens dès qu'une Intelligence éclairée a réfléchi sur la nature de notre Être, a été la *Dualité de notre Dynamisme et la non-identité du Dynamisme Humain et du Dynamisme Bestial*. Ce dogme est établi dans la Philosophie Naturelle Inductive depuis plus de cent ans avant HIPPOCRATE, et il n'a été mis en question dans la république médicale que dans l'intérêt de quelques sectes, dont les unes sont éteintes, et dont les autres manquent de viabilité.

Le principe de la Dualité du Dynamisme Humain n'est point lié nécessairement avec la Foi Catholique, et par conséquent on l'accepte ou on le rejette indifféremment dans les Écoles Théologiques. Mais l'Histoire Ecclésiastique nous fait voir que cette connaissance date d'une époque antérieure à celle où les Grecs l'ont enseignée dans la Philosophie Naturelle, puisqu'elle est consignée dans les Livres de MOÏSE et dans tout l'Ancien Testament, et que les Annales Chrétiennes, de tous les temps, nous montrent des Théologiens du plus grand mérite, qui ont professé sans restriction cette vérité naturelle. Ainsi, nous pouvons

nous engager à prouver que si l'Anatomiste, désireux de devenir Médecin, et le Théologien pratique, se livrent sincèrement à la recherche de cette vérité dans l'intérêt de l'Humanité, le résultat de leurs conférences sera indubitablement une connaissance doctrinale de la Force Vitale aussi profonde et aussi importante que celle de l'Anatomie et de la Psychologie, et par suite la véritable clef de l'Anthropologie entière, de la partie de la Physiologie Humaine appelée *de Usu partium*, de la Doctrine de l'Alliance des Puissances de l'Homme, de l'Hygiène et de la Médecine-Pratique.

Les ennemis les moins polis de notre Enseignement sont ceux de nos Confrères qui se nomment *Anatomistes* ou *Organiciens*. Leurs dénominations feraient croire qu'ils se piquent de pratiquer autrement que nous : mais il n'en est rien; ils sont heureusement assez inconséquents pour faire divorce entre leurs préventions et leur manière d'agir. En théorie, ils sont croyants, en dépit même de la raison; mais en clinique, ils se rapprochent de l'expérience.

L'Anatomisme est apprécié convenablement depuis bien des siècles : cela n'empêche pas que des Champions ne le défendent envers et contre tous, sans ménagement. Vous en trouvez un exemple bien récent dans l'écrit déjà cité de M. Roche, imprimé dans le mois d'Avril de l'An de grâce 1852, ayant pour titre : *Anatomisme et Vitalisme*. Voici comment parle ce Coryphée de l'Organicisme : « C'est l'étude de l'*Anatomie en exercice*, ou, » si on l'aime mieux, de l'*Anatomie* et de la *Physiologie*, celle » de l'*Anatomisme*, en un mot, qui *doit être la seule base*, » l'unique point de départ des progrès ultérieurs de la Méde-

» cine. Fouillons donc l'*organisation* jusque dans ses replis et » *ses* MYSTÈRES *de composition les plus cachés*, en *nous aidant* » *du scalpel, du microscope et de l'analyse chimique;* tâchons » de découvrir la fonction et le rôle que remplit chacun des » organes, des tissus élémentaires, des liquides et des molécules » mêmes qui la constituent; *étudions avec soin les influences* » *heureuses ou contraires qu'exercent sur elles les agents ex-* » *térieurs*, *et les modifications qu'elles lui impriment;* interro- » geons-la de nouveau quand elle est altérée; exerçons-nous à » *comprendre les cris de douleur et jusqu'aux troubles muets* » *des organes souffrants* par la comparaison du désordre fonc- » tionnel avec leur action régulière; *apprenons à découvrir par* » *le raisonnement et l'expérience* les moyens de réparer les » rouages de son mécanisme dérangé; et, pour cela, sachons » bien en quoi ces dérangements consistent, et *quelle en est la* » *nature*. C'est dans cette voie seule que s'ouvre l'avenir de la » Science Médicale, et cet avenir a des horizons immenses. » C'est dans cette voie seulement qu'est le progrès, et non dans » de *stériles discussions*, indignes d'occuper les Hommes » sérieux sur le Principe, la Force et les *Propriétés Vitales*. » *N'hésitons donc pas à nous y engager;* la perfection est au » bout, et chaque pas nous en rapproche. »

Les Hommes qui parlent ainsi assurent qu'ils ne trouvent dans la Doctrine Hippocratique appelée le Vitalisme « que des » mots sans idées, *verba et voces prætereaque nihil.* » — Nos Auditeurs et un bon nombre de nos Lecteurs nous ont prouvé que nous ne sommes pas si inintelligibles. Les succès de l'Enseignement de notre École sont assez étendus et assez con-

stants, pour que nous puissions nous consoler dans cette infortune. Les Partisans et les Apôtres de cette Doctrine sont des esprits assez distingués pour que nous soyons obligés de mettre en problème si l'*incompréhension* de nos Censeurs provient de notre part, ou si c'est de la leur. Quoi qu'il en soit, nous pouvons dire que les Vitalistes comprennent parfaitement toute la tirade que j'ai transcrite, à telles enseignes que chacun d'eux s'engagerait à faire voir qu'il n'y a pas une phrase qui ne heurte une des règles de la Philosophie Naturelle la plus élémentaire. Mais je n'ai garde de conseiller à personne d'employer son temps à ce travail. A qui profiterait cette besogne? Elle serait superflue pour ceux qui ont du sens et de l'instruction. Quant aux Censeurs, tous les éclaircissements imaginables ne seraient pour eux que des *paroles creuses*. Ceux qui n'ont pas assez compris la Doctrine pour être à même de lui opposer une objection, ne seraient pas plus en état de saisir la Science présentée sous d'autres formes.

D'où peut venir l'inintelligibilité relative de ces mêmes paroles à l'aide desquelles nous sommes en communication, d'une manière si agréable pour nous, avec l'Angleterre et l'Allemagne, avec Athènes, Séville, Turin, Florence et Rome, et qui sont *vides de sens* pour quelques-uns de nos Confrères de Paris? Je l'ai dit déjà, et je serai obligé de le répéter encore : d'une part, de l'ignorance de la vraie Philosophie Inductive; d'une autre part, de la morosophie hiérophobique de certains Savants. Descartes a vicié la Philosophie Naturelle en n'admettant dans le monde que la Matière et le Principe de l'Intelligence, et en rejetant l'Ordre Vital Instinctif, que le bon sens avait reconnu

dès l'origine de la Science, et qui a toujours été l'unique base de toute Médecine. Cet *Ordre*, toujours présent dans l'usage et repoussé scientifiquement par la Secte, a toujours été solennellement professé dans l'Enseignement de Montpellier. A mesure que le Cartésianisme s'éteint, la Philosophie Inductive remonte, et les Médecins entendent mieux notre idiome. Il y a quelques années, nous étions *inintelligibles* à Paris. Aujourd'hui bien des gens de la même contrée conversent avec nous. Pourquoi? Notre langage n'a pas changé : ils ont donc consenti à en étudier le Dictionnaire et la Syntaxe.

Il plaît à M. Piorry de professer une Pathologie Humaine tout-à-fait Cartésienne. Dans son Éloge de Fouquier, prononcé dans la *Séance publique de la Faculté de Médecine de Paris, du* 3 *Novembre* 1852, il avait l'occasion et peut-être l'obligation de manifester sa Doctrine Anthropologique; mais il retrancha de son Discours ce qui ne convenait pas sans doute à la majorité de la Compagnie. En publiant ce Discours, il a mis dans une note sa manière de voir sur la Constitution de l'Homme, et par conséquent sur la nature des maladies, et voici comment il l'annonce : « Le passage suivant n'a pas été lu en Séance, » et les opinions qui y sont exprimées sont personnelles à » M. Piorry. »

Ces opinions personnelles sont le Cartésianisme pur : *Le Corps et l'Ame Pensante*, et plus rien; par conséquent des indications tirées seulement des Puissances de l'Ordre Physique. Quels peuvent être les sentiments de la Faculté qui s'éloignent des opinions personnelles de l'Orateur? Ce ne peut être le Matérialisme, dont elle est aussi éloignée que Descartes lui-même.

— Serait-ce le Monothélisme Stahlien que la Faculté préfèrerait? Hypothèse pour hypothèse, elle serait plus médicale que l'Anatomisme; mais je m'aperçois que dans Paris l'Animisme est fortement ébranlé par ceux mêmes qui le voyaient avec prédilection. Il nous est permis de croire ce que l'on pense du Stahlianisme dans l'Aristocratie Médicale de cette contrée, en lisant un Discours que M. Lélut a prononcé, en 1852, dans l'Académie des Sciences Morales et Politiques de l'Institut, et qui avait pour objet des Recherches *sur les Phénomènes et le Principe de la Vie.*

L'Auteur n'est content d'aucune des Doctrines qui ont eu de la vogue, mais il témoigne un penchant déterminé pour l'hypothèse de Stahl. Cependant il n'a garde de l'accepter sans réserve. Réflexion faite, il sent la nécessité de mettre dans l'Homme une Cause qui manque au Stahlianisme, une Puissance qui n'appartienne ni à l'Ordre Physique, ni à l'Ordre Intellectuel, et partant il établit implicitement l'idée capitale du Vitalisme, qu'il avait l'intention de repousser. Je relis donc son Mémoire avec un double intérêt, dont l'un est l'agrément des formes, et dont l'autre est la violence qui est faite à l'Auteur de se trouver un véritable Vitaliste lorsqu'il voulait s'en préserver. Remarquons ce long passage; il fait sentir tout ce qu'il y a de révoltant dans une Doctrine qui suppose que le Principe de l'Intelligence fabrique ses organes sans le savoir : « Ce n'est » pas qu'il faille tout adopter de Stahl. Son interprétation des » faits ne leur est pas toujours parfaitement conforme; quelque- » fois même elle les contredit. Cette demeure, par exemple, » que l'Ame se bâtit à elle-même, dans les ténèbres de notre

»origine, me semble une œuvre d'architecture, je ne dirai pas »assez difficile à comprendre, car dans ces matières tout l'est, »mais assez difficile à mettre d'accord avec l'ordre d'apparition »des faits. Je crois qu'ici comme ailleurs, l'Hôte n'arrive que »lorsque le logis est prêt. Mais ce qu'on peut dire avec Stahl, »c'est que dans cet édifice tout n'est pas transparent ou sonore, »et que le Maître n'y voit et n'y entend pas tout. Seulement, »comme la maison est bonne, qu'elle est l'ouvrage d'une main »dont l'habileté égale la toute-puissance, que les serviteurs en »sont bien dressés, le service, dans les parties mêmes qui sont »soustraites à l'œil ou à l'oreille du Maître, se fait comme s'il »l'avait ordonné. Quelquefois, et par suite d'une modification »mystérieuse, telle de ces parties, actuellement sombre et »muette, s'éclaire soudain, devient retentissante, et le Maître »alors voit et entend ce qu'il n'avait ni vu ni entendu jusque-là.

»En d'autres termes, et pour parler sans figure, dans cet »Être double que nous sommes, le *Moi*, le Principe, quel qu'il »soit, qui sent à la fois et a conscience, n'exerce son activité »et sa clairvoyance que de compte à demi avec les organes, »qui, de leur côté, sont obligés de compter avec lui.

»Parmi ces organes, il y en a (ceux de la vie exclusivement »nutritive) dont le jeu purement vital ne donne lieu à aucune »émotion qu'ait à contrôler la conscience. Ce n'est que dans les »occasions les plus rares, et par l'effet de quelque changement »dans leur disposition ou leur santé, que le *Moi*, averti de leur »activité par une souffrance, rapporte cette sensation insolite »à un point de l'économie qu'il avait ignoré jusque-là.

»Ici, le *Moi* est éveillé par suite de l'établissement d'un

» rapport nouveau entre son activité et celle des organes. Dans » d'autres cas, au contraire, il reste sourd aux impressions des » organes mêmes avec lesquels il est habituellement en com- » merce intime, c'est-à-dire aux impressions des sens propre- » ment dits. Fortement occupé ailleurs, réfléchi en lui-même, » ou absorbé par quelque sensation, il ne prend ou ne partage » l'initiative d'aucune autre. Les conditions nerveuses dans les- » quelles son attention, son activité, mettent à la fois son cer- » veau, le nerf de transmission et le sens, ces conditions ne » sont pas remplies; les corps extérieurs, dans leurs molécules » ou leurs masses, ont beau se heurter au sens, ni celui-ci, ni » le nerf, ni le cerveau ne répondent. Dans ce cas, il ne faut pas » dire que la sensation est inaperçue : c'est un non-sens; elle » n'existe pas, parce que le *Moi* et son organe n'agissent pas. »

Ce qu'il y a d'un peu plaisant dans cette concession, c'est qu'il faut renoncer à ce Monothélisme, idée fondamentale de la Doctrine qu'on chérissait, et confesser une Dualité du Dynamisme Humain, dogme essentiel de la Doctrine pour laquelle on sentait de la répulsion.

Ce n'est donc ni en considération du Stahlianisme, ni en celle du Matérialisme, que le Cartésianisme de M. Piorry a dû être éloigné de son Discours et réservé pour une note : la grande raison est que dans ce pays-là on s'aperçoit que le Principe de l'Ordre Vital est une vérité assez démontrée pour être inévitable, et que la Médecine Humaine n'est rien, si cet Ordre n'est bien distingué de l'Ordre Physique et de l'Ordre Intellectuel.

Je trouve une confirmation du progrès du véritable Hippocratisme à Paris dans l'Écrit que M. le Docteur Auber vient de

publier, et qui a pour titre: *De la Nature de l'Homme et de ses Facultés*. Nous y reconnaissons la distinction des Forces diverses de la Nature, les caractères de celles qui agissent infailliblement et sans but, et celles dont les tendances sont constamment finales. Il ne manque pas de séparer les Puissances Vitales Instinctives d'avec les Puissances Intellectuelles. On voit que l'Auteur ne se gêne plus, et qu'il parle des Forces du Dynamisme Humain avec autant de franchise qu'HIPPOCRATE.

Je ne puis pas me dispenser de signaler une autre production récente où l'on reconnaît un *acte de Vitalisme malgré soi:* je veux parler du *Discours prononcé à l'ouverture du Cours de Physique à la Faculté des Sciences* par M. MARIÉ-DAVY, Docteur en Médecine, Professeur de Physique; Discours intitulé: *Considérations sur les Forces Naturelles*, et que le public a entendu en Novembre 1852. Le savant et spirituel Auteur retrace, dans cette composition, les règles de la Philosophie Inductive en tant qu'elle s'applique à distinguer les diverses Forces de la Nature signalées d'après la considération de leurs effets. Comme dans les progrès de cette Philosophie Expérimentale, le nombre des causes va en diminuant, par la fusion de celles qui, après avoir paru différentes eu égard à quelques diversités des effets, sont reconnues identiques suivant leur nature, le Professeur ne veut pas que l'on s'arrête jamais à un chiffre de ces causes et à leur délimitation définitive: il veut que nous soyons toujours prêts à voir la diminution des catégories.

Il se plaît donc à contempler la forme pyramydale de la Nature Scientifique imaginée par BACON. Par cette fiction, chaque siècle amène une assise diminuée par le nombre décrois-

sant des Formules Causales. Le Professeur paraît s'attendre à voir sa pyramide devenir si aiguë, que toutes les causes se réduisent à une. Cependant, comme il est Médecin, il sent qu'on doit agir, et nous ne connaissons pas où est la pointe à laquelle il faudrait s'adresser. Il convient que provisoirement on est obligé de reconnaître dans l'Homme les trois Ordres de causes, l'Ordre Physique, l'Ordre Intellectuel, l'Ordre Vital, puisqu'ils expriment trois ordres de phénomènes relatifs assez distincts pour que le bon sens ne nous permette pas d'en supposer moins de causes. Ainsi, nous voilà d'accord avec lui par rapport à notre conduite pratique et à notre conduite didactique. La seule chose sur laquelle nos dispositions mentales peuvent n'être pas dans ce moment uniformes, c'est l'Espérance. Les trois mille ans qui se sont écoulés depuis la distinction des Ordres, n'a rien changé au nombre : cette considération n'empêche pas M. Marié-Davy d'espérer de voir poindre la pyramide, tandis que nous attendons toujours à la voir rester mousse, ou à trois tiges. Nous ne concevons point le solide scientifique comme une pyramide, mais bien comme une colonne qui est incapable de diminuer en montant jusqu'à se terminer en aiguille, attendu que les lignes ascendantes extérieures sont mutuellement asymptotes. Cette différence entre lui et moi, c'est qu'il a le bonheur d'être au commencement de l'Espérance, et que la mienne est si longue que mon droit au Désespoir est proverbial.

L'entrée de tant et de si considérables Opposants dans la Doctrine Hippocratique m'inspire une curiosité qui ne pourra vraisemblablement être satisfaite, mais dont on voudra peut-être me pardonner l'expression. Il y a dejà bien des années

qu'un jeune Docteur élevé à Paris eut envie de concourir pour une Chaire de la Faculté de Médecine de Montpellier. Dans une confidence, qui n'a pas été tout-à-fait discrète, il dit à un Ami « qu'il croyait pouvoir rendre à cette École le service de l'aider » *à sortir de l'ornière où elle marchait péniblement depuis* » *long-temps.* » Ces expressions étaient celles dont on se servait à Paris, à l'époque où l'on ne se doutait guère dans ce pays de ce qui se passait chez nous. Le Concurrent voyait notre Enseignement embourbé, incapable d'avancer ; et, quoique personne ne l'eût invoqué, il se crut l'Hercule de cet embarras, et il eut l'excellente intention de faire cette bonne œuvre ou par l'action ou par le conseil. Cependant il ne vint pas. La Faculté se passa d'un secours dont elle n'avait pas besoin, et le Docteur officieux trouva ailleurs l'occasion de développer ses moyens. Aujourd'hui, c'est un homme fait, jouissant d'une célébrité honorable : je serais curieux de savoir comment il apprécie aujourd'hui la charrette dont il avait tant de pitié ou de dédain, et le mauvais pas où il lui semblait qu'elle était engagée. En rappelant à mon esprit les phases d'un Enseignement Médical que j'ai suivi cinquante-cinq ans, dont le passé ne m'est pas inconnu, où je suis plus ou moins actif suivant mes moyens depuis plus de cinquante ans, sur lequel je pourrais au moins fournir quelques Mémoires historiques, lors même que je ne serais que la mouche du coche, je désirerais que le même homme, dans sa jeunesse sévère Censeur de notre École, aujourd'hui parvenu à la maturité, voulût, sans changer de métaphore, caractériser cette Didactique Médicale dont il est maintenant capable d'apprécier l'étendue, le poids, la solidité, l'esprit,

la marche, la tendance, le but ; et nous dire si elle est réellement une *voiture à foin,... embourbée...* enfoncée dans une *ornière boueuse* d'un chemin des environs de *Quimper-Corentin* (1), d'où il n'est plus possible d'avancer ni de reculer ;... ou bien si elle est un convoi imposant, formé de wagons consciencieusement confectionnés, munis de tout ce qui est nécessaire, utile et confortable pour la conservation et le bien-être de l'Humanité civilisée, convoi qui roule sur un rail continu, et va toujours vers son terme, avec une vitesse proportionnée à l'habileté des ouvriers et aux convenances intellectuelles qui les dirigent.

Que si le Confrère à qui je m'adresse continue de détracter l'Enseignement de Montpellier, en rappelant des récits défavorables, je le prierai de réfléchir sur les désastres survenus dans les chemins de fer. La plupart sont l'effet de *déraillements* causés par l'imprudence, par la paresse, par l'impéritie, par la malveillance ou de quelques agents ou de quelque ennemi. Mais la nature de l'institution est-elle responsable de pareils sinistres, et faut-il détruire des instruments parce qu'ils ont été l'occasion des malheurs amenés par l'abus qu'en ont fait les sots et les méchants ?

J'ai fait connaître que l'Hippocratisme est repoussé particulièrement par l'ignorance de la Philosophie Inductive Expérimentale ; j'ai montré cette cause en indiquant les progrès qu'il fait à mesure qu'on s'instruit sur sa méthode logique : cette application deviendrait plus évidente, si les Professeurs de Philosophie voulaient consentir à joindre à l'Enseignement de

---

(1) La Fontaine, Fables, liv. VI, 17.

la Philosophie Morale celui de la Philosophie Naturelle. Mais, pour ce qui regarde l'aversion que montrent contre notre Doctrine les hommes qui ont horreur des sentiments religieux, c'est une maladie de l'instinct contre laquelle je ne connais aucun remède; je ne trouve de moyen thérapeutique ni dans la Raison, ni dans la pharmaceutique. Heureusement elle n'est pas toujours également incommode : quand elle est sporadique, les cas sont rares ; si elle devient épidémique, elle est turbulente, mais elle n'est pas d'une très-longue durée.

LV. Je me permets de mettre encore ici quelques courtes remarques relatives aux causes des appréciations différentes de notre Enseignement de la part de nos Confrères.

A Montpellier, on est sans cesse occupé de l'Homme : et pour se mettre en état de s'associer avec tous ceux qui ont l'intention de rendre la vie humaine aussi heureuse qu'il est possible, on s'est appliqué à pénétrer dans la complexité de cet Être tous les éléments qui le composent, toutes les lois de leur constitution, afin de concevoir la production des phénomènes prodigieusement variés de cette même vie. Les personnes judicieuses ne nous soupçonneront pas de vouloir employer notre temps à former des théories spéculatives : nous pouvons assurer à ceux qui nous méconnaissent que nos efforts logiques tendent non-seulement à lier scientifiquement l'Harmonie de toute la vie humaine avec l'Unité systématique de l'Homme, mais encore à coordonner toutes les indications de cet Ensemble Anthropique avec la pratique de sa Thérapie Universelle, soit raisonnée, soit expérimentale.

D'après cette intention, et conformément à la seule Philosophie Naturelle que nous puissions accepter, nous sommes obligés d'étudier avec le même zèle et avec le même soin l'Anatomie Humaine, la Psychologie et la Force Vitale de l'Homme.

Ces connaissances isolées seraient stériles si nous n'avions pas étudié les lois de leur coïncidence, de leur union, de l'alliance qui règle leurs coopérations, de leurs influences réciproques, et des conditions extérieures et intérieures de leur existence.

Aussi notre Physiologie Médicale a une physionomie particulière. Elle n'est pas une Physiologie vague qui puisse convenir à toutes les espèces du Règne Animal : elle est la *Science de l'Homme* ou l'Anthropologie, formée de l'Anatomie Humaine, de la science de l'Intelligence ou Psychologie, de la Biologie Anthropologique, qui n'est pas de l'espèce des biologies bestiales, attendu que notre Force Vitale est destinée à s'unir avec l'Ame Pensante, et que, par conséquent, elle a des facultés, des penchants, des instincts, des affectibilités morbides qui diffèrent beaucoup des forces vitales des Animaux.

La Biologie Anthropologique étant associée avec une Ame Pensante, l'étude que nous en avons faite est devenue l'occasion d'un parallèle entre ces deux Puissances, dont le résultat a été premièrement un accroissement des connaissances Hippocratiques de la Force Vitale, grâces à l'analogie aperçue entre cette Puissance et l'Ame Pensante ; secondement un perfectionnement de la Psychologie, grâces à des analogies aperçues dans la Force Vitale, médicinalement épiée. De là, une nouvelle démonstration, d'abord de la Dualité des deux Puissances du

Dynamisme et de la non-identité de leurs natures; ensuite, de la différence radicale entre les instincts vitaux et les propensions intellectuelles.

La Dualité de notre Dynamisme nous rend raison des divers Ordres de fonctions hygides, logiquement divisées en fonctions immanentes, naturelles, instinctives, et fonctions opérées par les deux Puissances qui sont les fonctions animales de GALIEN. Il ne nous est pas difficile de dire pourquoi ce dernier Ordre de fonctions ne peut pas appartenir à la Physiologie Zoologique.

Notre parallèle entre les deux Puissances nous a fait apercevoir une analogie que GALIEN et FERNEL semblent avoir soupçonnée, et que notre Enseignement a rendue plus évidente et plus utile. Si l'Ame Pensante possède une règle pour la succession des idées et des volontés, règle que l'on appelle la Raison, la Force Vitale possède aussi une règle pour la succession de ses fonctions, et qui peut porter le nom d'Économie Normale Biologique. De même, l'Ame Pensante, susceptible d'affectibilité, est sujette à des modes insolites et excentriques nommés Passions Morales, qui troublent le cours de la vie intellectuelle de l'individu; à son tour, notre Force Vitale est susceptible d'Affections morbides qui altèrent plus ou moins le cours de la santé. — En grec, en latin, en français, ces modes insolites portent les mêmes noms, qu'ils existent soit dans l'Ame Pensante, soit dans la Force Vitale. Ainsi, la Théorie des Passions mentales ou des *Affections* intellectuelles forme un grand épisode de la vie psychologique, et la Théorie des Affections morbides de notre Puissance Vitale n'en est pas un épisode moins considérable dans le cours de notre durée mortelle.

Les Passions Mentales se présentent sous des formes différentes : elles peuvent n'être que des réactions passagères, à l'occasion d'une impression forte, et accidentelles ; elles ont un autre caractère quand elles ont pour cause des impressions défavorables bien moins violentes que les premières, mais assez répétées ou de nature assez profonde pour que l'Ame en reçoive un mal-être grave de longue durée. La conséquence en est une réaction de long-temps préméditée et proportionnée au ressentiment. Les Affections Morbides sont distinguées d'après des réponses analogues : celles que l'on appelle traumatiques sont l'expression d'une susception subite plus ou moins nuisible à la durée biotique, et celles que l'on appelle Affections *Internes* ou Spontanées sont des modes vitaux amenés par des causes appelées procatarctiques.

Les Passions Morales, quoique perturbatrices de la vie intellectuelle, ne peuvent pas être toujours moralement condamnées : considérées par rapport à leur initiative intellectuelle, on est obligé de les distinguer en louables, en perverses et en pernicieuses, c'est-à-dire en celles dont les motifs sont vertueux, en celles que la raison improuve et en celles qui tournent directement vers la perte de l'individu, telle que le désir de cesser de vivre. Nous ne pouvons pas nous empêcher de faire une distinction pareille dans la pathogénie des maladies : il en est qui sont d'origine médicatrice, et qui constituent des fonctions salutaires; il en est dont la source affective est redoutable ; il en est, enfin, qui sont irrévocablement *destructrices*, témoin le cancer.

Les Lois de l'Alliance des deux Puissances de notre Dyna-

misme forment un sujet d'étude du plus grand intérêt : ce Code, qui appartient à des conditions de la santé, est une des parties intégrantes de la Constitution de l'Homme. Mais, puisque ces Lois existent dans les relations contingentes de deux Forces de l'Ordre Métaphysique, il est aisé de sentir que les règles de l'Alliance peuvent être tantôt observées, tantôt violées. Dès-lors une partie essentielle de la Science de l'Homme doit être la connaissance de l'exercice normal ou anormal des Lois de l'Alliance, tant en santé qu'en état de maladie. Un assez bon nombre de maladies insérées dans la Nosologie ont pour caractère essentiel l'anarchie ou l'infraction de ces Lois.

D'après ces notions sur la Constitution de l'Homme et sur les Lois de son Dynamisme, on voit d'avance que la partie pratique de la Science doit avoir un caractère fort différent de celle qui appartient aux Systèmes Hypothétiques. Nos vues indicatives ne peuvent pas être celles de l'Organicisme, de l'Anatomisme, du Bichatisme, du Stalhianisme, du Brownisme, du Broussaisisme, purs et conséquents ; si les Sectaires qui leur appartiennent se rapprochent de l'Hippocratisme, comme il leur arrive assez souvent, ce n'est, comme je l'ai déjà dit, que par d'heureuses inconséquences. Chez la plupart des Sectes, il n'y a qu'une sorte de Thérapeutique, c'est le traitement physique, parce que, dans toutes les suppositions, le Médecin est étranger à tout traitement mental. Les Stahliens doivent reconnaître deux Thérapeutiques, pas davantage : la physique et la morale.

Nous ne pouvons pas rester dans ces limites, parce que la Constitution de l'Homme étudié par la Philosophie Inductive nous démontre que cet Être est plus compliqué, et qu'il nous est

permis et même prescrit de nous adresser à divers éléments du Système, suivant l'initiative de l'indication ou du projet.

Ainsi, les besoins tant hygiéniques que thérapeutiques du Système peuvent partir : ou 1° de l'Agrégat Matériel, altéré primitivement soit dans sa structure, soit dans sa cause, soit d'une manière accidentelle; ou 2° de la Force Vitale, dont les tendances, les affections morbides, les instincts, exigent un changement favorable; ou 3° de l'Ame Pensante, dont les sentiments, les désirs, les passions, la raison, ont besoin d'exercer une certaine influence donnée sur la Force Vitale; ou 4° de l'exercice actuel des Lois de l'Alliance entre les deux Puissances, état présent qu'il importe de changer pour l'intérêt de l'individu. Voilà au moins quatre éléments très-différents auxquels nous devons nous adresser, suivant les états où ils se trouvent, dans les circonstances différentes de la santé ou de la maladie.

Si le Lecteur s'est donné la peine de suivre ces idées, il pensera que nos Partitions Médicales ne doivent pas être identiques avec celles des autres Écoles. Elles diffèrent non-seulement de celles des Sectes Hypothétiques, mais encore de celles des Écoles Hippocratiques retardataires. Dans les petites Écoles, on ne voit guère que l'Anatomie et la Clinique; on y laisse croire ou que l'Anatomie suffit pour expliquer toute la vie humaine, ou que, s'il existe une lacune entre la connaissance de l'Agrégat Matériel et les actes hygides et pathologiques, il n'est pas possible à l'esprit humain de la combler. Dans des Écoles du premier ordre, il y a un Enseignement pour la Physiologie; mais cette Physiologie n'est pas toujours adaptée à la Médecine. Dans certains lieux, la Physiologie, semblable à celle

de BOERHAAVE et de BLUMEMBACH, n'a pour but que d'expliquer les fonctions hygides ; le Professeur prend pour modèle le fameux livre de GALIEN *De usu partium.* Dans d'autres lieux, la Physiologie est Zoologique : elle embrasse tous les Êtres du Règne Animal ; le résultat en est ou une Biologie Comparée, ou une Zoonomie comme celle de DARWIN. Les Physiologies de BURDACH et de M. MULLER sont de ces sortes. Suffisent-elles pour la Médecine Humaine ? Il n'est pas probable qu'on le pense : du moins je n'ai pas vu de Vétérinaire qui se crût capable de conduire la santé de l'Homme social comme il conduit celle des Animaux à lui confiés.

Depuis la Renaissance, il me semble que BARTHEZ est le premier qui a considéré la Physiologie Médicale comme une *Science complète de l'Homme,* comme une connaissance de cet Être assez étendue et assez profonde, pour que tous les phénomènes de la vie humaine trouvassent dans cette Science tous les principes, les lois, les causes d'où ils découlent. En cela, il profitait de la maxime d'HIPPOCRATE qui prétendait que tout ce qu'il y a de vrai et de solide dans l'Homme provient de la Médecine.

Les successeurs de BARTHEZ dans l'exercice de l'Enseignement Médical ont eu et ont toujours l'intention de se pénétrer de son esprit, qui est celui du Père de la Médecine. En marchant dans le sentier qui lui avait été désigné, BARTHEZ s'est plus rapproché de la vérité que son Maître ; nous croyons l'honorer lui-même en imitant sa laborieuse progression. Il s'ensuit que notre Table des Partitions est sensiblement plus étendue que la sienne :

1° Démonstration de la non-identité radicale de la Force Vitale et de l'Intelligence dans l'Homme ;

2° Non-vieillesse de l'Ame Pensante pendant la vieillesse de la Force Vitale;

3° Parallèle des deux Puissances pour que l'étude de chacune puisse mieux faire connaître les caractères de l'autre;

4° Doctrine de l'Alliance des deux Puissances, pour l'intelligence de la coopération de chacune dans les fonctions où elles doivent concourir, et pour la détermination de l'initiative d'un délit survenu dans une fonction de cette nature;

5° Recherches sur la comparaison de la sensation d'un Être doué d'animalité sans Intelligence, et de celle de l'Être doué des deux Puissances (1);

6° Idée aussi exacte que possible des *Affections* morbides, d'après le parallèle des deux Puissances;

7° Nécessité d'appeler *Morosophies* les maladies nommées *Morosités* par Sauvages, et de les exclure de la Classe des Folies, *Vesaniæ;*

8° Théorie des diverses sortes d'Alalie (des mutités) des individus intelligents qui entendent, théorie éclairée par la connaissance de la Doctrine de l'Alliance;

9° Théorie du Magnétisme Animal, du Somnambulisme, de l'Anæsthésie artificiellement produite, d'après la même notion et d'après la connaissance de la Dualité et de l'Alliance;

10° Théorie des Passions Morales;

---

(1) Il s'agit de distinguer la *susception*, ou sensation végétative: l'*æsthésie asynéidète*, ou sensation bestiale, d'avec l'*æsthésie synéidète*, ou sensation humaine.

11° Théorie générale physiologique des Arts Libéraux, et spécialement de la Musique;

12° Solution de la question de l'Intelligence des Bêtes;

13° Obligation de reconnaître, entre les deux Puissances, une sorte de Contagion pour la théorie des Aliénations Mentales;

14° Thérapeutique *Physique* exercée sur l'Agrégat Matériel pour en changer, corriger, retrancher, etc., des parties viciées de l'instrumentation;

15° Thérapeutique *Vitale*, dont le but est de modifier l'état actuel de la Puissance Biotique;

16° Thérapeutique *Mentale*, dont les moyens, quels qu'ils soient, sont employés afin que l'Ame Pensante soit dans un certain état d'intelligence, de sentiment ou d'affection, désirable pour l'intérêt de la santé;

17° Thérapeutique *Spondématique*, capable de gouverner l'Alliance des Puissances suivant les besoins actuels du système.

Une salle qui précède l'Amphithéâtre de notre Faculté, et porte le nom d'*Atrium*, a été décorée dans une intention didactique : on a voulu présenter par des inscriptions, par des emblèmes, par des portraits en grisailles et en bustes, les Partitions Médicales indiquées en vingt-quatre divisions. Les sujets, depuis long-temps connus, doivent rappeler l'ensemble de toute la Science à ceux qui en ont suivi un Cours complet; elle n'est pas moins utile aux curieux, qui doivent comprendre sans peine les principales matières traitées dans un grand établissement.

Ce tableau, qui a été tracé d'après un Enseignement Bar-

thezien, doit être compris aujourd'hui par tout le monde, excepté par les fidèles de l'Anatomisme qui n'entendent pas même le sens grammatical de la Langue Vitaliste. Mais si nous voulions insérer, entre les vingt-quatre sujets antérieurs, les dix-sept sections que je viens d'indiquer, nous causerions infailliblement de la surprise, de l'improbation, des murmures de la part des Sectes Monothélites ; mais les Écoles Hippocratiques n'en seraient point étonnées : elles ne verraient dans tout cela qu'une prolongation ou un progrès de la vérité capitale. A Séville, où l'on comprend parfaitement la Métaphysique d'Hippocrate, et à Athènes, où l'on entend parfaitement cette Science et où l'on en vénère l'Auteur, nous sommes sûrs de trouver non-seulement de l'approbation, mais encore de l'émulation.

LVI. Nous avons trop d'expérience pour attendre des approbations de Paris : nous nous contentons de son silence, et de ses rapprochements progressifs vers nous sans qu'il s'en aperçoive. De temps en temps nous trouvons quelques attaques dans des Journaux médicaux de la Capitale : mais comme leurs Auteurs ne paraissent être que des novices, qui aiment à imprimer leur nom sur une feuille périodique, en attendant pratique, nous ne mettons pas leurs articles à l'Index, parce que, quand ils connaîtront l'Enseignement contre lequel ils font des sorties, ils rougiront de leur *juvénilité*, et ils nous remercieront tacitement de notre dédain.

Mais il me semble qu'il est prudent, dans l'intérêt de notre École, de relever les attaques faites contre notre Doctrine, quand elles viennent d'Auteurs connus et considérés.

On a remarqué à Montpellier, dans une *Lettre* imprimée, de 103 pages, à l'adresse de MM. les Professeurs de la Faculté de Médecine de Paris, intitulée : *Lés vrais principes de la Matière Médicale et de la Thérapeutique*, par le Docteur Pidoux,..... un passage qui, sans être hostile contre notre Enseignement, en parle dans des termes où l'on aurait voulu trouver un ton plus digne, plus sérieux, plus exact. Nous sommes accoutumés à considérer un homme qui a coopéré avec M. Trousseau à la composition d'un bon livre de Médecine : c'en est assez pour que nous désirions qu'il connaisse bien notre Enseignement.

M. Pidoux prétend que l'École de Paris et l'École de Montpellier tendent à se rapprocher par leurs idées. A l'entendre (1), cette fusion existe « nécessairement dans les deux Écoles, et « elles la réalisent chacune selon son esprit et ses tendances. »

Je me suis bien aperçu d'une tendance de Paris vers le Vitalisme; mais je n'ai pas vu un effort de fusion réciproque. D'ailleurs, les *esprits* respectifs ne sont pas les mêmes, suivant l'Auteur. Le Dynamisme de Paris n'est pas un Mécanisme il est vrai; « c'est un principe de vie;.... mais ce n'est qu'un *Deus » ex machinâ* »; c'est-à-dire une hypothèse pour le moment, en attendant mieux. — M. Pidoux ne s'explique pas bien sur l'esprit de Montpellier; mais comme je suis en état de suppléer à cette lacune, j'affirme qu'ici la Force Vitale humaine n'est point une hypothèse, mais un fait incontestable dont on est sûr en vertu de la Logique Inductive expérimentale. Il y a bien loin de cette

(1) Page 7.

disposition mentale à celle des Médecins de Paris, chez qui, selon l'Auteur, « on dépose donc la chose dans un coin de toutes » les Préfaces, comme une relique vénérable : et, à certains » jours, on la montre au peuple. » Peut-on compter beaucoup sur une *fusion* de la part de *tendances* si différentes?

Je dis que M. Pidoux n'a pas bien caractérisé notre École : je parle ainsi, parce que les traits de son portrait sont tous ou équivoques ou faux. « Comme l'École (de Montpellier) est plus » philosophique, ou peut-être plus raisonneuse qu'expérimen- » tale, elle s'occupe beaucoup moins de l'observation des phé- » nomènes organiques que *des lois* de son principe abstrait. » — Ce coup de pinceau n'a pas été fait certainement d'après nature. La Philosophie de notre École est toute expérimentale, rigoureuse, continuellement en opposition avec l'hypothèse et l'anticipation. Tels sont sa vocation, ses vœux, son esprit général. Je ne serais pas surpris qu'elle regardât la détraction de M. Pidoux comme une calomnie contre la plus chère de ses vertus. Mais comme je ne permettrai jamais que l'on traite de calomniateur un homme que je considère beaucoup, je crois que le reproche doit se réduire à convenir que le Censeur s'est hâté de caractériser un Enseignement avant de l'avoir assez exactement connu. Nous allons trouver quelques autres preuves de jugements précipités.

Dans une École collective, il n'y a pas de Membre qui se charge de la solidarité de tous les autres; mais, d'après une intention capitale, chacun doit signaler toute violation de la règle, afin de conserver l'esprit de la Corporation. Je n'ai donc garde de défier personne, et d'être le champion de l'infaillibilité

de l'École dont je suis disciple et zélé défenseur ; mais je serais plein de reconnaissance pour M. Pidoux s'il voulait nous indiquer les points de notre Doctrine qui ne seraient pas des déductions rigoureuses d'observations suffisamment constatées, et qui ne trouveraient pas leur démonstration dans l'expérience. Ce service me serait d'autant plus digne de remercîments, que j'ai toujours regardé comme un modèle la marche didactique de Barthez, dont les propositions dogmatiques sont tirées de faits parfaitement racontés et analysés. J'ai dit souvent que les faits de ce grand Professeur, choisis ou dans la Nature, ou dans les récits des Observateurs les plus consciencieux, sont de véritables hypotyposes aussi utiles pour l'Enseignement que pour l'érection de la Science. J'ai besoin d'apprendre ce que je dois retrancher de mon appréciation de ce grand Maître.

M. Pidoux dit que notre Enseignement est « le Vitalisme » Ontologique, Animisme timide, et l'une des formes dégéné» rées de ce système. »

Je voudrais bien savoir quel est le sens dans lequel le mot *Ontologique* a été employé dans cet Écrit de M. Pidoux. Est-ce dans le sens de Wolff, ou est-ce dans celui de Broussais ? Si c'est suivant l'acception légitime, nous recevons le terme, quoique l'Auteur l'ait mal employé. — Si c'est suivant le jargon du *Physiologisme*, ce serait une injure que nous ne méritons sous aucun rapport.

Cette courte phrase de M. Pidoux contient autant d'erreurs que d'assertions.

1° S'il a voulu se servir du mot *Ontologique* dans le vrai sens, c'est-à-dire comme exprimant une règle de Métaphysique

rigoureuse, il l'a gâté en l'employant pour exprimer que notre *Vitalisme* est un *Animisme.*

2° Le *Vitalisme Hippocratico-Barthezien* a pour base la *Dualité du Dynamisme Humain;* il est, par conséquent, le contraire de l'*Animisme*, qui est le *Monothélisme Stahlien.*

3° L'Animisme est une hypothèse d'autant plus vicieuse, qu'elle heurte continuellement le Sens Intime humain. Dire que nous l'avons accepté *ontologiquement*, c'est dire que c'est conformément aux règles de la Science Première de Bacon que nous avons acquis cette hypothèse : proposition qui frise l'absurdité.

4° Notre Doctrine Hippocratique, agrandie et perfectionnée par Barthez, serait *une des formes dégénérées* de l'Animisme! Où en sommes-nous? Notre Doctrine a été formulée par Hippocrate; cet embryon a été renforcé par Galien; Fernel et Sennert ont beaucoup travaillé à son développement; mais elle ne me paraît avoir reçu toutes les conditions nécessaires pour sa viabilité indépendante, que lorsque Barthez lui a imprimé une Philosophie rigoureuse et stable, et l'a entourée de faits capables de former un corps harmonieux, unitaire, inattaquable.

Pendant tout le temps où l'Hippocratisme est resté dépourvu des vrais appuis de la Philosophie Naturelle Expérimentale, il a dû demeurer précaire, et se conserver plutôt par une sorte de foi humaine que par conviction raisonnée. On sait que le Cartésianisme a paru prêt à éteindre la lumière médicale. Van Helmont a voulu la préserver de cet anéantissement; mais il l'a entourée de tant de suppositions ou arbitraires ou absurdes, que la vérité, c'est-à-dire la Dualité du Dynamisme Hippocratique, a

pensé être noyée dans des hypothèses. Durant cet ébranlement, Montpellier lui est resté fidèle et conservateur. STAHL a cru pouvoir anéantir le Cartésianisme Médical et les Hypothèses Helmontiennes par l'Animisme; mais Montpellier, également éloigné de toutes les fictions, a eu le bon esprit de garder la tradition antique, qui n'est pas susceptible de surannation, parce que la Vie de l'Homme en démontre continuellement la réalité à quiconque veut la voir. Sous la minorité de LOUIS XV, un Professeur de notre Faculté, CHIRAC, fut nommé Médecin du Régent. Le séjour de Paris changea les idées doctrinales de ce Médecin, qui devint Cartésien, et qui travailla à corrompre sa Compagnie. Il ne réussit pas : à son tour, SAUVAGES travailla à la préserver; mais, dans cette bonne intention, il eut la malencontreuse idée d'opposer au Cartésianisme l'Hypothèse de STAHL. L'expérience prouva que ce dernier stratagème était superflu : personne ici ne voulut du Mécanisme de DESCARTES. Quant à l'Animisme, il n'eut point de progrès, parce qu'il avait l'Hippocratisme pour adversaire; aussi n'eut-il pour apôtre décidé que ROUSSEL, et pour fauteur incertain et équivoque que GRIMAUD. Quand le Principe de la Dualité eut été démontré par BARTHEZ au moyen d'une méthode inductive rigoureuse sévèrement appliquée, l'Hippocratisme devint une vraie science démonstrative, en dépit des attaques externes et internes.

D'après ce court fragment historique, comment et en quel sens M. PIDOUX a-t-il pu dire que l'Enseignement de Montpellier est *l'Animisme timide, et l'une des formes dégénérées de ce système.* Historiquement parlant, on pourrait présumer que STAHL s'est inspiré de Montpellier pour s'insurger contre DESCARTES,

mais en corrompant l'antique vérité, en confondant en une seule les deux Puissances que le bon sens avait judicieusement séparées. Mais dire que notre Enseignement, qui date de vingt-trois siècles; qui n'a jamais été généralement interrompu dans la sphère médicale; qui depuis huit cents ans à Montpellier n'a fait que s'agrandir et se fortifier, surtout depuis soixante-quinze ou quatre-vingts ans; qui ne cesse de protester, par des preuves journalières, pour la Dualité du Dynamisme Humain et contre le Monothélisme Stahlien, est une dérivation *dégénérée* de l'Animisme!..... C'est ce qu'il ne m'est pas possible de comprendre.

Avant de travailler à la *fusion* de nos idées fondamentales de la Science, il faudrait avoir entre nous une grammaire commune. Or, je vois évidemment que celle de M. Pidoux n'est pas la nôtre : jugeons-en d'après ce passage.

« Voilà donc ce qui, explicite ou latent, déclaré ou nié, » comme théorie ou instinct, chez le Vitaliste de Montpellier » et l'Organiciste de Paris changé aujourd'hui en Physicien-» Chimiâtre, voilà ce qui se trouve au fond de tous les esprits : » c'est l'Animisme. Plût à Dieu qu'on en eût conscience, qu'on » l'enseignât haut et ferme! (1) »

Il est incontestable que l'Auteur et moi nous ne donnons pas la même signification aux noms *Vitalisme* et *Animisme*. S'il y a quelque chose de commun entre nous par rapport à la propagation de la Science Médicale, ce ne peut être que le vœu de voir éteindre le Matérialisme et l'Anatomisme, et de voir

---

(1) Page 8.

reconnaître généralement une différence entre les Causes Physiques et les Causes Animatrices; c'est-à-dire de séparer mentalement les corps inanimés d'avec les corps animés, par la notion d'un Dynamisme Vivifiant. Je ne crois pas sur cela que nous ayons beaucoup à désirer dans la collection des Ames Pensantes.

Mais *Vitalisme* et *Animisme,* qui appartiennent au Dictionnaire de la science du Dynamisme (Vivifiant), expriment des idées opposées par rapport à des connaissances pratiques du plus grand intérêt.

L'Animiste pourrait, à la rigueur, renfermer tous les êtres vivants dans une seule catégorie : cependant il consent à les diviser en deux sortes, en végétaux et en animaux, et à les ranger dans deux Règnes. Mais le Règne Animal une fois formé, l'Animiste n'a pas la moindre raison pour en exclure l'Homme. S'il est conséquent, il n'éloignera pas l'Anthropologie d'avec les Physiologies Bestiales, et pour lui la Médecine Humaine ne pourra pas différer radicalement de la Vétérinaire. La vie humaine, n'étant qu'un phénomène animique comme celui des bêtes, ne doit pas être gouvernée par d'autres règles fondamentales. Les mêmes considérations doivent fournir les lois destinées à régler les mœurs de tous les sujets d'un même Règne. Cette conséquence a été suivie par M. le Professeur Lallemand, puisque le premier Chapitre de son *Traité de l'Éducation* a été en faveur des animaux.

On a dû remarquer que l'Enseignement Vitaliste ne voit pas ainsi l'Homme. L'Ame Pensante n'est nullement une faculté de la Force Vitale : le Principe de la Dualité du Dynamisme Humain est l'essence de sa doctrine. L'Animisme a pour base la persua-

sion que la Cause des fonctions naturelles est la même que le Principe de l'Intelligence et de la Volonté. Cette hypothèse, qui révolte le Sens Intime, est regardée comme une absurdité par le Vitalisme. Comment concevoir une *fusion* entre ces deux idées fondamentales ?

Je prie tout homme sensé de considérer que l'Animisme est en opposition avec le sens commun, et que le Vitalisme est l'expression de l'expérience, de la sensation, de l'intuition.

Pour accepter le premier, il faut un effort de croyance. Le second n'est que la réponse la plus naturelle à ces deux questions : *D'où vient la pensée quand on est éveillé? D'où viennent le pouls, la respiration, la digestion de l'aliment qui s'opèrent pendant le sommeil?*

Je ne puis donc pas croire que les hommes qui sont pénétrés d'un Dynamisme propre aux corps animés et exempts de prévention, trouvent naturellement l'Homme composé des mêmes éléments de la bête.

L'Animisme ne me paraît pas devoir être l'idée la plus générale à Paris et à Montpellier. La plus générale partout doit être la différence des corps inanimés et des corps animés. — La seconde doit être une différence entre l'Homme et les bêtes. — La troisième a dû être la Dualité de l'Homme, et l'absence de l'Intelligence chez les animaux.

Je ne pourrai m'associer au vœu que forme M. Pidoux pour la propagation de l'*Animisme,* que lorsque l'acception de ce mot sera très-différente, et que le terme voudra dire que tout animal diffère des corps inanimés en ce qu'il est pourvu d'une *forme substantielle* d'un des deux ordres métaphysiques, en

donnant à ces mots le sens qui leur était donné dans l'ancienne Philosophie. Quand il signifiera uniquement que cette expression est l'opposé du Matérialisme, je consens à tout. Mais ce mot a une autre signification.

Le véritable Animisme de Stahl, que nous connaissons, est si loin de convenir à un Vitaliste de Montpellier, que celui-ci le considère comme une rapsodie contre laquelle la Médecine est dirigée. Les Partitions Médicales de notre Enseignement, telles qu'elles ont été rédigées il y a trente-quatre ans, énoncent assez cette intention : les dix-sept articles que je viens d'y ajouter font voir combien la Science s'agrandit à mesure que le Vitalisme démontre la pauvreté et la fausseté de l'Animisme. Ainsi, avant d'aller plus loin, il faut convenir de la langue dont il faudra se servir.

Je ne comprends rien aux deux phrases suivantes de M. Pidoux. « Le vieux Vitalisme est usé, parce que, dès qu'il sort du vague » et des lieux communs, il est impuissant. Les progrès de l'Anatomie, de la Physique, de la Chimie, l'ont débordé et devaient » le faire (1). »

L'auteur fixe l'âge du Vitalisme d'après son extrait de naissance. Pour nous, l'âge d'une Science se juge d'après ses modes de progression. Si ses traits étaient comme ceux de l'Hippocratisme, nous ne les trouverions pas plus *vieux* que ceux du soleil, parce qu'une vérité n'est pas sujette à la caducité. Mais comme nous voyons le Vitalisme croître depuis bien des années, nous le jugeons adolescent.

---

(1) Page 9.

Nous sommes très-sûrs qu'il n'est pas *impuissant*, surtout quand nous comparons les Consultations qui émanent de ses mains avec celles qui proviennent de l'Organicisme.

Les Sciences que l'on dit l'*avoir débordé* sont si loin de lui avoir fait le moindre mal, qu'il tire d'elles les plus grandes ressources de ses succès. C'est en comparant la marche de l'Anatomie, de la Physique et de la Chimie, à celle des Physiologies, et spécialement celle de l'Anthropologie, que nous apercevons mieux la profondeur qui sépare l'Ordre Physique d'avec les deux Ordres Métaphysiques : l'Ordre Vital et l'Ordre Intellectuel.

Je ne puis pas quitter M. Pidoux sans chercher à deviner son intention dans un mot fait sur les *vieux Vitalistes*. Après avoir comparé le Vitalisme de quelques Parisiens, et l'avoir assimilé à leur culte pour une relique, il dit : « A son aspect, les vieux » Vitalistes se signent et s'en vont contents. Après quoi, on est » libre de ne plus voir que les organes tout formés (1). »

La pointe épigrammatique se rapporterait-elle à des hommes qui ne mettent aucune relation entre leur croyance doctrinale et leur pratique, comme je crois en avoir vu parmi des Praticiens, et particulièrement chez les Organiciens ? Si cela est, je n'y trouve rien à redire.

Mais comme la forme du trait est Catholique, l'Auteur aurait-il voulu faire entendre que le Vitalisme est un Acte de Foi ? Je ne puis pas le penser : la malignité serait trop Voltairienne pour qu'elle pût entrer dans une polémique scientifique.

---

(1) Page 7.

D'ailleurs, M. Pidoux peut bien voir que la Dualité du Dynamisme Humain est du ressort du bon sens le plus ordinaire, et que le véritable Animisme Stahlien est une supposition incroyable pour laquelle il faut, ou un sacrifice sublime de la Raison, quand une Logique rigoureuse le commande contre le vraisemblable; ou une crédulité ridicule, quand cette même Logique le repousse. Il sait bien que tant de Médecins Hippocratiques illustres qui ont professé la Dualité dans leurs Leçons et dans leur Clinique, ont été :

« Tous malheureux morts sans confession. »

Nous assurons que tout ce que nous enseignons dans nos Chaires Médicales ne provient point de la Foi Religieuse, mais de la Philosophie Naturelle Expérimentale : de plus, nous nous félicitons de ce que rien ne contrarie en quoi que ce soit ni la Morale Publique, ni des dogmes de la Religion Naturelle, ni les croyances spéciales de la Religion que la majorité de notre Patrie professe.

En général, nous savons très-bien la différence qui existe entre *croire* et *savoir*. Nous n'enseignons ordinairement que ce que nous *savons*. Il y a pourtant des cas où il faut parler d'après ce que nous croyons, comme lorsqu'il faut profiter des *cas rares*. Mais on sait qu'il y a des croyances dont les motifs de crédibilité équivalent à l'expérience autoptique.

LVII. On doit voir que la Constitution de l'Homme, qui est la seule base de la Médecine, ne peut être connue que par la Philosophie Naturelle. Il en faut conclure que rejeter la Philosophie comme contraire au Catholicisme serait un attentat

contre l'Humanité, qui ne peut se passer de l'*Art Salutaire*. Le P. VENTURA condamne un Principe de la Doctrine de la Constitution de l'Homme, la seule acceptable par le bon sens et par la Philosophie Inductive; Principe sans lequel la Médecine n'est plus une Science.

La Raison Sociale, la Politique et la Religion ont réclamé contre la séparation de la Philosophie et du Catholicisme. Mon ministère didactique légal m'oblige à porter mes doléances en faveur d'une vérité naturelle étroitement liée aux intérêts de la santé publique et particulière.

Le second sujet de plainte est de voir ce remarquable Orateur *soutenir* DANS LA CHAIRE SACRÉE *l'Unité ou le Monothélisme Anthropologique*, autrement dit l'Animisme Stahlien, *avec l'exclusion du Principe de la* DUALITÉ *du Dynamisme Humain.*

Ma pénible surprise ne se rapporte pas à l'opposition d'un sentiment doctrinal contraire à notre Enseignement; elle se rapporte au lieu où elle est proclamée avec autorité, dans une circonstance où tout appel est interdit.

L'Église Catholique regarde l'*Unicité* du Dynamisme Humain et sa *Dualité* comme deux *opinions libres*, assez détachées des Dogmes Révélés, pour que chacun accepte celle des deux qui lui conviendra. D'après cela, je ne puis pas trouver mauvais que, dans une Chaire de Faculté, un Professeur se prononce en faveur d'un de ces avis. Mais un Orateur Chrétien, qui parle dans le lieu appelé la *Chaire de Vérité*, a-t-il la même liberté? Profiter du respect religieux dû à la Prédication, pour faire valoir une opinion personnelle, et pour flétrir sans preuve

l'opinion contraire, n'est-ce pas s'écarter des règles de la délicatesse ?

Le bon sens le plus vulgaire signale, dans mille circonstances, la Dualité du Dynamisme Humain; mais je n'ai pas vu que le Catholicisme en ait pris ombrage. On n'a mis à l'Index ni l'*Homo duplex* de Buffon, ni le *Voyage autour de ma Chambre* de X. de Maistre, dont les traits les plus saillants font allusion à cette pensée.

Depuis près de deux cents ans que les Fables de La Fontaine sont entre les mains de tout le monde, on peut penser qu'il y a eu peu de Théologiens de l'Europe qui ne les aient pas lues. Cependant je n'ai jamais ouï dire qu'aucune des Églises Chrétiennes se soit élevée contre la profession que l'Auteur a faite de sa croyance dans la Dualité du Dynamisme Humain.

Le Mécanisme des Bêtes soutenu par Descartes, et surtout par son École, a eu pour adversaire notre Fabuliste. La Fable intitulée : *Les deux Rats, le Renard et l'Œuf* (1), est une protestation contre cette hypothèse. L'Auteur la soutient par des faits qui me paraissent trop douteux pour qu'on puisse les regarder comme des arguments. Mais l'Épilogue est l'expression du résultat des réflexions que La Fontaine avait faites sur le Dynamisme des Animaux et sur celui de l'Homme. Cette synthèse n'est pas assez exacte pour qu'on puisse la considérer comme un synonyme de notre Doctrine de la Constitution de l'Homme; le Poëte ne connaissait assez ni les caractères de la Puissance Biotique, ni ceux de l'Instinct; il n'était pas assez en état de

(1) Livre X, Fable Première.

distinguer la Force Vitale d'avec l'Être auquel elle est associée, pour qu'il ait pu formuler un théorème rigoureux, semblable à ceux qu'on cherche à rédiger dans l'École Hippocratique de Montpellier. Mais cette formule, telle quelle, mérite d'être conservée dans la Science, pour qu'on voie ce que peut faire le simple bon sens sur une matière aussi importante, et qu'on la mette en regard avec les Doctrines relatives au Dynamisme, professées par le Cartésianisme, le Solidisme, le Stahlianisme, l'Organicisme, la Physiologie des Naturalistes, etc.

Passons ce que le Poëte a dit sur le Dynamisme Instinctif des Animaux, où il a raisonnablement censuré le Mécanisme des Bêtes; arrêtons-nous un instant sur son opinion relative au Dynamisme Humain :

« A l'égard de nous autres Hommes,
» Je ferais notre lot infiniment plus fort;
» Nous aurions un double trésor :
» L'un, cette Ame pareille en tous tant que nous sommes,
» Sages, fous, enfants, idiots,
» Hôtes de l'Univers sous le nom d'Animaux;
» L'autre, encore une autre Ame, entre nous et les Anges
» Commune en un certain degré;
» Et ce trésor à part créé
» Suivrait parmi les airs les célestes phalanges,
» Entrerait dans un point sans en être pressé,
» Ne finirait jamais, quoique ayant commencé :
» Choses réelles, quoique étranges.
» Tant que l'enfance durerait,
» Cette fille du Ciel en nous ne paraîtrait
» Qu'une tendre et faible lumière :
» L'Organe étant plus fort, la Raison percerait
» Les ténèbres de la Matière,
» Qui toujours envelopperait
» L'autre Ame imparfaite et grossière. »

On voit donc que ni la Raison Générale, ni la Morale Publique, ni l'Autorité Religieuse, n'ont réclamé contre l'idée d'une Puissance Vitale, non-seulement opératrice des fonctions naturelles, mais encore instinctivement exécutrice des volontés de l'Ame Intelligente Humaine, maîtresse du système.

Les Partisans de notre Adversaire, moins instruits que lui, diront peut-être que cette Idée ingénieuse, poétique, plus littéraire que scientifique, a pu vaguer sans obstacle, grâces à sa frivolité et à son défaut de consistance; mais que puisqu'elle est érigée en proposition doctrinale et sérieuse, elle est digne d'un examen rigoureux, et susceptible d'une censure. — Mais ceux qui auront lu ma Leçon intitulée : *Accord de la Doctrine Anthropologique de Montpellier avec ce que demandent les Lois, la Morale Publique et les Enseignements Religieux prescrits par l'État*, doivent savoir que le Principe de la Dualité du Dynamisme Humain a été considéré de bonne heure, dans l'Église Chrétienne, comme une Doctrine très-grave et très-importante; que des Théologiens profondément savants l'ont acceptée et professée. C'est dire au moins qu'elle est incapable de nuire à la Foi, et qu'elle ne déplaît nullement aux Fidèles instruits.

Si dans les Écoles on la considère comme une *opinion libre*, cela veut-il dire que chacun est obligé de la regarder comme radicalement incertaine, et comme inaccessible à toute démonstration ? Je ne puis le croire : à mon sens, cette liberté veut dire que la question du Monothélisme Anthropologique et celle de la Dualité du Dynamisme Humain ne paraissent pas assez étroitement liées avec la Foi Chrétienne, pour que de leur solu-

tion doive dépendre le salut de notre Ame ; que, par conséquent, il est permis à chacun de s'occuper de ces problèmes ou de s'y rendre étranger, et de se complaire à l'une de ces solutions ou à l'autre, pourvu qu'il sache sur l'Ame Humaine ce qu'il doit connaître touchant l'origine, la nature, la destination et les devoirs de cette Puissance.

Indépendamment de la liberté que l'Église Catholique a donnée aux Fidèles de prendre sur ces questions le parti qui leur conviendrait le mieux, liberté expressément énoncée par LACTANCE, spécialement dans le Septième Livre de ses *Institutions Divines contre les Gentils*, elle a été récemment inscrite et propagée dans le centre de la Catholicité, à l'occasion de l'examen de la Doctrine de la Dualité du Dynamisme Humain enseignée à Montpellier. Il y a soixante-treize ans que cela s'est passé à Rome, et il y en a trente-quatre que j'ai publié l'histoire de ce fait dans mon *Exposition de la Doctrine Médicale de* BARTHEZ (1), d'après les Documents conservés dans les manuscrits de ce grand Professeur. Je vais reproduire ici ce que je revois dans ce Livre, et qui se rapporte aux succès divers des *Nouveaux Éléments de la Science de l'Homme*. « Le Car-
» dinal DE BERNIS, qui était à Rome et qui avait une haute opi-
» nion de BARTHEZ, inspira à M. SALICETTI, Médecin de PIE VI,
» l'envie de lire cet ouvrage. M. SALICETTI la communiqua à
» plusieurs de ses Confrères. La Doctrine déplut au plus grand
» nombre. Ceux dont elle contrariait les préjugés (2), ne se

(1) Montpellier, 1818, in-8°, p. 280.

(2) Les préjugés d'alors devaient être le Cartésianisme et le Hallérianisme.

» contentèrent pas de la déclarer fausse; ils voulurent encore la » rendre ridicule. Un Élève de BARTHEZ, qui, par extraordinaire, » avait un zèle ardent pour la gloire de son Maître, le Docteur » CREMADELLS, Médecin-adjoint de l'Hôpital du Saint-Esprit, » tâcha de la défendre et contre la censure et contre la raillerie. » Il fit d'abord quelques progrès; mais bientôt il trouva dans un » autre Élève du même Professeur un Adversaire acharné, qui » se mit à déclamer avec une véhémence que ne donne pas » communément l'amour de la vérité. La querelle s'échauffant, » et les Ennemis du Livre ou de l'Auteur commençant à man- » quer d'objections médicales, ils recoururent à d'autres armes. » Ils prétendirent que cette Doctrine contenait des principes » hétérodoxes, téméraires, sentant le Matérialisme, et ils par- » vinrent à faire imposer silence à celui qui s'en était déclaré » l'Apôtre. Le jeune Docteur était prêt à quitter Rome de dépit, » quand un Personnage de marque lui conseilla de soumettre » une analyse de toute la Physiologie de BARTHEZ au jugement » du Saint-Siége. Cette analyse, tirée de l'*Oratio de Principio* » *Vitali Hominis*, de la *Nova Doctrina* et des *Nouveaux Élé-* » *ments*, fut renvoyée à une Commission composée de plusieurs » Théologiens et de deux Médecins, dont l'un était M. ADINOLFI, » ci-devant Médecin de CLÉMENT XIV. Les Cabaleurs persuadè- » rent aux premiers que la Doctrine était pernicieuse; mais les » Médecins l'approuvèrent sans restriction (1). Cette appro- » bation soutint l'espérance du Docteur, malgré le jugement » contraire de la majorité. Il eut encore le courage de porter

(1) Avis au Lecteur.

» l'affaire à la Congrégation de l'Index, qui nomma deux Théo-
» logiens pour l'examiner. L'un des deux était le P. Bonfili,
» Religieux Dominicain du Couvent de la Minerve, qui, ayant
» attentivement lu toutes les propositions attaquées, prit à cœur
» la Doctrine, et fit tant qu'il ramena ses Confrères, dissipa
» leurs préventions, leur fit sentir que l'Auteur, loin de favo-
» riser le Matérialisme, loin de croire le Corps capable de
» penser, mettait en doute s'il l'était d'opérer les Fonctions
» Vitales par ses propres forces, et obtint enfin l'*Imprimatur*
» pour l'Analyse. Elle fut dédiée à M. Salicetti, et publiée
» à Rome, en 1779, sous ce titre : *Nova Physiologiæ Elementa ;*
» elle est accompagnée de deux amples approbations de Mes-
» sieurs Adinolfi et Pirri. »

Il est donc évident que la Doctrine de la Dualité du Dynamisme Humain est aux yeux de l'Église Catholique une *opinion libre.* Est-il donc conforme à la discipline ecclésiastique, à la charité, à la délicatesse, de la déclarer fausse et de la poursuivre, non dans un Dialogisme où un Interlocuteur peut la défendre, mais dans un vrai Sermon, dans un Monologue où un Prédicateur instruit un Auditoire respectueux et muet ? Il ne faut pas que les Lecteurs se méprennent sur la valeur du nom équivoque de *Conférences*, que le P. Ventura a préféré pour désigner ses Sermons prêchés à Paris en 1851.

En réfléchissant sur ce qui se passait à Rome à l'époque assignée, on ne peut pas se dispenser de croire que le Parti contraire à notre Doctrine devait être imbu d'une prévention bien aveugle, pour trouver dans l'ouvrage de Barthez une teinte de Matérialisme. Les esprits devaient alors être gendarmés contre

l'*Encyclopédie.* Pour tout homme sensé, la Doctrine de la Dualité est un des plus vigoureux arguments contre cette triste erreur. C'est un plaidoyer expérimental contre le Matérialisme et pour le Spiritualisme. Le Livre a été fait pour prouver d'abord que la Vie des Êtres Animés ne pouvait point provenir de la Matière telle que nous la concevons, et qu'il fallait logiquement reconnaître pour les plantes et pour les animaux des Puissances *Vitales* différentes de celles que l'on voit dans les Êtres Inanimés ; ensuite, que chez l'Homme il faut reconnaître une Puissance Vitale qui a des ressemblances avec celles des Animaux, mais qui a des caractères spéciaux par rapport à ses relations avec l'Ame Pensante ; Puissance Vitale que le Médecin ne peut pas se dispenser d'étudier profondément, puisque cette cause est celle sur laquelle il doit le plus agir ; enfin, que la Puissance Vitale Humaine serait incapable de faire la Vie Intellectuelle qui distingue l'Homme d'avec les Bêtes : il faut donc qu'à cette Puissance Vitale se joigne une Ame Pensante, très-distincte d'avec l'autre cause. L'Auteur a parlé de cette Ame Pensante comme la Foi Chrétienne en parle. Grave, sévère dans sa Dialectique, il n'avait pas mis dans son Livre un mot qui s'écartât de ces pensées générales. Il faut même noter que, dans la seconde édition qu'il a publiée à Paris en 1806, lorsqu'il pouvait écrire en toute liberté, il n'a rien changé à ce qu'il avait mis sur la nature du Principe de l'Intelligence. — D'après cela, que peut-on dire des Théologiens de Rome qui devaient juger cette Doctrine, et qui la trouvaient favorable au Matérialisme ? Il y avait certainement chez eux plus que de scrupule théologique.

Autre chose digne de remarque : le Censeur, qui a été le Rapporteur, le protecteur, l'apologiste du Livre, le P. Bonfili, a voté dans le même sens que les Médecins, parmi lesquels ont été le Médecin de Pie VI et celui de Clément XIV ; et ce même Religieux appartenait à l'Ordre Monastique que Saint Thomas d'Aquin avait tant illustré. On ne peut pas s'empêcher d'en conclure, ou que la Doctrine de la Dualité du Dynamisme Humain n'est pas en opposition avec la fameuse proposition de l'Ange de l'École dont il s'agira plus tard; ou que, si elle y est contraire, un Théologien éclairé, profondément instruit, ou directement, ou par le commerce des Médecins savants, sait penser par lui-même sur une *opinion libre*, quoique son avis soit autre que celui d'un Théologien très-respecté, surtout quand ce dernier ne paraît pas s'être plus occupé de la Nature de l'Homme que les Médecins Hippocratiques.

Encore une fois, il s'agit ici de propositions contradictoires qu'il faut discuter dans une Chaire Universitaire, et qu'il ne peut pas être permis d'imposer à un Auditoire du haut d'une Chaire Paroissiale ou Cathédrale.

LVIII. Puisque le P. Ventura a trouvé à propos de faire valoir son opinion en opposition avec la contraire, dans la Chaire Sacrée, il me semble qu'il ne devait pas au moins *dogmatiser* sans motif, mais qu'il lui convenait de ne juger que *contradictoirement*, c'est-à-dire après avoir exposé les raisons pour lesquelles il préférait son avis à celui de ses Confrères en Théologie. J'ajoute que cette convenance didactique aurait dû paraître plus puissante par rapport aux Hommes instruits en

Théologie qui auraient professé la Médecine. Notre honorable Prédicateur s'est dispensé de ces précautions oratoires, et il a présenté son sentiment comme s'il s'était agi d'un article des Symboles.

La Révélation Divine ne nous a éclairés sur la Constitution de l'Homme, qu'en nous apprenant la Spiritualité et l'Immortalité de l'Ame Pensante, et en nous instruisant des relations réciproques qui existent entre elle et la Providence : tout le reste de la Science de l'Homme est une connaissance purement humaine, dont l'acquisition dépend des règles de la Philosophie Naturelle. Les Docteurs les plus graves savent que nous acceptons l'Immortalité Révélée, d'autant que chez nous elle est enseignée comme probable en vertu de l'*Agérasie* de l'Intelligence de l'Homme; ils savent que nous soutenons son libre arbitre, hors les cas de la minorité naturelle de l'Ame, et hors ceux d'*amentia*, de somnambulisme et de délire.

Quand j'eus adressé à plusieurs Ecclésiastiques ma Leçon du 1er Décembre 1851, sur l'Accord de notre Anthropologie avec les Enseignements Religieux prescrits par l'État, je reçus des réponses qui m'apprirent que nos Idées Doctrinales relatives à la Constitution de l'Homme dormaient depuis longtemps dans les bibliothèques de la Théologie Chrétienne, et que cette controverse paraissait les réveiller.

M. l'Abbé Flottes, Savant aussi considéré comme Théologien que comme Professeur de Philosophie, m'écrivit : — « La » Dualité du *Dynamisme Humain* est une opinion libre, que » l'Église n'a point condamnée. Un Philosophe peut la soutenir » sans qu'on ait le droit de suspecter son orthodoxie.... » A cela

était joint un passage extrait du *Commentaire d'*Estius, très-célèbre Professeur de Théologie de Douai, sur les *Épitres de Saint* Paul (1), ouvrage « rempli d'une vaste et solide érudition. »

« ..... *Cùm autem manifestè distinguat Apostolus hæc tria :*
» *Spiritum, Animam et Corpus, non tamen inter omnes con-*
» *venit quod sit inter Spiritum et Animam discrimen... Utrùm*
» *autem ea duo re ipsâ, an verò quod magis receptum est,*
» *solâ ratione distinguantur, Philosophi disputant* (2). »

M. le Chanoine Martin, Savant aussi modeste que laborieux, eut aussi l'extrême bonté de m'enhardir dans mon développement de notre Doctrine de la Constitution de l'Homme. Notre Principe de la Dualité du Dynamisme Humain lui convient très-bien. « Sans doute, — ajoute-t-il —, on peut être d'une opi-
» nion différente de celle de Saint Thomas, puisque l'Église n'a
» rien défini sur cette question. Il est seulement de Foi, parce
» qu'elle l'a décidé, qu'il n'y a pas dans l'Homme deux Ames
» *raisonnables*. On peut donc partager votre sentiment, fondé
» sur des raisons graves et sur des textes de l'Écriture Sainte,
» et je ne crois pas qu'il ait rien de contraire à la Foi Catho-
» lique. »

En réfléchissant sur la Note de M. le Pasteur Corbière sur les idées de la Constitution de l'Homme, exprimées par la Langue Hébraïque, dans l'*Ancien Testament*, je pensais que Calmet pourrait nous apprendre quelles étaient les croyances des anciens Juifs sur cette matière. Ce que j'avais présumé se

(1) Ce *Commentaire* se rapporte aux versets du Chap. IV de l'*Épitre aux Hébreux*, que j'ai mis dans ma Leçon du 1er Décembre 1851.

(2) T. II, p. 719.

trouve confirmé dans la *Dissertation sur la nature de l'Ame*, *et sur son état après la mort*, faisant partie du premier volume des *Dissertations* de ce savant Religieux (1). Les idées principales des Hébreux sur notre Dynamisme sont foncièrement les nôtres, quoique les langages respectifs soient différents.

« ARTICLE 1er. Distinction du Corps, de l'Ame et de l'Esprit. » — Après quelques mots touchant les sentiments des Anciens sur la Constitution de l'Homme, CALMET dit : « Ces sentiments » se remarquent non-seulement dans les Philosophes et dans » les Poëtes païens ; on les trouve même dans quelques anciens » Pères de l'Église, et dans des livres apocryphes qui ont eu de » l'autorité au commencement du Christianisme. Ces Anciens » donc distinguaient dans l'Homme trois substances directes : » le *Corps*, grossier, corruptible et matériel ; l'*Ame*, subtile, » déliée, et de la nature de l'air ou de la lumière ; et enfin, » l'*Esprit* ou l'*Entendement*, purement spirituel, et qui est » renfermé dans l'Ame comme dans un étui. »

La persuasion des deux Puissances Dynamiques humaines n'est point, dans la Bible, une opinion abstraite, isolée, spéculative : elle est liée au système général des idées et à la langue. — « L'Ame (*Force Vitale*), que l'Écriture appelle *Nephech* ou » *Nechameh*, ou même *Rouahh*, est attribuée aux Animaux ainsi » qu'à l'Homme. — Mais l'Esprit (*Rouahh*) mis tout seul, ou » (*Binah*) l'Intelligence, ou ces deux noms joints ensemble » l'*Esprit d'Intelligence*, ne s'attribuent jamais qu'à l'Homme. » Ainsi, voilà une Cause de l'Ordre Vital appartenant aux Animaux

(1) T. I, p. 160.

et à l'Homme, plus un Principe d'Intelligence qui nous appartient exclusivement.

Je remarque que, dans l'*Ancien Testament*, des instincts de l'Homme, qui ne peuvent point appartenir à l'Ordre Physique, sont aussi bien distincts de l'Intelligence. Par exemple, l'instinct génératif est séparé de la volonté mentale. L'inceste raisonné des Filles de Lot est accompagné d'une circonstance physiologique : « Elles donnèrent donc cette nuit-là du vin à boire à »leur Père; et l'aînée dormit avec lui, sans qu'il sentît ni quand »elle se coucha, ni quand elle se leva.... Elles donnèrent donc »encore cette nuit-là du vin à leur Père, et sa seconde Fille »dormit avec lui, sans qu'il sentît non plus ni quand elle se »coucha, ni quand elle se leva.....» L'aînée enfanta Moab. — La seconde enfanta Ammon. — L'ignorance de Lot signifie-t-elle autre chose, sinon qu'une fonction humaine s'est opérée sans la participation du Sens Intime?

Pendant l'été de 1852, M. l'Abbé Bouisset fit un voyage à Rome, dans l'intérêt de l'Église de Montpellier. A son retour, je sus que la distinction de *Basilique Mineure* accordée à cette Cathédrale avait eu besoin de divers titres honorables, entre lesquels paraissait dignement l'*Enseignement de l'École Médicale de Montpellier*. Dans une conversation que M. le Vicaire-général eut avec l'illustre Cardinal Mai, un des Hommes les plus savants de notre époque, l'Enseignement de notre Faculté fut rappelé assez longuement. Il ne s'agit pas seulement des services qu'il a rendus durant les siècles passés : son Éminence insista sur l'Enseignement actuel, sur son caractère spécial, sur son Principe de la Dualité du Dynamisme Humain. Loin d'y trouver

à redire, l'érudit Cardinal prononça, non sans quelque bienveillance, le nom de celui qui est à présent le Doyen d'âge de la Faculté, et qui, par conséquent, est celui qui a le plus longtemps travaillé au soutien de cette Doctrine. A ce sujet, il dit à son honorable Interlocuteur qu'il avait trouvé les éléments de notre Physiologie Humaine dans les Pères Grecs.

A l'époque où je reçus cette gracieuse communication, M. l'Abbé Martin eut l'inépuisable bonté de mettre entre mes mains un volume, qui est le Dixième Tome de la Collection intitulée : *Chefs-d'œuvre des Pères de l'Église*, *ou Choix d'ouvrages complets des Docteurs de l'Église Grecque et Latine : traduction avec le texte latin en regard.* L'ouvrage faisant partie de ce Volume, qui devait le plus m'intéresser, était un Traité de Saint Grégoire de Nysse, intitulé : *De Hominis opificio;* en français : *Traité de la formation de l'Homme.*

Ce Livre m'a vivement intéressé : j'y ai trouvé toutes les connaissances fondamentales de notre Doctrine de la Constitution de notre Être. Les notions essentielles de notre Dynamisme y sont explicitement présentées. La Force Vitale y est analysée avec une attention spéciale. On peut en faire la remarque, par exemple, dans le passage suivant, pris du Chapitre XIV :

« Du reste, si nous avons dit plus haut que l'Homme est » doué d'une triste vie, savoir : d'une *vie végétative*, dépourvue » de sensibilité ; puis d'une *vie sensitive*, qui est jointe avec la » première, mais qui *manque de la faculté de raisonner;* enfin, » d'une *vie raisonnable et complète*, qui est jointe avec les » deux autres et *possède seule le don précieux de l'Intelligence,*

» il ne faut pas conclure de nos expressions qu'il existe dans le » Corps Humain trois Ames différentes » (de natures égales en pouvoir) « contenues en quelque sorte dans leurs limites res- » pectives. L'Ame véritable, l'Ame complète, pour ainsi dire, » est essentiellement une, spirituelle, dépourvue de tout élé- » ment matériel, bien qu'unie à la matière par l'intermédiaire » des sens » (c'est-à-dire, par l'intermédiaire de la Force Vitale). « Or, toute substance matérielle étant soumise au chan- » gement et à l'altération, le mouvement pour elle est un » développement de sa nature tant qu'elle possède la Puissance » qui renferme sa Vie ; si, au contraire, elle perd cette Puis- » sance Vitale, le dernier mouvement qui s'opère en elle est » celui de la destruction. Ainsi, la Sensibilité » (Vitale, Asy- néidète, soit Æsthétique, soit Anæsthétique) « n'existe point » séparée de la Matière, ni l'Intelligence séparée de la Sensi- » bilité » (de la faculté Æsthétique Vitale).

On voit que l'Auteur, dont l'autorité est aussi grave qu'on puisse la désirer chez un Docteur, puisqu'il a été surnommé le Père des Pères, n'a pas craint de multiplier les *formes substantielles* autant que la Méthode Inductive l'exige, pour que les Causes correspondent aux différences essentielles des Effets.

Saint Grégoire revient à plusieurs reprises sur une proposition qui, selon moi, est un mode de la Dualité du Dynamisme Humain : je veux parler de l'Instinct Sexuel qu'il ne croit pas pouvoir être attaché à l'Essence Intellective. On sait que dans Saint Matthieu (1) on lit : « A la Résurrection, il n'y aura ni

---

(1) Chap. XXII, 30.

» mâle ni femelle ; mais les Justes seront, dans le Ciel, comme » les Anges de Dieu. » S'il en est ainsi, la Dualité du Dynamisme Humain est donc indispensable, car la *Sexualité* n'appartient pas à l'Ordre Physique, mais elle est liée à l'animalité, et même aux végétaux. C'est un attribut de l'Ordre Vital. La Vérité Religieuse se trouve donc ici d'accord avec la Philosophie, en tant que celle-ci établit la Dualité de notre Dynamisme.

Il ne faut pas s'attendre à trouver dans l'ouvrage de Saint Grégoire de Nysse des notions pathologiques médicales : par exemple, la théorie des Affections Morbides. L'Auteur n'en avait pas besoin, puisqu'il ne voulait décomposer l'Homme que pour démontrer la différence qui existe entre son Ame Pensante et les autres Causes d'ordres divers qui entrent dans ce système. Cependant il avait senti que les sources les plus capables de nous instruire sur ce qui accompagne l'Ame Pensante, sont, après la Théologie, les connaissances médicales. Aussi, c'est aux Livres des Médecins qu'il a puisé toutes les idées qui composent son dernier Chapitre, dont le titre est : « *Considération sur la structure du Corps Humain brièvement analysée et prise dans la Médecine même.*

La première moitié de l'année courante (1853) a vu paraître deux Livres remarquables, qui viendront à notre secours pour grossir le nombre des Défenseurs de notre Doctrine, et que le P. Ventura devra combattre en faveur de son Monothélisme Anthropologique. Ce sont : 1° *Histoire des Sciences Naturelles au moyen-âge, ou* Albert-le-Grand *et son époque, considérés comme point de départ de l'École Expérimentale ;* par M. Pouchet, Professeur de Zoologie au Muséum d'Histoire Natu-

relle de Rouen ; — 2° Saint PAUL *et* SÉNÈQUE, *Recherches sur les rapports du Philosophe avec l'Apôtre, et sur l'infiltration du Christianisme naissant à travers le Paganisme*; par Amédée FLEURY. Aucun de ces Auteurs n'a écrit dans l'intention de traiter une des deux Thèses opposées que notre Prédicateur met en présence; mais, en lisant ces deux savants Livres, je trouve des Autorités graves en faveur de notre Enseignement, dans des Chrétiens dont la Catholicité s'honore.

1° ALBERT-LE-GRAND, le Savant le plus illustre de son temps, appelé l'ARISTOTE du moyen âge, Évêque de Ratisbonne, Religieux de l'Ordre de Saint DOMINIQUE; Maître et Ami de ce même THOMAS D'AQUIN devenu plus tard *le Docteur Angélique;* Auteur d'une espèce d'Encyclopédie de son temps; dont les vertus lui ont mérité, après sa mort, de la part de GRÉGOIRE XV, ce premier degré de canonisation que l'on appelle *Béatification :* doit être rangé parmi les Théologiens qui ont professé le Principe de la Dualité du Dynamisme Humain. Il ne paraît pas que M. POUCHET ait pensé à chercher sur ce point de Philosophie la manière de raisonner de son héros; mais je ne crains pas de dire que de la suite logique de la Méthode d'ALBERT découle nécessairement la Proposition Doctrinale dont il s'agit.

Lisons d'abord un passage que je tire de la page 276. M. POUCHET parle du *Traité des Animaux* d'ALBERT-LE-GRAND, divisé en Vingt-six Livres. « Le Vingtième Livre, — dit-il —, » est consacré à réunir tous les détails relatifs aux éléments » fondamentaux de l'Organisme, et aux propriétés intimes qui » les dominent pour les élever à la Puissance normale. C'est là, » par conséquent, où l'Auteur développe la théorie de la Cause

» Formatrice, du *Nisus Formativus*, dont les mystérieux res-
» sorts sont peut-être destinés à rester éternellement voilés aux
» Physiologistes. »

Voilà donc l'admission d'une Puissance *mystérieuse*, par conséquent différente de tout ce que la Physique a pu nous présenter, dont l'Auteur ne peut penser et parler que suivant les règles de l'opération mentale appelée l'*Abstraction*. Cette Puissance ne peut pas être autre chose que la Force Vitale qui existe dans tous les Êtres vivants. Continuons le récit de M. Pouchet.

« Mais, avant d'embrasser l'étude des Animaux, Albert donne
» à notre Espèce le rang qui lui est assigné au milieu de la Créa-
» tion; il la sépare irrévocablement des premiers par une in-
» commensurable espace; et de cette manière, l'Homme, cette
» créature d'élite qui seule reçoit les ineffables mystères de la
» Foi, devient pour le Philosophe Chrétien le seul lien entre
» l'Homme et Dieu. »

Ce passage semble être la paraphrase d'une période d'Albert; mais il est utile de le lier avec le texte, où nous trouvons quelque chose de plus qui nous intéresse :

« *De proprietatibus autem Hominis præcipua est quam dicit*
» Hermes *ad* Æsculapium *scribens, quod solus Homo nexus est*
» Dei *et Mundi : eò quod Intellectum Divinum in se habet*, etc.
» *Per hunc aliquandò ita suprà Mundum elevatur* (1). »

Si M. Pouchet voulait dire que l'Homme est dans la con-

(1) Albertus Magnus, *De naturalibus proprietatibus Hominis et divinis :* Cap. V, p. 577.

dition des Anges, il ne parlerait pas autrement. Albert ne dit pas que tout l'Homme est *irrévocablement séparé* des Animaux par un *espace incommensurable.* Le titre dit que nous sommes liés avec eux par *les propriétés naturelles*, et que nous en avons d'exclusives *avec la Divinité.*

M. Pouchet ne voit d'autre lien entre Dieu et la Création que celui qui existe entre Dieu et l'Homme. Albert en indique un autre dont l'Homme est l'intermédiaire : *Solus Homo nexus est* Dei *et* Mundi.

M. Pouchet, occupé d'indiquer le génie d'Albert, établit une distance excessive entre cette belle Intelligence et celle des Naturalistes des temps modernes; et il ne croit pouvoir l'expliquer qu'en supposant la nécessité de la Foi Chrétienne. Je sais très-bien quelle est l'utilité d'une telle croyance pour séparer l'Homme d'avec les Bêtes; mais je soutiens que la Raison, fortifiée par les connaissances expérimentales, et surtout par celles que la Médecine nous fournit, suffisent pour exclure notre Espèce du Règne Zoologique.

« Ainsi donc, sur ce point, le Dominicain du XIII[e] siècle » surpasse certains Zoologistes de notre époque, qui se sont » efforcés de saper les plus nobles prérogatives de l'Homme » pour le niveler sur le patron du Singe (1). En cette circon» stance, il se montre même plus judicieux que Linnée, qui, » dans son *Systema Naturæ*, confond notre Espèce non-seule» ment dans le même ordre que l'Orang, mais encore dans le

(1) Bory Saint-Vincent : *L'Homme. Essai zoologique sur le Genre Humain*, Paris, 1836. — Dictionnaire classique d'Histoire Naturelle. Paris, 1827, T. XII, p. 265.

» même genre, en se contentant de nous imposer la consolante » dénomination d'*Homo Sapiens*, tandis que le disgracieux » quadrumane est appelé *Homo Sylvestris* (1). Étonnante aber- » ration d'un grand Génie, qui désormais ne devra plus trouver » d'imitateurs ! »

Il est étonnant que M. Pouchet n'ait pas remarqué que Buffon avait reconnu l'*Homo Duplex*, la Dualité du Dynamisme Humain par la seule Raison.

« Dans son œuvre, Albert a donc réalisé une immense » progrès. Là, pour la première fois, l'Homme se trouve » réellement apprécié à sa juste valeur, sous le double point de » vue de l'Organisation et de la Psychologie. L'Auteur le pose » comme le chef-d'œuvre de la Création, comme le dominateur » de la Vie Animale. Il entrevoit la distance infranchissable » qui le sépare des Animaux, qu'il ne considère que comme » des créatures purement matérielles, tandis que l'Homme seul » réunit en lui les deux essences opposées : la *Matière* et » l'*Esprit*. »

Je conçois que si dans l'Homme il n'y avait qu'un esprit et de la matière, jamais un Homme de sens n'aurait mis cet Être dans la catégorie des Bêtes. Il y a dans la vie bestiale des phénomènes qui démontrent la présence d'une Puissance qui n'est ni de l'Ordre Physique, ni de l'Ordre Intellectuel. Il est impossible d'y méconnaître une Cause unitaire, fusiforme, spontanée, douée de finalité, incapable de rendre compte de ses actions ni de leurs motifs. Cette Cause ne ressemble ni aux

(1) Linnée, *Systema Naturæ*. Hall., 1760, in-8°, T. I, p. 24.

Corps Inanimés, ni à l'Ame Pensante Humaine. M. Pouchet la connaît bien, puisqu'il la signale comme étant un *Nisus Formativus mystérieux*. Il la déclare *matérielle;* nous pouvons renvoyer la question de ce titre à l'époque où il s'agira de savoir s'il faut caractériser ainsi les Impondérables, auxquels bien des Auteurs n'osent pas donner de tels noms, quoiqu'on n'y reconnaisse ni l'harmonie unitaire, ni la finalité, ni la contingence des Causes Métaphysiques.

Comment Linnée, Bory Saint-Vincent et Lesson ont-ils pu associer l'Homme avec les Singes? Si dans l'Homme il n'y avait pour Dynamisme que de l'Intelligence, les Zoologistes n'auraient pas échappé au titre de Stupides; mais l'Homme possède en lui les *Propriétés Naturelles* des Animaux, comme dit Albert, c'est-à-dire le *Nisus Formativus* dont parle M. Pouchet. On peut concevoir que des Savants privés de la Foi, qui n'ont pas étudié le Dynamisme de l'Homme avec le scrupule et la profonde attention d'un Médecin, et qui sont prévenus des préjugés de leur temps et de leur rang, n'ont pas songé à distinguer l'Intelligence de l'Homme avec l'Instinct de la Force Vitale. L'éclipse Cartésienne de la Dualité Hippocratique du Dynamisme Humain, coïncidant avec l'Hypothèse Stahlienne, a pu faire tomber ces Naturalistes dans l'erreur d'une identité entre le Dynamisme de l'Homme et celui des Bêtes. L'incrédulité du siècle, jointe avec des observations singulières et exagérées faites sur les Orangs appelés *Anthropomorphées*, a été la cause de ce scandale, que le sage Buffon sut éviter. Je conviens qu'Albert-le-Grand avait un préservatif sûr dans ses sentiments religieux; mais ses connaissances expérimentales sur

la Force Vitale des Êtres Vivants, qui font partie des *Propriétés Naturelles* communes à l'Homme et aux Animaux, plus les différences entre l'Intelligence et l'Instinct, évidentes pour les Hommes sensés, impartiaux et attentifs, n'auraient-elles pas pu suffire pour le garantir ?

Quoi qu'il en soit, je trouve dans le rapprochement des traits réunis par M. Pouchet, pour nous faire connaître ce grand Personnage, les preuves suffisantes de sa conviction du Principe de la Dualité. Afin de compléter cette certitude, il faut savoir que, d'après diverses remarques de notre savant Analyste, Albert a été le premier Auteur des Lois de l'organisation des espèces, aujourd'hui nommées *Philosophie Anatomique*, laquelle n'a un sens qu'en la rapportant à la Doctrine des Forces Métaphysiques de l'Ordre Vital, agissant d'après les tendances de la Finalité. Est-ce que les phénomènes d'*Unité de composition*, de *Balancement des organes*, d'*Attraction de soi pour soi*, etc., sont des nécessités physiques de Mécanique, de Chimie, de Pneumologie des Impondérables ? Voilà des exemples de la Métaphysique particulière qui n'est pas celle de l'Intelligence.

2° Suivant une ancienne tradition, Saint Paul et Sénèque auraient été mutuellement en relation au sujet de leurs Dogmes moraux respectifs. De très-bonne heure il a paru des Lettres échangées entre ces deux Personnages, Lettres que les Chrétiens lisaient avec avidité. Des Lettres intitulées de la même manière existent encore dans la Bibliographie Chrétienne; mais on n'est pas sûr qu'elles soient celles que les Premiers Chrétiens se communiquaient. M. Amédée Fleury n'a négligé ni ces récits, ni ces Lettres, soit réelles, soit supposées; mais l'objet de son

Livre est plus substantiel et plus profitable que ne pourrait être la question de la véracité de cette correspondance : c'est de remarquer dans les écrits du Saint Apôtre et de l'illustre Philosophe païen les pensées morales et religieuses respectives sur les mêmes sujets, et les formes grammaticales dont les Auteurs se sont servis pour les exprimer, afin d'être en état de croire qu'en effet ces deux Auteurs ont pu se communiquer leurs idées. — C'est ce but du Livre que M. Fleury a exprimé dans son titre par ces mots : *Sur l'infiltration du Christianisme naissant à travers le Paganisme.*

Dans ce moment, la chose qui m'intéresse le plus au sujet de cette comparaison, c'est de voir comment ils avaient parlé du Principe de la Dualité du Dynamisme Humain, Principe dont je savais que l'un et l'autre étaient pénétrés. J'avais cité de Saint Paul, dans ma Leçon sur l'*Accord de notre Doctrine Anthropologique..... avec les Lois, la Morale publique et les Enseignements religieux prescrits par l'État*, un passage dont le sens physiologique est d'une clarté admirable pour la Constitution de l'Homme. — Dans mes Leçons sur la *Théorie des Passions* (1), publiées par la *Gazette Médicale* de M. Chrestien, j'avais eu occasion de citer Sénèque, dont le *Traité de la Colère* professe manifestement la Dualité du Dynamisme Humain et le Monothélisme du Dynamisme Bestial. Je devais donc m'attendre à voir d'autres rapprochements sur le même objet dans le Livre de M. Fleury. Lisons cette page 34 du Premier Tome :

« On dirait que les deux Écrivains sont convenus d'attaquer,

---

(1) Cours de Physiologie de 1850-51.

» avec une constance et une vivacité égales les appétits gros-
» siers ainsi que les voluptés charnelles. Tandis que l'un (SÉNÈ-
» QUE) déplore l'état de ces Êtres épuisés de débauches, qui,
» au début de la vie, *se précipitent dans la mort*, *véritables*
» *cadavres vivants*, tandis qu'il proclame que *s'abandonner*
» *à la mollesse*, *ce n'est pas vivre*, *mais être malade*, *mais*
» *être mort;* l'autre (Saint PAUL) qualifie la Femme dissolue *un*
» *Être mort vivant*. Ils se plaignent en termes identiques des
» entraves qu'apporte le Corps, par les tiraillements qu'il
» exerce sur l'Esprit, à la perception des vérités éternelles et
» à la pratique des vertus. *L'Homme*, *mortel qu'il est*, *n'est*
» *pas capable de faire concevoir les choses immortelles*. Voilà
» comment s'exprime SÉNÈQUE;.... c'est absolument le langage
» de Saint PAUL : *L'Homme est trop Animal pour comprendre ce*
» *qui tient à l'esprit de* DIEU. — De même la réflexion précé-
» dente de l'Auteur païen : *Nous avons à soutenir avec la*
» *Chair de rudes assauts*, présente, aux termes près, une par-
» faite analogie avec ce que dit l'Apôtre : *Je sens dans mes*
» *membres une autre Loi aux prises avec la Loi de mon Ame;*
» *c'est la Loi du péché qui me rend esclave et qui domine mon*
» *Corps*. Tous deux, en un mot, confondent leurs doléances
» sur la subordination de l'Idée à la Matière : l'Apôtre, en
» disant que *toute Créature est condamnée à gémir et à vivre*
» *dans les douleurs de l'enfantement... jusqu'à la Rédemption*
» *du Corps;* le Philosophe, en protestant, à son exemple,
» contre les liens du Corps *qui font le tourment de l'Ame*, *la*
» *pressent et la retiennent de tout leur poids*, *si la Philoso-*
» *phie ne vient la délivrer et l'élever de la terre au Ciel.* »

Je n'ai pas besoin de dire que ce Corps, qui, sans se corrompre chimiquement, ni se détraquer mécaniquement, accélère la mort de l'Individu par le désordre et par la volupté, qui est en combat avec l'Ame, qui la maintient dans un état de souffrance et la distrait des tendances salutaires et vertueuses; que ce Corps n'est point un Agrégat Inanimé, mais bien un Être Vivant, qui a ses penchants propres, souvent en opposition avec ceux de l'Ame Pensante, ou du moins en opposition avec ses intérêts. Ainsi, toute la *Medicina Mentis*, dont ces Auteurs s'occupent dans leurs écrits, parle d'un sujet qu'ils trouvent composé de deux Puissances Métaphysiques associées. Il s'agit toujours des propensions contraires d'un Principe d'Intelligence qui tend à s'élever vers le Ciel, et d'un Instinct qui demande des impressions voluptueuses sur les sens. Encore deux passages du livre de M. Fleury.

A la page 39 : « L'aspiration de l'Ame vers le Ciel, par oppo-
» sition à la vie grossière et matérielle, revient à chaque
» instant sous la plume de Sénèque. *Un jour viendra qui doit*
» *te débarrasser de cette sale et dégoûtante association que*
» *t'impose ton ventre. Élève-toi tant que tu peux vers ce*
» *sublime séjour*. L'antithèse, de même que le tour enthousias-
» tique *(sic)* de la pensée, appartient à Saint Paul, qui compare
» quelque part l'abaissement des *Ennemis de la Croix se faisant*
» *un Dieu de leur ventre*, à l'élévation des Ames pieuses *dont*
» *la pensée est dans les Cieux*. »

A la page 40 : « Ce qui appelle pour le moment notre atten-
» tion, c'est la mortification de la Chair professée par notre Sage,
» l'une des idées morales les plus véritablement chrétiennes

» que nous remarquions dans ses écrits. Le mot *Chair* lui-même,
» *Caro*, transporté avec son sens biblique, au milieu d'une
» phrase toute profane, à peu de distance des noms de Jupiter et
» des autres Dieux de l'Olympe, a justement étonné la critique.
» Nous venons de citer trois exemples de l'emploi de ce mot
» par SÉNÈQUE : *In vivis Caro morticina. — Cum Carne gravi*
» *certamen est. — Non me ista Caro compellet ad metum.* »

Il est certain que dans ces cas le mot *Caro* n'est employé ni dans un sens physique, ni dans un sens intellectif : il s'agit toujours d'une Puissance Vitale qui est capable de nuire à l'Ame Pensante, en la rendant triste, en l'exposant à des oppositions incertaines, en la portant à la crainte. Dans le sens de la Philosophie Naturelle qui procède à la recherche des Causes Invisibles, ce ne peut être ici qu'un Instinct Humain. Or, dans les maximes correspondantes de Saint PAUL, la Cause est exprimée par le mot de *Caro*.

De pareils Personnages s'entendant si bien par rapport au Principe de la Dualité du Dynamisme Humain, comment le P. VENTURA a-t-il pu se prononcer d'une manière si absolue en faveur d'une pure opinion opposée ?

LIX. Puisque la Morale Publique s'accommode du Principe de la Dualité; puisque l'Autorité Ecclésiastique ne croit pas devoir s'en mêler ; puisque des Théologiens du plus haut rang ont accepté cette pensée dans leurs ouvrages didactiques ; le P. VENTURA devait être ou moins impérieux, ou plus attentif à nous faire voir ses motifs de préférence dans une discussion depuis long-temps agitée contradictoirement.

J'ai fait mon humble confession, pour Moi et pour mes Confrères, de n'avoir pas assez consulté les Théologiens quand il s'agissait d'établir la Doctrine de la Constitution de l'Homme. Nous pouvons nous attendre à un pareil acte de repentir et d'humilité de la part du P. Ventura, d'avoir si impitoyablement condamné un point de notre Enseignement, sans avoir discuté la question avec des Hommes, ses Confrères en Théologie, qui avaient étudié médicalement la Nature Humaine.

Je n'ai ni l'intention ni le temps de mettre ici le tableau des Médecins Théologiens qui ont voulu s'inscrire en faveur du Principe de la Dualité du Dynamisme Humain. J'ignore si le labeur des recherches d'une Biographie spéciale de ce genre trouverait chez les Lecteurs un dédommagement suffisant; mais je ne puis pas m'empêcher de remarquer qu'il existe des Personnes, de cette double condition, dont l'éclat ou la dignité ne permettent à qui que ce soit de parler contre leur sentiment, sans leur en dire la raison. Je n'en citerai que quatre exemples, que je place par ordre chronologique.

Le premier est Levinus Lemnius, Hollandais, Auteur d'un ouvrage intitulé : *Occulta Naturæ Miracula*, en quatre livres. Il était né à Ziriczée en Zélande, en 1505. Il fut reçu Docteur en Médecine à Louvain. Il pratiqua l'Art dans sa patrie avec le plus grand succès. Ayant perdu son épouse, il se consacra au Sacerdoce, et fut fait Chanoine d'une grande Collégiale de Ziriczée. J'ignore s'il prit le grade de Docteur en Théologie, mais il est très-certain qu'il s'est pénétré de toutes les connaissances rationnellement attachées à ses dignités. Son *Anthropologie* est tout-à-fait Médicale, c'est-à-dire Hippocratique. Il ne

craignait pas d'enseigner les deux Causes actives renfermées dans le Corps vivant de l'Homme ; il contredit Saint CYPRIEN qui avait méconnu la Force Vitale, et, par contre, il trouve la Dualité de notre Dynamisme dans ce passage de Saint PAUL (1) : « *Caro concupiscit adversùs Spiritum, Spiritus autem adversùs » Carnem ; hœc autem inter se mutuò adversantur, ut non quœ- » cumque vult Homo, eadem faciat* (2). » J'entends très-bien ce qu'est une Chair vivante qui s'insurge contre l'Esprit, parce qu'elle est vivante et que sa tendance est contraire à la Raison ; je comprends tout cela quand je me rappelle l'envie de mordre des Hommes hydrophobes qui résistent à cet affreux appétit, et qu'en même temps je me souviens qu'il n'avait existé aucun combat interne semblable chez le Chien enragé, auteur des morsures contagieuses auxquelles ces malheureux ont succombé.

Un des Médecins les plus illustres dont l'Espagne puisse s'enorgueillir, est François VALLES, que les Savants appellent VALLESIUS, et qui, dans le *Dictionnaire Historique de* CHAUDON *et* DELANDINE, est nommé VALESIO, à l'imitation de MORERI et de NAUDÉ. Né à Covarruvias, village de la Vieille-Castille, il devint Professeur de Médecine à l'Université d'Alcala de Hénarez. Il fut élevé à la place de Premier Médecin du Roi PHILIPPE II, pour succéder à Louis MERCATUS. Extrêmement laborieux, profondément savant et plein de sagacité, il commenta plusieurs Traités de la Médecine antique, et spécialement des

(1) *Galat.* 6.
(2) *Occulta Naturœ Miracula :* Lib. I, Cap. XII.

Œuvres d'Hippocrate et de Galien. Sa manière d'interpréter ce dernier Auteur lui mérita le nom d'*Ame de* Galien. Outre ses nombreux ouvrages sur la Médecine Pratique, il composa un livre très-remarquable qui a pour titre : *De iis quæ scripta sunt physicè in Libris Sacris, sive de Sacrâ Philosophiâ*, où se trouvent beaucoup de choses relatives à la Science de l'Homme.

Le Chapitre qui se rapporte le plus à notre Doctrine de la Dualité du Dynamisme Humain, est le Quatrième, qui est l'ensemble des déductions que l'Auteur a pu tirer, sur cette matière, des Chapitres Premier et Second de la *Genèse*, et du XXXVII[e] de la *Prophétie d'*Ézéchiel. Je vais en traduire un passage, pour que l'on voie si notre Doctrine est différente de la sienne. Ne perdons pas de vue ce que le Personnage devait être sous le rapport de l'Orthodoxie. Il vivait en Espagne, à l'époque la plus fervente de l'Inquisition et des *Auto-da-fé*, et il était le Médecin de prédilection de Philippe II...! On peut penser d'après cela s'il était Catholique.

Selon le récit de la Création de l'Homme, « nous sommes » obligés d'assurer que l'Ame de l'Homme ne découle pas du » pouvoir de la Matière ; qu'elle n'en est pas inséparable, mais » qu'elle est une certaine substance incorporée, séparable et » immortelle; que cette substance est la *forme* du Corps et » l'Ame par laquelle l'Homme sent. Cependant nous ne sommes » pas pour cela tenus de dire que cette *forme* est *végétale ;* car » Moïse ne dit pas, à la manière d'Aristote, que les Êtres qui » végètent sont *vivants*, et que la Puissance de leurs actions est » une Ame ; mais, à la manière des Stoïciens qui se rapproche

» le plus du Sens commun de l'Homme, il appelle *Êtres Vivants* » seulement *ceux qui sentent et se meuvent*, et c'est pour eux » qu'il reconnaît une Ame constituant une *forme*. Les autres » sont pour lui des Êtres qui font des feuilles, qui produisent » des fruits, qui créent des semences différentes suivant leurs » espèces, mais il ne les nomme pas *vivants* (1). »

« D'après ces considérations, la Foi Catholique ne nous » ordonne pas de professer que la même Ame par laquelle » nous sentons, nous opérons des mouvements et nous formons » la pensée, est aussi elle-même le Principe de végéter, moins » encore de croire que cette même Ame est la *forme* et la pre» mière Puissance créatrice des parties appartenant à ce même » Corps, comme des os, des parties molles, des nerfs, comme » l'affirment plusieurs, qui ne craignent pas de considérer » comme une absurdité de supposer dans le même Agrégat plu» sieurs *formes*.

» Quant à moi, dirigé par une inspiration plus conforme à la » Raison et aux Oracles Divins, j'estime, je trouve qu'il est plus » congru, et j'affirme qu'il existe en nous, avant l'Ame (Pen-

(1) « *Tenemur itaque asserere Hominis Animam neque fluxisse ex ma» teriæ potentiâ, neque ab eâ esse inseparabilem, sed substantiam quam» dam incorpoream, separabilem, et in posterùm æternam, eamdemque » esse Corporis formam, et Animam quâ Homo sentit. Non tamen prop» tereà tenemur etiam dicere eam esse* formam vegetabilem; *non enim* » Moses, *more Aristotelico, vocat ea etiam, quæ tantùm vegetantur,* » viventia, *et eorum actum Animam; sed, more Stoico, qui et communi » Hominum sensui propinquior est, ea solùm* viventia *vocat, quæ sen» tiunt et moventur, eorum* formam Animam; *reliqua vocat virentia, et » producentia fructum, ac semen secundùm genus suum, non tamen* » viventia. »

» sante), des *formes* purement corporelles homogènes *(de » nature convenable à la nature du système)*, au moyen des- » quelles les os, les chairs, les nerfs diffèrent entre eux (si mes » sens ne me trompent pas), comme l'or, l'argent et le plomb ; » que quand ces *formes* sont convenablement *tempérées*, il en » résulte un ensemble approché de la perfection ; que ce *(tout » de formes)* est corporel, et doit être conçu comme une » *nature meilleure* (que j'aime mieux appeler ainsi que de la » nommer une Ame) par laquelle toutes les parties sont nour- » ries ; que tous les actes découlent de la Matière *(ainsi munie » de formes tempérées)* ; qu'après ces préalables, vient de l'ex- » rieur l'Ame, qui brille surtout par la puissance qu'elle pos- » sède de sentir et de penser (1). »

« Car il ne faut pas s'imaginer que le Corps Humain, dans » lequel Dieu a insufflé la Puissance (*ou le Dynamisme*) de la » Vie, fût une statue de terre glaise, et qu'à l'arrivée de cette

(1) « *Itaque Veritas Catholica non cogit nos asserere ipsam Animam » quâ sentimus, movemur et intelligimus, esse in nobis Principium vege- » tandi, nedùm et formam actumque primum ipsarum partium Corporis » homogenearum, ut ossium, carnis et nervorum, quod plurimi etiam » affirmant, putantes absurdum esse in eâdem substantiâ multas formas » ponere.*

» *Ego verò sequutus quod et Rationi magis consonum, et Divinis etiam » Oraculis, ut ego existimo, congruentius est, affirmo esse in nobis antè » Animam formas merè corporales homogeneorum, quibus ossa, carnes » et nervi differunt, non minùs profectò (nisi me meis sensibus credere » nolunt) quàm aurum, argentum et plumbum : his benè temperatis acce- » dere actum quemdam perfectiorem : corporalem eum quoque, et velut » naturam quamdam meliorem (ità enim placet vocare potiùs quàm » Animam) quâ nutriuntur : omnesque hos actus educi ex potentiâ ma- » teriæ. His postremò accedere extrinsecùs Animam, quæ nobis vim sen- » tiendi et intelligendi præstet.* »

» Ame Pensante, la statue fût devenue charnelle et osseuse. Il » n'en est point ainsi; ce que l'on doit penser, c'est que ce Corps » composé d'os, de nerfs, de chair et de peau, n'était pas sec, » aride, mais qu'il était végétant, jouissant des facultés des » plantes, néanmoins immobile et privé de la sensibilité; mais » qu'il a reçu tous les bienfaits de la Vie Humaine quand » l'Esprit y est entré.

» C'est ce qu'indique la *Vision d'*Ezéchiel (Ch. XXXVII). » Lorsque Dieu voulut montrer à ce Prophète la Résurrection » des Morts, il le plaça au milieu d'un champ couvert d'os secs, » desquels l'Esprit ne s'approcha point alors; Esprit qui, dans » d'autres circonstances, fournirait à tout ce qu'il faut pour l'ac- » tion de la Vie. Mais, préalablement, des os se sont approchés » d'autres os, chacun suivant les articulations qui leur conve- » naient; sur les os, les nerfs et la chair s'accrurent et végétèrent » dans les parties convenables; sur le tout s'étendit une peau » naturelle, et néanmoins ces Organes ne possédaient pas encore » l'Esprit. Enfin, l'Esprit pénétra ces Agrégats organisés, et » eux-mêmes exécutèrent la Vie Humaine et se mirent sur leurs » pieds. Ainsi, la Puissance Végétative des os, des nerfs, de » la chair et des autres parties, ne procède point de l'Esprit » Intellectif, qui provient d'ailleurs et qui est immortel; mais » cette Puissance provient des *formes* corruptibles et purement » corporelles qui impriment à la Matière des modes de disposi- » tion à l'Ame Pensante;... c'est pour cela que l'arrivée de l'Ame » n'expulse pas ces *formes* : elles demeurent avec elle dans ce » même lieu, comme ses servantes; elles la conservent autant » qu'elle le désire; et, par rapport au Corps, elles en servent

» la tempérie (*ou la crase*) et la formation (*vraisemblablement* » *les configurations de l'Espèce*) (1). »

Le Lecteur a pu se trouver arrêté un instant sur deux idées : 1° sur le parti qu'a pris VALLES de considérer la Force Vitale, d'une manière très-catégorique et absolue, comme une *Cause Corporelle, Matérielle.* A nos yeux, cette Corporéité n'est pas assez explicitement déterminée, pour que cette formule nous paraisse être nécessaire. Nous concevons jusqu'à un certain degré la différence qui existe entre un Corps et une Substance Intellectuelle; mais la notion que nous avons de la Force Vitale ne nous présente pas une idée concrète de sa nature. D'après ses effets, elle n'est ni de la Matière ni de l'Intelligence. Mais qu'est donc le fait de cette Cause agissante? Je ne puis pas plus

---

(1) « *Non enim intelligendum est illud Corpus Hominis, in quod spiravit* » DEUS *spiraculum vitæ, fuisse statuam quamdam luteam, eamque ac-* » *cessione illius Spiritûs factam esse carneam et osseam, sed Corpus* » *quoddam ex ossibus, nervis, carne et cute, non quidem aridis, sed* » *floridis et virentibus, immobile tamen adhuc et sensus expers : et hæc,* » *accedente Spiritu, recepisse.*

» *Indicat id* Visio EZECHIELIS (Cap. XXXVII). *Cùm enim vellet ei* DEUS » *ostendere Resurrectionem Mortuorum, dimisit in medio campi pleni aridis* » *ossibus, quibus non statim accessit Spiritus, qui virorem et reliqua omnia* » *præstaret, sed primùm quidem accesserunt ossa ad ossa, unumquodque* » *ad juncturam suam, et super ea nervi et caro ascenderunt (virescen-* » *tibus scilicet jam partibus), et extenta est eis desuper cutis, et adhuc* » *Spiritum non habebant, usquedùm ingressus est in eâ Spiritus, et* » *revixerunt, et steterunt super pedes suos. Itaque esse ossis, nervorum* » *et carnis, et earum partium viror, non præstatur ab Spiritu qui extrin-* » *secùs accedit atque immortalis est, sed à* formis *corruptibilibus et* » *merè corporalibus, quæ ad Animam quidem rationem habent disposi-* » *tionum Materiæ, et ob id Animæ accessione non tolluntur, sed simul* » *cum eâ manent hâc in re servientes illi, quòd servant, quam ea desi-* » *derat, in Corpore temperiem et formationem.* »

en concevoir l'essence, que celle des quantités irrationnelles ou sourdes, dont la réalité est incontestable, et dont il n'est pas possible d'exprimer numériquement la valeur. Les Forces Vitales sont divisibles et caduques : donc elles ne sont pas de l'Ordre Intellectif; elles sont spontanées, contingentes et douées de finalité : elles ne sont donc pas Corporelles. — Depuis quelque temps, on sent combien il est difficile de placer absolument certains Impondérables dans l'Ordre Physique ou dans un ordre matériel où il n'y aurait ni unité ni finalité. On a trouvé à propos de formuler les lois de ces Causes, et de les coordonner de manière à ce que l'on puisse en faire des sciences pratiques, sans s'imposer l'obligation d'en déterminer l'essence, jusqu'à nouvel ordre.

La seconde circonstance qui a pu causer le désir d'un renseignement, c'est l'expression d'une source *extérieure de l'Ame* Pensante, qui fait allusion à certaines opinions contradictoires non encore décidées du temps de Saint Jérôme : « Si Dieu crée » les Ames à mesure qu'il les unit aux Corps; ou si elles nais- » sent par la propagation, ainsi que Tertulien, Apollinaire » et une grande partie des Occidentaux le croient; en sorte que » comme le Corps naît du Corps, l'Ame naisse aussi de l'Ame. » — Saint Augustin était en suspens : l'opinion de la *Propagation* semblait l'emporter néanmoins, dans son esprit, sur celle de Tertulien, que Saint Jérôme aimait davantage. « Il penchait » quelquefois vers le sentiment de Saint Jérôme; mais il n'osait » l'embrasser, trouvant la difficulté d'expliquer le péché ori- » ginel dans ce sentiment (1). »

(1) Voy. la *Vie de* Pélage, *par le* P. Patouillet : p. 117 et suiv.

VALLESIUS était contemporain de Philosophes qui préféraient le Monothélisme Anthropologique au Principe de la Dualité, et il crut attaquer ses Adversaires dans ce même Livre, et spécialement dans le même Chapitre. La controverse nous présente un exemple de la polémique suivie au moyen de l'argumentation de la Théologie Scolastique, telle qu'elle était usitée à cette époque. Je n'ai pas cru devoir continuer ma traduction, parce que cette forme de la Dialectique est tombée en désuétude, et qu'on ne craint pas de la taxer d'ergoterie. Mais si le P. VENTURA avait pris le parti de descendre dans l'arène avec les Médecins, l'Archiâtre eût pu servir de provocateur au premier, et de modèle aux autres.

Pour troisième Adversaire à vaincre, que notre Censeur aurait dû combattre, je citerai Thomas WILLIS, Professeur de Médecine d'Oxfort, au temps de CHARLES II, et postérieurement Praticien très-distingué de Londres et Membre du Collége de Médecine de cette ville. Quoique ce grand personnage ne soit pas en tout un modèle à suivre, la Science lui doit très-considérablement. Il trouva dans sa famille une bonne éducation. Parti pour Oxfort à vingt ans, il eut à se louer de ses relations avec ses Condisciples. Ses études religieuses l'auraient dirigé vers l'État Ecclésiastique; mais la tyrannie de CROMWEL maltraita si cruellement l'Église et les Prêtres, qu'il se tourna vers la Médecine. La balance où il s'est trouvé pendant quelque temps entre les deux professions, avait été l'occasion de l'étude complète qu'il fit de l'Homme. Après en avoir connu la Partie Psychologique, il fut aussi consciencieux pour la recherche de la Partie Anatomique : on connaît la valeur de son *Anatomie*

du Cerveau. Mais celui qui veut être Médecin s'aperçoit bien vite que, dans l'Homme, il n'y a pas que l'esprit et les organes : il y trouva une Puissance d'un autre Ordre qui est commune à l'Homme et aux Bêtes. D'après cette considération, il chercha à la connaître dans les Êtres où elle n'est point enchaînée par l'Intelligence. Le résultat de ces recherches fut le Traité *De Animâ Brutorum*. La comparaison des fonctions de cette Cause avec les fonctions naturelles de l'Homme amena des notions utiles sur les caractères de la Force Vitale Humaine, et sur l'analyse de diverses maladies, qui seraient inexplicables sans la connaissance des deux Puissances qui animent notre Corps

L'éducation complexe que Willis avait reçue, nous fait connaître ce qui a manqué à celle des Organiciens nos contemporains, et nous fait apercevoir combien une institution *Libérale* est nécessaire pour l'acquisition de l'Anthropologie Médicale.

Mais la considération de la vie et des ouvrages de cet homme remarquable nous fait voir que, sans la rectitude de la Philosophie Naturelle publique, la Science demeure stagnante, malgré une application continuelle et une intention consciencieuse. Willis devenu Professeur de *Philosophie Naturelle* à Oxfort, lors du retour de Charles II, aurait dû, ce nous semble, donner à l'Anthropologie une impulsion rapide et durable, au profit de la Médecine ; mais il ne sut se servir convenablement ni de ses connaissances sur la Constitution de l'Homme, ni de la position de sa chaire : pourquoi? C'est sans doute parce qu'il ne comprit pas le *Novum Organum;* que, nonobstant ses connaissances sur l'Ame des Brutes, et les notions générales sur

l'Ordre Vital qui devait en découler, il fut saisi par l'esprit Cartésien d'hypothèse généralement répandu ; qu'après s'être préservé du baroque *Mécanisme des Animaux*, il accepta en principe et en pratique la maxime de Descartes : que *comme dans la Nature il n'est pas possible d'atteindre aux Vérités réelles de la Causalité, il faut se contenter de leur apparence, et regarder comme identiques* ce qui s'est fait véritablement et ce qui a pu se faire. Ainsi, la Philosophie Naturelle, appliquée à l'Anthropologie, est encore demeurée dans ce triste état près de cent vingt ans. Willis était resté, assez souvent, aussi arbitraire dans ses théories que Van Helmont et François Sylvius. Il a fallu Barthez pour appliquer rigoureusement le Baconisme à la Physiologie Humaine, Science maîtresse de la Médecine.

Mais, au milieu de ces excentricités, Willis est resté constant dans la Doctrine Hippocratique de la Constitution Humaine. Ce principe s'est fortifié par ses liaisons intimes avec un Professeur de Théologie son collègue : ils ont dû se maintenir ensemble par les notions qu'ils tiraient de leurs sources respectives. Ce Professeur était Henri Hammond, homme très-célèbre surtout par un savant Commentaire sur le *Nouveau Testament*. Willis cite une proposition textuelle de son Ami touchant le Dynamisme Humain. Après avoir fait mention des Anciens qui ont eu des sentiments assez rapprochés du sien, en tant que cela se pouvait, en écartant de la Science ce que la Foi Chrétienne a joint à la Science Naturelle, il dit : « A ces » suffrages, ajoutons celui d'un Professeur de Théologie, le » Docteur Hammond, notre Ami, qui, expliquant le texte de

»l'Épître Première de Saint Paul aux Thessaloniens (1), aux »mots : *votre Esprit*, *votre Ame*, *votre Corps*, dit que »l'Homme est composé de trois parties, savoir : 1° d'un »*Corps*, où l'on distingue la chair et les membres; 2° d'une »*Ame Vitale*, qui est animale et sensitive, *Ame Vitale* qui est »commune à l'Homme et aux Brutes; 3° et d'un *Esprit*, c'est-»à-dire de l'*Ame Raisonnable*, créée primitivement de Dieu, » qui est immortelle, et qui doit retourner à Dieu (2). »

Des Médecins aussi consciencieux, aussi désireux de connaître les vérités tant naturelles que révélées, ne meritaient-ils pas, de la part des Théologiens, de vraies Conférences libres, quand il s'agirait de propositions controversées; et une suspension de jugement, quand il y aurait incertitude et qu'il n'y aurait pas de péril à la demeure? Des Conférences de ce genre ne seraient-elles pas autant dans l'intérêt de l'Enseignement Théologique que dans celui de l'Enseignement Médical?

Enfin, un coup-d'œil pour le quatrième exemple que j'avais annoncé. Qu'on se souvienne bien du motif pour lequel je présente des hommes graves, dignes d'une grande considération : ce ne sont pas des Autorités réunies pour affermir la Doctrine; il s'agit seulement de faire voir que la Doctrine par nous enseignée est celle de personnes très-avancées dans la Science Théologique; que, par conséquent, la discussion de la question est étrangère à tout scandale, et que tout Monothélite doit être modeste, en songeant ce que sont certains de ses Adversaires.

(1) *Thess.* : Cap. V, v. 23.
(2) *De Anim. Brut.* : Cap. VII.

J'ai sous mes yeux un Livre de Médecine écrit en castillan, et qui a pour titre : « *Idioma de la Naturaleza, con el qual » se enseña al Medico como ha de curar con acierto los morbos » agudos.* » — « Langage de la Nature, dans lequel le Médecin » apprend ce qu'il lui convient de faire pour le traitement des » maladies aiguës. » — Qu'est la *Nature* dont il s'agit ici? C'est la *Nature Humaine* d'Hippocrate. — Qu'est ce Langage? Ce sont les symptômes que les pulsations des artères nous présentent dans les divers cas des maladies aiguës, symptômes qui deviennent les signes des modes actuels de la Force Vitale affectée.

Mais encore, la Nature dont il s'agit ici exprime-t-elle une Cause métaphoriquement désignée comme une existence spéciale, mais réellement supposée comme une modalité? Voici comment l'Auteur du Livre s'explique sur cette matière : « Cette » Nature, peu d'Hommes la connaissent, quoique tous parlent » d'elle. Dieu la plaça dans la *chaleur innée* et dans l'*humidité » radicale* des Mixtes, comme dans un trône où elle réside pour » gouverner et conserver les Corps. Cette chaleur innée et cette » humidité radicale sont une matière extrêmement subtile, dans » laquelle Dieu imprima une lumière, qu'il créa dès le com» mencement, avec les lois nécessaires pour la Propagation, » pour la Nutrition et la Conservation des Mixtes, sans qu'elle » puisse cesser d'opérer suivant les conditions de ces lois, sans » qu'elle fasse défaut en aucune des choses auxquelles Dieu » avait prescrit leurs manières d'agir. Cette Nature est une » Entité physique et réelle, Principe de toutes les existences » naturelles, et de tous les mouvements et actions des Corps. »

— « *La Naturaleza pocos la conocen, aunque todos hablan » de ella. Dios la colocó en el cálido innato y humedo radical » de los Mixtos, como en trono en que reside para gobierno » y conservacion de los Cuerpos. Este cálido innato y humedo » radical es una materia sutilísima, en que* Dios *imprimió una » luz, que desde el principio crió con las leyes necesarias para » la Propagacion, Nutricion y Conservacion de los Mixtos, sin » que pueda dexar de obrar segun ellas, ni faltar à cosa » alguna de las que* Dios *ordenó que exercitase. Es una Entidad » fisica y real, Principio de todos los entes naturales y de » todos los movimientos y acciones de los Cuerpos* (1). » — A cette définition est lié un certain nombre d'Autorités.

Cette manière d'exprimer la Force Vitale de l'Homme n'est pas la nôtre. La formule Barthezienne est plus correcte que toute l'autre ; mais, sans chicaner sur la rédaction, convenons que la Nature dont il s'agit est dans le fond celle d'Hippocrate et celle de notre Faculté.

Mais qui est l'Auteur qui a fait un tel Livre, et qui a parlé de cette manière touchant la Nature Humaine Hippocratique, c'est-à-dire touchant la Force Vitale partie du Dynamisme de l'Homme ? Je vais l'apprendre au Lecteur, en continuant de transcrire le reste du Frontispice. On se souvient que le titre est *Idioma de la Naturaleza, etc.* — « *Descubierto por el Doctor » D. Francisco* Solano de Lucques, *en su Libro, que dió á luz » pública, intitulado* Lapis Lydos Apollinis. *Nuevamente com- » pendiado, añadido é illustrado por el Doctor Don Manuel*

(1) *Libro Primero; Preliminar II*, p. 28.

» Gutierrez de los Rios, *Presbitero*, *Medico en Cadiz*, *Doctor* » *del Claustro de la Universidad de Sevilla*, *Protonotario Apos-* » *tolico*, *Dignidad de la Santa Iglesia de Roma*, *amante de la* » *Salud publica.— Con licencia.— En Madrid... Año de* 1790. »

Que pourrais-je désirer de plus pour que le Public ne pût pas avoir le moindre doute sur l'Orthodoxie de l'Anthropologie de Montpellier, et spécialement sur celle du Principe de la Dualité du Dynamisme Humain enseigné dans notre Faculté ? Chacun des titres de cet Auteur suffirait, à la rigueur, comme certificat de Catholicité...... Sujet de Sa Majesté Catholique ; à la fois Prêtre, Médecin et Docteur du Cloître de l'Université, Protonotaire Apostolique, Dignitaire de l'Église Romaine.... que de qualités ! Après cela, nous voyons une licence, une permission de publier, qui, m'assure-t-on, est le résultat d'un examen scrupuleux, tel qu'on l'aurait fait pour l'ouvrage d'un inconnu à qui l'on ne devait aucun ménagement. C'est dire que le Dualisme Hippocratique de notre Physiologie Médicale n'est en rien suspecte au Catholicisme.

Voilà quels sont les Hommes contre la science desquels on s'élève magistralement dans une Chaire Sacrée, sans s'être donné la peine de discuter leurs raisons.

LX. La Définition Bonaldienne de l'Homme est une expression claire, simple et heureuse du Principe de la Dualité du Dynamisme Humain, qui est une des vérités naturelles les plus importantes du fondement de la Médecine, vérité sans laquelle je ne conçois pas la possibilité de rédiger une Médecine Scientifique. Il y a long-temps que je me sers de cette définition,

quand il faut énoncer les premières propositions des Éléments. J'ai été contrarié quand j'ai connu que le P. Ventura avait dit dans la Chaire d'une grande Paroisse de Paris, et assuré au Monde entier par l'impression, que cette même Définition est *radicalement fausse.* J'ai dû examiner le dispositif et les considérants de cette sentence, et je n'y ai rien vu qui pût m'instruire. D'après cela, mes convictions restant toujours les mêmes, ma liberté théologique sur ce point n'étant nullement restreinte, mes droits et mes devoirs professoraux ne pouvant pas plus varier que la conscience, je n'ai rien changé aux formules de mon Enseignement.

Cependant une déclaration aussi solennelle doit produire un effet dans ce que Saint Augustin appelait la *Cité de Dieu.* Je sentais combien il importait de rassurer les Fidèles sur ce sujet, mais quel moyen avais-je pour m'adresser à eux? Non-seulement les Auditeurs de l'Amphithéâtre de notre Faculté ne sont pas ceux de la Magdeleine de Paris, mais encore les Lecteurs du P. Ventura ne sont guère les miens, et, grâce aux Conférences du célèbre Théatin, ils le seront encore chaque jour de moins en moins, si la Providence ne s'en mêle pas. J'attendais tout de cette Puissance Infinie; mais comme sa Justice est quelquefois tardive, je m'armais de résignation.

J'ignore si des Médecins élevés à notre Faculté, ou des Théologiens persuadés d'un *combat entre une Chair vivante contre l'Esprit*, tel que Saint Paul l'a décrit, se sont adressés à cette même Providence, pour demander que la réparation fût complète. Nous ne sommes pas dans la position où était la Cour de Louis XIV, où les événements heureux inattendus étaient

attribués aux prières d'une Ame innocente qui demandait le bonheur de la France toute réunie dans son Chef. Lorsque, dans l'Oraison Funèbre de la Reine MARIE-THÉRÈSE d'Autriche, BOSSUET a voulu faire connaître le pouvoir de la Prière adressée à DIEU, et les dispositions justes et saintes du Cœur d'où elle doit partir, il parle ainsi de la piété de cette Princesse, et des grâces qu'elle impétrait : « Quand tout cédait à LOUIS, et que » nous crûmes voir revenir le temps des miracles, où les mu- » railles tombaient au bruit des trompettes, tous les Peuples » jetaient les yeux sur la Reine, et croyaient voir partir de son » oratoire la foudre qui accablait tant de villes. » — Mais, soit que les prières aient été secrètes, soit que la Providence exerce spontanément la Justice distributive, la Réparation a été faite à notre grande surprise. Une Prédication solennelle pour une Octave entière de la Pentecôte a été prononcée à Montpellier, dans l'Église des Pénitents-Blancs, par un Docteur en Médecine, Docteur en Théologie Catholique, gradué dans la Faculté des Sciences, Professeur de Philosophie, Prêtre, Vicaire-Général de Paris....... Je n'ai pas besoin de dire que ce Prédicateur est M. l'Abbé BAUTAIN, car je ne pense pas qu'il y ait plusieurs Prêtres à la fois décorés de tant de titres et de tant de célébrité. Le sujet général de ces huit Sermons se rapportait aux règles de la Vie Éternelle ou *Surnaturelle* de l'Homme, en tant que la première portion de cette Vie, qui se passe sur la terre, puisse répondre aux désirs que nous avons touchant la seconde. L'Orateur a souvent eu lieu de rappeler la Constitution de l'Homme; il n'a pas pu la montrer autrement que ne nous la manifestent la Science Naturelle, et surtout la Médecine. Si la

Religion y a fait apercevoir des traits qui n'étaient pas à la portée de l'observation, elle n'a jamais été en opposition avec les propositions de notre Anthropologie. Ainsi, nous avons entendu désigner distinctement, dans l'Homme, la Dualité de son Dynamisme; une Puissance analogue à celles qui animent tous les Êtres vivants de la Nature; plus une Ame Pensante, d'une nature différente, qui, malgré des ressemblances métaphysiques avec plusieurs caractères de la Force Vitale, s'éloigne d'elle par ses fonctions, par ses facultés, par sa progression, par sa destination, et même par sa destinée. C'est tout ce qu'il nous fallait pour l'apologie de la Définition Bonaldienne, et pour celle de notre Enseignement.

Une des choses les plus importantes de l'Anthropologie Médicale a été, dans notre Enseignement, d'élever la Thérapeutique au rang des Sciences, sans jamais avoir recours à l'hypothèse. La peine que nous avions prise de démontrer toutes les Analogies Métaphysiques qui existent entre la Force Vitale Humaine et l'Ame Pensante, a trouvé sa récompense dans l'avantage que nous avons eu de justifier les Méthodes Thérapeutiques, et de les reconnaître naturellement comme des déductions de notre Physiologie Humaine. De très-bonne heure on a dit que l'Hygiène et la Vertu étaient inséparables; en effet, *Hygiès*, en grec, veut dire également santé de la Force Vitale, et bonne conduite de l'Ame Pensante. Une pareille homonymie se trouve dans le mot *Eubios*.

Je l'ai déjà dit, à toutes les époques de la Médecine, le mot *Affection* a servi à exprimer les passions morales et les modes morbides vitaux. On pouvait, d'après cela, présumer une ana-

logie entre ces phénomènes, et un parallèle suivi a confirmé ce soupçon. La Thérapeutique usuelle des Passions, fondée sur l'observation, l'expérience et la réflexion, est un art rationnel dont se servent la Législation, la Morale Publique et les Bonnes Mœurs. — La Thérapeutique des Maladies de l'Homme, tirée de l'observation et du hasard, a été long-temps une pratique peu rationnelle, presque toute empirique, jusqu'à ce qu'on fût parvenu à bien déterminer les ressemblances qui existent entre la Force Vitale de l'Homme et son Ame Pensante, sans perdre de vue les graves différences qui démontrent la non-identité de ces Puissances, et en se préservant du Monothélisme Anthropique où STAHL était tombé. Dans les lieux où la Constitution de l'Homme et l'analyse de son Dynamisme sont imparfaitement connues ou bien rejetées, la Thérapeutique Médicale, toujours empirique, est appelée une Science Physique, parce que la plupart des moyens employés sont de l'Ordre Physique, et que la Puissance à laquelle ils sont adressés est considérée comme un ridicule Être de raison. Mais, chez nous, la Thérapeutique des Maladies Humaines est une Science pratique qui appartient principalement à l'Ordre Vital. Il est vrai qu'en cherchant dans les Ordres extrêmes qui nous sont bien connus, les analogies propres à nous conduire à travers les sentiers inconnus, nous avons trouvé, dans la pathogénie, dans la marche, dans la résolution spontanée et dans la Thérapeutique des Passions, ce qui pouvait mieux nous diriger dans la recherche des indications et dans celle des Méthodes de traitement. Ne cherchons pas en ce moment à déterminer, dans la résolution des Passions, si l'initiative part de la Force Vitale, ou si elle

part de l'Ame Pensante : il nous suffit de savoir que la résolution, tant spontanée qu'artificielle, de la Passion, a la plus grande analogie avec la résolution, tant naturelle qu'analytique, de la Maladie Vitale. J'ai fait le spécimen d'un parallèle entre la Thérapeutique des Passions et la Thérapeutique des Maladies, dans ma Lettre à M. Donné (1).

Mais, enfin, comment M. l'Abbé Bautain est-il parvenu à instruire le Public de tous les rangs, en insinuant dans les esprits la réfutation de l'assertion que le P. Ventura a proclamée en Chaire contre la proposition de feu M. de Bonald, qui est la même qu'une des vérités fondamentales de notre Enseignement? Comment s'y est-il pris, sans s'élever contre un Confrère, sans substituer de pédantesques arguments scientifiques à des exhortations évangéliques convaincantes et onctueuses?

Notre Orateur, qui non-seulement reconnaît le Dynamisme Humain aussi bien qu'Hippocrate et Saint Grégoire de Nysse, mais encore est pénétré de la réalité des combats que Sénèque et l'Apôtre des Nations ont signalés entre la Chair et l'Esprit, a trouvé le moyen de lier dans les besoins de l'Intelligence Humaine deux intérêts puissants, fort différents en dignité, mais fort analogues par la ressemblance de leurs soins respectifs. L'un de ces intérêts est l'amour de tous les avantages de la Vie *Naturelle*, et l'autre est l'amour de tous les avantages de la Vie qu'il appelle *Surnaturelle*, et qui est celle qui n'aura pas de fin. — L'Ame Pensante aime son existence, sa

---

(1) *De la Nécessité de créer dans chaque Faculté de Médecine une Chaire de Philosophie Naturelle Inductive.* IIIe Lettre adressée à M. Donné. — Montpellier, 1846, in-8o.

santé, la combinaison de certaines sensations, des jouissances sociales : voilà sa Vie Naturelle. — Quand elle est persuadée de l'existence future, son amour se partage entre celui de la Vie Naturelle et celui de la Vie Surnaturelle, qui est continue avec la Naturelle.

Les deux Vies sont continues. La Naturelle est la première en date ; l'Intelligence ne peut la soigner que lorsque la Raison est développée. La Surnaturelle commence lorsque la grâce des Sacrements et ensuite celle de la Foi s'établissent. Ces deux Vies ne sont pas seulement continues, mais encore la Naturelle entre dans la seconde, si l'on me permet de le dire, par une sorte d'intus-susception, jusqu'à ce que la Mort Naturelle laisse à la Vie Surnaturelle une continuation d'existence seule, infinie, qui lui a été promise, et dont le mode sera réglé d'après le résultat des épreuves de la durée terrestre.

L'affaire essentielle de l'Intelligence est donc de gouverner les intérêts de ces deux Vies. La Vie Naturelle de l'Homme ayant commencé comme celle de tous les Êtres Vivants, les procédés de l'existence, de la santé, du bien-être, dont l'origine provient de la nature et des instincts de la Force Vitale, ont fourni à l'Ame Pensante l'apprentissage expérimental de l'art de conduire l'Homme durant toute la durée temporaire. Le Sens Intime a trouvé, dans un parallèle entre la Force Vitale et l'Ame Pensante, les analogies entre leurs fonctions et la non-identité de leurs natures. L'Entendement a donc pu recevoir de la Vie Naturelle des notions précieuses sur la manière dont elle doit se conduire dans l'intérêt de la Vie Surnaturelle.

Comme la mission de Prédicateur était ici digne de diriger,

vers les intérêts de la Vie Surnaturelle, des Auditeurs parfaitement instruits des besoins de la Vie Naturelle, il crut devoir porter leur attention sur les ressemblances des deux Vies, afin que l'une leur servît d'exemple et de modèle pour l'autre. Il leur montra la naissance, le développement, l'éducation, les infirmités, les maladies, les affections, les dangers, la Prophylactique, la Thérapeutique de la première, pour leur faire apercevoir dans la seconde une nouvelle naissance mystique, un développement selon la grâce, une adolescence à laquelle répondait un Art Analeptique Spirituel; puis des indispositions morales, des langueurs religieuses pour lesquelles il fallait une Hygiène préventive; l'apparition des Passions de tous les genres, qui sont les maladies, les affections, les dangers de Vie Surnaturelle, maladies dont il importe de connaître les causes, la théorie, les tendances, les terminaisons, les indications; les méthodes de traitement, toujours efficaces pour les malades confiants et dociles, mais impuissantes pour les insouciants et les rebelles.

Ce parallèle, fait avec moins de justesse que d'habileté, a produit tout l'effet désirable. L'Orateur, familier avec la Langue Médicale, sut rendre très-intelligibles et agréablement pittoresques les faits de Spiritualité que les Ascétiques expriment en des termes trop abstraits. Il profita du tact exquis dont il est doué, pour aller aussi loin qu'il le pouvait, sans blesser le goût, dans l'emploi des mots techniques de l'Anthropologie; il savait qu'il s'adressait aux Habitants d'une ville essentiellement Médicale, dans les salons de laquelle l'Idiome de cette Langue est à peu près compris même par les Femmes. Sans guère

quitter le ton d'une discussion élégante et animée, il dut beaucoup instruire et plaire, puisque l'Auditoire fut toujours aussi remarquable par la qualité que par la quantité. Il fut toujours aussi Catholique que le Médecin de PHILIPPE II ; mais comme c'était sans affectation ni provocation, des Chrétiens de toutes les Communions vinrent l'entendre. Trop instruit dans la Doctrine de la Constitution de l'Homme pour n'être pas pénétré de l'Idée Hippocratique, il la professa sans aucune intention, n'imaginant pas qu'il soit possible de l'arrêter sur ce point. Plusieurs Ecclésiastiques ont suivi assidûment ces Sermons. MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE les a entendus presque tous, et après le dernier, repondant aux adieux que l'Orateur avait faits au Public, il lui adressa des paroles éloquentes, d'autant plus mémorables, qu'en sortant de cette bouche elles suffisaient pour la récompense et la consolation du Prédicateur, et que, pour l'Auditoire, elles formaient une autorité irréfragable en faveur de la Science.

Les Notabilités de la Compagnie des Pénitents-Blancs le jugèrent ainsi. Un banquet fut arrêté pour le lendemain, afin d'avoir l'occasion d'exprimer au Prédicateur la reconnaissance qu'il avait inspirée. Ces honorables Frères chargèrent M. DE BOUSSAIROLLES de lui témoigner les sentiments intimes qu'ils avaient pour sa personne. Ils voulurent que le Doyen des Médecins-Enseignants de Montpellier, quoique étranger à la Confrérie, fût à la gauche de M. BAUTAIN ; et, vers la fin du repas, M. l'Avocat ESTOR, dans un remercîment solennel, déclara que la Station de l'Année 1852 serait marquée par le souvenir d'un acte d'union manifeste de la Religion avec la Science, et l'on

sait que la Science dont il s'agit est celle qui est enseignée dans notre Faculté.

Je ne pouvais pas voir avec indifférence un événement qui était un témoignage de considération publique, pour une École dont je fais partie, plusieurs fois injustement attaquée, et récemment montrée au doigt par quelqu'un de qui nous étions en droit d'attendre une approbation. Ma satisfaction interne est d'autant plus légitime, que je suis entièrement étranger à la succession des Causes Morales de ce même événement, et que je me suis borné à faire des vœux tacites pour la manifestation d'une vérité selon moi capitale; j'ai pu m'attendre à cette propagation, en éprouvant en moi cette prophétie instinctive, proverbialement exprimée par ces mots, que *toujours*, *tôt ou tard, la Raison a raison.*

LXI. Un acte aussi solennel, qui juge implicitement le Principe de la Dualité du Dynamisme Humain, est une sorte de triomphe en faveur d'un Enseignement suspecté; cette éclatante déclaration doit suffire pour que la Faculté se dispense de toute apologie. Mais la Science ne se contente pas d'une telle justification : elle veut que l'objection soit anéantie, afin que personne ne la reproduise. L'argument contre la Définition Bonaldienne de l'Homme est notre barricade; il ne suffit pas d'en chasser les constructeurs; il faut la démolir, pour que des ennemis ne puissent pas s'en servir.

Dans la seconde Conférence, intitulée : *La Raison Catholique des Siècles Chrétiens*, le P. Ventura cherche à établir une définition de l'Homme. Avant d'arriver à celle qu'il se propose

d'attaquer, il se sert de lemmes, ou de propositions préparatoires, qui doivent servir à son argument. Entre ces propositions, j'en trouve que je ne puis pas accepter. En voici quelques exemples :

« Tout ce qui existe dans l'Univers n'est qu'*Esprit ou Ma-* » *tière*, ou *Matière et Esprit*, *unis ensemble* (1). » Voilà une Proposition Cartésienne, contre laquelle s'élève toute la Philosophie Expérimentale. Si *Esprit* veut dire *Principe d'Intelligence,* il n'y a dans le monde que l'Ame Pensante, et les Corps inanimés, et les Plantes et les Animaux, ne sont que des machines.

Si *Esprit* signifie tout *Dynamisme vivifiant*, ou une *Ame Stahlienne*, l'*Esprit* de l'Homme est dans les conditions de celui des Animaux et des Plantes.

L'Orateur accepte tout cela. Car, pour chercher ce que sont les Agrégats appelés *uns*, il distingue deux espèces de *composés :* le composé *artificiel*, et le composé *naturel, substantiel*, dont le Principe d'Unité est l'*Esprit,* puisque l'Homme est le type de l'Unité. Pour continuer les exemples de l'Unité, il dit : « C'est ainsi qu'est *un* un Arbre, une Brute, un Homme. »

Il est donc évident que le Principe de l'Unité des corps *unitaires* est l'*Esprit,* et que l'*Unité* de l'Homme, de la Brute et de la Plante est encore l'*Esprit.*

Il faudra bien que le P. VENTURA reconnaisse des *Esprits* de natures fort différentes dans des espèces si diverses.

On voit donc que l'Orateur n'a pas la moindre idée de l'Ordre

(1) Page 140.

Vital, distinct de l'Ordre Physique et de l'Ordre Intellectuel. Et quel moyen y a-t-il de s'entendre, touchant la Constitution de l'Homme, si l'on omet la considération de ces sortes de Causes?

Est-ce l'*Esprit* ou l'Ame Pensante qui est le *Principe d'Unité* commun de l'Arbre, de la Brute, de l'Homme, dont parle le P. VENTURA? Non, sans doute. De ces trois Êtres, il n'y a que l'Homme qui soit capable de faire des sermons. Le *Principe d'Unité* qui les met tous trois dans la catégorie des Êtres Animés, pour les distinguer des Corps Inanimés, est d'une autre nature : c'est celui qui opère la naissance, l'accroissement, la nutrition, la réaction motive, irritative, tuberculeuse, etc.; la génération, la maladie, la guérison spontanée, la vieillesse, la mort; mais qui est incapable d'écrire, de discuter, de faire de la polémique.

Ce n'est donc pas l'*Esprit*, l'*Ame Pensante* qui ait le pouvoir de rendre *uns* les Agrégats Corporels d'espèces si différentes. Il faut reconnaître un Dynamisme Animateur, d'un autre ordre, dans lequel on trouve, outre ces aptitudes, celle de se diviser en portions devenues unitaires. L'Ame Pensante en est incapable; la Force Vitale présente ce pouvoir, à des degrés différents, dans tous les Êtres Animés, sans en excepter l'Homme. Ne parlons pas des boutures des Plantes; mais rappelons que, dans les Animaux, on voit tous les jours un membre séparé de l'entier vivant, répondre à des excitations par des actes d'irritation qui obéissent aux réactions unitaires du segment : actes d'irritation complètement étrangers à tout Principe d'Intelligence. Tout le monde sait aujourd'hui que chez certains Ani-

maux, spécialement chez le Polype d'eau douce, les segments réagissent en se complétant, et en devenant autant d'entiers nouveaux qu'il y a eu de tronçons.

Quelle est la Conclusion la plus naturelle de ces faits? Il me semble que c'est la suivante : il y a, chez tous les Êtres Vivants, une Cause Vivifiante qui est le Principe commun de leur Unité; Cause unitaire qui, quoique primitivement indivise, est néanmoins divisible; mais, chez l'Homme, il existe un autre Principe d'Unité, naturellement et absolument indivisible, qui est l'Ame Pensante. — Cette Conclusion, qui est antérieure à HIPPOCRATE, et qui est si claire dans l'*Ancien Testament*, paraît au P. VENTURA une supposition contraire au bon sens; car, pour nous amener à son Monothélisme, il taxe ainsi d'avance la proposition implicitement renfermée dans la Définition Bonaldienne : « Mais » la Raison Philosophique, qui a voulu marcher seule, ne te» nant aucun compte du langage de l'Humanité, du sens com» mun, qui est le langage de la Nature et de la Vérité, a » répondu d'une autre manière à cette grande question : *Qu'est-» ce que l'Homme?* »

Je n'entends rien à ce langage : Est-ce que la Raison Philosophique a pris à tâche de *ne tenir aucun compte du langage de l'Humanité et du sens commun?* Est-ce que distinguer une Ame Pensante d'avec une Force Vitale Naturelle et Instinctive, est marcher *contre le sens commun?* Est-ce que confondre les Dynamismes des Plantes, des Bêtes et de l'Homme en une seule Cause Animatrice, et appeler cet amalgame *Esprit*, sont les caractères *de la Nature et de la Vérité?* Encore une fois, je ne comprends rien à cette manière de raisonner.

Continuons de voir l'attaque dirigée contre la Raison Philosophique. « *Qu'est-ce que c'est que l'Homme?* Elle a répondu : » L'Homme, composé d'Ame et de Corps, n'est *un* que d'une » manière *morale impropre et accidentelle.* » — Je ne sais pas sur quelle idée de cette proposition porte la censure. Quel qu'en soit l'Auteur, on ne peut pas méconnaître qu'il avait en vue de distinguer la Science Physique d'avec la Science Métaphysique particulière. Puisqu'il reconnaît deux substances différentes, une Ame et un Corps, d'ordres radicalement distincts, il a pu dire : L'Ame Humaine et le Corps ne sont pas réunis par une attraction aveugle et nécessaire, analogue à celle qui opère la cristallisation en sel, lors de la rencontre d'un acide et d'un alcali; mais cette union temporaire, dont la durée est la *Vie*, obéit à des lois d'un ordre autre que l'Ordre Physique : il n'y a pas une nécessité aveugle et infaillible, mais une convenance relative à un but ou moral ou vital. L'événement n'est pas venu *ratione entis*, mais *ratione moris;* non pas selon les lois de la Physique, mais suivant celles des Ordres Métaphysiques. Or, je ne vois pas ce qui nous empêcherait de parler ainsi, dans ce sens : ni la Philosophie Inductive, ni la Foi Chrétienne ne me le défendent.

« Pour Platon, l'Homme n'est qu'un *Esprit* qui a pour appen» dice le *Corps. Aiebant*, — dit Cicéron en parlant des Platoni» ciens —, *appendicem Animi esse Corpus*. Ce qu'un Philosophe » Catholique de nos jours *a répété* avec plus d'élégance et de » grâce, mais non pas avec plus de vérité, en disant : L'Homme est » une Intelligence servie par des Organes. L'une de ces définitions » vaut l'autre; elles sont toutes les deux radicalement fausses. »

Dans ce trait, il faut remarquer deux idées : 1° la *répétition* ou le plagiat de la Définition de PLATON; 2° la *fausseté* de la Proposition Doctrinale.

1° D'abord, je suis bien surpris que le P. VENTURA trouve dans la Définition de BONALD une *répétition* de celle de PLATON. J'y trouve, moi, une grande différence. La formule de celle de PLATON rappelle une des hypothèses favorites de ce Philosophe, savoir : la persuasion où il était que les Ames sont les premiers Êtres de la Création; que, par conséquent, un Agrégat Vivant est tel en vertu d'une Ame antérieure qui l'a formé. Cette opinion a été soutenue surtout dans le Dixième Livre *Des Lois de* PLATON. « Il me paraît, — dit un interlocuteur de ce Dialogue —, » que presque tous ces Philosophes ont ignoré ce que c'est que » l'Ame, et quelles sont ses propriétés. Il n'ont pas vu qu'en » tout le reste, et surtout quant à l'origine, elle est un des » premiers Êtres qui ait existé, qu'elle a été avant les Corps, » et qu'elle préside plus qu'aucune autre chose à leurs divers » changements et combinaisons (1). » — Si PLATON a dit que dans l'Homme *le Corps est un appendice de l'Ame*, il n'est pas possible qu'il l'ait fait dans l'intention de donner une définition de l'Homme : il s'entendait trop en définitions, pour qu'il eût voulu désigner ainsi l'Homme, puisque cette formule appartient à tous les Êtres Vivants, d'après son idée générale. Or, cette opinion, objet capital de cette proposition, se trouve-t-elle *répétée* dans la Définition moderne que j'ai acceptée, com-

---

(1) Traduction de DACIER, dans la *Bibliothèque des Anciens Philosophes*. Paris, 1771, in-12 : T. VII, p. 236.

mentée et consacrée dans mon Enseignement? Non certes; une pareille hypothèse n'est nullement soupçonnée dans la phrase que je défends. Ce n'est pas que je veuille rejeter la haute pensée de PLATON, qui est une manière d'énoncer dans la Nature l'Ordre Intellectuel et l'Ordre Vital, réunis dans une notion commune, comme est l'opposition de la catégorie des Causes Métaphysiques avec celle des Causes Physiques, opposition établie par BACON : mais la pensée du Philosophe Grec, qui est l'antériorité de l'Ame au Corps, n'entre pour rien dans la Définition du Philosophe Français.

2° Examinons maintenant l'idée de fausseté que le P. VENTURA trouve dans la Définition dont il s'agit. Afin d'apercevoir le fond de sa pensée, continuons la tirade. « Pour PLATON aussi, » et plus tard aussi pour DESCARTES, l'Ame n'est unie au Corps » que comme le *moteur* est uni au *mu*, comme le *batelier* est » uni à son *bateau :* union, comme vous le voyez, M. F., la » plus éphémère, la plus accidentelle, la plus vaine qu'on puisse » imaginer; car le *principal* et l'*appendice*, le *maître* et le *serviteur*, le *moteur* et le *mu*, le *batelier* et le *bateau,* ne sont » pas *un*, mais *deux;* ce qui, par rapport à l'Homme, est » complètement faux, *l'Ame et le Corps étant unis à l'Homme* » *d'une manière* SUBSTANTIELLE. »

Pesons toutes les Propositions de PLATON, de DESCARTES, de BONALD, que le P. VENTURA rejette comme fausses, et cherchons à trouver dans sa période quelle est l'idée avec laquelle il prétend tout abattre.

Est-il bien vrai que PLATON et DESCARTES ont dit que l'Ame n'est unie au Corps que comme un *moteur* à un *mu?* Des hommes

de cette gravité n'auraient vu dans l'Homme qu'une substance mouvante qui en met une autre en mouvement! Si cela est écrit, je ne puis en connaître le vrai sens qu'en lisant, d'un bout à l'autre, le texte de la composition où une telle phrase a été placée. Sans l'enchaînement d'idées formant une pensée entière, une telle Proposition serait insignifiante.

Mais supposons qu'un Interlocuteur fût en contestation avec un autre, sur la question de savoir si le Matérialisme est plus ou moins sensé que le Spiritualisme, je ne serais pas surpris que le Spiritualiste dît à son Adversaire : Tout ce qui est corporel dans l'Homme, est inactif, immobile, incapable de mouvement spontané; l'Ame qui l'habite est le *moteur* de cette instrumentation *mue*. Mais cette assertion, qui doit certainement faire partie de l'histoire de l'Homme, peut-elle être taxée de *fausseté radicale?* Je ne la trouverais indigne ni de Platon, ni de Descartes : elle ne pourrait blesser qu'un Matérialiste enragé.

Une chose qui m'étonne, c'est que le P. Ventura se plaise à prendre pour une proposition positive, directe, naturelle, une proposition figurée, rédigée en similitude, en allégorie ou en métaphore. Il en arrive que, quoique la proposition tropologique soit instructive et agréable grâce à la fiction, et ne trompe personne, notre Censeur a l'air de prendre ces figures au sérieux et à les signaler comme des faussetés. Il a certainement trop d'esprit pour ne pas savoir la valeur de ces tours de Rhétorique; mais est-il permis en Polémique Scientifique d'altérer ainsi la valeur des expressions, lorsqu'en conscience on sait très-bien à quoi l'on doit s'en tenir?

Suivant lui, l'image du *batelier* et de son *bateau*, considérés comme l'Ame Humaine qui gouverne son Corps, est, ainsi qu'on vient de le voir, une *proposition fausse*, parce que le batelier et le bateau sont *deux*, et que l'Homme, composé de l'Ame et du Corps, est toujours *un;* et ce mot d'*un*, employé en diverses acceptions, est le pivot d'une argumentation dans un Sermon Chrétien.

En lisant le *Traité de l'Ame* d'Aristote, j'ai remarqué une comparaison incomplète entre la destination d'un passager dans un navire, et celle de l'Ame Humaine dans l'Agrégat Vivant, où elle remplit sa mission morale. Quand j'ai voulu entreprendre mes Leçons sur la Doctrine de l'Alliance des deux Puissances du Dynamisme Humain, j'ai profité de l'idée du Philosophe : j'ai assimilé l'Homme exécutant sa vie à un vaisseau de l'État qui fait un voyage de long cours : ce Vaisseau, voguant dans les mers, est un grand Agrégat qui vit, se dirige lui-même, se conserve, fait diverses actions, dont les unes sont dans son intérêt, les autres dans l'intérêt de l'État qui l'avait envoyé. Cette mission est comme une Vie Humaine. Ce grand corps est mu pour un Passager qui est chargé de ses intérêts propres et de ceux de ses commettants, mais qui ne connaît ni la construction du navire, ni l'art de le mettre en mouvement, ni celui d'en conserver la substance, les parties élémentaires, les agrès, etc. La construction, la mise en mouvement, la conservation intime, sont du ressort d'une Puissance collective que nous appelons l'Équipage. Pour le voyage, il faut un accord entre le Passager et l'Équipage. Mais comme l'Équipage et le Voyageur sont distincts, et que, par conséquent, ils peu-

vent différer entre eux en moyens, en intérêts, en tendances, le voyage peut présenter des accidents, des physionomies, des sinistres, des péripéties, des terminaisons, des catastrophes : l'Histoire d'un Périple a de la ressemblance avec la Vie Humaine. J'ai donc pu indiquer une analogie entre le Vaisseau voguant et l'Homme, puisque l'Homme est, par son Agrégat Corporel, un Navire; par son Ame Pensante, un Passager préoccupé de ses projets, de son ambition, des missions qui lui ont été confiées; par sa Force Vitale et ses fonctions biotiques, un Équipage dont les intérêts, combinés avec ceux du Passager, donnent à sa durée des événements éventuels, où se trouvent les faits de tous les Ordres, tantôt Physiques, tantôt Vitaux, tantôt Intellectuels, tantôt Mixtes, de diverses manières.

Aucun de mes Auditeurs ne s'est trompé sur la valeur de cette similitude; personne n'a cru que je voulais donner à chacun des Éléments de l'Homme une existence indépendante, libre, qui pût aller et venir, changer de maître, user de l'avantage des substitutions, etc. Personne n'ignore les limites de toute comparaison en Logique et en Rhétorique. On nous comprend et la Doctrine se répand. Cependant, si le P. Ventura le savait, il crierait *haro!* sur mes Leçons. Il trouverait tout cela radicalement faux, et attaquerait cette Philosophie Inductive avec autant d'éloquence que les Matérialistes ont employé de bouffonnerie contre le Vitalisme.

Mais quelle est donc l'idée qui doit le mieux faire connaître l'Homme, dont l'expression serait sacramentelle, et qui saurait expliquer toute la Vie Humaine? Le Lecteur l'a vu à la fin du

passage que je viens de transcrire : « L'Ame et le Corps étant » unis dans l'Homme *d'une manière substantielle.* »

Quelle est donc la valeur de l'expression : *Manière Substantielle?* Dans le cas actuel, elle veut dire que l'Ame dont il s'agit n'est pas une qualité, un mode d'être du Corps, une modification accidentelle de cet assemblage d'Organes; mais qu'elle est une vraie Substance qui, dans la vie, est unie avec le Corps, et qui peut en être séparée après la mort. Cette acception du mot *Substance* est opposée au Matérialisme, dont l'essence est de considérer l'Intelligence comme une modalité d'un état anatomique du Cerveau. Quiconque déclare qu'il y a incohérence et incommensurabilité entre Pensée et Propriété de la Matière, et qu'il est logiquement forcé de reconnaître une Cause Substantielle autre que le Corps, est *ipso facto* Spiritualiste ou Anti-Matérialiste.

Quiconque s'est aperçu de la différence qui existe entre le Cadavre et l'Homme Vivant, reconnaît que le second est pénétré d'une Cause de vie et de pensée qui s'est dissipée au moment de la mort. Mais s'il veut réfléchir sur la pénétration réciproque de ces deux Substances, il s'arrête par l'impossibilité de connaître, ni même d'imaginer comment des Êtres si différents par leurs natures, soit visibles, soit invisibles, ont pu s'unir. Ce que les Êtres Corporels lui ont appris sur le mélange de ces Êtres Inanimés, sur les attractions des masses, sur l'affinité des molécules, sur la distinction d'une composition et d'une combinaison, n'a pas la moindre relation avec ce qui se passe dans l'union d'une Ame Pensante et d'un Corps. Les Chrétiens, en méditant sur l'union du Verbe et de l'Homme, ont désespéré

de la représenter par des mots capables de rappeler des idées concrètes : ils se sont contentés de signaler un fait réel, incomparable, qui ne s'est passé que dans l'Homme, lorsque des *formes* substantielles si disparates se sont unies dans une personne humaine : ce mot est celui d'*Union Hypostatique*. Je ne trouve pas le moyen de formuler autrement la jonction de l'Ame Pensante avec le Système Humain vivifié.

Ainsi, l'expression *Union Substantielle* de l'Ame et du Corps chez l'Homme n'exprime qu'un fait incontesté dans l'immense sphère des Intelligences qui repoussent le Matérialisme, sans nous donner aucune idée sur le mode de cet ensemble unitaire.

Que fait donc l'idée de l'*Union Substantielle* par rapport à la Constitution de l'Homme, à la nature de cet Être, aux connaissances capables de nous éclairer relativement aux intérêts de sa Santé, et à celles qui se lient à la Morale, tant sociale que religieuse?

De bonne foi, cette idée, exprimant la Substantialité d'une Cause essentiellement différente de la Substance Corporelle, et non autre chose tant qu'elle n'emporte pas avec elle d'autre notion, est stérile par rapport aux intérêts multiples dont je parle. Une Substantialité *sui generis* est le résultat du sens le plus ordinaire. Je sais bien qu'elle est inséparable de la Médecine, de la Morale, de la Théologie Naturelle, de la Religion Croyante; mais elle ne les engendre pas nécessairement. Quand on a reconnu que le Principe de l'Intelligence doit avoir une existence spéciale, différente de toutes les autres Causes qui tombent sous nos sens, ou par elles-mêmes, ou par leurs effets, il faut acquérir d'autres pensées pour former la Science Pra-

tique Médicale, la Science Pratique Morale, la Science Pratique d'une Théologie complète et aimante. DESCARTES était bien convaincu de la Substantialité de l'Ame Humaine et de son union avec le Corps; cela ne l'a pas empêché d'imaginer une Médecine fictive, sans usage. GALIEN était convaincu de la Substantialité de l'Ame, mais il la croyait mortelle. LUCRÈCE était bien sûr de la réalité d'une Ame Humaine Pensante, et il s'est élevé contre les Organiciens de son temps; cependant son Poëme n'en a pas moins été une insurrection continuelle contre toute idée religieuse.

M. DE REMUSAT a dit, peut-être trop brièvement, que la persuasion de la *Substantialité* de l'Ame Humaine ne nous apprend rien, ni sur sa nature, ni sur sa durée, ni sur le mode de l'union de cette Substance avec le Corps. Plus on y pense, plus on est surpris que le P. VENTURA ait mis tant d'importance à cette formule. Il est à croire que son esprit a joint à ce mot non-seulement toute la Psychologie, et tout ce que la Foi nous promet sur la destinée de l'Ame Pensante : mais s'il voulait réfléchir sur la signification radicale et usuelle de ce terme, il verrait que tout le monde la reçoit, excepté les Matérialistes, qui s'obstinent à professer une *Foi* opposée à la *Science* de la Substantialité. Il verrait peut-être que si elle n'est pas exprimée dans les Propositions Doctrinales, c'est parce qu'elle est trop vulgaire pour avoir besoin d'être nommée.

Il importe maintenant d'examiner comment le P. VENTURA a cherché à prouver que la Définition Bonaldienne de l'Homme est *radicalement fausse*. Il prétend bien que cette *fausseté* est pareille à celle des propositions doctrinales de DESCARTES, de

Platon et d'autres, dans lesquelles on ne trouve pas articulée la pensée de l'Union *Substantielle* de l'Ame et du Corps ; mais on vient de voir la valeur de ce mot tel que les Lexiques nous l'apprennent. Notre Censeur lui donne une signification beaucoup plus vaste. Ce n'est pas dans un Sermon qu'il a pu construire tout son argument fondé sur ses idées de la Constitution : nous le trouverons ailleurs. Mais, en attendant, regardons quelle est l'idée d'après laquelle il croit avoir rencontré la *fausseté radicale* de la Proposition Bonaldienne.

A la page 140, il dit : « Or, à la question : *Qu'est-ce que c'est* » *que l'Homme?* le Genre Humain entier a répondu : L'Homme » est un composé, non pas artificiel, non pas accidentel, mais » substantiel, de l'Esprit et de la Matière, de l'Ame et du Corps, » de manière que ces deux Substances ne forment dans l'Homme » qu'un seul composé, un seul individu, une seule personne. »

Je m'imagine que le Genre Humain, livré à lui-même, a été formé de gens qui pensent et d'ignorants ; que les ignorants ont répondu *ab hoc et ab hâc*, ou suivant une fantaisie, ou de manière à dire : *Ego verò contrà ;* que les hommes sensés et de bonne foi ont dit que l'Homme, loin d'être homogène, est un composé de substances très-diverses, de substances prodigieusement différentes ; que l'Homme n'a pas été fait artificiellement par l'Intelligence Humaine ; que non plus ses éléments n'ont pas été réunis par la nécessité de la cristallisation, ni par le hasard ; que tout a été fait par une Intelligence Supérieure ; que chez l'Homme, comme dans tous les Animaux, le Corps, semblable à de la terre, est uni à un Dynamisme Animateur ; que ce Principe Animateur, qui est celui de l'irritation, des mouve-

ments de circulation, des fluxions, des maladies, des inflammations, doit avoir une grande analogie partout, puisque Louis XVIII a réuni, dans la même Académie de Médecine, les Médecins et les Artistes Vétérinaires; que le Principe de l'Intelligence a été reconnu être d'une nature fort différente de celle de la Matière, puisque l'Autorité a créé une *Académie des Sciences Morales et Politiques*, sans doute parce que la Puissance qui fait les Lois, conserve la Religion, crée l'Encyclopédie, ne doit pas être une de celles dont on s'occupe à l'Académie des Sciences et à l'Académie de Médecine; que l'Homme ne porte ce nom que lorsqu'il est complet; que les productions humaines, où l'on est très-certain que l'Ame Pensante ne réside pas, sont appelées *Monstres* et non pas *Hommes;* que tout Individu manifestement pourvu de l'Ame Pensante est appelé *Homme*, quelque informe que puisse être l'Agrégat Matériel.

La Proposition Bonaldienne contient-elle une idée qui infirme quelqu'une de ces notions? « L'Homme est une Intelligence » servie par des Organes. » J'ai beau y chercher, ou une erreur, ou une pensée hasardée, ou l'omission d'une idée nécessaire à un caractère analytique : je n'y sais rien trouver de répréhensible.

Il ne s'agit pas de signaler l'Être par des caractères extérieurs comme les Naturalistes les demandent : la question roule sur la *nature* de l'Homme, afin qu'elle réponde à l'explication de l'histoire de sa vie connue.

Le Peuple a répondu à ce qu'a dit le Psalmiste : *N'imitez pas le cheval et le mulet qui n'ont point d'Intelligence.* Mais des Savants s'appliquent à professer que les Animaux et l'Homme

sont tous foncièrement de même nature ; que leurs actions dépendent d'un même Dynamisme, c'est-à-dire de l'Intelligence exprimée par les besoins.

La définition : *L'Homme est un Animal raisonnable*, peut suffire à quiconque préfère l'avis de David à celui des Naturalistes, et qui, préoccupé de la destinée future de l'Homme, voit avec indifférence ses intérêts temporels. Le Médecin-Citoyen ne peut pas se contenter d'une connaissance aussi superficielle, et dont le seul caractère distinctif soit contesté dans une sphère très-considérée. Il a besoin d'un signalement qui fasse apercevoir dans l'Être l'élément dominant de toute la Nature, qui subordonne assez les autres éléments au premier, pour que cette subordination concoure puissamment à ce signalement ; enfin, qui nous permette de distinguer, entre ces éléments, les divers intérêts qu'il nous importe de soigner suivant leurs besoins respectifs.

La Définition Bonaldienne semble avoir été faite spécialement pour la Médecine ; elle nous présente l'Homme tel que nous avons besoin de le connaître. Elle a, de plus, le mérite de renfermer implicitement les réalités vulgairement connues, et de ne rien énoncer qui soit contestable. En disant ce que j'y vois, c'est dire que j'y cherche vainement la *fausseté radicale* dont le P. Ventura l'accuse.

Le premier élément que l'Auteur présente est une *Intelligence :* c'est donc une substance, et non une qualité.

Le second élément est l'Ensemble des Organes : autre substance.

Est-il nécessaire de dire que ces deux éléments substantiels sont unis ? Non, puisque l'Homme n'est présenté que comme

un Agrégat. Cet Agrégat est formé de deux substances ; mais comme l'une des substances est une Intelligence douée de volonté, et que personne n'ignore que cette Intelligence ne peut pas abandonner l'autre substance spontanément, le sens le plus commun nous apprend que toutes deux sont unies, attachées ensemble, quoique cette union substantielle incontestable nous soit inconnue en elle-même. La réalité de l'union est à l'abri de tout problème. La séparation des deux substances est inévitable, et néanmoins l'Intelligence est incapable d'opérer un divorce volontaire. Les conditions physiques de cette union, les variétés de ces conditions, l'étendue de l'union par rapport à la totalité de la Substance Corporelle, les limites de cette même étendue, et les changements accidentels qui peuvent survenir dans le même Individu, dans le cours de son existence, sont des connaissances spéciales que les Agents de l'Art cherchent à fixer par de longues expériences. Ces connaissances sont trop spéciales pour qu'elles puissent entrer dans une définition générale. Néanmoins, il n'est pas mal que le Public ne considère pas l'union de ces deux substances comme celle de deux substances qui, chimiquement réunies par combinaison, sont liées molécule pour molécule.

Mais un objet de la plus grande importance, dans la Définition Bonaldienne, est de présenter le Système des Organes comme une substance collective, vivifiée ainsi que celle des Animaux privés du Principe de l'Intelligence, avec cette différence que, chez les Animaux, la vivification est suffisante pour exécuter toute la Vie Naturelle de l'Individu ; tandis que, dans l'Espèce Humaine, la vivification du Système Organique

est bornée à exercer les fonctions immanentes, les fonctions naturelles, les fonctions instinctives, et à rendre des services au Principe de l'Intelligence, où résident les sources de la fonction de la Vie, qui appartient à l'Homme seul.

Cette vérité, acquise par la Philosophie Expérimentale, et conservée spécialement par les Médecins, est du plus grand intérêt. Elle est pour nous si importante, que si nous l'ignorions, nous ne concevrions pas la possibilité de faire de l'Art Médical une vraie Science. Or, je ne puis pas croire qu'une connaissance aussi étroitement liée aux besoins de l'Humanité paraisse une superfétation dans une Définition de l'Homme.

Est-il moins important de connaître cette vérité quand il s'agit de savoir, sous les rapports moral et religieux, si l'Homme et la Bête sont dans les mêmes conditions relativement à leurs mœurs respectives. Le Dynamisme de l'Animal est-il identique avec celui de l'Homme ?

Feu M. de Bonald a rendu autant de services à la Science, à la Médecine et à la Morale, qu'à la Religion, quand il a mentionné le servage des Organes vivifiés en faveur de l'Intelligence. Ce qu'il a dit est l'expression de ce fait. « Quand l'Homme » naît, il est muni d'un Système d'Organes; le Principe de son » Intelligence est profondément ignorant, et il est aussi inca- » pable de se servir de ses instruments, qu'il l'était de les fabri- » quer. — Les besoins du nouveau-né sont pressants, et la » raison qui les appréciera et qui sera en état de les satisfaire, » n'existera qu'après plusieurs années. Cependant les Organes » ont exprimé ces besoins; ils ont remué les entrailles de ceux » qui voulaient le conserver, et quand les moyens de secourir

» le malheureux ont été à la portée du Corps Organisé qui les
» demandait, les Organes s'en sont servis de concert, pour
» retenir dans cette demeure l'Esprit Intellectif pour lequel elle
» avait été faite. Voilà pourquoi des muscles pectoraux qui
» avaient entrepris le jeu alternatif de l'inspiration et de l'expi-
» ration, se sont joints avec ceux du larynx et de la face, pour
» opérer un vagissement propre à éveiller et intéresser la mère
» ou celle qui en tient lieu. Voilà pourquoi un mamelon appli-
» qué sur les lèvres de l'enfant a été promptement embouché
» par les lèvres et par les muscles correspondants, et pour-
» quoi les lèvres et les muscles buccaux ont exécuté une succion
» continue, au moyen de laquelle est venue couler la liqueur
» qui devait alimenter la créature. Cette attraction ne suffisait
» pas: avant que le lait parvînt à l'estomac qui doit le digérer,
» il fallait qu'il traversât une gorge étroite d'où partent des
» chemins par où l'aliment pouvait, ou se perdre, ou devenir la
» cause d'une suffocation mortelle. Des muscles nombreux, dont
» la Volonté sera le propriétaire quand la Raison saura vouloir,
» sont provisoirement à la disposition d'une *forme substan-*
» *tielle*, automatique, vitale, régente durant la minorité de
» l'Ame Pensante; forme puissante qui opère une déglutition
» dont l'admirable mécanisme rivalise avec l'Intelligence la plus
» exercée, afin que le lait n'incommode ni les caisses tympa-
» niques des oreilles, ni les fosses nasales, et qu'il ne vienne
» pas obstruer mortellement le conduit aérien du larynx et de
» la trachée. La synergie de ces actions musculaires prouve
» l'Unité de la Cause Agissante, mais purement Instinctive, qui
» supplée à la future Intelligence. »

Est-ce qu'il n'y en a pas assez pour reconnaître dans l'Homme la Puissance Vitale Instinctive, pareille à celle des Animaux, et essentiellement différente de l'Intelligence Humaine? Faudrait-il ajouter quelque chose pour prouver que cette Puissance Vitale n'est pas une faculté propre à l'Ame Pensante, comme les Partisans de l'hypothèse *Animisme* ou *Stahlianisme* aiment à le supposer? Il n'est pas difficile de les détromper. Il n'y a qu'à leur citer la vie, d'un ou de plusieurs jours, observée sur des nouveaux-nés qui sont venus entièrement dépourvus d'encéphale. De pareilles monstruosités ne nous permettent pas même de soupçonner la présence de l'Ame Pensante.

En supposant que des obstinés voulussent feindre un doute sur l'absence du Principe de l'Intelligence, afin de terminer la contestation, il n'y aurait qu'à rappeler les Monstres Acéphales, dont une partie du corps a été imparfaitement fabriquée. De ces Monstres Acéphales il faut remarquer surtout celui que fit connaître au Monde Savant, dans la première moitié du dernier siècle, un homme célèbre par ses travaux en Anatomie, par ses efforts pour le perfectionnement de la Doctrine *De Usu Partium*, par ses recherches sur la Tératologie, et par sa délicatesse relativement à la Conscience Religieuse, qu'il mit sous la direction de l'illustre Bossuet : je veux parler du Danois Winslow, Neveu de Stenon. Le Monstre qu'il présenta à l'Académie des Sciences de Paris, en 1740, était « un Enfant sans tête, sans col, sans » poitrine, sans cœur, sans poumons, sans estomac, sans foie, » sans rate, sans pancréas, sans une partie des premiers intes- » tins. » Dans cet *Enfant* on voyait, comme j'en suis certain par le dessin qui en est resté, une grande portion de figure humaine,

dont les extrémités pelviennes, les parties génitales externes, les pieds, quoique estropiés, ne peuvent appartenir qu'à l'Homme. Dans cette même représentation, on voit une création d'organes dont l'emploi nous est bien connu, l'ombilic, le cordon ombilical et ses vaisseaux, plusieurs veines du bas-ventre, la vessie, l'ouraque, les reins, les uretères, le rectum avec une partie du colon, les vertèbres des lombes; instruments que nous jugeons avoir été entrepris par un Pouvoir qui agit conformément au type de l'Espèce Humaine à lui imposé, mais qui semble avoir été dans une sorte de découragement, quand l'absence du Principe d'Intelligence a rendu vaine et sans but une grande fabrication commencée.

Que puis-je donc voir de *radicalement faux* dans la Définition Bonaldienne? Est-ce une Intelligence, mise en tête comme ce qu'il y a de plus digne? Est-ce que, mise la première comme objet principal, elle n'est pas déclarée substantielle? Est-ce que les Organes ne forment pas une autre substance? Si les deux éléments de l'Homme sont des substances, leur union, quelle qu'en soit l'essence, n'est-elle pas substantielle logiquement, quoique l'expression grammaticale ne soit pas articulée? Le mot *Union* était-il nécessaire, lorsque personne n'ignore que l'on ne peut pas piquer un point de la peau avec la pointe d'une aiguille, sans faire souffrir l'Ame Pensante? Puisque le Genre Humain entier a dit que *l'Homme est un composé de l'Ame et du Corps substantiellement réunis*, est-il possible d'imaginer que feu M. de Bonald a voulu s'insurger contre cette vérité si vulgaire? S'il n'a pas reproduit la même idée, en a-t-il reproduit une autre qui dût l'exclure? C'est ou une

négation, ou une substitution de cette nature, qui auraient été nécessaires pour y trouver de la *fausseté*.

Des Propositions, explicitement formulées contre la Vérité, sont les seules que l'on puisse taxer de fausseté, quand elles sortent de la bouche ou de la main d'un homme dont l'intention est pure. J'aurais bien désiré que le P. Ventura se fût souvenu d'un mot de Saint Augustin, que je rencontre, non dans les textes de l'Auteur, mais dans une citation. Un Biographe moderne de Pélage dit : « Il ne faut pas oublier un trait remar- » quable de Saint Augustin à l'occasion de quelques Propositions » qu'il reprend dans Julien, quoiqu'elles paraissent conformes » aux Saintes Écritures. *Ces Propositions*, — dit-il —, *sont Vraies* » *et Catholiques : elles sont Vraies dans les Livres Saints;* » *mais elles ne sont pas Catholiques dans* Julien, *parce qu'elles* » *ne sont pas dites avec un esprit catholique.* C'est la réponse » qu'il convient de faire à ceux qui prétendent si souvent justi- » fier, par l'autorité des Divines Écritures et des Saints Pères, » les Propositions condamnées dans les Novateurs. Les expres- » sions peuvent quelquefois être les mêmes ; mais le sens qu'elles » renferment, et l'esprit qui les fait proférer, sont bien diffé- » rents. » — Or, que pouvait-on supposer dans l'esprit et dans le cœur de l'Auteur de la Définition Bonaldienne, qui fût *radicalement faux?*

La prétendue *fausseté* de la Définition de M. de Bonald est la prévention malheureuse dont le P. Ventura n'a pas pu se défendre, le révoltant et dangereux Monothélisme de Stahl, et une aversion fort malencontreuse contre le Dualisme Hippocratique du Dynamisme Humain. Il lui a plu de se figurer que

l'Ame Pensante Humaine est unie à la Chair Humaine crue, telle que doit être le cadavre d'une bête assommée quand elle n'a plus ni chaleur, ni irritabilité, ni circulation, ni force motrice, ni puissance anti-septique; car ces qualités conservatrices des chairs animales n'existent qu'en vertu d'une Force Vitale qui n'est point de l'Ordre Physique. Suivant lui, la Puissance Vitale, qui serait la source de la synergie des muscles dans l'exercice des fonctions instinctives d'un nouveau-né, serait contraire à la Proposition de l'*Union Substantielle* de l'Ame et du Corps.

Ce que je ne conçois pas, c'est que dans les Substances de l'Ordre Métaphysique on compte autant sur l'impénétrabilité qu'alors qu'il s'agit des Corps grossiers. Cependant certains Impondérables se pénètrent sans peine. Les rayons de lumière obéissent aux Lois de leurs mouvements, sans que leurs croisements les entravent. S'il en est ainsi de substances dépourvues d'Unité, de Finalité, de Vie, est-il raisonnable de craindre des obstacles d'impénétrabilité, quand il s'agit de philosopher sur la rencontre de *formes substantielles* de l'Ordre Métaphysique, soit entre elles, soit avec les Corps?

Dans les Symboles de la Foi Chrétienne, nous lisons que *le Verbe Divin s'est uni avec la Chair Humaine (et incarnatus est)*. Nous savons que cette Formule est abrégée; que Dieu ne s'est pas uni seulement avec la Chair, mais avec le Corps, le Sang (et l'on sait tout ce que signifie le mot *Sang*, suivant le langage du *Vieux Testament*), et avec l'Ame Pensante de l'Homme tout entier. Les Théologiens les plus instruits en Philosophie Naturelle peuvent imiter l'ellipse grammaticale usitée dans

la langue chrétienne, et dire, en formulant la Constitution de l'Homme, *un Corps et une Ame Pensante substantiellement unis*, et par conséquent omettre la Force Vitale que les Médecins savent être indispensable pour ce complément. Mais cette omission, permise en Théologie, est une tolérance qui ne doit pas être poussée jusqu'à laisser appeler *fausseté* une Vérité naturelle, acquise par la Philosophie Expérimentale, indispensable en Médecine Pratique et en Médecine Légale, insérée dans les Livres Saints, d'une grande utilité dans les Sciences, dans l'Éducation Libérale et dans la Morale Publique.

Il est vrai que, quand les deux propositions opposées sont libres, et considérées comme deux opinions, il est difficile de limiter l'improbation que chacun peut exprimer contre celle qu'il rejette. Cependant, la limite pouvant s'éloigner autant que la conscience et la conviction, un Homme de sens qui se sent porté à l'exaltation, et doué de verve et d'énergie, peut trouver dans son Ame une certaine règle : je veux parler d'un sentiment de pudeur qui ne permettrait pas d'employer des termes outrageants prononcés à côté du Nom respecté que l'on combat. Un Homme de goût trouve le moyen de modérer les coups donnés aux Adversaires que le Public honore. J'ai peine à croire que le P. Ventura eût traité de *fausseté radicale* la Doctrine de la Dualité, s'il s'était imposé d'articuler les noms des personnes à qui il avait affaire. Se serait-il servi de la même expression, s'il avait été obligé de l'accoler aux noms de Moïse, de Saint Paul, de Saint Augustin, de Saint Grégoire de Nysse, du Bienheureux Albert-le-Grand, Maître et Ami de Saint Thomas d'Aquin, et de tant de Personnages auxquels l'Humanité, la

Science et la Vertu rendent hommage, et qui sont les Adversaires de son hypothèse ?

J'ai de la répugnance à revenir sur l'Écrit du P. VENTURA, intitulé : *De la vraie et fausse Philosophie ;* cependant, comme c'est là qu'il a formulé le plus explicitement son argument contre la Doctrine de la Dualité du Dynamisme Humain, je ne puis guère me dispenser de le suivre, et de défendre notre Enseignement contre toutes ses attaques.

LXII. Les Paragraphes 20 et 21 de cette Lettre sont les lieux où l'Auteur a réuni la plus grande partie de sa Réfutation. Les déductions qu'il en tire forment d'autres Paragraphes : mais je dois me borner à l'examen de la Constitution de l'Homme, pour voir s'il est vrai que la connaissance acquise sur ce point par la Philosophie Naturelle Inductive et Expérimentale est en opposition avec la Foi Chrétienne.

Dans le titre du Vingtième Paragraphe, je lis les premières idées de la Réfutation. « Qu'est-ce qu'une définition ? L'essence » de l'Homme consiste en cela, que l'Ame et le Corps y sont » substantiellement unis, en sorte qu'ils en forment un composé » substantiellement UN. » — Dès ce moment, je vois la cause du mécompte qui nous empêche de nous entendre. Cette *Unité* de l'Homme, entendue différemment entre notre Censeur et nous, suffira pour faire des volumes de polémique, si la Théologie et la Philosophie Expérimentale ne se servent pas d'une langue commune.

Suivons pas à pas les Propositions du P. VENTURA dans ce Paragraphe.

Qu'est-ce qu'une *définition*, suivant lui? « Une définition » n'est que l'objet défini lui-même, présenté sous des traits et » des couleurs auxquelles il est impossible de le méconnaître; » c'est l'expression claire et précise de la nature, de l'essence » de l'objet défini. »

Si le mot *définition* n'était employé que dans ce sens, nous pourrions dire qu'il n'en existe qu'en Mathématiques et en Grammaire. Mais, dans la Science de la Nature, il faut bien que nous nous contentions de formules qui suffisent pour nous apprendre à discerner les objets qu'il serait aisé de confondre. Exiger que la définition soit *l'expression claire et précise de la nature, de l'essence de l'objet défini*, c'est vouloir une description longue, étendue, composée d'un grand nombre d'idées. C'est sans doute pour avoir été aussi difficile, que Port-Royal a trouvé si défectueuses presque toutes les définitions d'Aristote. Ce n'est pas à dire pour cela qu'elles soient, ou fausses, ou inutiles : il faut convenir qu'il y a une foule de signalements qui sont instructifs, suffisants et exempts de fausseté, qui rempliraient les fonctions de définitions, sans en mériter rigoureusement le titre.

Dans l'usage, nous pouvons considérer comme une *définition relative*, tout signalement précis d'un objet qu'il nous importe de bien distinguer de ceux avec lesquels il a des rapports. Or, cet intérêt peut varier suivant les temps, les lieux, les sphères sociales.

Plusieurs Définitions de l'Homme peuvent être vraies, quoique très-différentes. Je ne serais pas surpris qu'aucune de celles qui existent ne plût à tout le Monde; mais il n'en est pas qui

ne convienne à quelqu'un, puisqu'elle plaît au moins à son Auteur. — Il peut très-bien se faire qu'un même Individu apprécie différemment une même définition à diverses époques de la vie, parce que ses besoins intellectuels ont changé dans différentes circonstances. C'est précisément ce qui est arrivé au P. Ventura, puisqu'il a vu d'abord avec admiration celle de feu M. de Bonald, et que, trente ans après, non-seulement il n'y a plus aperçu les qualités que demandait Port-Royal, de convenir complètement à l'objet, de ne convenir qu'à ce même objet, d'être aussi clair que juste, mais encore qu'il y a vu des idées *radicalement fausses*.

De tout cela je conclus que je dois conserver toute Définition de l'Homme, pourvu qu'elle ne soit pas fausse, et préférer celle qui me sera la plus conforme aux points de vue sous lesquels je dois connaître l'objet.

La seule qui me convient le plus, c'est la Bonaldienne. Je l'ai acceptée et enseignée dès son apparition; et comme l'étude que j'ai faite consciencieusement, depuis cinquante ans, du même objet, ne m'a jamais rien montré qui infirmât les idées renfermées dans cette Définition, je persiste dans l'emploi de cette formule, quand il faut présenter à nos Élèves l'idée médicale la plus substantielle de l'Homme.

Le P. Ventura (1) nous présente ce Syllogisme : « Une défi- » nition qui donne une idée *erronée* et *fausse* de la nature et » de l'essence de l'Homme, n'est pas seulement inexacte et *in-* » *complète*, elle est *fausse* et *erronée*. Or, la définition que

---

(1) Page 64.

» M. DE BONALD a donnée de l'Homme *(une Intelligence servie » par des Organes)* exprime une idée *erronée* et *fausse* de la » nature et de l'essence de l'Homme; donc, etc.... »

Tenons-nous bien sur nos gardes. — La *majeure* ne m'épouvante pas ; elle ressemble tant aux vérités de LA PALISSE que nous pouvons la laisser passer.

Quant à la *mineure*, c'est autre chose. *Nego minorem*, et je ne lui livrerai passage qu'à bonnes enseignes. — C'est à présent que l'Adversaire va chercher à nous fasciner avec les paroles de *Substantialité* et d'*Unité ;* nous connaissons la valeur de la première, munissons-nous bien de celle de la seconde.

Le P. VENTURA, pour bien préparer ces deux talismans, semble vouloir d'avance nous dispenser de songer aux Éléments du Corps, et porter uniquement notre attention sur l'*Union* (1) : « La nature ou l'essence même de l'Homme n'est pas dans ce » qu'il est *une Intelligence ;* car il y a des Intelligences (les » Anges) qui ne sont pas l'Homme. » — Est-ce que l'Homme peut porter ce nom quand il est privé de l'Intelligence? Est-ce que, quand il s'agit de l'Intelligence Humaine, et que nous la considérons comme une substance, nous ne sommes pas persuadés que cette Intelligence est une substance *sui generis*, unitaire, individuelle, essentiellement discernable, incommunicable? Est-ce que M. DE BONALD a voulu faire l'Intelligence Humaine de la même étoffe que celle des Anges? — Il ne s'agit de rien de tout cela. Le Censeur veut porter notre attention sur la question des *Essences* des Êtres : voilà la grande affaire. On

(1) Page 65.

se souvient de la contestation entre DESCARTES et GASSENDI sur l'*Essence* de la Matière, le premier prétendant que c'est l'*Étendue*, et le second prétendant que c'est la *Solidité*. C'est cet ordre d'idées que le P. VENTURA a voulu choisir pour terrain de la dispute. Continuons de le suivre.

« La nature ou l'essence de l'Homme n'est point non plus » dans ce qu'il a des organes; car il y a des Êtres (les Animaux » et les Plantes) qui, tout ayant des organes, ne sont pas » l'Homme non plus. La nature ou l'essence de l'Homme n'est » pas enfin dans ce qu'il est une *Intelligence* ayant un corps » ou servie par un corps : un Ange prendrait-il un corps hu- » main, aurait ce corps et serait *servi* par ce corps, qu'il ne » serait jamais un Homme. »

Je voudrais ne pas interrompre les idées de la discussion; cependant je ne puis pas m'empêcher de remarquer, dans l'argumentation de notre Adversaire, des assertions extra-logiques. La Définition Bonaldienne est de l'Ordre de la Philosophie Naturelle Inductive Expérimentale. Elle a été faite pour les Savants occupés des connaissances sociales, et elle n'a eu et ne continue d'avoir tant de succès que parce qu'elle dérive du bon sens humain, qu'elle n'est associée avec aucune des croyances révélées, mais aussi qu'elle est exempte de toute idée qui pourrait être en opposition avec les Propositions textuelles de la Foi Chrétienne. Puisque nous disputons sur un point où il s'agit simplement d'indiquer la ligne de démarcation entre la *Vraie Philosophie* et la *Fausse Philosophie*, je prétends que la Définition Bonaldienne est tout entière dans la Philosophie Vraie, sans qu'il soit possible de la voir jamais aux confins des deux.

D'après ces conditions, tout argument théologique qui n'exciperait pas d'une atteinte à la Substance de la Foi, doit être exclu consciencieusement de la discussion. J'ai donc le droit de me plaindre de ce que, dans les exemples qu'il cite, l'Antagoniste prétend implicitement connaître assez l'*Histoire Naturelle* des Anges, pour la mettre en jeu dans notre polémique.

Cependant, puisque notre Adversaire a tant d'instruction sur des choses si éloignées de nos études, je serais curieux d'entendre sa réponse à la question que sa dernière assertion m'a suggérée.

Pourquoi une *Intelligence*, qui ne serait pas inférieure à celle de l'Homme, serait-elle radicalement incapable de remplir toutes les fonctions, et d'essuyer toutes les vicissitudes de la Vie Humaine, quand on lui fournirait un Agrégat Vivant capable de remplir tous les services de l'Organisme? — Nous sommes d'autant plus intéressés à connaître le savoir du P. Ventura sur cette matière, que dans des cas où il a plu au Tout-Puissant de donner à des Anges la charge de remplir certaines fonctions humaines, et de les munir pour cela d'organes anthropiques, tout le monde s'y est trompé.

Quand Dieu voulut annoncer à Abraham ce qu'il avait l'intention de faire pour lui et pour sa postérité, et de punir du dernier supplice des peuples pervers et criminels, trois Individus Humains vinrent faire ces communications au Patriarche, et personne ne se douta de la dignité des Intelligences qui animaient ces Agrégats Humains. Ils furent reçus comme trois hommes étrangers, et l'Historien Sacré les appelle *trois hommes*. Il est à croire que ces Anges firent pour leurs corps

humains ce que nous faisons pour les nôtres, et leurs Intelligences acceptèrent vraisemblablement de leurs organes ce que nous acceptons des nôtres. On leur lava les pieds; on usa de tous les moyens dont on se sert pour délasser les voyageurs; on se hâta de leur préparer un repas fort copieux, des pains cuits sous la cendre, et un veau tendre convenablement apprêté. Les hommes mangèrent, et ils ne parlèrent d'affaires qu'après le dîner. Deux terminèrent leur expédition; ils furent convaincus de la culpabilité des villes inhospitalières qu'ils visitaient; et les soins employés pour les défendre des insultes dont ils étaient menacés, prouvent que toutes leurs formes et leurs actions ne permettaient pas de les voir autrement que comme des hommes.

Lorsque le Verbe Divin, l'Intelligence Infinie, daigna habiter parmi les Hommes pour opérer leur Rédemption et la nôtre, il ne se contenta pas de prendre la forme humaine : il devint réellement Homme. Nous savons bien qu'il était plus qu'un Homme; mais la présence de sa Divinité n'empêcha pas de voir en lui l'Humanité tout entière, d'en laisser développer les phases naturelles, les besoins, les souffrances, les faiblesses, la vulnérabilité, la mort, tout enfin, excepté le péché, comme dit Saint Paul.

D'après cela, je voudrais que le P. Ventura nous dît quelles sont les raisons naturelles d'après lesquelles il avance qu'il n'y a pas de possibilité à ce que l'Intelligence Angélique anime un Agrégat Matériel, vitalement organisé et construit suivant le type humain. Comment ont été les Anges que l'on a vus sous forme humaine, et dont le *Nouveau Testament* nous a conservé

l'Histoire? S'il ne s'agissait que de ceux qui ont été vus, diverses Causes naturelles ont pu amener ces apparences, sans avoir besoin des organes et des membres. Mais comment ont pu être produits des effets physiques, matériels, par des Anges qui avaient la figure humaine, et qui n'auraient pas eu des organes charnels? Citons pour exemples l'Ange qui battit si rudement de verges Héliodore, spoliateur du trésor du Temple de Jérusalem; l'Ange qui ôta du Tombeau de Jésus-Christ la lourde pierre qui le fermait; les Anges qui, d'après Eusèbe, maltraitèrent un Prêtre du commencement du IIIe Siècle, chez qui la cupidité l'avait emporté sur la ferveur. Ce dernier fait se trouve ainsi reproduit par Le Loyer, dans son *Discours des Spectres*. « Sous l'Empire de Septime-Sévère, Empereur, y eut » un Prêtre nommé Natalis visité des Anges : mais pour sa » correction, comme je dirai. En ce temps il y avait un Ascle- » piodotus, Hérétique, qui pour introduire une nouvelle secte » qu'il bâtissait en l'esprit, voulut attirer Natalis pour être de » son parti, lui promettant de grands gages, et qu'il le ferait » Évêque de ses Sectaires. A cela Natalis prêtait l'oreille : mais » Dieu ne voulut qu'il se perdît, et l'admonesta par visions et » songes de ne croire Asclepiodotus. Ces avertissemens recevait » Natalis assez lâchement, ne pensant qu'ils vinssent de Dieu. » Mais enfin de nuit, ce dit Eusèbe (1), se présentèrent des » Anges à lui, et tant que la nuit dura ne cessèrent de le fouetter » si durement, que le lendemain il vint trouver le Pape Zephirin, » se prosterna à ses pieds, et lui montrant les plaies qu'il avait

(1) *Hist. Eccl. Lib. V.*

» reçues des Anges, demanda humblement pardon de sa faute
» qu'il lui confessa (1). »

C'est une digression peut-être inopportune; mais on conviendra que son initiative ne part pas de moi.

Voyons quelle est donc la nature ou l'essence de l'Homme, suivant le P. Ventura. « La nature ou l'essence de l'Homme
» consiste en cela qu'il est *une Intelligence* UNIE au Corps, d'une
» manière si intime, qu'elle ne forme avec le Corps qu'un com-
» posé *réel*, *naturel*, *essentiel*, *substantiel*, et non pas un
» composé seulement *accidentel*, *artificiel*, *moral*, *factice*. Cela
» est si vrai, que, la séparation de l'Ame et du Corps arrivant
» par la mort, on a une Ame d'un côté et un Cadavre de l'autre;
» mais l'*Homme* n'y est plus. Et c'est la raison pour laquelle,
» dans le langage universel du Genre Humain, qui est le langage
» de la Nature, et par cela même de la Vérité, on ne dit pas, on
» n'a jamais dit de l'homme qui vient de mourir : *Cet homme*
» est au Ciel ou aux Enfers; mais on dit : *Son Ame* est aux
» Enfers ou au Ciel; car l'Ame de l'Homme n'est pas plus
» l'*Homme* que ne l'est son Corps. »

Franchement et sans détour, nous voyons que le P. Ventura ignore ou rejette la Dualité du Dynamisme de l'Homme, Principe démontré et établi chez les Médecins depuis vingt-trois siècles. Ce Principe peut être considéré comme une *opinion* chez les Personnes qui ne sont pas forcées d'étudier sérieusement la Science de l'Homme; mais, chez les Médecins, la Dualité

---

(1) *Discours des Spectres, ou Apparition des Esprits*, etc. L. III, Ch. IX, pp. 229-230.

du Dynamisme Humain est un fait dont la dubitation est une preuve de noviciat, et dont la négation formelle est une preuve d'inscience relative, passible d'un renvoi à l'école.

Remarquons que, chez l'Auteur, le mot *Intelligence* est employé comme synonyme de *Dynamisme Humain.* Souvent une assertion n'est vraie que lorsque le mot est employé, seulement quand il se rapporte à la coopération des deux Puissances ou à l'action de la Force Vitale. Je prie mon Lecteur de se souvenir de la distinction des Deux Puissances de notre Dynamisme : en une Force Vitale, commune, avec des différences, à l'Homme et aux Bêtes ; et en une *Ame Pensante* ou une *Intelligence*, Substance Spirituelle, Principe de l'Entendement, appartenant exclusivement à l'Homme. Faute de cette distinction, notre Adversaire brouille tout, et attribue à l'ensemble ce qui n'appartient qu'à une des Puissances, ou il attribue à l'Intelligence ce qui n'appartient qu'à la Force Vitale.

Il vient de dire : « La nature ou l'essence de l'Homme con» siste en cela que l'*Intelligence* est UNIE au Corps, d'une ma» nière si intime qu'elle ne forme avec le *Corps* qu'un composé » réel, naturel, essentiel, substantiel. » — Un peu plus bas, pages 65 et 66 : « La nature ou l'essence de l'Homme consiste » encore en cela qu'en conséquence de cette unité d'être, propre » de l'Ame et partagée par le Corps, les opérations humaines » ne sont pas tout-à-fait ni de l'Ame toute seule, ni du Corps » tout seul, mais sont du corps animé, ou de l'homme-corps, » sont de tout le composé, sont, en un mot, de l'Homme. »

La conséquence de cela est que tout acte humain a son initiative dans l'Ame Pensante et dans le Corps ; que le Corps est

actif comme l'Ame Pensante. La Philosophie Expérimentale ne nous apprend pas cela : le Corps Animal, dépourvu de Force Vitale, n'a d'autre tendance active que celle de corrompre l'Agrégat. S'il faut à l'Ame Pensante une coopération pour un acte, elle ne peut la trouver que dans la Force Vitale.

Dans mes Conférences de Physiologie, j'ai fait plusieurs fois cette demande : *Pour une action morale, pour s'imposer l'obligation de remplir un devoir pénible, d'où part l'initiative? Est-ce de l'Ame Pensante, ou est-ce des molécules des muscles? La Matière a-t-elle sa part dans la naissance du motif?* Le Dialogiste à qui je m'adressais a toujours répondu que *l'initiative ne pouvait être que dans le Principe de l'Intelligence*. C'est sans doute le bon sens qui suggère cette réponse.

On vient de voir que, suivant le P. Ventura, l'Ame, toujours *composée* avec le Corps, pense toujours conjointement avec la Matière, son inséparable. Cependant il ne doit pas être bien sûr de son fait, puisque, dans son même Livre : *De la vraie et de la fausse Philosophie*, je lis aux pages 111 et 112 ces mots qui s'adressent à certains Philosophes : « Ainsi, on a généralement » méconnu la sublime faculté de l'Esprit Humain de se former » des idées, non pas *au moyen du cerveau, ou de la parole* » *recueillie et pensée dans le cerveau*, mais *au moyen de l'*ENTENDEMENT AGISSANT. »

Mais si l'Entendement Agissant, c'est-à-dire l'Intelligence, opère sans le cerveau, il n'est donc pas vrai de dire, ce qui est assuré dans la page 66 du même Ouvrage, « que les opérations » humaines ne sont pas de l'Ame toute seule, ni du Corps tout » seul, mais du corps animé, ou de l'homme-corps. » Il y a

de la contradiction relativement à l'*Union* de l'Ame et du Corps. Puisque, dans cette Lettre, il s'agit de la vraie et de la fausse Philosophie, où la Vraie se trouve-t-elle? Est-ce à la page 66, ou est-ce à la page 112?

LXIII. La Doctrine de l'Union du Dynamisme Animateur avec l'Agrégat Matériel des Êtres Vivants, est trop difficile et trop profonde pour qu'elle puisse entrer dans une définition concise, claire et à l'abri de toute discussion. L'Auteur de la Définition Bonaldienne s'est bien gardé de toucher cette corde. — Les termes de cette *Union*, si chers à l'Adversaire : *Composé réel*, *naturel*, *essentiel*, *substantiel*, sont acceptés sans peine par tout le monde ; pourquoi? parce que cette *Union* est pareille à celle des Dynamismes de tous les Animaux. D'après cette pensée, on ne voit jamais une solution de continuité entre les deux éléments, entre le Corps et son Dynamisme. Mais une *Union* pareille, également la même chez nous et dans les Bêtes, peut-elle être l'*Essence* de l'Homme?

Une semblable *Union* est celle de la Force Vitale, ou Ame à la fois végétative et irrationnelle de l'Homme et des Animaux. Chez tous ces Êtres Vivants, la Puissance préserve le Corps d'une corruption toujours imminente. Mais cette fonction n'a pas son pouvoir et son origine dans l'Intelligence, qui est étrangère à la nutrition, à la formation, à la conservation des Organes ; qui est *incapable de rien changer au nombre des poils et des cheveux*, mais qui est la créatrice des Nations, de leurs villes, de leurs lois et de leurs bibliothèques.

Mais s'il s'agit d'examiner le mode, ou, pour ainsi dire, le

mécanisme de l'union de l'Intelligence avec le Corps de l'Homme, presque tout est problème. — L'Intelligence est unie avec l'Agrégat Matériel ; mais cette union est-elle immédiate, ou se fait-elle par l'intermédiaire de la Force Vitale ? Une Ame Pensante peut-elle être liée avec un Corps qui n'est pas muni de la Force Vitale ? Il faut le demander aux Médecins.

L'Intelligence est liée au Système Matériel, et quelle que soit l'étendue de sa volonté, elle ne peut pas rompre arbitrairement cette union. Si elle veut impérieusement sortir de cette demeure, elle est obligée de perturber ou les instruments nécessaires à son service, ou la Puissance Vitale qui vivifie le Corps et qui est le maître immédiat de l'Équipage. Mais dépend-il d'elle de suspendre immédiatement, par sa volonté, soit la Force Vitale elle-même, soit les mouvements organiques des fonctions immanentes ?

L'union de l'Intelligence avec l'Agrégat Vivant est *substantielle*, puisque l'autre élément réuni, quel qu'il soit, est toujours une substance comme elle. Mais cette Intelligence est-elle unie avec toutes les parties de l'Agrégat Vivant ? Les poils et les cheveux, l'épiderme, les os, qui font partie intégrante du Corps, et par conséquent sont dans le domaine de la Force Vitale, mais dont les lacérations ou la coupure ne causent aucune sensation, entrent-ils dans l'union avec l'Ame Pensante ?

Nous venons de lire ce Passage du P. Ventura : « La séparation de l'Ame et du Corps arrivant par la mort, on a une » Ame d'un côté et un Cadavre de l'autre ; mais l'Homme n'y » est plus. » La chose n'est pas si simple en Médecine. Dans des cas où l'on doit dire que l'Homme n'y est plus, on ne peut pas

dire qu'il y a un cadavre. Appellera-t-on cadavre le corps et la tête d'un Guillotiné que l'on porte à l'Amphithéâtre d'une Faculté de Médecine, pour démontrer par l'expérience les phénomènes de l'*Irritabilité*, et pour aller à la recherche des signes de la mort irrévocable ? Dans la bibliothèque de tout Médecin instruit, on trouve plusieurs volumes dont le sujet est *De Miraculis Mortuorum*. La plupart des faits désignés sous cette expression sont des Fonctions Naturelles Vitales, qui se sont normalement exécutées après le trépas définitif : citons des femmes qui se sont accouchées régulièrement, après avoir été légalement pendues.

Il ne faut pas douter un instant de l'aptitude qu'a la Force Vitale à exécuter des fonctions instinctives, lorsqu'il y aurait impossibilité de la présence d'une *faculté volontaire* imaginée chez les Bêtes. Supposons que le Chien soit doué d'une Puissance supérieure : cette Puissance aurait de l'analogie avec la nôtre, et par conséquent elle résiderait, comme chez nous, dans l'encéphale. Eh bien ! des fonctions instinctives peuvent s'exécuter dans cet animal, après que l'absence de la Puissance supérieure est démontrée. Le Docteur Le Gallois, Vivisecteur très-célèbre du Siècle courant, mort trop jeune pour la Science, vit, en faisant des expériences pour aller à la recherche de l'origine de la Force Vitale, que de petits chiens à qui l'on avait coupé la tête, et pour qui l'on avait ménagé le sang du corps, avaient porté leurs pattes antérieures vers le cou, au lieu où devait s'exercer la susceptibilité défavorable de l'amputation.

Les Hommes incomplets doués de la Force Vitale, et chez qui l'Ame Pensante est, ou manifestement absente, comme sont les

Monstres Acéphales, les Monstres Anencéphales dont j'ai déjà parlé ; ou restée latente, inerte, incapable de montrer aucun acte intellectif, tels que sont les Crétins de la première espèce, portent, jusqu'à la démonstration, deux sortes de Vie dans l'Homme, l'une qu'on peut appeler Biotique, et l'autre Intellectuelle. La première, analogue à la Vie Bestiale, quoique moins douée de viabilité, ne peut pas être considérée comme caractéristique de l'Homme. Mais la Vie Intellectuelle, qui dans l'Univers n'est connue que chez cet Être, est un grand phénomène qui manifeste une sorte d'*union* de l'Ame Pensante à l'Agrégat Matériel, en tant qu'il est vivant. Je ne sais pas si cette *union* peut être représentée par le mot de *composé*, comme le prétend le P. Ventura ; j'ai bien des raisons pour préférer, au moins provisoirement, l'expression qu'avait employée Bacon, savoir : *l'Alliance des deux Puissances du Dynamisme Humain*. Ce rapport entre ces Forces Métaphysiques est le sujet d'une Science imposante qui donne à la Physiologie Humaine une richesse et une dignité immensément élevées au-dessus du rang des Physiologies Bestiales.

La Doctrine de l'Alliance de ces deux Puissances est le plus grand moyen philosophique de faire concevoir la Substantialité, la réalité de la Puissance Intellectuelle, son incommensurabilité et son incomparabilité avec toutes les autres Causes de l'Univers connu. Je doute fort que l'*Essence* de l'Homme imaginée par le P. Ventura, comme un *composé* d'Ame et de Corps, *réel*, *naturel*, *essentiel*, *substantiel*, fasse concevoir, plus nettement, plus profondément, d'une manière plus instructive, la nature de notre Être.

Si l'on a voulu suivre mes remarques sur la Doctrine des modes d'*union* de l'Ame avec le Corps, on doit voir que ce sujet est trop étendu et trop profond pour faire partie d'une Définition de l'Homme. Présenter cette union comme celle qui existe entre le Dynamisme de tout Animal avec son Corps, c'eût été indigne du sujet à définir. Mais y a-t-il dans cette Définition un seul mot ou une seule idée qui infirme une notion d'ailleurs si vulgaire?

Ce qui est du plus grand prix, dans la Définition, c'est d'avoir fait allusion au Dogme Anthropologique de la Dualité du Dynamisme Humain et à la Doctrine de l'Alliance. Voilà le point de la Doctrine de l'*Union* qui est le plus humain, le plus moral, le plus social, le plus philosophique, le plus æsthétique et le plus médical. Ainsi, j'y trouve toujours la vérité et l'instruction, et je n'ai pas vu l'ombre de la *fausseté radicale* sur cet article.

LXIV. « La nature ou l'essence de l'Homme consiste encore » en cela que l'Ame Intellective y est unie au Corps comme une » *Forme* à sa Matière » (et le P. Ventura nous rappelle que le mot *Forme* est employé ici dans le sens des *Formes Substantielles* usitées dans la Philosophie d'Aristote et du moyen âge); « de manière que, comme il arrive toujours dans des » unions semblables qu'on appelle *formelles*, l'Être est le propre de l'Ame, appartient à l'Ame, et il ne convient au Corps » qu'en tant que l'Ame le lui communique par une communication *formelle*, c'est-à-dire par une communication qui donne » à la Matière l'acte qui lui est propre, et fait que la Matière en

» puissance est constituée en *acte*. Cela est si vrai aussi, » qu'aussitôt que l'Ame se sépare du Corps, celui-ci tombe en » dissolution ; il cesse d'*être* comme Corps Humain, car le » Corps Humain, en tant que tel, n'a l'être que dans l'Ame et » par l'Ame. C'est que toute Matière n'a l'*être* que par sa forme ; » et séparée de sa forme, elle n'a plus d'être, à moins qu'une » autre forme inférieure, survenant l'informer, ne lui donne un » nouvel être ; ce qui arrive toujours dans ce qu'on appelle la » *transformation* et la *corruption*. »

Le P. Ventura a voulu remettre en usage une manière de parler de la Philosophie Aristotélicienne, qui non-seulement est tombée en désuétude, mais encore a été repoussée et par les Hypothèses Cartésiennes et par le Persifflage Voltairien. Je vois sans peine la résurrection d'un ancien langage, qui peut nous servir à maintenir certaines vérités inconnues du Public faute d'un idiome convenable. Il pourrait se faire que ces Archaïsmes mis en honneur rendraient plus populaire la connaissance de la distinction des deux Ordres de Causes Métaphysiques de la Nature, de l'Ordre Vital et de l'Ordre Intellectuel, distinction dont nous ne pouvons pas nous dispenser dans l'Anthropologie Médicale.

Mais, faute de cette distinction, le Passage du P. Ventura ne nous présente pas exactement la nature de l'Homme. Il énonce que l'*Ame Intellective* est le Principe de l'Unité du Corps Humain. Mais il devait savoir qu'il existe des *formes* d'un Ordre purement Vital et non Intellectuel, qui donnent l'Unité aux Agrégats Matériels de tous les Animaux, et qu'une forme de la même nature rend le même service aux Monstres Humains qui

vivent de la vie intra-utérine, non-seulement pendant la minorité de l'Ame Pensante, mais encore lorsque cette Ame n'existe plus faute d'une demeure à elle seule réservée.

Mais, en reconnaissant la présence des deux formes dans l'Homme, la Philosophie Expérimentale nous apprend les énormes différences qui existent entre la Forme Intellective et la Forme Vitale, entre autres : le Sens Intime avec *Synéidèse ;* l'Unité absolue et indivisible de son Être ; son ignorance et son inaction primitives, jointes avec son industrie ; le mérite incontestable de ses acquisitions ; celui qu'elle a d'ajouter à la valeur primitive des Organes une habileté dont nous ne connaissons pas les limites ; la variété du Génie qui différencie infiniment les Individus par les effets de la civilisation ; l'*Agérasie* de cette Forme Intellective, mise en regard avec la caducité infaillible de toute *forme* de l'Ordre Vital. — Les notions de cette Constitution de l'Homme, dont le germe se trouve dans la Définition Bonaldienne, peuvent-elles provenir de la Forme Dynamique mal analysée de notre Adversaire, forme dynamique qu'il n'a point distinguée de celle des Bêtes ?

Le P. Ventura reconnaît pourtant qu'un Homme peut cesser d'être par l'absence de la Forme Intellective, et cependant vivre encore, parce qu'une autre *forme* inférieure peut survenir, et donner à l'Individu un autre *être.* Cette idée a été formulée pour rappeler les *transformations* et la *corruption.* — Mais cette phrase semble avoir été faite pour porter l'attention de notre esprit sur les vers qui naissent lors de la putréfaction du cadavre. Cependant il ne devait pas dissimuler la coexistence et la cohabitation des deux *formes* différentes et

inégales dans l'Homme, ni oublier tant de phénomènes de la Vie Humaine, dans lesquels les Deux Puissances se montrent : ou par les particularités de leurs initiatives, ou par l'accroissement de leur coopération, ou par la contrariété de leurs tendances ; ou par la persistance d'une vie biotique régulière, chez un Individu devenu imbécille ; ou par le combat interne qui se passe dans un Homme atteint de quelque maladie morosophique ; ou par la vie des Monstres privés de l'Ame Pensante ; par la vie, en quelque sorte végétative, des Individus appelés *fœtus de fœtus*, inclus dans le système d'un jumeau ; ainsi que par les Individus extérieurs, dont la tête est renfermée dans le corps d'un frère. Ce que notre Adversaire dit sur la Forme Substantielle de l'Homme est trop en arrière de la Doctrine de la Constitution Humaine, pour que cela puisse être utile à l'Enseignement général, à la Morale, à la Médecine. De pareilles idées ne peuvent être utiles qu'aux Amateurs de l'hypothèse de l'identité du Dynamisme de l'Homme et des Animaux.

Ce n'est donc pas là non plus que j'ai pu trouver des preuves de la *fausseté radicale* de la Définition Bonaldienne.

Chaque phrase du P. Ventura a besoin d'une réclamation.

« Ce que la Philosophie Chrétienne exprime par ce Canon :
» Les actions sont des supposés. Les actions sont les conjoints.
» *Actiones sunt suppositorum. Actiones sunt conjuncti* » ; — cela veut dire que certaines actions humaines se font conjointement par une volonté intellective et par les instruments dont cette volonté est armée. Ces Propositions n'étaient nécessaires que pour instruire ou blâmer les Matérialistes ; pour nous, elle

sont superflues. Mais, réciproquement, les instruments sont-ils vivants, ou sont-ils inanimés ?

« Et c'est aussi cette profonde Doctrine qu'exprime le langage » universel du Genre Humain. Car personne ne dit : Mon » esprit pense, ma langue parle, ma bouche mange, mes » mains opèrent, mes pieds marchent ; mais on dit toujours et » partout : Je marche, j'opère, je mange, je parle, je pense. » Ce qui signifie que, dans l'idée, dans la pensée, dans la con- » science de l'Humanité tout entière, les actions ne sont pas » séparément de l'une ou de l'autre des parties constituant » l'Homme, mais du Tout ; ne sont pas de l'Ame ou du Corps, » mais de l'Homme. »

Je ne sais pas trop comment on peut voir dans une *profonde doctrine* l'habitude de rapporter à son *Moi* les actions humaines. Voltaire, dans l'article *Ame* de son Dictionnaire, dit qu'il y a beaucoup de disputes pour savoir si la Matière est capable de penser. « Quant à moi, — ajoute-t-il —, je suis Matière et je » pense : c'est ce qu'il y a de plus positif. »

Je crains que le Genre Humain, qui se contente de ce *langage universel*, s'en tienne à l'Enthymème Voltairien, ce qui ne peut pas satisfaire la Société.

En ma qualité de Médecin, je ne puis pas rester dans cette Synthèse : *L'Homme parle.* Mais si l'Homme qui parlait ne parle plus quoiqu'il soit plein de vie et qu'il ait bonne envie de parler, il faut bien que je sache comment il a perdu ce pouvoir. Je ne sais que faire sur cet *Entier*, qui n'est pas *un*, mais qui est un *composé*. Le P. Ventura ne veut voir dans ce composé qu'une Ame Pensante et un Corps unis ensemble ; mais peut-

il répondre que je trouverai la cause de ce silence, ou dans l'Ame Pensante, ou dans ce même Corps qui après la séparation s'appelle cadavre? Il s'en gardera bien. C'est à moi à voir dans un système si compliqué quel est l'élément qui empêche le phénomène de la parole; c'est-à-dire, de déterminer quels sont les actes successifs qui s'enchaînent depuis l'idée initiative de la parole jusqu'à la consommation de cette admirable fonction.

Entrer dans la théorie des divers cas d'*Alalie* (perte de la parole), ce serait faire une Dissertation de Pathologie fort étendue, qui serait hors de propos; mais je dois dire au Lecteur que tout Médecin instruit sait que les conditions enchaînées de ce phénomène sont nombreuses; que, dans plusieurs cas des vices de la fonction, le mal n'est du fait ni de l'Ame Pensante ni du Corps, mais qu'il existe dans une Puissance intermédiaire coopératrice, devenue malade, qui seule demande des secours.

Pourquoi un Enragé qui a soif ne boit-il pas, ayant de l'eau à sa portée? Est-ce l'Ame Pensante qui s'éloigne de l'eau? Sont-ce les Organes de la déglutition qui sont incapables de faire les mouvements de cette fonction? Que le Médecin réponde: il parlera de convulsions, d'instinct vicieux, de morosophie. Ces mots n'appartiennent ni au Dictionnaire de la Psychologie, ni à celui de la Physique, ni, je m'imagine, à celui de la Théologie Dogmatique.

Je ne sais pas quel est l'intérêt que porte notre Adversaire à diriger les esprits vers la *composition* de l'Homme, et à les détourner de l'étude de son analyse. Quant à moi, je viens de

dire quels sont les motifs qui nous obligent à étudier l'Homme, non-seulement dans son entier et dans l'histoire de toute sa vie, mais aussi d'en pénétrer tous les éléments, afin d'en connaître exactement la Constitution, d'en comprendre mentalement la Synthèse; car ces notions sont indispensables pour servir l'Humanité à notre manière.

Examinons cet article de l'Argument du P. Ventura contre la Définition Bonaldienne, article qui paraît être le dernier.

« Enfin, la nature et l'essence de l'Homme consistent en cela » que, dans tout composé *naturel*, les parties dont il se forme » n'étant pas séparément complètes, mais se complétant l'une » par l'autre, par leur union substantielle, de manière à ce que » le Tout, et non les parties, soit complet et parfait, l'Ame » Humaine n'a son opération complète que dans le Corps et par » le Corps, tout comme le Corps n'a son être complet que dans » l'Ame et par l'Ame; car l'Ame Humaine, la plus faible parmi » les substances intelligentes, comme un myope a besoin de » lunettes, a, elle aussi, besoin du Corps pour connaître distinc- » tement les objets. C'est dans le Corps qu'elle voit distincte- » ment le singulier, après en avoir, par la *vertu intellective* qui » lui est propre, extrait l'universel et s'être formé les idées. » Ce sont deux substances séparément incomplètes : l'Ame et le » Corps se complètent l'un par l'autre, par leur union intime » et substantielle, et conspirent ensemble aux opérations du » tout. »

Il ne m'est pas possible de voir dans cette Théorie une coordination d'idées à laquelle mon Entendement puisse adhérer. Le Corps Humain ne m'est connu isolé que comme un cadavre

sain, tel qu'on peut le voir avant toute décomposition. Il n'est pas possible de le concevoir comme un Être Unitaire : c'est un Agrégat de parties ou de molécules de diverses natures. — L'Ame Pensante, dont je ne puis avoir aucune idée concrète, et dont l'essence est une substance unitaire privée de toutes les qualités de la Matière, est considérée comme un élément devant former un composé intime avec l'Agrégat. Ces deux substances s'unissent jusqu'à saturation. — Or, une telle combinaison est hors de toute notion *naturelle*. Une saturation réciproque de deux substances, dont l'une est sans parties et dont l'autre est essentiellement partie, est hors de toute conception.

L'Ame ne peut pas se passer de son Corps ; le Corps ne peut pas se passer de son Ame. Mais qu'arrive-t-il si le Corps est divisé ? Aurons-nous deux hommes ? — Non. — Si la division se borne au retranchement d'une extrémité, l'homme reste. Est-ce que le tronçon est une portion de cadavre ? Non, il vivra un certain temps, et vous pourrez agacer à plusieurs reprises, et avec des succès soumis à la contingence des Causes de l'Ordre Vital, les muscles et les nerfs de cette partie : vous êtes autorisés à voir une suspension de toute corruption des chairs pendant tout le temps de la présence de cette Puissance.

Mais cette Cause réactive, qui n'appartient nullement aux propriétés de l'Ordre Physique, est-elle une division de l'Ame Pensante ? J'ignore quelle sera la réponse du P. Ventura, qui ne veut reconnaître dans l'Homme d'autre Cause active que la Puissance Intellective. Pour nous, qui sommes très-sûrs que le Principe de l'Intelligence est un et indivisible, nous ne doutons pas que l'irritabilité et la force anti-septique du tronçon ne

soient des fonctions de la Puissance Vitale ; car, nous l'avons assez dit, cette Puissance Unitaire de l'ensemble organique, primitivement indivise, n'est pas indivisible.

Quand notre Adversaire nous montre le Corps Humain comme un *tout* qui a besoin de l'autre *tout*, et réciproquement, il n'a pas fait attention à deux choses très-réelles qui sont en opposition avec sa Théorie : 1° le Corps organisé, dépourvu de la Force Vitale, est fort loin d'attirer le Principe d'Intelligence, puisque sa grande affaire naturelle est de dissoudre son Agrégat fait par la Force Vitale en dépit des affinités naturelles des éléments physiques ; 2° l'ensemble du Corps Humain n'est pas pénétré de l'Unité Intellectuelle, puisqu'une grande partie de cet Agrégat ne reçoit aucune influence du Sens Intime, et que si elle n'avait pas d'autre moyen de conservation que l'Intelligence, plus de la moitié de ce système tomberait en mortification.

Aristote avait dit que les *Formes* sont avides de la matière. En Chimie, l'alcali est aussi avide de l'acide que l'acide peut l'être de l'alcali ; mais, en Physiologie générale, plus nous allons, moins nous sommes disposés à croire que la Matière soit avide des Formes, puisque les Matérialistes mêmes n'osent pas soutenir les générations spontanées. — Dans la Théorie du P. Ventura, le Corps et l'Ame sont incomplets, et tendent à se compléter. Mais si le Corps Humain de notre Adversaire est incomplet, il n'est donc pas en état de cadavre ; car le cadavre ne tend pas à se compléter, mais bien à se dissoudre. Pour avoir envie de se compléter, il doit y avoir en lui un Principe d'Attraction. Suivant l'Adversaire, ce Principe d'Attraction doit

être une portion de l'Ame Intellective qui demande le complément; mais, comme nous ne concevons dans l'Intelligence ni portions ni divisions, et que nous sommes inexorables sur le Principe de l'Unité absolue de l'Ame Pensante, il nous est impossible de nous prêter à l'hypothèse de ces *incompléments*. Si un Corps Organique n'est pas un cadavre, il vit en vertu d'une Force Vitale, analogue à celle qui vivifie les autres Êtres Vivants. Si un pareil Agrégat est la demeure d'une Ame Pensante dépourvue de l'instruction intellective, cette Force Vitale montrera sa présence et ses fonctions, sans que l'on puisse reconnaître dans ses actes instinctifs des témoignages d'une véritable Intelligence, qui est inséparable de *Synéidèse*, de connaissance, de motif raisonné, de volonté, de responsabilité.

Je recommande au Lecteur de voir si le jeu de la Constitution de l'Homme présenté par le P. Ventura n'est pas une hypothèse gratuite; et si la Doctrine de la Constitution de l'Homme renfermée dans notre Anthropologie n'est pas une déduction rigoureuse prescrite par la Philosophie Expérimentale, et exempte de toute supposition. Si quelqu'un n'arrivait pas à ce résultat mental, je serais obligé de le prier de revenir aux règles fondamentales de la Méthode Inductive, afin qu'il sût la différence qui existe entre les derniers Chapitres des *Principes de Philosophie* de Descartes et le *Novum Organum* de Bacon, entre l'Hypothèse et la Proposition abstraite, inattaquable, dégagée de toute fiction.

LXV. Voyez la conclusion de l'Argument du P. Ventura, rédigée par lui-même. « Il s'ensuit de là que l'Ame Humaine

» n'est pas unie au Corps, en peine de fautes qu'elle aurait » commises dans un état ayant précédé cette union. C'était la » Doctrine des Pythagoriciens, des Platoniciens, que les Origé- » nistes renouvelèrent plus tard. Il s'ensuit de là que l'Ame » Humaine n'a pas été jetée dans le Corps comme dans une pri- » son obscure, d'où il faut qu'elle sorte afin de voir clair. Loin » de cela, l'Ame Humaine sans le Corps ne verrait que confusé- » ment les objets; elle est ordonnée au Corps par sa propre » nature, par son essence, et elle n'est unie au Corps que pour » son plus grand bien, pour son plus grand avantage, pour » compléter son action par le Corps, qui lui présente les fan- » tômes ou la matière de laquelle elle extrait les idées, et » atteint sa perfection dans l'ordre de ses opérations intellec- » tuelles. »

Je croyais d'abord que cette Théorie de la Constitution de l'Homme avait été faite essentiellement pour réfuter la Définition Bonaldienne; mais il n'en est rien pour le moment. On voit que l'Auteur attaque des opinions de Pythagore, de Platon, d'Origène, ou de leurs Écoles respectives; et je doute que feu M. de Bonald ait été entaché de ces idées; du moins je ne vois pas le moindre rapport entre la Définition et les Rêveries dont il s'agit ici. Je doute fort que l'Enseignement des Facultés de Médecine de Paris et de Strasbourg se tournent vers de pareilles opinions : quant à celui de Montpellier, j'en réponds sur cet endroit.

Ce même Passage fournit la répétition d'une assertion que notre Adversaire a consignée dans l'article précédent, à savoir : que l'Ame Humaine a grand besoin d'yeux pour voir, comme

les myopes ont besoin de lunettes, attendu que des esprits voient obscurément les objets corporels, et sont obligés de se contenter de notions générales, faute d'organes ophthalmiques qu'il prétend être indispensables. Cette opinion me ferait mal augurer de notre manière de voir en Paradis, et me mettrait en peine de savoir comment les Anges, purement spirituels, peuvent remplir les fonctions ministrantes dont Dieu les honore pour certains messages faits en faveur de l'Humanité. Mais restons dans notre sphère scientifique, et soyons irréprochables à l'égard de la Foi Chrétienne.

De tout ce que notre Adversaire a dit dans l'intention de condamner la Définition Bonaldienne et de la déclarer fausse, je n'ai pas encore pu trouver une idée qui nous fît apercevoir dans cette Formule un mot qui fût contraire, ni au Dogme Religieux, ni à la Philosophie Expérimentale.

Quand M. de Bonald voulut définir l'Homme, eut-il l'intention de présenter un article d'un Dictionnaire de la langue? Non, certes : une Définition pareille était trop commune pour qu'il songeât à la reproduire. Son désir était de faire connaître l'Homme, non par le point de vue renfermé dans le mot dont tout le monde sait la valeur, mais par un autre point de vue beaucoup moins connu et tout aussi instructif. L'Homme (Agrégat *Vivant*, de configuration spéciale, *unitaire*, constituant une *Personne* ou une *Hypostase*, comme personne ne l'ignore) est composé d'une Intelligence Substantielle ou Principe Intellectif; plus, d'Organes vivifiés par une Puissance Vitale Instinctive qui est au service de cette Intelligence. — En examinant cent fois cette Proposition, je ne vois rien qui n'exprime

une Vérité : une Ame Pensante, des Organes systématisés par un Principe de synergie et d'instinct, le tout rendu unitaire en une Personne. Je le demande encore, que trouve-t-on là qui soit *faux ?*

L'Adversaire appellera *fausseté* l'omission de l'articulation expresse de l'*Union* Hypostatique de ces éléments. Mais d'abord, une omission ne serait pas ici une *fausseté* aux yeux de la bonne foi. Ensuite, il n'y a point d'omission, puisque le sujet dont on parle est l'*Homme*, et que, par la force de son nom, tous ses éléments ont été *unifiés ;* car, encore une fois, *Homme* est *Personne*, et par conséquent *Unité* Hypostatique. Énoncer, en outre, l'expression : *parties unies en un* UN *substantiellement dans l'Homme*, ne serait-ce pas une sorte de pléonasme ? Ce serait de plus mettre dans une seule définition deux définitions de natures différentes, l'une purement *grammaticale*, l'autre *logique*, comme l'appelle BEAUZÉE, accumulation qu'il blâme fortement (1).

C'est de cette dernière définition que l'on a toujours besoin pour la Science, pour la Médecine, soit clinique, soit légale, pour la Morale publique, et pour la Théologie tant naturelle que religieuse. (Je désire que le Lecteur se souvienne des deux sortes de Théologies que Lord BROUGHAM a si judicieusement distinguées.) Le premier objet sur lequel DE BONALD appelle notre attention, c'est la Substance radicale, essentielle, pour laquelle l'Être a été fait : l'*Intelligence*. — La définition d'un Animal ne se fait pas ainsi. Le premier soin qu'il faut avoir alors est

---

(1) Encyclop. méthod., Gramm. et Littér., Art. *Définition*.

d'en montrer la configuration, pour le distinguer de ceux qui appartiennent au même règne, au même ordre, au même genre. Le second objet est de décrire l'assortiment des fonctions immanentes (vitales de Galien), les fonctions naturelles, les fonctions génératrices, les fonctions de relation de cette espèce. Le troisième est de nous en faire connaître les mœurs, c'est-à-dire les actions qui ont plus de ressemblance avec l'Intelligence qu'avec les fonctions naturelles, et que nous savons provenir d'une faculté de la Force Vitale appelée *Instinct*. — De Bonald commence à montrer l'élément de l'Homme, sans lequel cet Être ne pourrait pas exister. La Force Vitale de la plupart des Animaux porte en elle le Principe suffisant de leur existence. Ceux qui dans leur bas-âge ont besoin de leurs parents, doivent encore leur durée à la Force Vitale Bestiale, puisque les secours paternels ne sont que des actes d'Instinct; tandis que, chez l'Homme, l'existence est sous l'empire de l'Intelligence, puisque les secours paternels de l'Homme, soit dans son enfance, soit dans son idiotisme, proviennent de l'Intelligence et ne peuvent pas avoir d'autre source.

Intelligence Humaine, *sui generis*, premier élément chez l'Homme en nécessité et en dignité..... ! Est-ce une vérité, ou bien une *fausseté radicale?*

Des Organes! Leur réalité n'est pas le sujet d'une question. Ainsi, la *fausseté radicale* dont parle le P. Ventura ne peut pas venir de là.

Le Système des Organes liés au Dynamisme Humain! C'est une vérité tellement liée au nom du sujet, à l'acception du mot *Homme*, qu'il est inconvenant de le mentionner. Quand Beauzée

examine les règles de la définition *logique*, il ne veut pas qu'on y renferme des idées connues de tout le monde; « elle ne » détaillera pas, — dit-il —, toutes les divisions de l'objet *défini*, » toutes les distinctions qui peuvent le montrer sous divers » aspects, parce que la Logique le défend avec raison; mais » elle énoncera tout ce qui pourra caractériser une nature sus- » ceptible de tous ses points de vue (1). »

Ainsi, dire que dans l'Homme le Dynamisme est uni substantiellement avec le Corps, c'est un pléonasme du mot, d'autant plus incongru que cela paraîtrait une invitation à dire que cette *union* est tout-à-fait pareille à celle qui existe entre le Dynamisme des Bêtes et le Système des Organes auquel il est lié. Mais de Bonald, sans dire un mot contraire à une véritable *union*, a eu le talent de faire connaître celle qui appartient à l'Homme. Les Organes sont mentionnés, non comme un système d'instruments purement matériels, mais comme formant un Agrégat Organique Vivant, comparable à un Animal, avec cette différence que cette espèce d'animal vivant travaille sans cesse à sa propre existence et à sa conservation, s'emploie aussi fréquemment et d'une manière intermittente au service de cette Intelligence qui est l'élément capital de cet Entier unitaire, et qui a besoin non-seulement de sa coopération, mais encore d'une Thérapie presque assidue.

De cette manière, la Définition Bonaldienne a fait connaître l'énorme différence qui existe entre le Dynamisme de la Bête et celui de l'Homme, et elle a protesté contre le Matérialisme du

---

(1) Encyclop. méthod., Gramm. et Littér., Art. *Définition*.

XVIIIe siècle ; contre le Mécanisme Médical, dont l'Hippocratisme était indigné ; contre le scandale des Naturalistes qui s'obstinent à placer l'Homme dans le Règne Animal, et à prétendre que le Dynamisme de l'Homme est de la même nature que celui de la Bête.

La Dualité du Dynamisme Humain, démontrée et par l'histoire de la Vie Humaine, comme BUFFON nous la fait connaître ; et par l'étude du Cœur Humain, comme Saint PAUL et SÉNÈQUE en étaient convaincus ; et par la Philosophie Naturelle Expérimentale, comme l'ont enseigné Saint GRÉGOIRE de Nysse, Saint AUGUSTIN et ALBERT-LE-GRAND ; et par la Médecine-Pratique, comme on le voit dans les monuments des Annales de la Pratique Clinique et de l'Enseignement Médical, non-seulement jusqu'à la Révolution Cartésienne, comme nous en trouvons les exemples dans les travaux de FERNEL, de VALLÉSIUS, de SENNERT, de BAILLOU, mais encore dans le temps du règne des Sectes Mécaniciennes, comme nous en trouvons les exemples dans les ouvrages de BOERHAAVE arrivé à son automne, dans ceux de SYDENHAM, dans ceux de KAAU, et dans les documents qui nous restent de l'Enseignement constant de la Faculté de Médecine de Montpellier : la Dualité du Dynamisme Humain est une vérité incontestable, que DE BONALD a heureusement insérée dans sa Définition de l'Homme, et nous lui devons la reconnaissance d'avoir exprimé, de la manière la plus agréable et en même temps la plus abrégée, un fait naturel qui devient facile à mettre dans l'Enseignement Primaire, et qui agrandit la *Vraie Philosophie* aux dépens de la *Fausse*.

Le P. VENTURA s'est trompé en méconnaissant cette Vérité, et

il a eu tort de la faire passer pour une *fausseté radicale*. Il aurait pu s'instruire du fait en imitant Saint Grégoire, qui *lut les Livres des Médecins* avant de chercher à instruire les Fidèles sur la Constitution de l'Homme. Cette précaution était encore plus importante avant de condamner dans la Chaire Sacrée la Définition Bonaldienne; car mon Lecteur a dû remarquer combien la Dualité du Dynamisme Humain est vivement soutenue par Vallésius, le Médecin du Roi Catholique Philippe II, dans son explication de la *Prophétie d'*Ézéchiel que j'ai transcrite et traduite (p. ccxvi) : « C'est pour cela que l'arrivée de » l'Ame n'expulse pas ces *formes :* elles demeurent avec elle » dans ce même lieu, comme ses servantes; elles la conservent » autant qu'elle le désire. » La Vraie Philosophie (nous appelons ainsi la Philosophie Naturelle Expérimentale) y ajoute : Lorsque l'Intelligence est ou latente, ou encore mineure, la Force Vitale de l'Individu s'associe à l'Intelligence Maternelle, pour coopérer à la tutelle et à la curatelle charitable dont l'Homme ne peut se passer, ni dans l'enfance, ni dans son infirmité.

Notre Adversaire s'est donc trompé en ignorant la vraie différence qui existe entre le Dynamisme Humain et le Dynamisme Bestial; mais il se trompe encore en s'imaginant que le Principe de la Dualité Anthropologique est une division de la Personnalité Humaine. Puisque l'Auteur de la Définition attaquée a voulu faire connaître la Constitution de l'*Homme*, et que le nom de cet Être emporte avec soi l'idée d'une *personne*, il ne pouvait pas renouveler dans sa formule la notion de cette individualité; le nombre des éléments énoncés n'infirme en rien leur *union*

personnelle ou hypostatique. Pour trouver une *fausseté radicale* dans la Définition Bonaldienne, il faudrait que l'Auteur eût exprimé textuellement une solution de continuité entre les Puissances de l'Agrégat. Or, feu M. de Bonald n'a rien dit de pareil : ainsi, il m'est impossible de voir rien de faux dans sa Définition. Est-ce que quelqu'un a accusé Saint Augustin d'avoir vu deux Individus en Jésus-Christ, quand il a dit : *Quia Filius Hominis est, et Filius* Dei *est : Filius* Dei, *propter formam* Dei ; *Filius Hominis, propter formam servi, habens in potestate ponere Animam suam et recipere eam* (1)? Pour tout homme qui sait que l'Être adorable dont il s'agit est une *personne* dans la constitution de laquelle il y a Deux Natures, il n'y aura jamais ni seulement aucune fausseté, ni même aucune amphibologie.

LXVI. Le P. Ventura, qui veut, à tout prix, trouver une *fausseté radicale* dans la Définition Bonaldienne de l'Homme, est obligé à repousser le Principe de la Dualité du Dynamisme Humain ; et son obstination, dont je le plains, le porte à regarder (ou à faire regarder) ce Principe, qu'avaient enseigné la *Bible*, Saint Paul, Saint Grégoire, Saint Augustin, comme une acte d'hétérodoxie.

Dans le Vingt-unième Paragraphe de sa *Lettre sur la vraie et la fausse Philosophie*, il vient insister sur ses assertions qui n'ont pas plus de fondement que les premières, et où je ne vois que sa constance dans ses paralogismes ou dans ses sophismes.

---

(1) *Tractat. sup Psalm.* LXIII ; *ad* V. 2.

A la page 68, il rappelle la condamnation qu'il avait prononcée contre la Définition Bonaldienne dans sa *Seconde Conférence*, condamnation dont il continue d'être content.

« J'ai donc remarqué d'abord que, par sa Définition de » l'Homme (une Intelligence servie par des Organes), M. de » Bonald n'a fait que reproduire, avec plus de grâce, mais non » pas avec plus de vérité, la Doctrine des Platoniciens, disant, » d'après Cicéron, que l'Homme n'est qu'un Esprit ayant pour » appendice le Corps : *Aiebant appendicem Animi esse Corpus;* » et affirmant que l'Ame Humaine est unie au Corps, comme le » *moteur* au *mu*, le *batelier* à son *bateau;* car, pour M. de » Bonald aussi, il n'y aurait d'autre liaison, d'autre rapport » entre l'Ame et le Corps de l'Homme, que celui qui existe entre » le *maître* et son *serviteur*. »

Après cette répétition, je ne trouve pas la Réfutation de notre Adversaire plus juste que je ne l'avais trouvée la première fois. Je continue à ne pas voir la moindre ressemblance entre la Définition des Platoniciens et la Définition Bonaldienne. J'ai ri en voyant l'acte d'accusation contre le *moteur* et le *mu*, le *batelier* et le *bateau*, parce que je me sentais capable de dire au P. Ventura lui-même que mon Ame Pensante, qui me dirige dans le moment où j'écris, *meut* mes doigts, et que par conséquent *elle* est un *moteur* et qu'*ils* sont des corps *mus;* et qu'il en était de même de la comparaison de la progression humaine avec le *batelage*. Sans savoir quels étaient les Auteurs de ces similitudes, je me doutais bien qu'ils n'avaient pas eu l'intention de mettre une solution de continuité entre le *moteur* et le *mu*, et qu'ils n'avaient pas voulu dire qu'entre mon Ame Pensante et

mes doigts il existait une solution de continuité, comme entre mes doigts et ma plume. C'est ce que l'Argumentateur a désiré nous faire croire, et j'ai pu penser que notre Adversaire se permettait cette petite ruse de guerre polémique.

Ce stratagème, que l'on qualifiera comme l'on voudra, le P. Ventura s'en est servi évidemment dans son attaque contre la Définition Bonaldienne. « Il n'y aurait d'autre liaison, d'autre » rapport entre l'Ame et le Corps de l'Homme, que celui qui » existe entre le *maître* et son *serviteur*. » Je pose en fait que M. de Bonald n'a nullement dit *qu'il n'y avait point* d'autre liaison, d'autre rapport entre l'Ame et le Corps de l'Homme, que celui qui existe entre le *maître* et le *valet*. La Formule dit que les Organes sont des serviteurs de l'Ame Pensante, voulant dire que ces Organes obéissent à la volonté de l'Intelligence, et exécutent les mouvements internes dont l'Intelligence est incapable de prescrire explicitement le mécanisme. Le service doit aller plus loin, et ne pas rester dans l'obéissance : les Organes doivent exercer, instinctivement, des fonctions indispensables à la vie. Lorsque l'Homme naissant est d'une ignorance profonde, et que le Principe de l'Intelligence est dans un état de latence, ou même en cas d'absence, sous ces deux points de vue, tout le Monde peut dire comme Vallésius et de Bonald que les Organes animés par une Force Vitale sont les serviteurs de l'Ame Pensante. C'est ce qui est dit dans la Définition Bonaldienne. Mais quand un mot usité dans un sens propre est employé figurément, ou par allégorie, ou par catachrèse, est-on obligé de l'entendre suivant toutes les circonstances de sa valeur propre? Non certes, le mot perdrait son prix

quand il serait devenu l'expression naturelle et rigoureuse de la chose.

Le P. VENTURA, qui s'est déclaré contre le Principe de la Dualité du Dynamisme Humain, dont il n'a voulu connaître ni les faits ni la doctrine, a trouvé à propos de supposer que l'Auteur de la Définition avait présenté ces deux Puissances comme deux substances diverses, séparées l'une de l'autre, entre lesquelles il y avait solution de continuité. D'où tire-t-il cette assertion? Je ne trouve pas dans cette Formule un mot qui fasse soupçonner une autre Dualité que celle du Dynamisme Humain, laquelle n'est pas celle des deux Individus séparés, mais la Dualité des *Deux Natures* hypostatiquement unies de la même Personne.

Notre Adversaire oublie le premier mot de la Définition, lequel lie tous les éléments de l'objet à définir. L'HOMME *est une Intelligence*, etc. *Homme* veut dire la *Personne Humaine.* DE BONALD savait trop bien écrire pour répéter, dans la Définition qu'il fallait faire et dans la même phrase, l'*union* substantielle des objets qu'il faut nommer, et dont il faut faire connaître des relations majeures. Il est impossible qu'un homme qui connaît sa langue et la construction de la syntaxe, se trompe touchant l'idée essentielle dont il s'agit ici.

Si le P. VENTURA est également sévère pour tous les Écrivains, et sans acception de personne, il doit regarder Saint AUGUSTIN comme hérétique, en lisant la phrase que j'ai transcrite un peu plus haut; il parle de JÉSUS-CHRIST : *Quia Filius Hominis est, et Filius* DEI *est: Filius* DEI, *propter* FORMAM DEI; *Filius Hominis*, *propter formam servi, habens in potestate ponere Animam suam*

et recipere eam. Notre Adversaire a-t-il déclaré l'Évêque d'Hippone un Nestorien prêchant publiquement que Jésus-Christ est formé de *Deux Personnes?* Je ne crois pas que ni lui, ni personne, ait ainsi traité ce grand Docteur de l'Église. Est-ce que la polémique nous dispenserait de justice, de vérité et de bonne foi?

L'Homme appelé par Saint Augustin *servus* pour une des Deux Natures de la personne de Jésus-Christ; le nom de *servantes* donné par Vallésius aux *Formes* Corporelles qui sont unies avec l'Ame Humaine; le *service* que l'Intelligence reçoit des Organes Vivants, et qui est dans la Formule Bonaldienne, présentent une idée tropologique qui doit être juste et heureuse puisqu'elle paraît être née dans trois esprits différents sans concert et sans communication successive.

La Définition Bonaldienne a plu au public. Le P. Ventura l'a trouvée plus *gracieuse* que les autres, quoique aussi *fausse*. Quelle peut être la cause de cet agrément? Il dérive de ce que les fonctions naturelles des Organes Vivants sont exprimées par des termes qui rappellent une similitude du service entre un maître et un valet. Quelle est l'étendue de la ressemblance pour que la figure soit agréable? Il faut qu'elle s'étende assez pour qu'elle exprime une vérité intéressante; mais il ne faut pas qu'elle s'étende jusqu'à rendre identiques les objets comparés : l'expression métaphorique deviendrait une catachrèse, et la partie æsthétique s'évanouirait. Le service des fonctions des Organes auprès de l'Ame Pensante me plaît, parce qu'il rend plus générale une vérité renfermée dans un cercle assez étroit, savoir : la connaissance de la Force Vitale, nature autre que

celle de l'Ame Pensante, jointe avec les autres éléments constitutifs de la Personnalité Humaine. Le Dynamisme Humain composé de deux natures diverses, agissant réciproquement, de manières très-différentes, l'une sur l'autre, tant dans l'état hygide que dans l'état de maladie, est le fait général de l'Anthropologie Médicale. L'inégalité hiérarchique de ces Puissances actives, et les scènes presque dramatiques qui peuvent être imaginées dans leurs influences mutuelles, plaisent autant à l'Imagination qu'elles instruisent l'Entendement. Mais si cette imagination se convertissait en une croyance de ces Deux Natures en Deux Personnes; que par ces personnifications des deux Puissances, ces deux Individus fussent considérés comme un maître et un valet qui se brouillent et se rapatrient, dont le supérieur peut chasser l'inférieur et en mettre un autre à sa place: la Formule Bonaldienne serait une Proposition exprimée au propre, qui serait sans agrément, et que tout homme sensé regarderait comme un songe creux aussi insipide qu'impertinent. Une circonstance qui me fait penser que le P. Ventura ne croit pas réellement que la Définition en question établisse deux Individus distincts, c'est qu'il y trouve de la *grâce*. Ce sentiment ne pouvait exister que tout autant que les expressions seraient tropologiques et non *propres*.

Nous chamaillons depuis long-temps, et je regrette sincèrement tant de paroles, qui vont devenir de toute inutilité dès que le P. Ventura aura connu ce qu'est la Doctrine Hippocratique de la Constitution de l'Homme, telle qu'elle est enseignée à Montpellier. Je ne puis pas croire que la cessation de cette contestation soit éloignée : l'Adversaire ne peut plus soutenir la

lutte qu'au moyen d'un stratagème qui ne peut pas durer, parce que c'est une petite supercherie que nous ne voulons pas désigner par son nom, afin de mieux ménager une conciliation. Voici de quoi il s'agit. Lisons les lignes suivantes de la page 69 de la *Lettre à M. Victor* de Bonald :

« J'avais remarqué...... que la Doctrine de l'Union substan-
» tielle de l'Ame et du Corps dans l'Homme a d'admirables rap-
» ports avec la Doctrine de l'Union substantielle entre la Divi-
» nité et l'Humanité de Jésus-Christ ; que la vraie Doctrine
» touchant l'Homme est celle-ci ; qu'en lui l'Ame et le Corps sont
» *un* dans l'unité d'*être*, comme la vraie Doctrine touchant Jésus-
» Christ est que la Divinité et l'Humanité sont un en lui, dans
» l'unité de sa *personne ;* que cette Doctrine-là est le fondement
» de la vraie Philosophie, comme celle-ci est le fondement de la
» vraie Théologie ; et qu'enfin, toute la Science Intellectuelle et
» Religieuse est renfermée dans cette grande parole de Saint
» Athanase : « Comme l'Ame rationnelle et la Chair ne font qu'un
» Homme, de même Dieu et l'Homme ne font qu'un Jésus-Christ :
» *Sicut Anima rationalis et Caro* unus *est Homo, ita Deus et*
» *Homo* unus *est Christus.* » J'ajoute maintenant qu'il est aussi
» erroné, aussi dangereux en Philosophie, de dire que l'Homme
» n'est qu'*une Intelligence servie par des Organes*, qu'il le se-
» rait, en Théologie, de dire que Jésus-Christ *n'est que Dieu*
» *servi par l'Homme.* Et pourquoi ? Parce que cette manière de
» définir l'Homme est la négation formelle de l'Unité substan-
» tielle de l'Ame et du Corps, la négation du grand Mystère de
» l'Homme ; tout comme cette manière de définir Jésus-Christ
» serait la négation formelle de l'Union hypostatique de la

» personne du Verbe avec son Humanité, serait la négation du » Mystère, encore plus grand, de JÉSUS-CHRIST. »

Je suis charmé que le P. VENTURA ait remarqué ce qui existe entre la Doctrine de la Constitution de l'Homme considérée sous le rapport philosophique, et celle de la Doctrine Chrétienne de la Constitution de JÉSUS-CHRIST : j'avais fait la même remarque il y a trente ans. Il m'avait semblé que l'analyse de la Personne du SAUVEUR apprise par la Foi pouvait nous aider à concevoir la Constitution de l'Homme étudiée par la Philosophie Expérimentale. Les mots par lesquels la Théologie a exprimé la théorie des Faits Métaphysiques dont elle s'occupe, m'ont paru pouvoir être employés dans l'expression des vérités et des méprises qu'il a fallu signaler dans notre Anthropologie. La formation des Organes d'un Corps Humain, fabriqués dans l'utérus pour l'usage d'une Intelligence future, nous a démontré, dans la génération de l'Homme, une *finalité* attestant l'existence de Lois supérieures à tout ce que les Sciences Physiques ont pu nous apprendre. L'obligation de joindre la Métaphysique particulière (BACON) à la Physique, pour aller à l'interprétation de ce fait naturel, de la *Vie Humaine* et de *son Histoire Philosophique*, nous a paru indispensable, contre l'avis des Organiciens de Paris.

L'Ordre Vital, distingué d'avec l'Ordre Physique et d'avec l'Ordre *Intellectuel*, est une imitation philosophique de l'Ordre *Divin*, que la Révélation a montré dans un exemple miraculeux.

La *réunion* en une seule personne de plusieurs éléments divers, les uns de l'Ordre Physique, un autre de l'Ordre Vital,

un autre de l'Ordre *Intellectuel* doué de la Personnalité, un autre *Divin* qui est une *Personne* de la Trinité, nous a présenté un modèle de Philosophie Inductive. La réunion de substances diverses de l'Ordre Physique produit des Agrégats distingués nominativement par les modes de cette union : mélange ou mixture ; combinaison ; combinaison en *ure*, combinaison en *ite*, combinaison en *eux*, etc. La nouvelle Chimie nous a donné une langue très-savante qui nous instruit de tous les effets que les Mixtes sont capables de produire d'après les modes de l'union de leurs éléments. Les Métaphysiciens, qui se sont fortement occupés de l'Être que les Chrétiens adorent, ont voulu exprimer l'*union* des éléments qui forment sa Personnalité ; ils n'ont pas pu en tirer un nom étymologique des mélanges et des combinaisons des substances de l'Ordre Physique. L'immense faveur que l'Homme a reçue, a été nommée une *Union Hypostatique*, qui me paraît signifier *Union Personnificative,* parce que *Hypostase*, en grec, a dû signifier une *Personne,* une *existence unitaire incommunicable*, puisque les Chrétiens primitifs, qui ont parlé la langue grecque, ont appelé *Hypostases* les *Personnes de la Trinité* (1).

Cette Personnification en une *unité* faite avec de la Matière, avec un Homme et une Personne Divine, a pris son nom d'un fait incomparable. — Or, comme le mot n'emporte pas avec lui la Divinité, mais seulement la Personnalité, je n'ai pas su

(1) M. Collombet, *Histoire de Saint* Jérôme, T. I, p. 210. — E. Marcella, *Dictionnaire étymologique de tous les mots français, techniques et autres, qui viennent du grec ancien.* — Paris, L. Hachette, in-8°, p. 226.

trouver un autre mot plus propre pour parler de l'*union* de l'Intelligence Humaine avec son Agrégat organisé vivant. Puisqu'il n'a d'autre acception radicale que de rappeler une *composition personnelle*, je me suis enhardi à dire que la réunion de l'Agrégat Matériel, de la Force Vitale et de l'Ame Pensante, qui composent l'Homme, est un phénomène qui ne pouvait pas porter d'autre nom que Union Hypostatique, incomparable; et j'ai attendu avec patience qu'on me présentât un caractère plus significatif ou plus scientifique.

Comme beaucoup de Médecins se sont dispensés de méditer, autant que nous l'avons fait, sur la Constitution de l'Homme, plusieurs sont restés, ou dans une croyance hypothétique, ou dans un scepticisme indifférent. Nous n'avons pas eu la pensée de nous mettre en discussion avec les gens qui ne reconnaissent qu'une seule Substance, et qui ne veulent admettre d'autre Cause Première que celle de Lucrèce ou celle de Spinosa. Mais il a bien fallu chercher à s'entendre avec les Confrères qui sont persuadés qu'il existe une Intelligence Souveraine, et des Causes Actives de différentes sortes. Nous avons désiré de nous mettre en état de rendre compte de nos Doctrines à ceux qui voulaient chercher les Vérités Naturelles.

La Dualité du Dynamisme Humain est une Vérité démontrable pour quiconque est curieux d'en connaître la réalité. Comme des Hommes d'un grand mérite, n'ayant pas su trouver la méthode logique qui pouvait les diriger, sont restés persuadés qu'il n'y avait dans le *Règne Animal* qu'un seul ordre de Causes Animatrices, ils persistent dans cette erreur, ou par négligence, ou pour ne devoir jamais de reconnaissance à ceux qui possé-

daient la vérité avant eux. Ainsi, Stahl est resté dans la persuasion qu'un Dynamisme Unitaire d'une même nature vivifie l'Homme et tous les Animaux. Pour nous, les raisons les plus convaincantes nous ont appris la réalité de Deux Puissances de natures diverses, qui peuvent montrer, durant la vie, des tendances différentes. La partie de la Théologie qui s'est occupée de la Constitution du Rédempteur, a dû signaler les Hérétiques qui voulaient que Dieu et l'Ame Humaine ne formassent qu'une seule Puissance; à les entendre, tous les pouvoirs étaient absorbés dans la Divinité, et les *tendances* différentes paraissaient impossibles. Les Orthodoxes désignèrent ces Hérétiques sous le nom de *Monothélistes*, c'est-à-dire de Partisans d'une seule tendance.

J'ai cru que les Hippocratiques et l'École de Buffon, avocats de la Dualité Anthropologique, devaient donner ce titre aux Animistes de Paris, qui ont l'intention d'être les Anti-Matérialistes de leurs Confrères, sans faire attention qu'une Anthropologie fondue avec la Physiologie Bestiale est de connivence avec le Cabanisme.

Comme le Monothélisme Anthropologique ne mène pas aux prisons de l'Inquisition, j'espère que le P. Ventura recevra, sans réclamation, un titre que je ne cesserai de lui donner tant qu'il s'obstinera à rejeter une Doctrine qu'il ignore, et dont la démonstration se renouvelle de temps en temps d'une manière patente. Il ne voudra pas reconnaître des Organes Vivants, exécutant synergiquement des fonctions instinctives, en faveur d'une Intelligence *absente*, et dont le retour est naturellement impossible dans un Monstre Humain, né l'an dernier (1852),

qui « a vécu pendant neuf heures, et a accompli toutes les » fonctions immanentes, naturelles et instinctives, quoiqu'il » fût privé du cerveau, du cervelet, de la moelle allongée, et » même de la portion supérieure de la moelle épinière, jusqu'au » commencement de la quatrième vertèbre cervicale (1). »

La Théologie Orthodoxe a condamné ceux qui, pour ne pas être accusés de Monothélisme, sont tombés dans un excès opposé, en soutenant que Jésus-Christ est composé de Deux Personnes. Les obstinés qui enseignent cette erreur, sont appelés *Nestoriens*, du nom de l'Évêque de Constantinople qui avait imaginé cette hérésie. J'ai hardiment traité de *Nestoriens* Anthropologiques, ceux qui prétendraient que les Deux Puissances du Dynamisme Humain constituent deux hommes ou deux esprits, séparés par solution de continuité dans un même Agrégat Humain. Les connaisseurs ne pourront pas s'y tromper. Nous répudions le Stahlianisme, parce que le Monothélisme est une hypothèse qui ment perpétuellement à mon sens intime, et est souvent en opposition avec la Médecine. Nous répudions l'Helmontisme, parce que cette hypothèse est un Nestorianisme Anthropologique tout pur, parce que dans cette Doctrine l'Archée est une Intelligence souvent égale à celle de l'Ame Immortelle, puisqu'il y a dans la première la *Raison* et dans l'autre la Foi : hypothèse arbitraire et baroque. Il y a quelque temps qu'à Paris peu de gens auraient compris notre Orthodoxie Anthropologique, entre Stahl et Van-Helmont : mais j'espère

(1) *Gazette Médicale de Montpellier;* N° du 15 Décembre 1852.

que ceux qui auront lu le dernier livre de M. Édouard Auber seront capables de nous rendre justice.

Quand le P. Ventura accuse la Définition Bonaldienne d'enseigner que l'Intelligence d'un Homme et la Force Vitale qui l'accompagne sont deux individus distincts et séparés, comme un maître et un valet, il flétrit l'Auteur, et nous ses adhérents, en nous déclarant *Nestoriens* Anthropologistes. Cette injure est calomnieuse : la preuve en est dans l'altération qu'il a mise dans la Formule de cette Définition. Au lieu de la présenter telle qu'elle a été publiée par l'Auteur : *L'Homme est une Intelligence servie par des Organes*, notre Adversaire la travestit ainsi : « Il est aussi erroné, aussi dangereux en Philosophie, » de dire que l'Homme n'est qu'*une Intelligence servie par des* » *Organes*, qu'il le serait, en Théologie, de dire que Jésus-Christ » *n'est que le Dieu servi par l'Homme.* » Feu M. de Bonald a dit : *L'Homme est une Intelligence, etc.*, et point du tout : *L'Homme n'est qu'une Intelligence, etc.* — La Formule réelle est inattaquable pour tout Homme instruit et de bonne foi, parce que, dépouillée de sa précision, de son énergie et de son élégance, elle s'étend ainsi : « L'Être que nous appelons l'Homme, et qui » est un Agrégat très-complexe, formé de divers éléments unis » suivant une composition de sa propre espèce et incomparable, » Agrégat qui forme une Personne Humaine, est constitué d'un » Principe d'Intelligence, d'Organes, et d'une Puissance qui est » la source de la synergie avec laquelle ils exercent les fonc» tions naturelles et les fonctions instinctives, avec laquelle ils » obéissent aux volontés de l'Ame Pensante, et coopèrent à un » grand nombre de fonctions intellectuelles. » — Ce long procès-

verbal sera accepté sans peine par tout Lecteur qui aura acquis quelques notions sur la Science de l'Homme. Mais il sera charmé d'en entendre les vérités capitales dans les huit mots de cette Formule. Il n'imaginera pas qu'il soit possible d'y voir une ombre d'erreur. Il me paraît que notre Adversaire l'a cru comme nous, puisque, dans l'intention où il était de l'incriminer, il y a inséré le *n'est que*, qui change tout-à-fait le sens de la Définition, car si l'on veut la paraphraser, il faudra dire : « L'Homme que vous pensez être une *Personne*, une *Unité*, est » une Famille entière, composée d'Êtres divers et d'instruments, » tous distincts et séparés, qui sont d'abord une Intelligence ; » ensuite des Organes ou instruments qui doivent *servir* à l'In- » telligence, non-seulement pour qu'elle *s'en serve*, mais encore » pour que des subordonnés qui l'entourent *s'en servent* eux- » mêmes pour ce *service*. Le mot *Service* emporte toutes ces » idées. »

Convenons que cette Paraphrase de la Définition arrangée par le P. Ventura est bien différente de celle qu'il faut raisonnablement tirer de la Définition légitime et pure, telle qu'elle était en sortant de la plume de feu M. de Bonald.

Je ne suis pas assez Théologien pour savoir jusqu'à quel point la proposition : « Jésus-Christ *n'est que le* Dieu *servi par* » *l'Homme* », serait scandaleuse ou impie. Je n'ai jamais vu ni entendu rien de pareil : *n'est que le* Dieu servi par l'Homme. Mais comme je sais depuis mon enfance que Jésus-Christ est le Verbe Divin, Fils unique de Dieu, devenu Homme pour la Rédemption du Genre Humain, je voudrais bien savoir des Compétents, des Prêtres, et surtout des Évêques, ce que serait

cette phrase : JÉSUS-CHRIST, *pendant sa vie terrestre, a voulu que sa Nature Divine fût cachée pendant presque trente ans, et servie par la Nature Humaine.* Cette Proposition, aussi simple dans son genre que la Définition Bonaldienne, exempte du *qui n'est que*, dont le P. VENTURA a voulu entrelarder les deux Formules pour rendre la première aussi ridicule que baroque : cette Proposition est-elle aussi *radicalement fausse?* Le récit suivant de l'Abbé DE SAINT-RÉAL, dans la *Vie de* JÉSUS-CHRIST, peut-il se contracter autrement, en exprimant la relation qui existait entre la Vie Humaine et la Vie Divine, dans la vie générale de cette adorable Personne? JOSEPH et MARIE qui vivaient à Nazareth, « allaient toujours à Jérusalem au temps » de la Pâque. Une fois entre autres, JÉSUS qu'ils y menèrent, » et qui avait alors douze ans, les ayant quittés sur la fin de la » Fête, ils crurent qu'il était avec quelques-uns de leurs Parents, » avec qui ils étaient venus, qu'ils devaient rejoindre en chemin » le premier jour du voyage, pour s'en retourner aussi ensem» ble. Mais ils furent bien surpris, quand ils les eurent joints, » de voir qu'il n'y était point. Ils revinrent aussitôt sur leurs pas » pour le chercher à Jérusalem, et ils le trouvèrent le troisième » jour dans le Temple, assis au milieu des Docteurs, qui les » écoutait, les interrogeait, et ravissait tout le monde en admi» ration de la sagesse de ses discours. MARIE et JOSEPH n'en » furent pas moins étonnés que les autres; et MARIE lui repro» chant avec tendresse la peine où il les avait mis : *Pourquoi me » cherchiez-vous?* leur dit-il. *Ne savez-vous pas qu'il faut que » je travaille à ce qui regarde mon Père?* Mais ils ne compri» rent rien à ses paroles; et l'ayant ramené à Nazareth, il leur

» fut depuis parfaitement soumis, pendant la vie cachée qu'il y » mena près d'eux jusqu'à la trentième année de son âge (1). »

Supposons qu'après avoir lu ce récit, ou dans Saint Luc, ou dans l'Historien moderne, supposons que le Lecteur fît cette réflexion : *L'Homme-Dieu*, Jésus-Christ, *Personne adorable faite de Deux Natures, a rendu tour-à-tour dominante comme il lui a plu, chacune de ces* FORMES; *pendant trente ans, la* FORME *Humaine ou la* FORME *d'esclave a servi la* FORME *Divine habituellement latente, excepté dans le voyage à Jérusalem, où la* FORME *Divine se montra pour étonner les Docteurs Juifs pendant quelque temps, au risque de donner du chagrin à des Parents que le Fils de l'Homme chérissait.* — Je supplie les Ecclésiastiques qui voudront se donner la peine de lire cet Écrit, de me dire si la Déclaration que je viens de rédiger, est une Proposition vicieuse, fausse, anti-théologique; ou si, au contraire, elle est exempte de tout reproche à l'égard de la Foi Orthodoxe.

Je les prie d'observer que ma Proposition Chrétienne, logiquement entée sur la Philosophie Naturelle Expérimentale, est dans l'esprit de la Définition Bonaldienne. Je ne crains pas même d'inviter le P. Ventura à juger lui-même les deux Propositions correspondantes, après avoir accordé *hypothétiquement* le Principe de la Dualité Anthropologique, et avoir renoncé *momentanément* à son Animisme Stahlien. Après cette concession, j'ose croire que nous serons tous bientôt d'accord.

---

(1) *OEuvr. de l'Abbé* de Saint-Réal. Paris, 1745, in-4o; T. I. — *La Vie de* Jésus-Christ : Liv. I, p. 72.

Le résultat que j'espère est ainsi dans mon cœur : notre Adversaire, chez qui le Monothélisme Anthropologique est une opinion sur laquelle la Théologie nous accorde toute liberté, verra qu'un Enseignement Médical de vingt-trois siècles est pour la Doctrine des Deux Natures du Dynamisme Humain ; que celui de Montpellier a fourni la démonstration de ce Principe, et la soutient avec une conviction scientifique complète, contre les Sectes Organicienne, Stahlienne, Zoonomienne, Cabanisienne ; et que l'École de Montpellier, toujours debout en dépit des Rivales, entend avec consolation et courage les applaudissements des Écoles impartiales, étrangères, prochaines et éloignées. Je ne puis croire qu'il veuille fermer les yeux et les oreilles à des Vérités Naturelles reconnues par tant d'Hommes laborieux et instruits, et par des Théologiens liés avec de vrais Philosophes. Dès qu'il aura connu les faits, je ne puis croire que la Logique ne produise sur son esprit, si vaste et si élevé, ce qu'une grâce miraculeuse avait produit sur celui de Saint Paul. Dès qu'il connaîtra combien le Dynamisme de l'Homme est différent de celui des Bêtes, il ne voudra plus flétrir une Définition qui est la première ligne de l'Anthropologie que j'enseigne, non sans succès, depuis quarante ans.

Je sais que tant de paroles écrites de part et d'autre vont s'évanouir dès que le malentendu qui en a été l'occasion sera éclairci. Mais quelle que soit la vanité de cette longue peine, je ne serai jamais fâché d'être entré dans cette Discussion. La Faculté à laquelle j'appartiens a le droit d'exiger de chacun de ses Membres de défendre l'Enseignement qu'elle exerce, relativement à la Chaire par lui remplie; car le but de son exis-

tence est de conserver, de faire fleurir, de propager et de défendre une Science que l'État a considérée comme un moyen de l'existence et de la prospérité de la Société. Tous les moments employés pour répondre à la dignité de cet Enseignement, doivent satisfaire ma Conscience, quels qu'en soient les résultats, puisque je remplissais un devoir, et que mon zèle pourra au moins servir d'exemple à ceux qui, par des talents supérieurs et par des circonstances plus favorables, seront en état de mieux faire.





RÉPONSE

AUX

OBJECTIONS DIRIGÉES CONTRE LA DOCTRINE

DU DYNAMISME HUMAIN,

TELLE QU'ELLE EST ENSEIGNÉE

DANS LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER.

I.

« Si en lisant le dernier ouvrage de M. Lordat, nous » avons bien saisi la Doctrine du Principe Vital, il nous sem- » blerait qu'il admet dans l'Homme *Deux Principes :* l'un, » qui préside aux opérations de l'Intelligence; et l'autre, aux » opérations du Corps. L'un est l'*Ame Pensante ;* l'autre, le » *Principe Vital*, qui paraît penser aussi. »

Je n'ai jamais dit que la Force Vitale fût capable de penser. Si la Force Vitale de l'Homme a une sensation proprement dite ; si cette perception n'est pas une simple *susception*, comme celle de la Sensitive ; si elle est une *Aisthésis*, elle n'est certainement pas une *Aperception* (Leibniz), une *Synéidésis*. Elle agit vers un but sans savoir ce qu'elle fait. Elle est pour l'Agrégat Matériel de l'Homme une Puissance qui gouverne son

petit univers, d'après une impulsion qui lui a été donnée, répondant en action, d'une manière contingente, aux impressions qu'elle reçoit. Très-inférieure à la Force Vitale de bien des Animaux, elle ne peut pas imiter le Poussin et le Poulain, qui, en naissant, opèrent instinctivement la station et la marche : elle ne coopèrera à ces Fonctions que lorsqu'elle aura été dressée par l'instruction et l'expérience de l'Ame Pensante.

II.

« Voici les expressions de l'Auteur : « Les Organes sont » placés sous la direction d'un Majordome. » C'est le Principe » Vital « qui a créé ses Serviteurs, qui a vu naître la Maî- » tresse du lieu. C'est le Principe Intelligent qui, à certains » égards, est son collaborateur, et qui, en cas de minorité » ou d'impuissance du Chef », c'est-à-dire de l'Ame, « exerce » souvent une régence snffisante. » Ce qui suppose dans ce » Principe Vital une certaine dose d'Intelligence. »

Ce que j'ai dit est l'expression exacte des faits de la Vie Humaine, formulée suivant la Métaphore de feu M. de Bonald. Je ne me suis permis cette Définition allégorique que dans la Septième Leçon de mon *Idée Pittoresque* de notre Anthropologie, où elle figure comme complément de celle que ce grand Personnage avait créée. L'impression désagréable qu'elle peut produire à l'esprit, et que j'avais pressentie, ne peut provenir que de ce que la prolongation d'une Allégorie fatigue, tandis qu'un trait métaphorique nous enchante.

Ce sont là les Fonctions Naturelles et Instinctives de la Vie de l'Homme, mises en opposition avec les Fonctions Volontaires, par conséquent Intellectuelles. Mon Ame Pensante, libre, responsable, n'est point l'Auteur de la formation des organes qui composent mon Corps. Ce n'est pas elle qui a fait battre mon cœur et mes artères dès le commencement de mon existence. Ce n'est pas elle qui m'a fait respirer, vagir, téter, sucer le sein de ma mère, faire la déglutition, au moment de ma naissance. Tout cela a été fait à mon insu : de tout cela je ne mérite ni blâme ni éloge. Il y avait donc dans mon Agrégat une Puissance qui veillait à mes intérêts quand moi, Ame douée de raison, saine, libre, j'étais incapable d'agir, faute d'instruction. Si mes traits, si la construction de mes membres ne sont pas tels qu'on pourrait les désirer, personne, j'espère, ne m'en fera un reproche : ces infractions contre le goût ne peuvent pas même entrer dans le *péché philosophique.*

L'illustre Aristarque dit que ce Principe Vital *suppose* un certain degré d'*Intelligence.* — Dans notre Doctrine, on ne peut rien *supposer*. C'est parce que nous ne voyons pas une manifestation de l'Intelligence dans la Force Vitale, que la Philosophie Naturelle Rigoureuse nous oblige à distinguer cette Puissance d'avec l'Ame Pensante. Elle agit aussi utilement et aussi sagement que l'Intelligence aurait pu le prescrire, et cependant elle est *asynéidète.* Elle a le pouvoir d'un automate; mais cet automate n'est pas un automate mécanique cartésien : c'est un automate vital. — Ce sont les faits

naturels qui nous forcent à confesser bon gré, mal gré, une Puissance harmonique unitaire, avec continuité, mais sans liaison mécanique nécessaire; Puissance qui agit vers un but, sans posséder l'Intelligence; qui jouit d'une spontanéité et d'une contingence capables de rappeler la liberté mentale; qui, par conséquent, mérite le titre de *Cause de l'Ordre Métaphysique* (Bacon);.... et qui néanmoins est soumise à quelques qualités de l'Ordre Physique, par exemple, à la division, à la caducité, à la vieillesse, à l'anéantissement ou à la résolution.

III.

« Il y a donc de bon compte, dans l'Homme, *Deux Ames,* » la Maîtresse du logis et le Majordome, dont l'Intelligence » doit être sans doute une des premières qualités. »

D'après ce que je viens de dire, il n'y a pas certainement *Deux Ames* proprement dites dans l'Homme, deux Ames dont la hiérarchie soit problématique. Si les Anciens, qui ont presque tous reconnu les Deux Puissances du Dynamisme Humain, les ont désignées par des termes assez pareils, ils ont eu le soin de les distinguer, et de les séparer par une distance qui marquait leurs rangs respectifs. Suivant la progression ascendante, *Force Vitale* et *Ame Pensante*, ils ont dit : *Anima*, *Animus*;.... *Anima Irrationalis, Anima Rationalis*;.... *Ame Végétale* ou *Animale*, *Ame Humaine* ou *Pensante*. — Nos expressions de *Principe Vital*, de

Force Vitale, qui indiquent la Cause de la portion de la Vie Humaine semblable à la Vie Bestiale;.... et *Ame Pensante, Sens Intime Humain*, qui correspondent au Principe de l'Intelligence, à *Mens*, à Νόυς, à *Cause de la Vie Intellectuelle*, suffisent, ce me semble, pour qu'on ne soit pas tenté de les mettre sur la même ligne.

Ainsi, ceux qui ne connaissent notre Doctrine Anthropologique que par ma seule Définition allégorique, pourront sourire en lisant :.... *les Deux Ames de bon compte;* mais ceux qui auront eu quelque notion des ouvrages de Barthez, et qui ne sont pas étrangers aux nombreux écrits que j'ai publiés, et dans lesquels l'énorme différence des Deux Puissances se fait remarquer à tout instant, ne sentiront pas le sel du persiflage, faute d'exactitude. Il est même possible que quelques Lecteurs me pardonnent ma Métaphore du *Majordome*, en considération de l'idée à laquelle je l'ai associée.

J'ai été vraisemblablement la cause involontaire de la mésalliance de l'Ame Pensante avec la Force Vitale, quand j'ai nommé la première la *Maîtresse*, et la seconde le *Majordome;* l'illustre Aristarque les a démocratiquement traitées comme deux hommes qui, quelles que soient leurs fonctions respectives, sont foncièrement égaux (1);.... mais en continuant la figure de

(1) On voit bien que l'objection partait du P. Ventura, qui voulait favoriser le Stahlianisme, et qui, ne songeant plus à la *Personnalité* de l'Homme, ne pensait pas que Deux Puissances différentes fussent en état d'entrer dans une Individualité.

feu M. de Bonald, je parlais aristocratiquement : l'Intelligence était un Grand Seigneur, et la Force Vitale le Chef des domestiques ; et par conséquent ce dernier était un homme de rien, qui n'a d'existence que par les services qu'on attend de lui. Si l'on m'avait questionné sur sa destinée, j'étais prêt à dire, comme la Madame Argante de Marivaux : *Son sort!... le sort d'un Intendant!*

IV.

« M. Lordat admet-il cette conséquence de Deux Ames en » nous ? »

Non, certes : mais seulement Deux *Puissances* de natures extrêmement diverses, associées pour coopérer ensemble et pour former une *Personne*, et ayant toutes deux une tendance finale à un but, qui est l'exécution de la Vie Humaine. C'est cette tendance commune qui les place dans la catégorie des *Causes Métaphysiques*, suivant la manière de parler de Bacon.

V.

« Elle semble résulter clairement de ses paroles. »

Je viens de m'expliquer par rapport à la malheureuse Allégorie dont je me suis servi avec tant de mauvais goût. Je la retire entièrement, et je reviens sur le sens naturel de mes Propositions Doctrinales. — Au reste, j'ai fait un livre pour établir la différence radicale qui

existe entre les Deux Puissances Métaphysiques du Dynamisme Humain : ce livre est ma *Preuve de la non-vieillesse du Sens Intime de l'Homme*, pendant la décadence naturelle de la Force Vitale.

VI.

« Mais, quoi qu'il en soit, il est évident, d'après tout » son livre, qu'il pense que l'Ame Humaine, ou le Principe » immatériel et raisonnable que Dieu nous a donné, et qu'il » a fait à son image, n'est pas suffisant pour expliquer les » phénomènes qu'il aperçoit dans le Corps Humain, et qu'il » fait appeler à son secours d'autres agents. »

Oui, c'est ainsi que je pense : puisque Dieu m'a donné *une Ame Pensante à son image*, j'ai dû croire que, dans mon *Moi* intellectuel, il ne se passe rien, ni sensation, ni conception idéale, ni action, ni opération, ni volonté, ni affection dont je ne puisse conserver l'histoire. J'ai été persuadé que, dans la sphère étroite des opérations mentales dont il a voulu me gratifier, ma conscience me rendrait compte de mon existence, comme mon Créateur sait tout ce qu'il a fait. — D'après cela, j'ai dû être convaincu, quoi qu'en ait dit Stahl, que rien de ce qui s'est fait dans mon Agrégat sans la volonté et la connaissance de mon Sens Intime, ne pouvait être considéré comme un effet de cette Ame. Ainsi, ce n'est pas elle qui empêche directement la constitution chimique si putrescible de mes tissus, de se décomposer, comme cela se fera un instant après ma mort.

VII.

« Tout Système qui s'écarte des idées reçues, doit être
» examiné avec d'autant plus de soin, que celui qui le pré-
» sente peut faire autorité par sa science, ses talents, ses
» excellentes intentions bien connues, et que les erreurs dans
» lesquelles il pourrait tomber, seraient par cela même plus
» dangereuses. »

Cette Maxime générale me paraît trop sage pour qu'elle soit susceptible de commentaire. Loin de vouloir rien retrancher des précautions employées pour nous prémunir contre les préventions en faveur des Auteurs, je désirerais que l'on se mît en garde contre leurs vertus, et contre les apothéoses que ces vertus leur ont méritées (1).

VIII.

« Il nous semble que le *Système* défendu par M. LORDAT
» est erroné, et que c'est l'Ame Intelligente qui opère seule
» dans le Corps Humain, comme on l'avait cru en général jus-
» qu'ici : *Nulla pars Corporis habet proprium opus, Animâ*
» *recedente* (Saint THOMAS). »

---

(1) On peut deviner que ma remarque faisait allusion à l'espèce d'idolâtrie que certains ont pour des Savants canonisés, dont ils voudraient propager des opinions extra-théologiques, en contradiction avec la Science Naturelle, aussi respectable par les vérités qu'elle conserve, que par celles qu'elle découvre chaque jour. L'idolâtrie dont je veux me défendre, et dont je voudrais garantir mes Collègues, est celle que nous a signalée le Savant Jean-Christophe KOECHER, par son livre intitulé : *De Idololatriâ Litterariâ.*

Ce Paragraphe est susceptible de plusieurs réclamations :

1° La Doctrine que je défends est ici désignée par le nom d'un *Système*, mot qui est fort suspect, parce qu'il est souvent synonyme d'Hypothèse. Je trouverais plus juste d'appeler cette partie de notre Enseignement une *Doctrine*, afin d'écarter autant que possible l'idée d'*Hypothèse*, attendu que, dans nos Propositions, il est impossible de trouver une ombre de supposition, si l'on se donne la peine de suivre les procédés de notre Philosophie.

2° La pensée fondamentale de notre Doctrine est celle-ci : les fonctions naturelles, les instincts, les maladies de la Vie Humaine, celles pour lesquelles la Médecine a été constituée, ne proviennent pas de cette Ame que Dieu a faite *semblable à lui*, puisque le Sens Intime, premier fondement de toute certitude, déclare qu'elle est étrangère absolument à ces opérations (1). Ces opérations ne peuvent pas non plus être expliquées

---

(1) Ce que les Philosophes et les Théologiens appellent les *Maladies de l'Ame*, et celles pour lesquelles les Médecins nomment des *Aliénations Mentales*, des *Maladies de l'Esprit*, sont des phénomènes qui ont sans doute des rapports avec les Maladies Vitales, mais les Maladies de l'Ame et les Maladies Vitales ne sont identiques ni par leur origine, ni par leur *substratum*, ni par leur terminaison, etc. Leurs ressemblances et leurs différences sont le sujet d'un grand problème très-difficile et d'un intérêt immense pour la Pathologie, pour la Philosophie Naturelle, pour la Morale. On pense bien qu'un Professeur de Physiologie Humaine ne peut pas se soustraire aux recherches relatives à cette question ; mais ce n'est pas qu'il peut apporter son contingent, quel qu'il soit.

par les lois de la Physique, puisque les Cartésiens, qui croyaient arriver à ce résultat par des hypothèses de cet ordre, ont succombé dans cette entreprise et s'y sont couverts de ridicule. Il faut donc convenir qu'il existe dans l'Homme, comme dans les Êtres Vivants privés d'Intelligence, une Puissance qui peut avoir quelques ressemblances tant avec des modes d'être de l'Ame Pensante, qu'avec ceux des propriétés de la Matière, mais qui a des caractères *sui generis*. Il s'ensuit que la forme de cette Cause, étudiée sous le rapport des faits et sous celui de l'expérimentation, ne peut être inscrite ni dans l'Ordre de la Psychologie, ni dans l'Ordre de la Physique, et qu'elle réclame indispensablement un autre Ordre, qui est celui des Forces Vitales. Cet enchaînement d'idées serait-il réellement une *erreur?* En quoi consiste la solution de continuité de notre Logique?.... Y pense-t-on bien?

3° Quand j'ait fait ma Définition allégorique de la Force Vitale, j'avais l'intention de faire voir combien elle est loin d'avoir les caractères des Causes Physiques, et de faire remarquer ses tendances finales et ses ressemblances avec la Puissance qui agit *ratione moris :* mais j'ai été assez maladroit pour faire croire que j'admettais une seconde Ame Pensante. J'ai eu le grand tort de ne pas m'en tenir au langage du bon sens. J'ai été traité comme l'Ane de la Fable qui s'était avisé d'imiter l'Épagneul. Je me corrigerai pour le reste de ma vie.

Au demeurant, le flanc que j'ai prêté à mon Adversaire, et l'argument *ad hominem* au moyen duquel il

a pu triompher, est la persuasion où j'étais que ceux qui consentiraient à lire mes Leçons sur l'*Idée Pittoresque* de notre Anthropologie, connaîtraient le fond de cette Science, ou par mes écrits antérieurs, ou par ce même livre; que, par conséquent, ils sauraient que le Principe Vital, ou la Force Vitale, n'est certainement pas pour nous une *Ame Immatérielle, Pensante, Intelligente;* mais bien une Puissance qui ne se sent pas comme l'Ame Pensante, et qui cependant fait synergiquement ses fonctions vers une fin. Je croyais toujours ne parler qu'à ceux qui savent bien que cette Puissance, quoique unitaire et *incommunicable*, est néanmoins sujette à la vieillesse, à la division, à la mort; et je pensais que, conséquemment, ils ne croiraient pas que nous avions l'intention d'en faire une Ame rivale de l'Ame Pensante. Des Lecteurs ainsi disposés ont dû voir que mon *Majordome* n'était là que pour faire comprendre l'unité synergique des actions simultanées et successives des *Valets* organiques de M. de Bonald, et ils ont senti la valeur de ce complément de Métaphore : mais il a plu à mon Censeur de tout oublier, de prendre au corps ma Puissance allégorique, de la montrer comme une des *Deux Ames de bon compte*, et de rendre ma pensée un peu plaisante, en attendant mieux. Cette espiéglerie est-elle de bonne guerre en Polémique Théologique?..... Pascal répond affirmativement. Je dois donc subir le trait.

4° L'attribution des fonctions naturelles et instinctives à l'Ame Pensante peut être une croyance générale

dans le Monde, soit Vulgaire, soit Littéraire, où l'on n'a que faire de la Constitution exacte de l'Homme, et où l'on se contente de reconnaître en soi un Corps et une Ame. Il n'en est pas de même dans la Philosophie Rigoureuse, ni dans les Tableaux Encyclopédiques. La Dualité du Dynamisme Humain est la croyance universelle et perpétuelle, dans la Sphère Médicale, depuis Hippocrate, et même avant. Notre École n'a pas le mérite d'avoir ressuscité cette pensée : ce dogme a toujours été professé par les Praticiens et par les Écrivains instruits et consciencieux de toutes les époques, lesquels ont considéré la Médecine, non comme un amas de coutumes empiriques, mais comme une Science aussi rationnelle par l'enchaînement de ses propositions doctrinales, qu'importante par son but. Le principal service que notre Enseignement ait rendu à la Science sous ce point de vue, c'est d'avoir porté jusqu'à la démonstration une Dualité qu'on conservait par tradition et presque par instinct.

5° Je n'ai pas la moindre connaissance d'un changement qui serait survenu dans cette persuasion parmi les Médecins, lors de la propagation des idées de Saint Thomas d'Aquin. Il est vraisemblable qu'elle a été inaperçue dans notre République : les Écrits Théologiques ne se répandent pas plus dans les Écoles Médicales, que ceux de Médecine ne sont lus dans les Écoles de Théologie. Mais les secousses dont je parle, contre le Dualisme, furent vivement senties dans deux circonstances : d'abord, lorsque Descartes voulut ne voir dans l'Homme

que deux Substances, l'Ame Pensante, spirituelle, essentiellement différente de la Matière, et un Corps composé d'instruments anatomiques;.... ensuite, lorsque Stahl voulut que l'Ame Pensante fût la cause non-seulement des fonctions intellectuelles, mais encore des fonctions naturelles. La sensation que ces deux Hypothèses produisirent dans le Monde Médical, fait voir que la Dualité du Dynamisme était le sentiment commun, général, et que le *Mécanisme des Fonctions Vitales* et l'*Animisme* ont été des *nouveautés*. La Majorité s'est récriée. Les Novateurs ont eu des partisans : de-là deux Sectes, comme on l'a vu dans la Théologie Révélée. Les Sectes ont eu des noms qui rappellent les *Sections Saignantes :* les Cartésiens ont formé la Secte des *Iatro-Mathématiciens;* les Stahliens ont été et sont encore appelés *Animistes*.

Ces Sectes ont eu peu de Sectateurs. Aujourd'hui je serais tenté de croire qu'il n'en existe plus de réels. Il est vrai que l'évanouissement de ces erreurs ne peut pas être regardé comme un progrès : il n'a pour cause que l'indifférence philosophique. L'insouciance moqueuse qui domine dans la Philosophie Latitudinaire de l'époque, a fait tomber des opinions qui, pour leur soutien, avaient besoin d'efforts de raisonnement. Les vices de ces Doctrines se sont conservés, et ont pris d'autres formes et d'autres noms. Comme le Matérialisme est la tendance la plus générale et qu'elle favorise les esprits forts, les Hypothèses dont je parle se sont dirigées naturellement vers leurs dernières consé-

quences : l'Organicisme est le Cartésianisme excessif, c'est-à-dire le Matérialisme ; et la Physiologie Allemande est le Stahlianisme, devenu le Spinosisme.

Quand DESCARTES ne voulut reconnaître dans l'Homme que l'Ame Pensante et l'Instrumentation, lui et ses Partisans firent des efforts inouïs pour expliquer les fonctions naturelles par le Mécanisme et par la Chimie. Il fallut des hypothèses sans fin pour faire concevoir la liaison de pareilles Causes avec les phénomènes de la Vie Zoologique, c'est-à-dire de la Vie étrangère à la Pensée et à la Volonté. Alors vinrent les esprits animaux, les ferments, des théorèmes transcendants de Mécanique. Ces inventions avaient donné à DESCARTES quelque élévation, quelque dignité aux yeux du Public. Mais les Médecins, qui virent bientôt la futilité de ces travaux et leur incohérence par rapport à la Pratique Clinique, reconnurent aisément que tant de volumes étaient de savantes illusions ; aussi la Secte n'a pas pu se soutenir : les démonstrations de l'Organisation du Fœtus, celles des Fonctions Naturelles et de l'Instinct, par la Mécanique, sont des raisonnements qui n'ont causé que la pitié ou le rire.

Les Organiciens d'à présent se sont prévalus de l'opinion de DESCARTES qui lui faisait considérer la Vie des Animaux comme un Automatisme Physique. Ils se sont bien gardés de chercher à démontrer cette Proposition, en mettant sous notre imagination ou sous notre entendement la causalité physique entre cette cause et les effets de la vie : ils ont craint que leurs essais ne fussent

aussi risibles que ceux des Iatro-Mathématiciens. Ils ont pris le parti d'émettre leur opinion comme une *foi* semblable à celle de Descartes : et quoique cette foi me paraisse inadmissible, et que, pour être acceptée, elle ait besoin d'une vraie révélation, le goût pour le Matérialisme est assez étendu pour que des gens aient reçu cette croyance, et la professent dans l'Enseignement public. Ils s'éloignent de l'opinion de Descartes par rapport à la nature de la Vie Bestiale, qu'il regardait comme une imitation mécanique; ils la voient comme un phénomène pareil à la Vie de l'Homme. Ils y reconnaissent une sensibilité pareille à la nôtre, des idées, une intelligence, une volonté motivée, sans songer à y joindre pour cela aucune autre cause que l'Automatisme Physique. Quand ils en sont arrivés là, ils ne voient pas la nécessité d'ajouter la moindre chose au Dynamisme des Bêtes pour expliquer l'Homme. Puisqu'elles ont la *sensibilité*, que faut-il de plus pour exécuter la Vie Intellectuelle ? Cette Vie est-elle autre chose qu'une succession d'actes de *sensibilité ?* Voilà l'Anthropologie de certaines Écoles. Voilà les suites de la Physiologie Cartésienne.

Quand Stahl présenta sa théorie, il eut évidemment pour objet de réfuter l'Automatisme Physique de Descartes. La Cause collective des fonctions naturelles de l'Homme lui parut si éloignée des Causes Physiques connues, qu'il en chercha une autre d'une nature opposée. Le simple fait de la conservation de notre corps dans des circonstances où ce corps devait être

promptement putréfié, lui parut suffisant pour se croire obligé d'aller à la recherche d'un moyen *anti-septique;* il déclara cette Cause impossible à trouver dans notre Agrégat matériel. Il vit très-bien que l'enchaînement harmonique de toutes les fonctions naturelles de notre Vie tenait à une cause qui agit, non *ratione entis*, mais *ratione moris*, comme on disait alors à l'École. D'après cela, soit par l'insinuation d'une idée de notre Claude Perrault, Médecin-Artiste célèbre, dont Boileau s'est cruellement moqué, soit par quelque connaissance de l'assertion de Thomas d'Aquin qui m'est ici opposée, il s'arrêta à cette pensée, que *la Vie Humaine entière était l'effet de l'Ame Pensante.*

Avant d'entrer dans le fond de la proposition contraire au Principe de la Dualité du Dynamisme Humain, qui est la base de notre Doctrine, nous devons nous rappeler mutuellement une Maxime sans laquelle il ne pourrait plus y avoir de discussion. Cette Maxime se rapporte à la manière dont on doit se comporter dans la Polémique, touchant l'autorité des Pères et des Docteurs de l'Église Catholique, quand il s'agit de philosopher sur les phénomènes de la Nature. Il me semble qu'il est généralement convenu qu'il n'y aurait jamais de contestation quand la proposition en cause serait étroitement liée aux Vérités révélées ; mais que, quand les questions agitées se rapporteraient à l'explication des faits, sans intéresser le Dogme,... l'autorité de ces grands Personnages n'aurait d'autre force que celle de leur savoir individuel sur la matière. Les

titres par lesquels l'Église les recommande, nous apprennent que leurs sentences théologiques sont l'expression de la Loi de Dieu ; mais leurs Écrits relatifs à la Science Naturelle sortent de cette catégorie, et entrent dans la condition des travaux de tous les Savants laborieux qui se sont livrés à des recherches d'utilité sociale, et pour lesquels ont été faits les problèmes curieux et difficiles, aliments pour les esprits cultivés : *Disputationibus eorum.*

L'assertion de Saint Thomas d'Aquin, qui tend à exterminer le Principe de la Dualité du Dynamisme Humain, est un de ces cas où il convient de se rappeler le précepte renfermé dans le N° 7 des Objections que M. l'Aristarque a très-bien formulées. Les propositions paradoxales ou problématiques de l'Ordre Naturel sur lesquelles il faut prendre un parti, doivent être examinées avec d'autant plus de soin et d'exactitude que l'Auteur jouit de plus de considération. S'il est prudent de se tenir en garde contre un mérite social, il l'est encore plus de le faire contre l'ascendant des qualités sublimes, de la sainteté réelle, et même de la canonisation.

La réunion du pouvoir de faire des fonctions naturelles avec celui de penser, de vouloir et de commander, sans que le Sens Intime puisse s'en douter, cet amalgame d'un *pouvoir* si réellement *temporel* avec un *pouvoir spirituel* a étonné et révolté les Médecins. Accoutumés qu'ils sont à se rencontrer chez le malade avec les Prêtres, ils voyaient bien que les deux Thérapeutes

ne s'adressaient pas à une même cause impuissante: l'Homme de Dieu venait agir sur l'Ame Pensante ; le Ministre de la Nature venait quelquefois radouber l'Instrumentation, mais le plus souvent il venait agir sur une Puissance qui n'est ni l'Intelligence ni le Mécanisme, qui opère continuellement, à son insu, pour l'utilité de ce système. Cet Artiste savait bien que ces moyens d'action étaient nuls par rapport à l'Intelligence et par rapport à l'Agrégat matériel, mais très-influents sur la Force Vitale.

D'après cette disposition mentale chez ces deux hommes, la nouvelle Doctrine a dû paraître fort embarrassante. Elle a dû les étonner au plus haut degré, en réfléchissant sur un fait de pratique trop fréquent, où l'on voit un Instinct pervers naître chez un individu honnête et timoré, et harceler son Ame Pensante pour la forcer à accomplir le crime qu'elle abhorre. Y a-t-il moyen de méconnaître dans le malade une initiative hors de l'Ame Pensante, lorsque le malheureux trouve dans son Sens Intime le champion de la Vertu, et cherche dans la Médecine seule l'auxiliaire naturel le plus direct? Je craindrais de mentir contre le Saint-Esprit, si je m'obstinais à ne voir qu'une seule Puissance dans un homme dont la Raison saine se défend en désespérée contre un penchant homicide, sans haine ni profit; contre un appétit pour les substances les plus dégoûtantes et les plus absurdes; contre l'envie hydrophobique de mordre les amis les plus chers, pour lesquels cette Raison les avertit tendrement.

Cet Animisme Stahlien, que je me suis permis d'appeler le *Monothélisme médical*, vu qu'il est en opposition flagrante avec la Dualité des tendances du Dynamisme Humain, ne fut accepté que par quelques disciples d'ailleurs dignes d'une considération distinguée. La grande majorité des Médecins le repoussa. A l'École de Montpellier, il n'y a eu d'abord qu'un seul homme de mérite qui ait approuvé et enseigné cette hypothèse, contre laquelle le Sens Intime proteste avec la plus forte énergie : ce fut le célèbre Boissier de Sauvages. Ceux qui ont écrit que l'Université de Médecine de cette ville l'avait reçue, ont fait voir qu'ils ignoraient l'histoire de cette École. Sauvages fut seul. Qu'on demande à son spirituel descendant, M. l'Agrégé Barre, s'il se chargerait de la défense de son Bisaïeul, et je m'en rapporte à sa réponse. Il faut même remarquer que Tissot, élève, protégé, ami et commensal de Sauvages, n'a jamais accepté l'Animisme et lui a préféré l'Irritabilité de Haller, théorie physiologique fort mesquine sans doute, mais qui du moins est un mode de Dualité du Dynamisme.

Depuis l'établissement du Vitalisme Hippocratique renforcé par l'Enseignement de Barthez, on entendit parfois dans notre Faculté une voix timide, incertaine et néanmoins sympathique, qui louait tour-à-tour Barthez et Stahl, sans qu'elle se soit décidément prononcée contre le Monothélisme, ni contre la Doctrine de la Dualité : cette voix fut celle de Grimaud.

Il n'est donc pas exact de dire que la Dualité du

Dynamisme Humain était une opinion ancienne, longtemps abandonnée et exhumée par nous. Ce Dogme Médical est une vérité de sentiment, qui date très-probablement de la naissance du bon sens scientifique, que les Médecins ont toujours professée, lors même qu'ils n'étaient pas en état de la démontrer, et en faveur de laquelle l'énorme majorité s'est insurgée contre les Monothélismes de Descartes et de Stahl décidément prononcés.

En combattant Stahl, on n'a pas oublié le service qu'il a rendu à la Science, en pulvérisant le Cartésianisme Médical. Dans l'intention de faire voir que tout acte vital de notre Agrégat est l'effet d'une Cause Finale, effet qui est l'exécution d'une Vie Temporaire, cette grande Intelligence a eu le soin de montrer, dans la succession et dans la simultanéité des actes, et cette harmonie qui marche vers un but, et l'impossibilité de la concevoir comme effet dans les lois physiques et chimiques. Ces deux démonstrations du plus grand intérêt sont pour nous l'objet d'une éternelle reconnaissance, dont nous payons bien volontiers notre tribut toutes les fois que l'occasion s'en présente. C'est pour cela que Sauvages appela à son aide cette Hypothèse, lorsque Chirac fit des démarches pour introduire l'Iatro-Mécanisme dans notre École. Mais comment Stahl n'a-t-il pas vu que la nature des actes vitaux et leur succession finale n'exigeaient pas nécessairement une Puissance Intelligente? Il devait bien savoir que les Plantes exercent une véritable Vie, c'est-à-dire que les

phénomènes successifs de leur existence sont enchaînés d'après un but, et que cependant personne, excepté les Poëtes, n'y soupçonne une Ame Pensante.

Aussi, malgré l'utilité de ses travaux pour la Pathologie, la Thérapeutique a rarement occasion de le remercier. Le Stahlianisme ne peut suggérer qu'un traitement moral, puisque l'Ame Pensante, auteur et instruit de tout ce qui se passe dans l'Agrégat, ne peut nous apprendre que ses appétits. Or, la Thérapeutique Expérimentale nous fournit une foule de moyens qui ne peuvent pas plus agir sur la Raison que sur le Mécanisme.

Lorsque Thomas d'Aquin d'abord, et ensuite Stahl, nous ont dit que, dans le Corps Humain, *aucune partie ne pouvait exercer une opération quand l'Ame s'en est retirée*, ils ont ignoré ou perdu de vue divers faits dont nous sommes certains, et dont les déductions, tirées par les règles de la Philosophie Naturelle, sont contraires à cette Proposition : par exemple, la parturition d'une femme trépassée ; les mouvements d'irritation que l'on obtient dans le corps d'un supplicié, plusieurs heures après la décollation ; la vie, l'accroissement, un certain degré d'opérations plastiques dans les organes des monstres acéphales, dépourvus même de moelle épinière ; un grand nombre de phénomènes rares, consignés dans les Collections appelées *Miracula Mortuorum* : je n'ai pas besoin de dire qu'ici le mot *miracula* n'est pas employé dans le sens de *miracles*.

La conclusion est que la Proposition de Thomas

d'Aquin est inadmissible, comme contraire aux faits patents que les Médecins ne peuvent pas ignorer.

IX.

« M. Lordat abandonne avec raison les idées de Descartes » sur la Constitution des Animaux : il n'en fait pas de pures » machines ; il admet en eux un Principe source de la Vie, des » Mouvements et des Sensations. »

Dans tous les temps, l'hypothèse de l'Automatisme *Mécanique* des Animaux a paru insoutenable. Pour ce qui regarde leur sensibilité, je suis fâché qu'il n'existe pas un mot différent de celui qui désigne la nôtre. Presque toujours notre sensation devient la cause d'une idée, et cette idée devient un motif ou de désir ou de volonté. Dans certains cas, la sensation détermine chez nous une réaction instinctive, avant qu'il soit venu une idée, une délibération, une volonté. Il me paraît que la sensation de la Bête est toujours de ce dernier genre, et jamais du premier. Cette circonstance me semblerait devoir contribuer à la caractérisation comparative des Dynamismes respectifs de l'Homme et des Animaux. Il serait à désirer que le public fût instruit des divers modes de susceptions que nous reconnaissons en nous-mêmes : 1° Susception Anæsthésique, Perception de Leibniz, Sensation Vitale ; 2° Sensation Simple suffisante pour provoquer une réaction sans Pensée, *Æsthesia* ; 3° *Syneidesis*, Aperception de Leibniz, Sensation profonde source d'Idées, vraisem-

blablement la seule qui appartienne à l'Intelligence Humaine.

X.

« Ce Principe est nécessairement distingué du Corps. Il est » *Immatériel :* toute l'École en est d'accord, dit Bossuet. »

Je crois avoir employé le mot *Immatérielle* pour désigner une différence entre la nature de la Force Vitale Humaine et celle de l'Agrégat Matériel ; mais à présent je n'ose plus m'en servir, parce qu'on peut croire que l'*Immatérialité*, l'*Indivisibilité* et l'*Immortalité* sont inséparables.

Je me souviens que Barthez parlait d'un Auteur contemporain qui avait écrit que la lumière était une substance *immatérielle.* Je crains que ce mot n'amène à l'esprit une notion suspecte. La discussion présente me rend plus précautionné. Les Impondérables, le Calorique, l'Électricité, le Magnétisme Minéral, etc., sont-ils matériels ou doivent-ils être rangés entre les Puissances *Immatérielles?*.... On me permettra de me taire sur la valeur de ce mot. Si le problème est obscur sur les impondérables, il l'est bien davantage quand il s'agit des Puissances de l'Ordre Vital. La Force Vitale de l'Homme, mise en parallèle avec l'Ame Pensante, nous montre expérimentalement un grand nombre de caractères qui ne me paraissent pas entrer dans les caractères de l'*Immatérialité.* Cette Puissance est susceptible de division, puisque l'amputation des membres

nous fait voir que les membres séparés sont capables de produire des mouvements d'irritation. Lucrèce l'a dit dans son Poëme ; et Haller a fait un nombre infini d'expériences sur les Animaux vivants pour rendre évidentes ces divisions de la Puissance dont il s'agit. Un Expérimentateur très-habile nous a fait connaître que, certains Polypes d'eau douce étant divisés en sections, chacune de ces sections ne se contente pas de vivre, mais qu'encore elle s'accroît, se complète, et devient un Polype entier, pareil à celui dont elle avait été une portion.

Mon Traité sur la *Non-Vieillesse* (ou *Insénescence*) de l'Ame Humaine a eu pour but d'établir expérimentalement que la Force Vitale n'était pas de la même nature que le Principe de l'Intelligence. En effet, la première, qui ne se sent pas, est munie de toutes les facultés nécessaires pour former, grandir, modeler, conserver et conduire à tous les âges, l'ensemble et les détails de cette Instrumentation ; la configuration fusiforme que j'ai donnée à son existence, a dû faire allusion à la petitesse infime de son origine et à la réduction à zéro de sa fin. — L'Ame Pensante, qui, selon toutes les apparences, a pris son existence en même temps que la Force Vitale, demeure latente jusqu'à la naissance. Elle était absolument ignorante. Les impressions sur les organes externes, et les variations des parties internes, ont été l'occasion d'idées qui, devenues nombreuses et nettes, ont constitué l'Intelligence Humaine pour conserver et conduire l'Individu.

Cette noble Puissance, qui d'abord paraissait si lente dans l'accroissement de sa valeur, devient en prospérité l'égale de la Force Vitale, et, de vingt ans à quarante-cinq, le Dynamisme semble unitaire ; mais, après cette époque, les progressions des deux Causes changent : la progression de la plus précoce devient descendante, tandis que la progression de l'Intelligence continue d'être toujours croissante. Qui sait où cette progression s'arrêterait, si la décadence de la Force Vitale et les dégradations successives de l'Instrumentation ne faisaient pas obstacle aux succès de cette admirable substance ? En la considérant en elle-même, en la comparant à la Force Vitale, en mettant en parallèle la marche des deux Puissances, nous voyons la nécessité naturelle de la mort de l'une, et il nous est impossible d'assigner une progression décroissante, c'est-à-dire une vieillesse, ni par conséquent une cessation d'existence de l'Ame Pensante.

Ce que nous disons n'est nullement une spéculation de l'imaginative, comme les Théories de Descartes : c'est de la Philosophie Expérimentale, ce sont des faits que tout le monde peut vérifier, et des déductions faites d'après les règles de la Philosophie Naturelle Inductive.

Stahl ne concevait pas la mort naturelle de l'Homme ; pour nous, la nécessité en est évidente, d'après la connaissance expérimentale que nous avons de la Constitution Humaine actuelle.

On peut voir par là pourquoi l'*Immatérialité* de la Force Vitale de l'Homme, et du Dynamisme des Bêtes,

est un problème pour moi. L'Immatérialité de l'Ame Pensante s'associe très-bien avec l'Indivisibilité, le sentiment de l'Unité, la possession d'un Sens Intime toujours le même, l'Entendement, la Raison, l'Imagination, les Affections Mentales, l'*Agerasia* comme disait Galien, ou *Insenescentia* comme on parlait à Rome, la *Non-Vieillesse* dans notre langue : ces caractères nous donnent une notion de la Spiritualité, et une Philosophie Naturelle sévère vient s'unir à l'Espérance Théologale pour me persuader de l'Immortalité de cette *Mens Humana.* Mais quand je contemple l'histoire de la Force Vitale, j'y vois une série d'actions enchaînées d'après un but, sans que les connaissances acquises sur les substances étudiées par les Physiciens puissent nous donner le moindre soupçon de cette harmonie finale, considérée dans la simultanéité et dans la succession ; j'y vois les instincts, les appétits qui provoquent des actions, mais aucune conscience ne manifeste la concaténation logique existant entre le besoin, l'appétit, l'action, la satisfaction. D'après cela, y a-t-il moyen de dissimuler une Cause qui ne se sent pas et qui néanmoins est de l'*Ordre Métaphysique*, suivant le langage de Bacon, une Cause qui agit *ratione moris?* Ce n'est donc pas une Cause Mécanique, ni une Cause Chimique, ni une de celles que l'on appelle *Agents Impondérables ;* rien de ce qu'on démontre dans les Écoles de Physique. — Mais est-elle semblable à l'Ame Pensante? Non, certes ; la Force Vitale a, il est vrai, quelque chose que l'on appelle *Sensibilité,* mais qui

n'est pas la sensibilité de l'Ame Pensante : c'est une *Susceptibilité*, ou, comme disait Leibniz, une *Perceptibilité*, qui suffit pour qu'il en survienne une réaction, mais non pas une *Sensation* ou une *Aperception* reçue par une Puissance capable d'en déduire des idées, d'où puissent provenir des jugements, des pensées, des volontés. De plus, la Force Vitale reçoit ses pouvoirs de sa nature, et non de l'éducation ; elle est divisible ; elle est susceptible de beaucoup de degrés d'intensité dans le cours de son existence ; elle doit infailliblement vieillir et par conséquent cesser d'exister, sans que nous sachions si c'est par annihilation, ou si c'est par dissolution.

D'après cela, je dois éviter d'employer le mot *Immatérielle*. Quand il s'agit de l'accord des Écoles sur ce langage, Bossuet fait certainement allusion aux Écoles Cartésiennes, où l'on ne reconnaissait que deux sortes de choses dans la Nature, l'Ame Pensante et la Matière ; mais, dans la grande majorité des Écoles Médicales, on reconnaissait des Causes actives qui ne résidaient ni dans l'Ame Pensante, ni dans les choses étudiées par les Physiciens.

XI.

« Le Mouvement et la Sensation ne peuvent en effet venir » de la Matière inerte et insensible. »

Cela est vrai ; mais, puisqu'il y a des mouvements et des susceptions, ou des *perceptions* différentes des

aperceptions, et des *réactions* qui ne sont pas *volontaires*, il doit y avoir des Causes Actives qui ne sont pas l'Ame Pensante.

XII.

« Ainsi, M. LORDAT reconnaît qu'*un seul* Principe suffit » pour les opérations de l'Animal : pourquoi donc en ad- » mettre *deux* dans l'Homme ?

L'Animal n'a besoin que d'un Principe, parce que ses actions vitales n'ont qu'un but, celui de former ce système et de le conserver au moyen d'une jouissance attachée à ses organes. Pour arriver à ce résultat, il n'a eu aucun besoin de motifs raisonnés : il lui a suffi d'une Puissance Vivante, munie de facultés innées et douée d'un Instinct susceptible de perception et de réaction. En songeant à ce que mon Instinct a pu faire le jour de ma naissance, je puis penser qu'un Instinct un peu plus étendu a suffi pour l'exercice de la Vie de l'Animal, sans qu'il ait été obligé de faire un raisonnement et d'avoir une volonté motivée. Au reste, si la Bête était capable de se faire des idées abstraites, elle serait certainement munie d'une langue, ou phonétique ou muette, pour les manifester.

Quant à la Vie chez l'Homme, elle est double : l'une, vitale, est pareille à celle des Animaux, et l'autre, intellectuelle, a des fins multiples très-diverses, qui n'ont aucun rapport avec les intérêts du Corps. La Philautie, la Civilisation, les relations de l'Homme avec

la Cause Première, sont des besoins, des moyens et des jouissances qui ne peuvent appartenir qu'à une Ame Pensante.

XIII.

« Est-ce qu'un seul Principe Vital Immatériel ne pourrait » pas produire en lui les mêmes phénomènes ? »

Quand je vois que le Poussin et le Poulain marchent, courent et vont à la recherche de leur aliment, dès qu'ils sont sortis de l'œuf où ils avaient été conçus et formés, je trouve tout naturel de penser que dans ces Êtres une même Puissance est l'auteur de leur organisation et de toutes les fonctions de leur vie, puisqu'elle a été capable de tout faire sans éducation, sans apprentissage et sans instruction. Quand j'observe la Vie de l'Homme, je ne puis pas m'empêcher de reconnaître en lui Deux Puissances : une qui, immédiatement après la naissance, le met en état de respirer, de vagir ; en conséquence de la faim, de téter le sein maternel, de sucer, de faire la déglutition, et d'expulser les excréments,.... Puissance qui doit être la même que celle qui a fabriqué et développé le corps depuis la formation de l'embryon jusqu'à l'époque de la sortie du fœtus ;... et une autre qui est l'auteur des fonctions volontaires, de la marche, du choix des aliments, de la prédilection pour la nourrice accoutumée, et de toutes les actions motivées. Cette seconde Puissance est venue avec de grandes aptitudes, mais tout-à-fait sans

connaissance : ce qui lui a été nécessaire pour qu'elle fût capable de se suffire, a exigé beaucoup d'idées, de réflexions, d'essais, d'études, d'instruction et de temps.

XIV.

« N'est-ce pas contre les règles d'une saine Métaphysique, » de multiplier les Êtres sans nécessité ? »

Ici, la nécessité de reconnaître les Deux Causes est absolue.

Après avoir rappelé à mes Élèves les règles de la Philosophie Naturelle Inductive de NEWTON et de BACON, je leur ai souvent demandé si, en conscience, il leur semblait que la Puissance qui, sans le savoir, a fabriqué le système des organes, et qui, toute la vie, opère les fonctions naturelles et instinctives, doit être considérée comme la même Puissance qui jouit du sentiment de son existence ; qui, pour faire une action, quelle qu'elle soit, est obligée d'en motiver la raison ; qui, pour l'exercer, est incapable d'en commander la manœuvre et doit se contenter d'en prescrire le résultat : ils m'ont dit que des opérations si différentes ne paraissaient pas pouvoir partir d'un même auteur ; ils se sont souvenus d'une similitude d'ARISTOTE qui comparait l'Ame Pensante à un Voyageur passager renfermé dans un navire, dont le fabricant, les matelots, joints au Pilote et au Capitaine, composent l'Équipage : le Voyageur, étranger à l'art de la navigation, ne fait qu'exprimer ses projets et ses besoins ; l'Équipage col-

lectif, instruit de ses ordres, fait habilement tous les mouvements nécessaires pour que le Voyageur soit satisfait. Quand je leur ai dit que la Puissance Vitale est infailliblement *mortelle,* et qu'il n'en était pas de même de l'Ame Pensante, puisque, d'après l'histoire des faits, il n'a pas été prouvé qu'elle soit sujette ni à la mort ni à la vieillesse, alors ils ont crié par acclamation que la Dualité du Dynamisme Humain est l'expression d'un fait incontestable, évident.

XV.

« Il est vrai que l'Homme diffère de l'Animal par l'Intelli-
» gence : *Non distat à Pecore nisi Intellectu*, dit Saint
» Augustin ; mais cette différence n'exige pas un Principe de
» plus dans l'Homme. »

Si l'Homme est égal à la Bête par les fonctions naturelles, et s'il en diffère prodigieusement par les fonctions intellectuelles, morales, civiles religieuses, auxquelles les Animaux n'ont aucune aptitude ; si, de plus, la Religion nous promet une Vie Future qu'il serait absurde de supposer aux Brutes : le bon sens le plus ordinaire ne nous permet pas de méconnaître en nous Deux Causes distinctes, celle qui nous assimile aux Bêtes par les fonctions naturelles, et celle qui nous distingue tant d'elles par les fonctions purement humaines.

Quoi ! les Instincts, qui m'assujétissent à des nécessités incommodes, douloureuses ou humiliantes, partiraient du même Principe que celui d'où se tirent tant

d'actions si industrieuses, si nobles, si propres à rendre l'Homme heureux? La faim, la soif; la démangeaison qui me sollicite à me gratter sans volonté explicite; les cris de la colique ou d'une opération chirurgicale; les dégradations et les souffrances de la vieillesse; la toux, l'éternuement qui m'incommodent, que je voudrais supprimer en ordonnant à des muscles soumis à la volonté de rester dans l'immobilité, et qui s'opèrent en dépit de moi, parce que ces organes sont arrachés à ma puissance pendant l'exercice de ces malencontreuses fonctions:..... ces besoins importuns et tant d'autres de la même catégorie naissent-ils d'un même Principe que celui qui gémit de ces nécessités et les maudit, parce qu'il en ignore la source; qui, d'une autre part, voit comme la vraie perspective de ses jouissances l'acquisition des Sciences, les charmes de la Littérature, l'exercice de la Poésie et de la Versification; la lecture et l'innocent jeu des pièces dramatiques; le désir de payer son tribut d'utilité à la Société en se livrant à l'Administration; la contemplation des productions des Arts-Libéraux consacrés au service des idées les plus nobles, telles que sont les merveilles de la Rome moderne; la liberté de se récolliger à volonté pour se dérober au Monde, afin de se trouver en présence de Dieu seul ou de jouir du plaisir du soliloque mystique? Logiquement, et, si l'on me le permet, *baconiquement parlant*, il n'est pas possible de rapporter deux groupes de Phénomènes si disparates à une Cause identique.

Cette objection n'est certainement pas sérieuse de la part de mon illustre Adversaire; mais c'est l'argument le plus fort que les Physiologistes du Nord ont tiré du Stahlianisme. « Puisque l'Ame Humaine ne se contente » pas de penser, mais qu'elle exerce les Fonctions Na» turelles et l'Organisation sans le savoir, il n'est pas » douteux qu'une Puissance identique crée toutes les » formes du Règne Animal. L'Intelligence, mode mul» tiple de la Sensibilité, n'est qu'une Faculté accessoire » plus ou moins variable de cette Cause générale, chez » les différentes espèces. » Voilà une variante de l'Organicisme, et de là au Cabanisme y a-t-il une vraie distance?

Le Révérend Père Ventura, qui se méfie de notre Enseignement, parce qu'il n'en connaît ni l'esprit ni les principes, a témoigné une prédilection marquée pour l'Animisme. Il me tarde bien que cette grande Intelligence, si zélée pour le Christianisme, ait le temps de faire sérieusement la comparaison de ces deux Doctrines, afin que justice nous soit bientôt rendue.

XVI et XVII.

« Il sera toujours très-difficile de comprendre comment » cette Ame des Brutes, quelle qu'elle soit, peut suffire seule » aux doubles Fonctions Vitales et Instinctives; et comment » l'Ame Humaine d'une nature supérieure, et d'une espèce » plus parfaite, ne suffit pas seule, dans l'Homme, aux actes » de la Vie et aux opérations de l'Intelligence. »

Cette difficulté m'étonne singulièrement. En Philosophie Expérimentale, quand il s'agit de distinguer et de caractériser les causes invisibles, qu'est-ce qu'il y a de plus difficile? Est-ce de multiplier les causes d'après les groupes des effets, ou bien est-ce de faire la réduction de ces causes suivant la Raison ?

L'art de grouper les effets d'après leurs ressemblances et leurs dissemblances est l'œuvre du Bon Sens. — L'art d'arrêter les causes d'après la classification des faits est du ressort d'une Logique rigoureuse.

Pour l'une et pour l'autre de ces Fonctions Mentales, il a fallu de la justesse, une grande attention, des réflexions prolongées; il a fallu beaucoup de tout cela pour grouper convenablement les faits de l'Intelligence et pour signaler les caractères du Principe d'où ces faits découlent. On a suffisamment réfléchi sur la nature de l'Imagination, sur celle de la Raison et de la Croyance, pour que les Médecins Hippocratiques soient en état de se défendre contre les Helmontiens, qui ont voulu séparer la Raison d'avec l'Ame Pensante. Les Fonctions Instinctives, les Fonctions Naturelles, les Fonctions Vitales ou immanentes, ont été groupées en une seule catégorie et rapportées à l'Ordre des Causes par nous appelées Vitales, depuis plus de mille ans distingué d'avec l'Ordre Intellectuel et d'avec l'Ordre Physique. L'Ordre Vital, exclu par Descartes de sa secte, a été réhabilité dès que la Philosophie Expérimentale a été comprise et mise en honneur.

Un des soins les plus attentifs a été de faire les signa-

lements respectifs de l'Ame Intellective et de la Force Vitale considérée dans les diverses espèces des Êtres Vivants, et surtout des Animaux. Dans notre École, on s'est mis en état de démontrer combien l'Instinct et les Phénomènes Naturels de la Force Vitale diffèrent de l'Intelligence ; combien l'épopée de la Puissance Biologique est éloignée de celle de l'Ame Pensante.

Est-ce qu'on ne s'aperçoit pas que les Fonctions Vitales et Instinctives n'ont pour effets que des résultats de l'Ordre Physique, des mouvements, des mutations chimiques, des humeurs, des impondérables ; et que ceux du Principe de l'Intelligence sont des idées concrètes et abstraites, des pensées, des raisonnements, des vérités, des fictions, des sciences, des contes ? Je ne pense pas qu'un homme bien portant croie voir un rapport commensurable entre ces deux sortes d'effets. Nous savons bien que Locke a demandé si Dieu ne pourrait pas donner à la Matière le pouvoir de penser. Nous savons aussi que Cabanis a comparé la sécrétion de la bile par le foie avec la sécrétion des pensées par le cerveau. Les hommes de sens ont vu la question assez baroque pour l'avoir jugée très-voisine de l'absurdité, et je me garderai bien de répéter le jugement que l'acrimonieux Le Maistre a porté sur l'Auteur. Quant à la similitude Cabanisienne, elle a pu être répétée par deux ou trois jeunes Écrivains de l'époque, qui prenaient toute excentricité pour un progrès ; mais, depuis long-temps, les Organiciens eux-mêmes se gardent bien de la reproduire.

Deux Candidats au Doctorat en Médecine disputaient sur la valeur de la similitude de CABANIS. L'un en faisait l'apologie : *Un Instinct* , — disait-il —, *quelque aveugle qu'il soit , peut bien être assimilé à une Idée.* — *Oui* , lui dit l'autre d'un ton ironique , *je conviens que l'envie de mordre d'un Enragé peut être comparée à l'Idée Cabanisienne, au moins par leur extravagance.*

Le *Homo Duplex* de BUFFON est une pensée déduite de la considération d'un fait incontestable digne de la plus grande attention : du conflit élevé entre des instincts vicieux , brutaux ou criminels , qui naissent dans un individu humain , et de l'horreur qu'en éprouve la Raison développée et éclairée du même individu : dans la Bête , on n'observe jamais un pareil malheur.

Il est inconcevable que, d'après le ton religieux de cette collection d'objections , l'Aristarque ait l'air de défendre des idées incompatibles avec la Théologie Positive. Après avoir rappelé ce que MOÏSE a dit sur la Nature de l'Ame Humaine ; après avoir dit que cette Ame est à l'image de DIEU , au lieu de considérer cette Ame comme un Sens Intime qui se connaît , qui n'agit que volontairement et qui ne veut que par des motifs raisonnés , qui sait tout ce qu'il doit faire pour mettre une harmonie complète dans tout ce qui se passe en son existence intellectuelle : il nous présente cette Ame comme une Puissance Bestiale *supérieure* , *d'une espèce plus parfaite* , chez qui sans doute il y a plus d'Intelligence qu'il n'y en a chez les Animaux : en un mot , une Ame Stahlienne. Si celle-là est à l'image de

Dieu, ce ne peut être qu'à l'image du Dieu de Spinosa. Pour moi, je ne veux de cette Ame ni comme Chrétien, ni comme Anthropologue Médecin attaché à la Philosophie Expérimentale.

Après avoir bien comparé les modes d'agir de l'Instinct et de l'Intelligence, et les histoires respectives de leur durée, il m'a été impossible de les considérer comme deux Facultés compatibles d'une même nature; et, loin de trouver plus facile l'opinion d'une seule Puissance Humaine Stahlienne, comme le fait mon Aristarque, j'aurais besoin, pour ne pas la rejeter presque avec violence, d'une Révélation Divine aussi incontestable et munie de la même autorité que celle qui régit actuellement nos mœurs. Or, cette Révélation n'est pas possible, puisque le grand Saint Grégoire de Nysse, *le Père des Pères*, a enseigné une Anthropologie pareille à la nôtre.

XVIII et XIX.

« L'exercice actuel de l'Intelligence n'est pas essentiel à
» l'Ame. Or, quand cet exercice est suspendu, comme dans les
» Idiots ou dans l'enfant renfermé dans le sein de sa mère,
» est-ce que l'Ame n'a alors aucune fonction à remplir? Elle
» serait donc inutile; elle pourrait donc être absente sans in-
» convénient, et il serait possible que l'Homme vécût sans
» Ame. Est-ce là la pensée de M. Lordat? Nous ne le croyons
» pas; cependant il a dit que le Majordome remplaçait quel-
» quefois la Maîtresse de la maison. »

« 1° L'exercice actuel de l'Intelligence n'est pas » essentiel à l'Ame. » — Personne ne sait cela mieux que nous ; c'est même un des caractères distinctifs de cette Puissance comparée à la Force Vitale, qui agit sans interruption depuis sa formation jusqu'à la mort. La suspension momentanée de ses fonctions immanentes est toujours un accident dangereux ; il est même une de ces fonctions dont l'interruption est mortelle : c'est la Faculté Anti-septique Vitale qui maintient à l'abri de toute corruption un Agrégat éminemment corruptible sous le rapport chimique.

« 2° Quand cet exercice est suspendu, comme dans » les Idiots ou dans l'enfant renfermé dans le sein de » sa mère, est-ce que l'Ame n'a alors aucune fonction » à remplir ? » — Nous ne connaissons aucune fonction que l'Ame Pensante exerce dans ces circonstances. Il faut ne pas perdre de vue que l'Ame Pensante ne nous est connue que par notre Sens Intime. Elle n'est telle pour nous qu'en tant qu'elle peut rendre compte de tout ce qui se passe en elle, et qu'elle est responsable de ce qui se fait en elle. Je puis dire à M. l'Aristarque : « *Je n'attribue au Principe de l'Intelligence que les actes* » *qui le rendent* FAIT A L'IMAGE DE DIEU. » Ce caractère tiré de la *Genèse* ne convient pas à une Chaire de Médecine.

D'après cela, si l'Homme n'avait pas d'autre destination que d'exister dans la vie intra-utérine, il n'aurait pas besoin d'autre fonction. L'expérience nous le confirme assez, comme nous le voyons dans les Monstres

Anencéphales, et même dans les Acéphales. Il est vrai que les Animaux n'ont pas besoin d'autre chose que de leur instinct pour toute leur vie extra-utérine; mais l'Homme ne peut pas se passer de l'Intelligence, à cause de l'incomplément de sa Force Vitale.

« Elle serait donc inutile. » C'est ce que nous venons de voir, si nous ne demandons pour l'individu que de vivre jusqu'à sa naissance.

En passant, je dois énoncer un soupçon que j'ai plusieurs fois communiqué à mes Auditeurs, il y a bien des années, et dont j'ai trouvé presque l'équivalent dans un Mémoire de M. Lélut, dont j'ai tiré quelques extraits dans mon *Introduction*. Cette conjecture est que la présence de l'Ame Pensante peut avoir de l'utilité pendant la vie intra-utérine, et surtout dans les premiers temps. L'utilité ne provient pas d'une action directe de cette Puissance, puisque son ignorance la rend incapable de toute volonté; mais son absence coïncide fréquemment avec des difformités choquantes. La conclusion qu'on est tenté d'en tirer, est que la présence de l'Ame Pensante, quoique latente, suffirait pour que la Force Vitale se conduise plus normalement dans la construction des parties.

Mais, pour que l'Homme opère sa Vie Humaine, l'Intelligence est indispensable, parce que l'Instinct de la Force Vitale Humaine est incomplet et incapable de constituer une viabilité propre.

« Elle pourrait donc être absente sans inconvénient. » Encore une fois, cela se passe ainsi pour la vie anté-

rieure à la naissance, dans les Monstres privés d'encéphale et de tête, et dans les Jumeaux-inclus appelés *Fœtus de fœtus*. Mais s'il s'agit de la Vie Humaine postérieure à la naissance, l'Homme ne peut pas se passer d'une Intelligence ou interne ou externe. Il faut, ou que l'Ame Pensante de l'individu reste présente et que, dans le cours des premières années de la vie, son Intelligence se développe normalement; ou que, si la Force Vitale est dans son état normal et que l'Ame soit ou absente ou impuissante, l'Intelligence de la mère, ou bien celle de personnes officieuses et compatissantes, soit substituée à celle de l'Homme incomplet.

« Est-ce là la pensée de M. Lordat? Nous ne le » croyons pas. » Je crois avoir exprimé exactement ce que l'Expérience nous a appris sur la Constitution de l'Homme, dans les cas où l'homme s'est trouvé incomplet, ou par la faute de la Force Vitale, ou par celle de l'Ame Pensante. Ce que j'énonce n'est point une croyance, mais un extrait de ce dont l'Anthropologie Médicale nous a instruit. Or, je n'ai rien appris qui fût contraire à la Foi Chrétienne, qui ne me paraît pas avoir pénétré plus profondément que nous dans la Constitution Humaine.

« Cependant il a dit que le Majordome remplaçait » quelquefois la Maîtresse de la maison. » Oui, comme je viens de le dire, durant la vie intra-utérine; dans les cas où un jumeau est renfermé dans l'intérieur de son frère, et dans ceux où le premier a sa tête enfoncée dans les chairs de son frère, tandis que le corps est

extérieur. Il en était certainement de même dans le jumeau monstrueux de Colloredo, décrit par Th. Bartholin. Mais s'il s'agit de la vie extra-utérine, la Force Vitale Instinctive de l'Homme, les Servantes de François Vallésius, les Organes Serviteurs de M. de Bonald, ou leur unité collective que j'ai désignée par Majordome, forment une Puissance trop inférieure à celle d'un animal pour pouvoir se passer de l'Intelligence. La vie du Crétin de la première espèce est précaire et ne se maintient qu'à l'aide d'une Intelligence extérieure, comme, dans l'Ordre Social, le Majordome ne donnerait une existence légale à son Mineur qu'à l'aide d'un Code relatif à la Tutelle.

Les quatre derniers paragraphes ont été arrangés de manière à être contractés en deux par le Rédacteur des Objections. Ce changement a exigé une nouvelle réponse. J'ai fait en sorte qu'elle fût catégorique. La disposition des chiffres n'a été faite que pour ne rien changer aux suivants. J'ai retranché les réponses qui se rapportaient aux premières Objections; mais je ne crois pas devoir omettre un article qui rend notre Doctrine plus claire, et qui fait mieux sentir quelle est la cause de la répugnance de l'Aristarque.

Une bonne partie de ce que j'ai écrit sur le Dynamisme Humain a été pour établir que, d'après les faits de la Vie de l'Homme, il faut conclure que dans ce Dynamisme il y a Deux Puissances vivifiantes de natures diverses. Mon Adversaire le nie; mais, au lieu de réfuter notre Doctrine, il se contente d'assurer qu'un

Principe suffit pour tout expliquer. — Il répète son opinion de l'*Immatérialité* du Dynamisme de l'Animal, opinion dont je ne conçois bien ni la certitude ni la portée. — Enfin, il ne veut pas *Deux Esprits* pour animer le Corps Humain, comme si notre Doctrine enseignait que dans ce Dynamisme il y a Deux Puissances *de même nature.* — Je ne répèterai pas ce que j'ai exprimé sous toutes les formes, touchant les caractères comparatifs des Deux Causes Animatrices de l'Homme.

Dans une discussion aussi grave, nous avons besoin de la Philosophie Naturelle la plus rigoureuse.

Il n'y a pas moyen de s'entendre si l'on ne se sert pas de la même langue. On s'obstine à nommer *Principe Immatériel* ce que je nomme dans les Animaux et dans l'Homme Principe Vital ou Force Vitale. — Le Principe Immatériel est considéré par l'Adversaire comme un *Esprit*, et il en résulte que lorsque je parle de l'alliance et de la coopération de ces Deux Puissances dans l'exercice de la Vie Humaine, il prétend que je mets en jeu une paire d'Esprits *de bon compte,* ce qui rend le langage assez ridicule.

Une fois pour toutes, l'*Immatérialité* dans une Cause qui n'est pas l'Ame Pensante, est un mot que je ne comprends pas, qui m'inspire de la méfiance, et que désormais je n'emploierai pas plus que celui de *Majordome.* La Force Vitale, soit de la Bête, soit de l'Homme, n'est certainement pas une substance spirituelle pareille à celle qui est le Principe de l'Intelligence, ni à celles

que nous concevons chez les Puissances Immortelles dont la Foi nous a révélé l'existence. Elle a un grand rapport avec l'Ame Pensante, par ses actions finales, par son unité, par son *Affectibilité* (mot qui, comme les suivants, exigent des sens bien définis), en partie par son *Incommunicabilité* ou Principe de *Personnalité*.... ; mais elle en diffère essentiellement par l'absence des caractères radicaux de l'Ame Humaine. La finalité des Actes Vitaux a paru à Bacon un rapport avec les Êtres Intelligents, suffisant pour inscrire les Forces Vitales dans la catégorie des *Êtres Métaphysiques*. Mais, en notant les ressemblances, il ne faut jamais négliger les dissemblances.

La tendance au but, chez l'Ame Pensante, est toujours raisonnée; dans la Force Vitale, elle est innée et non sentie.—Chez l'Ame, l'unité est parfaite et accompagnée d'indivisibilité ; dans la Force Vitale, il y a normalement *indivision*, mais aussi divisibilité, et l'on sait où va la division dans les Polypes d'eau douce. — Dans l'Ame Pensante, la communicabilité n'est ni réelle ni même inconcevable; une Ame Pensante est tout entière, ne peut pas pénétrer dans une autre, et est incapable avec elle d'une adhésion réciproque. Dans la Force Vitale, quoiqu'il y ait une circonvallation individuelle, deux Agrégats Vivants, appliqués l'un à l'autre, sont susceptibles d'adhérence et même d'une mixtion réciproque assez profonde, comme on le voit dans les Monstres Doubles. — Chez l'Ame Pensante, les modes de sentir, d'être affectée, d'agir,.... sont

contingents ; presque toujours la Raison en trouve les causes, ou dans la nature de l'esprit, ou dans les situations externes. Les modes d'être de la Force Vitale sont aussi contingents, mais elle n'est pas capable d'en sentir et d'en exprimer les causes; et, s'il y a moyen de deviner ces causes, ce n'est que dans les analogies aperçues par l'Observateur.—L'histoire de l'Ame Pensante nous a fait connaître le cours de son existence par rapport à la Vie Humaine; sa latence, son émersion, son développement, sa carrière, nous ont fait contempler son éducation, les progrès de sa valeur, la constance de son état, les acquisitions indéfinies dont elle est susceptible, nonobstant la décadence de sa demeure. La Force Vitale nous a montré son origine, ses progrès, sa vieillesse, son affaiblissement, la nécessité expérimentale de sa cessation. Dans le parallèle que nous avons dû faire entre cette histoire et celle de l'Ame Pensante, nous n'avons pas pu méconnaître dans l'une la progression croissante de la première moitié de la Vie et la progression descendante de la seconde, contrastant avec une progression indéfiniment ascendante de la durée entière de l'autre, accompagnée du privilége de l'*Agérasie*.

Il faut que je m'arrête : si nous voulons être sérieux, ne contestons plus sur la réalité de la présence dans le Corps Humain d'une Puissance indispensable associée avec l'Ame Pensante, Puissance qui n'est ni un Esprit pareil à celui de l'Homme, ni un Mécanisme pareil à celui que les Physiciens nous font connaître, ni un

Système d'affinités chimiques, ni quelqu'un des Impondérables si bien démontrés dans les Cabinets de Physique, ni de ceux que l'on appelait dans le XVII[e] siècle des Esprits Animaux, Recteurs, Sylvestres; certainement non, c'est une Cause qui n'est rien de tout cela, que les Médecins seuls ont profondément étudiée, que les Vétérinaires, les Zoologistes et les Botanistes laborieux et de bonne foi cherchent à parfaitement connaître dans leurs sphères respectives. Ils se gardent bien de les appeler des *Ames Pensantes* ou des *Esprits Intellectuels.* S'il y en a qui les regardent comme des Propriétés Physiques, ce sont des Hommes étrangers à la Philosophie Expérimentale : la grande majorité place les Causes Vivifiantes dont je parle dans une catégorie appelée l'*Ordre Vital.*

L'étude de la Force Vitale Humaine est l'objet capital de celle de la Médecine. Depuis plusieurs années, mon attention se porte spécialement sur les Fonctions soit Hygides, soit Pathologiques, où les Deux Puissances Dynamiques Humaines coopèrent, afin d'examiner dans les faits de cette catégorie la part normale de chacune, pour que, dans les maladies relatives à ces phénomènes, le Médecin soit en état d'attribuer à chacune des causes collaboratrices la correction dont elle est susceptible. Or, entre ceux qui ont bien voulu me suivre dans cette étude, je n'en ai pas vu un qui ait méconnu et nié la présence et la coopération des Deux Puissances, et par conséquent la réalité du Principe *de la Dualité* des Puissances du Dynamisme Humain ; pas

un qui n'ait aperçu l'impossibilité de découvrir ce Principe dans le Dynamisme des Animaux.

D'après cela, je ne vois dans l'Animal qu'une Force Vitale semblable à celle du Crétin de la première espèce, mais munie d'Instincts bien plus nombreux et développés, capables de donner une viabilité individuelle, quoique privés de tout ce qui caractérise l'Intelligence. Mais je me garderai bien de dire que ces sortes de Causes Animatrices sont *immatérielles*, par les raisons que j'ai exprimées. A ces motifs j'en ajouterai un autre : Ceux qui prétendent donner l'*Immatérialité* aux Animaux, sont dirigés par la persuasion d'un degré d'Intelligence dans les Animaux; mais quand j'aurai été en état de contracter les Leçons que j'ai faites sur la *Question de l'Intelligence des Bêtes*, je ferai voir que Bayle, Condillac, G. Le Roy, Fr. Cuvier, M. Flourens, n'ont pas assez bien caractérisé cette faculté pour qu'on puisse nous la démontrer dans les Animaux.

Ainsi, nonobstant les Objections qui m'ont été faites jusqu'ici, *je suis plus convaincu que jamais de la Dualité du Dynamisme Humain et de l'importance de la Doctrine de l'Alliance de ces deux Causes*. C'est pour moi une vérité incontestable que la déclaration *de Deux Puissances de l'Ordre Métaphysique, de natures très-différentes, dont l'une est de nature purement vitale, et l'autre de nature spirituelle, intelligente. Je soutiens que cette Proposition n'est pas une Hypothèse inventée pour expliquer la Vie complète de l'Homme, mais qu'elle est*

la déduction nécessaire de l'analyse de ce grand Phénomène, tirée d'après les règles de la Philosophie Naturelle Inductive la plus rigoureuse. J'ajoute que cette déclaration ne touche en rien la Foi Chrétienne ; qu'elle n'attaque nullement le Principe de la Personnalité, considéré tant sous le rapport naturel que sous le rapport théologique.

XX.

« Consultons le Symbole de Saint Athanase, si révéré dans » l'Église, et qu'elle récite dans ses Offices : « L'Homme com- » plet, — y est-il dit —, est composé d'une Chair humaine et » d'une Ame raisonnable. » Il n'y a pas ici de troisième Prin- » cipe : *Fides autem Catholica hæc est..... perfectus Homo* » *ex Animâ rationali et humanâ Carne subsistens.* On ne » voit ici que la Chair inanimée et le Principe Intelligent. Mais » la suite est plus importante : *Sicut Anima rationalis et* » *Caro unus est Homo, ita* Deus *et Homo unus est* Christus. » Ainsi, comme on ne pourrait dire sans impiété qu'il y a un » *Être intermédiaire* entre le Verbe Divin et l'Homme pour » former la Personne du Christ, on ne peut dire ici, en aucune » manière, qu'il y ait un Être intermédiaire entre le Corps » et l'Ame dans leur union substantielle, car ici la similitude » doit être de la plus rigoureuse exactitude. »

Cet Argument, qui paraît si formidable, se réduit à peu de chose, si l'on parvient à s'entendre sur la valeur de l'expression *Caro humana.*

Dans une Proposition Dogmatique aussi grave, qui peut devenir l'occasion d'une dispute théologique, on

n'a qu'à peser les syllabes suivant le sens le plus naturel, pour que tout le monde soit d'accord. Quand Saint Athanase dit que l'Homme est composé d'une Ame raisonnable et d'une *Chair humaine*, comment devons-nous concevoir cette *Chair humaine?* Est-elle vivante, ou est-elle morte? Est-elle dans la condition de la viande sur l'étal, ou est-elle dans la condition d'un animal que l'on conduirait à la boucherie? Je vais dire ce que la Science Naturelle m'a appris. Nous ne pouvons concevoir la *Chair humaine*, dans sa composition avec l'Ame Pensante pour faire l'Homme, que comme une *Chair Vivante;* une chair munie de ce *Principe de conservation* qui la préserve de corruption; une chair échauffée par le *calidum innatum* qui la préserve de la température soit glaciale, soit tropicale. Pour que notre chair soit digne du Sens Intime, il est indispensable qu'il y ait en elle un mouvement interne, de palpitation et de progression, qui la défende de la mortification et de la gangrène; une unité vitale universelle de tout l'Agrégat charnel qui convertisse en un tout l'ensemble des parties, non pas seulement de manière à en former la continuité, mais encore de manière à ce qu'il existe entre toutes ses molécules ce qu'Hippocrate nommait une *Conspiration*, et à prévenir les événements malheureux appelés la paralysie, l'anæsthésie, le sphacèle, la chute spontanée des parties. Les Élèves en Chirurgie savent que l'absence de ces moyens met toute chair hors d'état de se trouver en relation avec le Sens Intime, de lui communiquer ce qui se passe en elle, et

de recevoir les ordres de la volonté. Or, ces conditions de la *Chair humaine Vivante* ne sont pas plus du ressort des propriétés de la Matière Inanimée que de l'Ame Pensante. Elle n'a été produite et ne se maintient que par des Causes de l'Ordre Vital.

Je dois donc penser que quand l'Évêque d'Alexandrie parle de la *Chair humaine* unie avec une Ame Pensante, il s'agit d'une chair qui a toutes les conditions nécessaires pour cette association. J'y suis autorisé, parce que le Prélat n'était pas étranger à la ville où était son Siége Épiscopal, qu'il y était né, qu'il avait été élevé dans cette célèbre École d'Alexandrie où Galien avait étudié autrefois, et où étaient soigneusement conservés les Écrits d'Hippocrate. Oui, la *Chair humaine* dont il s'agit dans la Proposition qui m'est opposée, ne pouvait être, dans l'intention du savant et éloquent Personnage, qu'une chair animée de toute la puissance nécessaire pour conserver un Agrégat éminemment putrescible, une chair pénétrée de la *Force Vitale Humaine* dans toutes ses molécules.

Quelqu'un de nos Antagonistes pourrait dire que la Proposition de Saint Athanase emporte avec elle l'idée que l'Ame Pensante, considérée comme liée à la Chair, doit être regardée comme l'anti-septique général, l'architecte plastique, le promoteur des mouvements des parties et du sang, l'auteur enfin de tous les actes vitaux. — Être dans cette persuasion, c'est croire que ce Saint a préludé au Stahlianisme, et qu'il a autorisé l'hypothèse du Monothélisme Anthropologique. Cela

est difficile à présumer. Je ne puis croire qu'un homme de ce mérite ait présenté l'initiative d'une supposition contre laquelle le Sens Intime Humain proteste, et qui est devenue un fort argument pour le Matérialisme de nos Organiciens. Saint ATHANASE n'a point parlé de cette Puissance. Il pouvait bien s'en dispenser quand il voulait exprimer seulement les vérités de la Foi, et ne faire aucune attention à des faits de la Science Naturelle. Mais pouvait-il se taire sur des choses qui auraient été en opposition avec des vérités révélées? Non, il faut se souvenir d'un sous-entendu célèbre dont j'ai parlé dans mon *Introduction*. Saint JEAN a exprimé le fait de l'Incarnation dans les termes les plus abrégés, au moyen d'une ellipse on ne peut plus hardie : *Et Verbum Caro factum est*. Faudra-t-il dire que, dans cette Proposition, il n'y a que la seconde Personne de la Trinité et de la *Chair*, sans que j'y joigne la Pensée, le *Sang*, l'*Ame Humaine*, et tout ce qui sera nécessaire pour composer l'Homme? Si l'on s'en tient aux mots prononcés, on ignore l'idée essentielle du Dogme. Il faut que le Chrétien sache que JÉSUS-CHRIST est DIEU et *Homme*, et que ces *Deux Natures* sont *réunies hypostatiquement*. Celui qui n'a pas étudié l'analyse de l'Homme, se contentera implicitement de la notion complexe de cette admirable Personne; mais il n'est pas possible que le Médecin, instruit de la Constitution de l'Homme par la Philosophie Naturelle, repousse de son esprit l'idée d'une *Chair Vivante*, du sang qui l'arrose intérieurement, et de toutes les causes

indispensables pour empêcher que la chair ne devienne du putrilage et que le sang ne devienne de la sanie.

D'après tout cela, si l'Évêque d'Alexandrie avait voulu exclure de sa Proposition l'idée de la Force Vitale, il aurait été obligé d'exprimer le mot *Inanimée*, ce qu'il n'a pas fait, et que je trouve seulement dans l'Objection.

Maintenant, je ne suis plus inquiet en lisant la Proposition du même Auteur qui formule la Constitution de l'Homme-Dieu. L'Adversaire croit qu'il y aurait une *impiété,* si l'on renfermait implicitement dans l'idée du Christ la notion de la présence de la Force Vitale. Je ne puis pas avoir la moindre crainte sur les idées élémentaires qui peuvent entrer dans la Constitution de l'Homme, d'après les connaissances scientifiques acquises.

Je crains d'autant moins le reproche d'*impiété*, que certaines circonstances de l'Histoire de Jésus-Christ confirment notre Principe de la Dualité du Dynamisme Humain. Quand il a voulu accepter toutes les conditions de notre existence sociale, il s'est soumis non-seulement aux besoins de l'Ame Humaine, à l'étude, au travail journalier, aux inclinations de l'amitié, aux désappointements de l'ingratitude, mais encore aux nécessités de la Vie Corporelle, à la satisfaction des appétits, à la répugnance pour les douleurs, aux combats que la Raison doit rendre contre les Instincts. Nous connaissons ce qui a été fait pour le tenter; les Évangélistes nous rappellent sa crainte de la mort, sa

défaillance, sa sueur, sensations pénibles d'origine purement instinctive. Enfin, Saint Paul nous dit que cette auguste Victime, considérée ensuite comme notre Médiateur, « ce Pontife que nous avons, n'est pas tel » qu'il ne puisse compatir à nos faiblesses; mais il a » éprouvé comme nous, *toutes sortes de tentatives et » d'épreuves*, hormis le péché. » En voilà bien assez pour me mettre à l'abri du reproche que l'on me faisait redouter.

XXI.

« Saint Thomas déclare que l'Ame intelligente est la Forme » substantielle du Corps Humain : *Anima intellectiva est » Forma substantialis Corporis Humani*. La Forme, dit-il, » est ce qui donne l'Être absolument. *Dat esse simpliciter*. » La *Forme*, dans le langage de l'École, est ce qui déter- » mine le Corps, le constitue ce qu'il est : c'est le Principe » *Immatériel*, qui, joint à la *Matière*, et ne formant avec elle » qu'un seul tout naturel, un *composé substantiel*, donne à » ce composé tout ce qui en fait l'essence : *Forma est prin- » cipium dans essentiam, ac nomen cuique rei naturali*, » comme s'exprime un ancien Médecin de Montpellier (Petrus » Sanflorus). »

Cette Formule Aristotélienne exprime un fait très-exact dont je ne conteste rien, mais où je ne trouve pas une idée réelle qui soit dirigée contre nous. Pour qu'un Agrégat soit un Homme, il faut une matière et une *forme substantielle*, qui est l'Ame Pensante. Mais qu'est sa matière? Est-ce la première venue? Non, certes; il

en faut une très-complexe, accompagnée de conditions prodigieusement diverses. Elle a besoin : comme lieu de résidence, d'un cerveau et d'un système nerveux; comme instrumentation, d'organes nombreux et variés qui correspondent aux aptitudes et aux intentions de l'Ame; comme Agrégat capable de durer autant de temps qu'il le faut pour l'espace d'une Vie Humaine, d'un Principe de conservation vitale pareil à celui des Bêtes. — Or, d'où tirer ces conditions? L'Ordre des Causes Physiques n'en contient pas d'analogues; l'Ordre Intellectuel, que nous connaissons intuitivement, en est encore plus dépourvu. Nous ne trouvons des Puissances capables de construire des organes, de former des chairs, de les conserver, d'y entretenir la chaleur, les mouvements vitaux, la circulation, la nutrition, en un mot la vie intime, que dans l'Ordre Vital. C'est dans cette région de la Nature que l'on voit les conditions nécessaires pour que la matière humaine soit capable de recevoir l'*information substantielle* intelligente. La Puissance Mentale répudie le cadavre, et quand on a dit qu'un cholérique arrivé à l'état d'asphyxie peut être considéré comme *cadavérisé*, le Médecin l'accepte comme une hyperbole courte et énergique, et non comme une vérité doctrinale rigoureuse.

Je ne voudrais pas que des formules d'École fussent assez respectées pour qu'on leur sacrifiât des vérités expérimentales. Je ne m'oppose pas à ce que l'on donne le nom de *forme substantielle* seulement à l'Ame Pensante, à ce que cette Puissance soit le chef-d'œuvre

de la Création ; mais, après avoir adhéré avec autant de satisfaction que de conviction à l'établissement du Règne Humain, distinct et très-bien séparé du Règne Animal, je me suis empressé de connaître, dans l'espèce à laquelle j'appartiens, la Puissance Vitale partie du Dynamisme Humain, et j'ai trouvé de l'intérêt à noter les différences et les ressemblances qui existent entre elle et celle des Bêtes. — Je n'ai aucune envie qu'elle porte le titre de *forme substantielle;* mais, en la considérant comme une *condition indispensable* à la Constitution de l'Homme, je crois n'avoir en rien contredit Saint Thomas, par rapport au passage présenté ici comme objection ; car il n'y est nullement dit que la considération de la Force Vitale devait être exclue de l'étude de la Nature de l'Homme.

Si ce savant Religieux a réfléchi quelque temps sur les monstres et les idiots de naissance, il aura reconnu combien, durant la fabrication de la *matière* organique de l'Homme, l'Ame Pensante a été inactive, et combien la Force Vitale a laissé voir les aberrations de son activité spontanée.

Saint Thomas énonce le fait de la présence de l'Ame Pensante dans la matière de l'Homme, sans faire mention des conditions indispensables au complément de cette matière, vraisemblablement parce que cette nécessité est une connaissance assez vulgaire. En effet, dans l'Ordre Physique, nous entendons dire tous les jours que, pour avoir du sel de nitre pur, il faut joindre de l'acide nitrique à de la potasse. En présentant

la chose suivant les termes de la Philosophie du Moyen-Age, nous pourrions dire que l'acide nitrique est la *forme substantielle*, unie avec le métal potassium, pour former du sel de nitre. — Pour une Leçon cursive faite à des Élèves qu'il faut instruire des principes généraux de la Chimie, cette vérité sommaire peut suffire lorsqu'il s'agit de faire entendre comment se forment les sels neutres : les détails ne sont pas alors nécessaires. Cependant, lorsque la Science est exposée avec exactitude, il faut bien que l'Élève sache que, pour obtenir le sel de nitre, il est nécessaire que la potasse ne soit pas employée à l'état de métal, mais bien à celui d'alcali. Ainsi, cette condition et plusieurs autres, aussi nécessaires pour la pratique, peuvent être omises par le Maître, lorsqu'il s'occupe des vérités abstraites générales, et non des faits spéciaux.

Thomas d'Aquin, livré à l'Enseignement de la Théologie, ne s'est fortement occupé de l'Homme qu'au point de vue des relations que cet Être peut avoir avec Dieu. Le commerce entre notre Intelligence et la Divinité a été sa plus grande affaire; mais, si on l'avait interrogé sur les *conditions* indispensables de la matière humaine, cet Esprit si puissant et si cultivé aurait certainement parlé comme Hippocrate, comme Fernel, comme Baillou, comme Buffon, comme Barthez, et il aurait dit que cette matière ne pouvait s'unir avec l'Ame Pensante qu'à condition que l'Agrégat Matériel serait disposé par des causes puissantes qui ne sont ni du ressort de la Physique, ni de celui de l'In-

telligence Humaine (1). — Cependant pourquoi dire son avis sur ces questions, lorsqu'il ne s'agit que des devoirs de la destinée de l'Homme, de son bonheur futur, et des moyens temporaires et provisoires de se les assurer?

XXII.

« Il ne peut donc pas y avoir *deux* formes dans un Corps ;
» si l'Ame ne suffisait pas à constituer le Corps, s'il fallait
» encore un autre Principe pour le compléter, elle ne serait
» pas sa *forme substantielle*, et la Proposition de Saint
» Thomas et de toute l'ancienne École serait fausse. »

Je n'ai aucun désir de changer le langage de l'ancienne École : si la *forme substantielle* est la cause essentielle et finale pour laquelle l'Agrégat a été fait, c'est une raison de plus pour que les expressions soient fidèlement conservées. Mais, comme il ne faut pas que la langue nuise à la rectitude de la Logique, il n'est pas permis, en Anthropologie Médicale, de méconnaître l'indispensable nécessité de la présence de la Force Vitale dans la Constitution de l'Homme, sauf à la placer seulement dans la catégorie des conditions *sine quâ non*. De cette manière la formule est respectée, la hiérarchie dignitaire des causes est soigneusement

---

(1) M. Pouchet pourrait bien avoir des doutes sur cela, attendu qu'il lui semblait que Saint Thomas d'Aquin n'était pas aussi fort sur les sciences naturelles que son ami et son maître le Bienheureux Albert-le-Grand.

gardée, et les Vérités Naturelles Scientifiques marchent de conserve avec l'Enseignement Religieux.

Pourquoi ériger en Principe que *Deux* Puissances de l'Ordre Métaphysique ne peuvent pas se trouver dans un même corps? — Dans l'Ordre Physique, on a désiré avoir un liquide transparent dont la matière principale fût le Roi des Métaux ; c'est ce qu'on a nommé l'*Eau Régale.* Pour arriver à ce résultat, on a fait des tentatives : l'acide nitrique, l'acide muriatique ont été séparément essayés, à titre de *formes substantielles.* Chacun isolément a échoué ; mais leur coopération simultanée a obtenu l'*Eau Régale.*

Allons vers l'Ordre Vital. Les poissons ovipares se propagent de la manière suivante : La femelle pond des œufs liés par une humeur gluante, appelés collectivement le *frai.* Ces œufs sont des êtres vivants, qui ont reçu leur vertu anti-septique vitale de leur mère; ils attendent la laite du mâle pour être en état de créer en eux leur progéniture. La laite contient le principe fécondant. Dans tout autre lieu que dans le frai, la liqueur est stérile. Le frai est sans succès s'il ne reçoit pas l'arrosement de la laite. N'est-il donc pas clair que pour la génération d'un poisson, il a fallu une matière double, savoir : un œuf et de la laite ; plus *deux* principes de vie, l'un provenant du Dynamisme de la mère, l'autre du Dynamisme du mâle, dont chacun était impuissant et dont la réunion a fourni la double *forme substantielle* qui a vivifié l'Être. — Ce fait peut-il s'accorder avec la formule de l'École?

Occupons-nous de l'Ordre Surnaturel survenu dans l'Humanité : je veux parler de l'Incarnation du Verbe. Voilà une adorable Personne, dont la matière est un Agrégat matériel accompagné de conditions vitales manifestées par tout l'appareil d'une grossesse, d'un accouchement, d'une enfance naturelle et de *deux* natures très-différentes, l'Ame Pensante Humaine et le Verbe, unies par hypostase et formant une seule Personne pour exécuter une Vie Humaine et remplir une mission. — A-t-on bien songé à ce fait quand on rédigeait la formule scholastique qui m'est opposée? A-t-on oublié les deux *formes* de Jésus-Christ, dont Saint Augustin a si bien parlé.

XXIII.

« Cependant un *Concile général* de Vienne traite très-
» sévèrement ceux qui soutiendraient le contraire de la Pro-
» position de Saint Thomas, et il adopte même ses propres
» paroles. »

Pour répondre catégoriquement au XXIIIe paragraphe, j'aurais besoin de connaître exactement l'occasion, les motifs et l'esprit de cette condamnation. L'*union substantielle de l'Ame Pensante avec le Corps* est sans doute la Proposition sacramentelle, dont l'essence est de reconnaître que l'Ame Pensante n'est pas une faculté du corps, mais bien une *substance* spéciale radicalement distincte de celle de la matière, et *unie réellement* et *substantiellement* avec le corps. Dire que l'Ame

Pensante est une *faculté* d'un corps organisé, laquelle doit s'évanouir et s'annihiler lors de la dissolution du corps, c'est enseigner ce que l'on appelle le Matérialisme. Cette opinion est, ce me semble, une Proposition directement opposée à celle de Saint Thomas.

La substantialité de l'Ame Pensante ; la différence radicale entre la nature de cette substance intellective et la nature matérielle ; une union incomparable entre cette Ame et le système organisé ; l'indispensable nécessité du Principe de l'Intelligence pour la viabilité indépendante de l'Homme, forment une Proposition complexe de Philosophie Naturelle inductive appliquée à la Constitution de l'Homme, si généralement reçue chez ceux qui ont étudié sérieusement la Nature Humaine, qu'il n'y a pas de Médecin, digne de ce nom, qui ne l'accepte et ne la formule ainsi, lors même qu'il n'y ajoute pas l'immortalité promise par toute Religion.

Comme l'Espérance Théologale est la seule sanction de la Foi Chrétienne, il est tout naturel qu'un Concile ne puisse être satisfait de la Constitution Humaine, que lorsqu'elle est couronnée par la persuasion d'une durée sans fin.

Quels sont ceux que le Concile de Vienne a pu anathématiser touchant la Constitution de l'Homme ?

Il est très-vraisemblable qu'il a mis en première ligne ceux qui, étrangers aux principes de la Philosophie Naturelle Inductive, se sont aheurtés complaisamment au Matérialisme.

Il a pu mettre ensuite les incrédules, qui, après avoir reconnu une Ame Pensante substantielle, distincte de la Matière, se sont obstinés à la considérer comme mortelle. Si des Médecins de cette époque ont ignoré la Dualité du Dynamisme Humain, et s'ils n'ont pas réfléchi sur la différence qui existe entre l'épopée de l'Ame Pensante et celle de la Force Vitale, ils n'ont vu dans l'Homme qu'une seule Puissance, dont la destinée est celle des Animaux.

Mais ce Concile a-t-il fait une catégorie pour condamner les Médecins qui auraient reconnu la Dualité Hippocratique de l'Homme, et qui auraient distingué la Force Vitale analogue à celle des Bêtes, d'avec une Ame Pensante chargée d'autres fonctions et sans doute réservée à une autre destinée? M. le Censeur ne nous en dit rien. Les individus et la matière en valaient bien la peine.

Il n'y a pas la moindre apparence que cette grave Assemblée se soit occupée des deux *opinions*, *théologiquement libres*, relatives à la nature du Dynamisme Humain. Je ne connais rien de l'histoire de cette Assemblée ; mais il me paraît impossible qu'on ait improuvé la Dualité Hippocratique, puisqu'il n'a été rien dit contre les Docteurs de l'Église qui l'avaient pleinement enseignée. Si le Canon ici rappelé avait eu l'intention que le Censeur suppose, comment le Concile n'aurait-il pas protesté contre les cultes rendus à Saint Paul, à Saint Augustin, et surtout à Saint Grégoire de Nysse ? Pourquoi n'a-t-il pas déclaré au moins, comme

suspects, les individus qui ont vécu dans la plus grande intimité avec ce dernier, savoir : Saint Basile, son frère aîné ; Sainte Macrine, sa sœur ; Saint Grégoire de Nazianze, son ami ?

XXIV.

« M. Lordat se trompe étrangement dans l'interprétation » de la Vision d'Ézéchiel. Elle est toute contre son système, » aussi bien que le récit de la Création de l'Homme dans la » Genèse. — Ézéchiel, revêtu de la puissance du Créateur, » ordonne aux ossements disséminés de se rapprocher, et les » cadavres se reconstituent, mais ils restent immobiles et » inanimés : *Spiritum non habebant.* Ce n'est que lorsque » l'esprit est rendu que ces corps reprennent la *vie*, le *mou-* » *vement* et l'*intelligence : Et ingressus in ea spiritus*, *et* » *vixerunt*, *steteruntque super pedes suos exercitûs grandis* » *nimis valdè.* Dans le système de M. Lordat, ces corps » rétablis par le Principe Vital auraient dû être capables, sinon » d'intelligence, du moins de se tenir sur leurs pieds avant » la venue de l'Ame. »

Je n'ai pas été assez heureux pour que mon Censeur connût exactement mon intention dans mon *Idée pittoresque.* Il s'agissait d'appliquer des vérités anthropologiques fondamentalement médicales à des représentations pittoresques capables de se graver dans la mémoire de mes Élèves. J'espérais que le souvenir des idées abstraites se conserverait plus fidèlement et plus longuement au moyen de cette association. D'après ce désir, je ne m'occupais guère de la réalité historique

des faits représentés : il m'importait seulement que ma Pensée Doctrinale fût exprimée dans le récit agréablement peint, sans songer si la peinture était un portrait, une fiction ou une tradition romanesque.

Dans cette disposition de mon esprit, qu'aurait-il fallu pour qu'on pût me taxer d'une *erreur étrange ?* Il aurait fallu que la formule iconologique du tableau exprimât le contraire de ce que j'avais envie d'enseigner. Quand cette formule serait en opposition avec le récit profane ou sacré qui a été l'occasion de la composition pittoresque, je ne passerais pas condamnation sur la censure, si je savais que ce qu'il faut graphiquement énoncer rend le véritable sens de mon *Enseignement.*

Ceux qui me connaissent peuvent bien penser que, dans les sujets tirés des Livres Sacrés, je ne me suis jamais permis de représenter des choses dont la description orale serait contraire au texte : les fictions des Peintres sur ces matières sont, en général, tolérées par la discipline ecclésiastique et par les mœurs publiques, aux conditions dont je fais mention.

Comme la Dualité du Dynamisme Humain est un point capital de notre Doctrine, j'ai profité de quelques compositions pittoresques variées que de grands Artistes ont faites pour représenter la formation de l'Homme, d'après la Genèse. Bernard Salomon (Petit-Bernard) a représenté dans sa Bible deux actes de cette Création si mémorable. Dans la première estampe est l'achèvement de l'organisation et la contemplation satisfaite de l'Éternel, lorsqu'il examine cette admirable Instru-

mentation ; dans la seconde est le souffle de la respiration divine, qui pénètre ce corps, en commençant par la face, afin de l'animer. Auparavant, MICHEL-ANGE avait préféré une autre circonstance de cette Création. Dans le Chapitre suivant de la Genèse, il est dit que le Dynamisme de l'Homme avait été fait semblable à DIEU. L'illustre Artiste pensa vraisemblablement que cette ressemblance était l'Intelligence, l'Entendement, la Raison, facultés de l'Ame Humaine, qui ne se voient que chez elle, et qui sont un simulacre de l'Intelligence infinie du CRÉATEUR. Il crut sans doute que cette partie de notre formation est celle dont nous avons le plus le droit de nous féliciter et l'obligation d'en être reconnaissants. Ainsi, MICHEL-ANGE sépare, au moins par la pensée et par son art, ce don caractéristique de notre existence humaine, d'avec les autres éléments de notre Dynamisme. Dans cette composition, nous voyons ADAM adulte, supposé presque aussi ignorant que nous l'avons été le jour de notre naissance, recevant timidement une instruction infuse capable de le mettre en relation directe avec l'ÉTERNEL.

Grâce à ces abstractions pittoresques que les Saintes Écritures ne repoussent point, et que l'Église et les mœurs publiques approuvent, j'ai pu faire comprendre à mes Auditeurs les trois éléments de la Constitution de l'Homme : primitivement, un Agrégat matériel que DIEU a daigné former lui-même, et qui désormais ne sera fait pour les descendants que par la Puissance Vitale engendrée ; secondement, ce Principe Vital doué de

toutes les aptitudes instinctives nécessaires pour l'exécution de la Vie Naturelle; troisièmement, enfin, une Ame Pensante, opératrice de la Vie Intellectuelle, qui par cela met une immensité entre nous et les membres du Règne Animal.

Si ces stratagèmes m'ont été utiles pour que mes Auditeurs aient mieux compris la Constitution Humaine, et qu'ils aient été mieux en état de saisir les idées abstraites de la Médecine, peut-on dire avec justice que je me suis *étrangement trompé?*

Étrangement trompé! C'est une censure qui me rappelle trop la *fausseté radicale* du P. Ventura contre feu M. de Bonald, pour que je puisse la subir sans défense. Elle se rapportait : 1° à mon mode didactique spécial; 2° à notre Doctrine. Le Public jugera si je me suis réellement *trompé* dans le premier point de vue, qui est le seul sous lequel j'ai cherché à me justifier. J'ai insisté sur l'examen des Tableaux qui ont été faits touchant la Création de l'Homme, afin qu'on y reconnût le Principe de la Dualité du Dynamisme Humain. Mon Aristarque, ne faisant aucune attention à mes efforts pédagogiques, m'a attaqué sur la Doctrine qu'il combat avec autant de vigueur que le P. Ventura. Sur cet objet, je vais me reposer à l'abri d'un défenseur prophétique, avec lequel ces Messieurs voudront bien s'escrimer. Je prie M. l'Aristarque de lire un article que je prends de mes extraits tirés du *Traité de la fabrication de l'Homme*, de Saint Grégoire de Nysse.

« Chapitre VIII. — *Pourquoi l'Homme se tient debout,*
» *la tête levée vers le Ciel. — Les mains ont été don-*
» *nées à l'Homme, parce qu'il devait être doué de*
» *la parole. — Distinctions à établir dans les Êtres*
» *de la Nature.*

» Moïse place la formation des *Corps Inanimés* la
» première, comme le degré le plus bas dans l'échelle
» de la Création ; il ajoute qu'ensuite vinrent les objets
» doués d'une *Vie Intérieure*, tels que les germes des
» Végétaux, et ensuite les *Êtres qui sentent*. Or, l'on
» conçoit très-bien que les Créatures corporelles qui
» ont reçu l'existence, celles mêmes auxquelles n'a pas
» été refusée la sensibilité, puissent exister en dehors de
» la Nature Intelligente ; mais la faculté de raisonner
» ne pouvant se trouver dans un corps, si elle n'est en
» quelque sorte mêlée à la faculté de sentir, il s'ensuit
» qu'après les Plantes et les Bêtes, l'Homme a dû être
» créé, la Nature ayant déjà parcouru jusque-là un
» ordre progressif de perfectionnement ; car cet Animal
» raisonnable que nous appelons l'Homme, est comme
» un composé de tous les Principes de la Vie : la nutri-
» tion s'opère en lui aussi bien que dans les Plantes
» vivant d'une Vie que nous avons nommée Naturelle,
» et sa sensibilité ne l'empêche point d'acquérir de
» l'accroissement, faculté qui est comme une Nature
» intermédiaire entre les premiers Corps, qui n'ont
» reçu qu'une existence incomplète, et les troisièmes,
» qui sont doués de la Vie Intelligente, celle-ci étant

» aussi supérieure à l'autre que l'Esprit l'est à la Ma-» tière; enfin, il vous sera facile d'apercevoir qu'elle » s'allie d'une parfaite proportion avec cette délicate et » brillante faculté de sentir, en sorte que l'Homme est » un composé de ces *trois qualités* (*ut jam tribus hisce* » *rebus Hominis officium constet*).

» Et c'est ce qu'on peut conclure des paroles de » l'Apôtre dans son *Épître aux Thessaloniciens*, où il » les exhorte à conserver dans son intégrité la pureté » du *Corps*, de l'*Ame* et de l'*Esprit*, pour recevoir le » SEIGNEUR, entendant par le CORPS la partie qui dans » l'Homme *se nourrit*, par l'AME celle qui *sent*, et » par l'ESPRIT celle qui *raisonne*. C'est encore dans le » même sens que le SEIGNEUR, aux Livres des Évan-» giles, instruit ce Scribe, en lui disant que le premier » et le plus grand des Commandements est d'aimer DIEU » de tout son *cœur*, de toute son *âme* et de tout son » *esprit*, expressions dans lesquelles je trouve la même » distinction : le *cœur* signifiant la partie la plus gros-» sière de l'Homme, ou le corps; l'*âme*, les parties » intermédiaires, ou la sensibilité; et l'*esprit*, cette » faculté supérieure au moyen de laquelle nous compre-» nons toutes choses et accomplissons tous nos actes. » Aussi l'Apôtre dit-il qu'il y a trois choses à observer » dans le choix d'un homme. La première, c'est la » partie charnelle ; savoir : s'il est abandonné, etc. »

Il suffit de ce que nous avons vu sur cette division des éléments de l'Homme. Saint PAUL et Saint GRÉGOIRE de Nysse n'ont pas des idées claires sur les limites entre

la partie physique et la partie vitale. On pourrait peut-être en dire autant dans la limite entre l'Intelligence et la Force Vitale ; mais les détails sur les délimitations peuvent être contestés, sans mettre en doute la réalité des différences radicales de ces trois éléments.

Voilà mon apologie sur ma Leçon que j'avais tirée des représentations pittoresques de la Création de l'Homme. Voici ma réponse au blâme fait contre celle que j'avais tirée du XXXVIIe Chapitre de la *Prophétie* d'Ézéchiel, où on voit une Résurrection de Morts. Toujours préoccupé du besoin que j'avais de mettre dans mon *Bouclier d'Achille médical* une représentation pittoresque, où il fallut proférer cette Proposition : *Création d'hommes avec des débris de cadavres, faite par une Force Plastique, qui n'est ni de l'Ordre Physique, comme le veulent les Organiciens, ni de l'Ordre Mental, comme le voulait* Stahl.

C'est une fiction allégorique différemment expliquée par les Théologiens. Le Prophète, d'après l'ordre de Dieu, se trouve dans un champ où sont des ossements en grande quantité. D'après ce même ordre, il prescrit à ces os de se rapprocher et de se disposer de manière à former des systèmes osseux, pour qu'au temps marqué ils soient en état d'exécuter la Vie Intellectuelle. Ces os se mettent à s'agiter, à changer de place, à s'arranger mutuellement, à faire entendre le claquement des pièces qui se heurtent. Disposées en squelettes, voici ce qui se passe : « Je vis tout d'un coup, dit l'Écrivain, » que des nerfs se formèrent *sur ces os*, des chairs les

» environnèrent et de la peau s'étendit par-dessus ; mais » l'Esprit n'y était point encore. » C'est après l'achèvement de cette Instrumentation que l'Esprit est invoqué par le Prophète.

Pour faire de ces ossements un Homme, qu'a-t-il fallu? Une Puissance active formatrice, animatrice, par conséquent différente des causes de l'Ordre Physique, car les os gisaient dans ce lieu depuis longtemps. La première Puissance qui est venue n'était pas l'Esprit, car le Principe d'Intelligence était ou latent ou absent. La cause qui va mettre tout en jeu provient de Dieu par l'organe du Prophète : c'est une Force Plastique Métaphysique qui a été là pour contribuer à faire un individu humain, pour donner à l'Agrégat Matériel les conditions physiques et vitales nécessaires à l'exercice des fonctions mentales. — Si la présence du tableau m'oblige à le décrire ainsi, peut-on dire que je me suis *trompé étrangement?* Les peintures faites d'après l'imagination et l'entendement ne sont pas des arguments, mais seulement des formes d'expression. Ma formule actuelle n'est-elle pas l'équivalent de ma phrase ?

J'ai beau tourner de toutes les manières l'emploi que j'ai fait de la Prophétie d'Ézéchiel, pour rendre sensible la nécessité de la Puissance Vitale dans l'opération divine d'une Résurrection; j'ai beau rechercher en quoi j'ai pu errer d'une *manière étrange*, comme on me l'assure : il m'est impossible d'apercevoir le point de mon raisonnement où le paralogisme s'est introduit.

Quand Dieu a voulu rendre la Vie Humaine à des ossements d'hommes, il n'a pas envoyé des Ames Pensantes qui sussent choisir les os convenables, les revêtir de parties molles et les mettre en mouvement à mesure que le système anatomique avancerait : c'était pourtant le meilleur moyen de nous faire voir qu'il n'y a dans l'Homme qu'*une seule Puissance,* et de nous donner un avant-coureur du Stahlianisme. Au lieu de ce procédé, il a d'abord envoyé, par l'intermédiaire du Prophète, une Puissance Architectonique Vitale, qui opérât sans intelligence, sans aucun sentiment d'elle-même, le rapprochement des os, leur ajustement, la formation des chairs, la disposition des ligaments articulaires, l'organisation des muscles, des nerfs, des vaisseaux, et une peau capable de protéger et de renfermer ces organismes. Que peuvent être ces Forces qui organisent, qui modèlent, qui donnent aux futurs individus les types de leur espèce, qui agencent des os et en recouvrent les squelettes par des organes moteurs, qui font des chairs, et par conséquent des nerfs et des vaisseaux sanguins, et qui conservent intactes des substances par leur nature si corruptibles,.... si ce ne sont des Forces Vitales Unitaires? Ne sont-ce pas des Puissances de cette sorte qui ont fabriqué les demeures où doivent résider les esprits intellectuels et les instruments dont ils doivent ensuite se servir? Ne sont-ce pas de pareilles Forces qui attendaient l'arrivée de ces hôtes, et qui provisoirement maintenaient tout en bon ordre. — L'honorable Aristarque ne veut pas recon-

naître en cela une Vie, parce que, s'il y avait eu un Principe Vital, « ces Corps auraient dû être capables, » sinon d'intelligence, du moins de se tenir sur leurs » pieds avant la venue de l'Ame. » Je ne vois pas qu'une Force Vitale ait besoin de faire la station pour qu'on la croie vivante. L'embryon et le fœtus de l'Homme sont bien vivants, quoiqu'ils ne se tiennent pas sur leurs pieds. Est-ce que rassembler des os épars, les réunir en squelettes, faire entendre le cliquetis de ces organes quand ils étaient secs, créer des chairs et les conserver en état de recevoir l'Ame et d'obéir promptement à ses ordres, ne sont pas des signes suffisants de vitalité? — C'est après cette Vie Irrationnelle que l'Esprit a été appelé pour remplir ces Agrégats, et pour y exécuter la nouvelle Vie Intellectuelle que LE TOUT-PUISSANT avait voulu leur départir.

Si ÉZÉCHIEL avait prévu le Stahlianisme, et qu'il eût voulu imaginer non-seulement une figure corporelle d'une protestation contre cette hypothèse, mais encore une profession éclatante du Principe de la Dualité du Dynamisme Humain, aurait-il pu trouver un moyen plus significatif et moins équivoque?

L'*étrangeté* que mon Adversaire trouve dans mon raisonnement, qu'il déclare une erreur, ne peut pas être plus étonnante que celle que je rencontre dans le jugement qu'il en porte. Il doit y avoir chez un de nous deux une prévention qui empêche celui qui en est atteint de voir la pensée telle qu'elle est. Il est vraisemblable qu'elle ne pourrait être signalée que par un

public éclairé, impartial et amateur de la Science de l'Homme.

On voit que ma réponse ne se rapporte qu'aux soins que j'avais pris de rendre pittoresque, et en quelque sorte monumentale, la Doctrine Anthropologique que j'étais chargé d'enseigner. L'objection n'a eu pour but que de condamner ma Doctrine ; et de me dire que je m'étais *étrangement trompé,* quand j'avais cru trouver dans la Prophétie une pensée qui se rapportât au Principe de la Dualité du Dynamisme de l'Homme. Que faire en pareille contestation? Je désirerais une autorité qui pût juger entre deux individus également sincères, également désireux de trouver la vérité. Je l'ai trouvée telle qu'il la fallait pour que je n'eusse aucun doute ni sur les lumières par rapport à l'interprétation de l'Écriture Sainte, ni sur sa connaissance médicale de l'Homme, ni sur la matière spéciale dont il s'agit ici, sur l'application de la Prophétie d'Ézéchiel à la Doctrine de la Constitution de l'Homme. Cette autorité, je l'ai trouvée dans la *Sacra Philosophia*, *de iis quæ scripta sunt Physicè in Libris Sacris*, de François Villésius. J'ai transcrit et traduit un long passage du Chapitre IV de ce Livre dans mon *Introduction.* On a pu y remarquer les lignes relatives aux conclusions anthropologiques, tirées de la Prophétie d'Ézéchiel par l'Auteur ; mais comme elles s'appliquent spécialement à l'objection actuelle et à ma réponse, on ne trouvera pas mauvais que je l'aie ici reproduite. Après avoir contracté le récit de cette résurrection, Vallésius parle ainsi : « De sorte

» que la végétation des os, des nerfs, des chairs, de » la peau et des autres parties, ne provient point de » l'Esprit qui vient de l'extérieur et qui est immortel, » mais qu'elle vient de *formes* (vitales) corruptibles, » purement corporelles, qui, imbues d'un mode d'être » relatif aux dispositions de la Matière, sont en rapport » avec l'Ame. A cause de cela elles ne sont point exclues » par l'arrivée de l'Ame; mais, au contraire, elles » demeurent ensemble avec elle, et par-là la servent, » la conservent elle-même autant qu'elle le désire, et » conservent en même temps le tempérament et les » configurations du corps. »

Ainsi, un Philosophe grand Médecin a vu dans la *Prophétie d'*Ézéchiel une manifestation de la Constitution de l'Homme conforme à celle qui est exposée dans notre Enseignement. Il tire de cette Prophétie des éléments de l'Homme pareils à ceux de la Définition Bonaldienne : des organes qui s'approchent, végètent, se couvrent de nerfs, de chair, avant l'arrivée de l'Esprit; ils sont, par conséquent, doués d'une Puissance qui n'est ni de l'Ordre Physique ni de l'Ordre Intellectuel. Cette Puissance est exprimée par la langue de l'ancienne Philosophie; elle est désignée par des *formes* substantielles, qui, au lieu d'être immatérielles, sont au contraire corruptives. Elles sont au nombre pluriel, comme chez de Bonald ; mais si nous les considérons sous ce point de vue collectif, c'est pour ne jamais oublier ni la *synergie* des organes qui fonctionnent, ni l'harmonie plastique des configurations

spécifiques des corps qui résident dans l'unité de ces formes.

Vallésius ne manque pas de faire remarquer la conformité qui existe ici entre la Raison et le texte de l'Écriture. Or, je demande à M. l'Aristarque si le Catholicisme de Philippe II et de son savant Médecin, inséparables d'une Inquisition et de ses arguments, n'est pas assez rassurant, et s'il n'équivaut pas à l'opinion d'un Père de l'Église.

XXV.

« On objectera sans doute que les observations faites sur » le corps humain confirment la Doctrine du Principe Vital. » Nous répondrons que nous admettons tous les phénomènes » bien constatés, mais que nous refusons l'explication qu'on » en donne, ou la cause à laquelle on les attribue; de même » que nous admettons, par exemple, le phénomène de la » *gravitation* des corps, tout en niant et rejetant les causes » *mécaniques* auxquelles on voudrait l'attribuer. Les obser- » vations peuvent être justes, mais les explications fautives. » Les causes échappent trop souvent à la sagacité humaine, » et les systèmes qu'on imagine ne doivent pas contrarier des » principes certains. »

L'Anthropologie est pour le Médecin une étude indispensable qu'il ne lui est pas permis d'accepter ou de rejeter arbitrairement. La Médecine n'est point une science spéculative, plus pour l'agrément que pour l'utilité : c'est un Art obligatoire fondé sur une Science. Le Médecin ne peut les contempler avec indifférence :

comme la pratique est essentielle, le Praticien qui n'aurait pas fait tout ce qui dépendait de lui pour se mettre en état de rendre raison de toutes ses prescriptions et pour justifier la préférence des moyens par lui employés, ne pourrait pas être considéré comme un honnête homme.

Nous ne pouvons négliger aucun des faits relatifs à l'Homme et à sa Vie mortelle, soit *Vitale*, soit Intellectuelle. Après cette acquisition, nous ne pouvons pas *en conscience* nous dispenser de les interpréter, et par conséquent de chercher à connaître, autant que nous le pouvons, la nature de l'Agrégat où elles s'opèrent. Pour arriver à la notion de cette nature, il faut avoir recours à la Philosophie Naturelle, c'est-à-dire à la Logique appliquée à la recherche des causes de ces faits.

Ce précepte est si vulgaire, si incontestable, que je suis presque honteux de l'avoir écrit. Cependant il y a un fait qui me justifie : c'est qu'après être tous convenus de la nécessité d'user, pour l'étude de l'Anthropologie, de la Philosophie Naturelle, on trouve si peu d'amateurs qui se soient munis des règles de cette Logique.

Je l'ai dit avec franchise : pour la recherche des causes cachées des phénomènes naturels, je ne trouve pas d'autre méthode légitime que la Philosophie Inductive. Tous les autres moyens propres sont trop incertains et trop arbitraires pour que leurs résultats puissent entrer dans la Science. Mais cette méthode austère est assez difficile dans son application, est trop peu

usitée pour qu'on ait occasion d'en voir l'emploi hors de notre Faculté. L'effet qui en résulte est que, dans les polémiques, il nous arrive de temps en temps que nous ne sommes pas compris. C'est ce dont j'ai été convaincu plusieurs fois; heureusement j'ai pu me consoler, voyant que cette *incompréhension* ne provenait pas de notre part.

Quand l'illustre Aristarque déclare qu'il n'admet pas notre Théorie, quoiqu'il admette les faits, je désirerais bien savoir quelle est l'idée qu'il a de notre Méthode Philosophique. Je crains qu'il ne nous soupçonne d'un penchant pour les hypothèses. Il m'est permis de le penser en réfléchissant sur ce passage de l'objection actuelle : « Les causes échappent trop souvent à la saga- » cité humaine, et les systèmes qu'on imagine ne doi- » vent pas contrarier des principes certains. » — Le mot *système* est souvent pris pour une hypothèse, et, dans le cas actuel, cette acception est péremptoirement déterminée. Cependant la Philosophie que j'ai bien spécifiée dans divers Écrits, devrait nous mettre à l'abri d'une telle suspicion, puisqu'elle a été faite pour être mise en opposition avec les suppositions imaginaires.

Nous ne redoutons ni les contradictions ni les objections. Quelle que soit notre confiance dans la Philosophie Naturelle Rigoureuse qui est notre guide, nous ne la croyons pas infaillible. Quand la méthode le serait, nous pouvons dans certains cas nous en être mal servi. Des improbations vagues ne sont pas sans utilité, puisqu'elles peuvent nous engager à être tou-

jours en haleine ; mais des critiques doivent nous être profitables, surtout dans deux cas : d'abord, quand l'Adversaire nous indique le point du paralogisme dans lequel nous sommes tombé lorsque nous philosophions sur un fait déterminé ;......... ensuite, quand il pourra nous arrêter dans une de nos Propositions directement contraire à un Dogme révélé de la Théologie Positive. On pense bien qu'une opinion tirée de la Théologie Scolastique, et émise par un Auteur dont le savoir en Anthropologie Expérimentale ne serait pas présumé supérieur à celui des Écoles de Médecine, ne suffirait pas pour suspendre un Enseignement fondé sur la Philosophie Naturelle Inductive Rigoureuse.

Je sais bien que les hommes éminemment honorables à qui je réponds, ne sont les ennemis ni de notre Enseignement ni de ma personne. Je suis très-persuadé que leurs objections partent d'un vif désir de voir notre Doctrine arrivée à une perfection qui la mette à l'abri de toute attaque. D'après cette conviction, je supplie les bienveillants Adversaires qui voudront nous interpeller, de nous faire connaître, par l'expression de leur incrédulité relativement à nos Théories, s'ils les rejettent sans examen, ou s'ils les trouvent mal fondées en raisonnement. L'incrédulité *quand même* est de peu d'importance dans les Sciences spéculatives. Dans la nôtre, elle peut devenir un sujet de scandale entre les Praticiens; mais elle est sans conséquence de la part des Amateurs, qui ne sont ordinairement que des frondeurs : leurs improbations ne font rien, ni contre l'En-

seignement ni contre la Pratique. Mais l'incrédulité motivée fait toujours sensation. Je sais bien qu'elle peut nuire à la considération de la Science et de la Profession; mais je m'en console en pensant que des contradictions raisonnées sont des occasions, quelquefois de correction, presque toujours de perfectionnements pour le fond et d'éclaircissements pour la forme. De plus, les discussions survenues dans des cas de ce genre nous fournissent les moyens de répandre les règles de la Philosophie Naturelle Inductive Rigoureuse, et de les mettre en contraste avec les vices de la Philosophie Latitudinaire du jour, où l'on ne trouve dans la polémique que suppositions, insouciance, sophismes et tatillonnage.

XXVI.

« Nous terminerons par une remarque sur un principe de » M. Cuvier, que M. Lordat semble adopter par mégarde, » sans restriction. *La vie*, — dit M. Cuvier —, *naît de la* » *vie*. Il faut distinguer. Dans les Animaux, la vie naît de » la vie : Dieu l'a voulu ainsi. Ils sont engendrés vivants, » comme ils furent *créés* vivants au commencement du monde. » On ne peut supposer que leur Principe Vital soit aujour- » d'hui, dans chaque individu, l'objet d'une création parti- » culière. Mais il n'en est pas de même dans l'espèce humaine. » En engendrant les Corps, on n'engendre pas les Ames. » Notre origine actuelle ressemble à notre création. Le Corps » fut créé séparément, et l'Ame, tirée ensuite du néant, vint » lui donner la vie. De même, le Corps Humain, dans la » génération, n'a d'abord, suivant l'opinion la plus com-

» mune, aucune vie à lui; il ne vit que d'une vie végétative
» dépendante de la vie de la mère, jusqu'à ce que l'Ame,
» créée à part, lui soit unie: *Anima brutorum ex aliquâ*
» *virtute corporeâ producitur, Anima verò humana à* DEO.
» (Saint THOMAS.) »

J'enseigne ce principe : *La vie vient de la vie*, avec conviction et zèle, parce qu'il est nécessaire de rendre populaire la grande distinction des Corps Inanimés d'avec les Corps Animés, des Puissances Naturelles qui agissent *ratione entis*, d'avec celles qui agissent *ratione moris*, des Causes de l'Ordre Physique d'avec les Causes de l'Ordre *Métaphysique particulier* dans le sens de BACON, c'est-à-dire des Causes attachées aux propriétés de la Matière, sans but, d'avec les Causes attachées aux convenances des Phénomènes appelés *Vies*, causes dans lesquelles tout acte se fait pour une fin.

On sait qu'un des arguments les plus forts du Matérialisme, c'est l'opinion de la *génération spontanée.* Contre cette opinion, je présente l'autorité du premier Zoologiste du siècle, de CUVIER, qui se piquait de n'admettre que la Philosophie Expérimentale, et qui jouissait d'une considération universelle dans l'Académie des Sciences. La génération spontanée suppose une rencontre de molécules capables de conspirer à l'exercice de diverses fonctions constitutives de la Vie. Or, les molécules nécessaires pour former un Agrégat viable sont, par leur nature, chimiquement inaliénables ; elles ne peuvent éprouver une cohésion que lorsqu'une Force Vitale les enchaîne durant toute sa

présence, et les soumet à entrer dans des tissus et dans des liqueurs du corps animal. Je ne pouvais donc pas concevoir que des molécules qui se fuient pussent s'unir pour former des organes capables d'*engendrer la Vie*, suivant le langage des Organiciens. J'ai été charmé qu'un homme de ce savoir et de ce caractère parlât d'une manière aussi positive. Ainsi, les Êtres vivants parasites ont été, à mes yeux, des générations produites par des paroxysmes de Phthiriasis, et les vers survenus après la putréfaction, des métamorphoses arrivées dans les molécules vivantes devenues libres. Il me faudrait des faits nouveaux bien extraordinaires pour m'obliger à penser différemment.

Quant à l'exception dont notre Censeur parle touchant l'ordre naturel de la génération des Animaux, exception qu'il dit avoir été faite en faveur de l'Espèce Humaine, elle est nouvelle pour moi. Je n'ai pas pu l'enseigner : je ne l'avais pas trouvée dans le corps de Science Médicale où nous cherchons tous les Dogmes que nous sommes chargés de conserver, d'agrandir et de répandre ; je ne l'avais pas trouvée non plus dans la seule source théologique où j'ai puisé les connaissances qui doivent me sauver : je veux parler du Catéchisme du Diocèse où je suis né.

Cette assertion : *que chaque Ame Humaine ne vient point par succession génératrice, mais bien par une* CRÉATION *spéciale de* DIEU, est-elle un *Principe certain?* Est-ce un article de Foi ?

Si je devais l'apprécier par mon cœur, par l'ensemble

de mes idées anthropologiques, je serais heureux d'avoir l'obligation, ou simplement même le droit de l'enseigner. D'après mes Études et d'après bien des Leçons, on a pu voir combien je suis persuadé que l'Ame Pensante et la Force Vitale sont des Puissances de natures fort diverses. Presque dans toutes mes Productions successives, on a dû trouver de nouvelles raisons, ou expérimentales ou rationnelles, qui fortifiaient cette Proposition. Dans une Dissertation sur l'*Hérédité Physiologique* qui a lieu dans la génération, j'ai établi, d'après l'Expérience, que les qualités personnelles de la Force Vitale se transmettent par hérédité, tant du côté paternel que du côté maternel; que, chez les Animaux, cette transmission était presque entière, ce qui ne doit pas surprendre, puisque la Force Vitale, douée d'instinct, paraît constituer tout le Dynamisme de ces Êtres vivants; mais que, chez l'Homme, la transmission héréditaire n'est évidente que pour les qualités vitales exprimées par les traits, la structure, la couleur, les mouvements, les affections morbides, l'allure, les gestes; que les qualités morales caractéristiques et intellectuelles ne sont pas plus héréditaires que les idées acquises par l'Éducation. Les acquisitions mentales sont viagères : si le fils veut jouir d'avantages pareils à ceux dont son père a profité, il est obligé de les acquérir au même prix.

Je n'ai donc aucune raison *à priori* pour repousser la Proposition de Saint Thomas; mais, quand il s'agit de propager une Science Naturelle, il faut, suivant notre

Physiologie, des preuves expérimentales. Les conditions évidentes, physiques et vitales dans l'exercice de la génération, étant les mêmes pour nous que pour tous les Mammifères, nous n'avons aucune raison scientifique qui nous permette d'introduire l'exception dont il s'agit dans la Théorie de cette fonction.

D'ailleurs, opinion pour opinion, j'en connais une qu'il n'est possible de vaincre ni par les vraisemblances naturelles, ni par la dignité de l'Auteur, car cet auteur est Saint AUGUSTIN. Je prie nos Adversaires de lire ce passage de la *Vie de* PÉLAGE.

L'Évêque d'Hippone, « toujours infatigable, travaillait... à un ouvrage en quatre Livres sur l'origine » des Ames, à l'occasion d'un Écrit plein d'erreurs » qu'un jeune homme, qui se faisait nommer VINCENT » VICTOR, avait publié contre lui, et que le moine RENÉ » lui avait envoyé de Césarée de Mauritanie. Le premier » Livre est adressé à ce Moine : le second à PIERRE, » Prêtre Espagnol, à qui VINCENT avait adressé son » Écrit ; le troisième et le quatrième sont adressés à » VINCENT lui-même. Saint AUGUSTIN, *qui penche toujours pour l'opinion de la propagation des Ames*, ne » prend point encore de parti : il se contente de réfuter » les erreurs de VINCENT (1), etc. »

Cet exemple me garantit de toute syndérèse. De plus, il me renforce dans cette persuasion où je suis depuis que je suis entré dans la carrière des Sciences, que *la*

---

(1) *Loc. cit.*, p. 367.

Foi n'est pas en opposition directe avec la Philosophie Naturelle. Quant à la valeur de l'Autorité, Bossuet nous a fait connaître ce qu'est Saint Augustin.

L'objection qui est opposée à la Science Anthropologique est une opinion personnelle, qui ne paraît provenir d'aucune source divine. Je vois des considérations de convenance auxquelles on pourrait en opposer de contraires. Que seront des conjectures contre l'expérience journalière, lorsqu'à leur occasion, nous ne voyons aucun évènement surnaturel?... Est-ce que les hypothèses ne compromettent pas la Science des choses divines?

Entre les nombreuses difficultés qui se présentent à l'esprit contre l'idée de la *création de chaque Ame Humaine faite par* le Tout-Puissant, à toute occasion, soit légitime, soit criminelle, il en est une pour laquelle j'aurais besoin d'une prompte solution. — Puisqu'une Ame n'est point la fille du père de l'Agrégat Vivant dont elle doit être l'hôte, il n'est pas logiquement possible de la rendre responsable du péché d'Adam. Sortie des mains de Dieu, elle est exempte de toute accusation. —Cependant il est écrit : *Ecce enim in iniquitatibus conceptus sum et in peccatis concepit me mater mea*. Or, si dans l'Homme il n'y a de succession que dans la chair, *qui, à l'exemple de l'Ame des Bêtes, a été engendrée par une espèce de vertu corporelle*, où réside le péché originel, et à quelle substance de l'Homme s'adresse la grâce divine du Baptême? Est-ce que Dieu a fait une Ame toute neuve coupable de la désobéissance d'un premier père d'où elle ne descend pas?

Les derniers mots du xxv[e] paragraphe font le sujet d'une réflexion qu'il m'est impossible de taire. Saint Thomas, sans doute le P. Ventura et mon honnête Aristarque disent : « Le Corps Humain, dans sa génération, » n'a d'abord, suivant l'opinion la plus commune, au- » cune Vie propre, aucune Vie à lui ; il ne vit que d'une » Vie végétative, dépendante de la Vie de la mère, jusqu'à » ce que l'Ame, créée à part, lui soit unie. » — Il y a là trois idées distinctes susceptibles d'examen. Pour le moment, je m'arrête à une. On convient qu'il existe dans le résultat de la conception chez la femme, *une Vie végétative dépendante de la Vie de la mère*, en attendant que l'Ame Pensante vienne. Il y a donc dans la mère et le fils une *Vie végétative*, une *Vie* qui n'est pas *intellectuelle*. Je ne chicane pas sur le mot *végétative;* cependant, comme le bon sens nous dit que cette *Vie* est plutôt *animale* que *végétative,* il me sera permis de remarquer une intention dans le choix d'une expression qui n'est pas la meilleure. Cette Vie a donc un *Principe de Vie*. Mais ce Principe de Vie, qui devient commun à la mère et au fils, de quel Ordre est-il ? Il n'est pas de l'Ordre Intellectuel, puisque l'on attend le Principe Intellectuel que Dieu doit y envoyer. Est-il de l'Ordre Physique, conformément au Cartésianisme? On se garderait bien de le penser : le sens commun a dit depuis long-temps que l'hypothèse d'un Dynamisme vivifiant de l'Ordre Physique est une absurdité. On voit donc l'indispensabilité de reconnaître dans la mère et dans le fils un Principe de Vie d'un Ordre spécial,

qui n'appartient ni aux substances inanimées, ni aux substances intellectuelles.

Mais puisque Saint Thomas, le P. Ventura et notre Aristarque sentent, comme l'École de Montpellier et comme l'Auteur de la Définition Bonaldienne, la nécessité de ce Principe, d'où proviennent tant de paroles relatives à cet objet, mises dans les Conférences, dans la Lettre de M. de Bonald, dans les objections dirigées contre notre Enseignement, pour attaquer cette même idée implicite de cette même définition? Si Saint Thomas reconnaît le Principe de Vie, soit végétatif, soit animal, ses admirateurs se garderont bien de penser autrement. Je crains que le public ne rie à nos dépens, en voyant que nous sommes en dispute quoique nous soyons tous d'accord; car nous sommes, en effet, d'accord lorsque nous convenons que l'Homme n'a pas seulement un *Corps* et une *Ame Pensante*, mais encore un *Principe de Vie*, surnommé *irrationnel*, *végétatif, animal, Force Vitale, Principe Vital,* et que notre École Médicale, profondément occupée des choses et des vérités pratiques, est d'une extrême tolérance sur les mots.

XXVII.

« M. Lordat se sert trop souvent de l'expression d'*Alliance*
» pour indiquer l'union des Principes constitutifs de l'Homme.
» Cette union est substantielle, tandis que l'*alliance* ne
» marque qu'un simple rapprochement d'éléments divers. »

Ce dernier article est moins une objection qu'un

conseil très-obligeant, dont je dois sentir toute la valeur. Au premier coup-d'œil, ce conseil semble se rapporter à la grammaire et au goût; mais, après mûre réflexion, j'ai cru qu'il se rapportait encore à un ordre d'idées beaucoup plus relevé. Je vais répondre d'abord au sens le plus évident de cette espèce de reproche ; je parlerai ensuite de celui que je crois avoir deviné.

1° Le mot *Alliance*, employé pour exprimer la relation des deux Puissances, dont l'une est douée de liberté et l'autre de spontanéité , dont la Spirituelle agit par raison et volonté, et dont la Vitale agit par économie innée, par réaction contre les susceptions et par instinct, et qui tendent tantôt vers le même but, tantôt en sens opposé : ce mot, dis-je, n'est pas de moi, il est de Bacon. Ce n'est plus aujourd'hui une Métaphore, c'est une Catachrèse. Si la fréquence de ce son offense l'oreille, je dois souhaiter qu'on m'en suggère d'autres qui expriment la même idée et qui ne soient point métaphoriques. Si le mot *Alliance* est accepté comme propre, je ne puis pas me dispenser de l'employer toutes les fois que l'idée relative devra reparaître dans la Proposition, jusqu'à ce que des personnes qui adoptent la Doctrine et qui ont du goût veuillent me fournir de vrais synonymes.

Un grand nombre de mes Leçons ont eu pour but de faire bien connaître d'abord les lois des relations et des collaborations des deux Puissances Humaines ; ensuite, les fonctions où elles agissent synergiquement ; enfin, les infractions et les contraventions opposées à

ces lois de la part des Puissances associées, lésions qui constituent un très-grand nombre de maladies; ces Leçons, dis-je, forment une partie importante de l'Anthropologie Médicale de notre Enseignement. Or, j'embrasse toutes les Propositions Doctrinales des faits-principes de cette nature, sous l'expression de *Doctrine de l'Alliance des deux Puissances du Dynamisme Humain*. Cette suite de Cours, de plusieurs années, sera publiée si j'en ai le temps; mais on pense bien qu'il ne me serait pas possible de changer le nom qui paraît déplaire et qui représente l'idée fondamentale de mon Travail. Ceux qui liront mon Livre jugeront si l'ensemble des Vérités Médicales que j'ai réunies est capable de faire oublier l'étrangeté d'un mot peu usité.

2° La manière dont mon illustre Aristarque censure le nom *Alliance* n'est pas de nature à me désespérer. Le mot n'est employé que pour exprimer le mode d'union de l'Ame Pensante avec la Force Vitale. Si la Force Vitale n'existe pas comme une Puissance Unitaire de l'Ordre Métaphysique, la relation qui existe entre l'Ame Pensante et le Corps ne peut point porter une telle dénomination : il serait absurde d'appeler *Alliance* le rapport qui existerait entre l'Esprit et le Cadavre. L'Adversaire adoucit singulièrement son éloignement primitif pour la Puissance Vitale : au lieu d'exclure absolument et inexorablement ce mot, il se contente d'en blâmer l'emploi *trop fréquent*. — Je crois avoir tout gagné par cette concession. L'Alliance n'aurait pas de sens si les termes dont il s'agit n'étaient pas

tous deux de l'Ordre Métaphysique, doués de spontanéité, de contingence, de finalité, de mode d'agir *ratione moris*.

Mais, quand nous en sommes là, pourquoi le mot *Alliance* doit-il être employé *rarement?* — Ce ne peut pas être parce que les termes sont des *substances*. Si l'une de ces substances était inanimée, le mot *Alliance* serait inadmissible. — La raison que je soupçonne est que l'Adversaire me permet tacitement de reconnaître deux Puissances dans le Dynamisme Humain; et, comme je me suis fortement prononcé contre le Monothélisme Stahlien Anthropologique, que j'ai comparé à l'Hérésie des Eutichiens relative à l'union du Verbe *et de l'Humanité*, il veut m'avertir de ne pas tomber, par rapport à la Doctrine de la Dualité du Dynamisme Humain, dans l'Hérésie opposée, dans le Nestorianisme, où chacune des Natures a une *Personnalité* propre, ce qui faisait en Jésus-Christ *deux Personnes*. Ainsi, il s'aperçoit que la relation des Deux Puissances de notre Dynamisme est, à mes yeux, analogue à la relation des Deux Natures reconnues dans l'*Incarnation :* il désire qu'en continuant cette analogie, je ne m'expose pas à la faute de méconnaître l'*Unité de la Personnalité*, quoique je conserve la *Dualité des Natures*.

Je dois de la reconnaissance à mon Aristarque : je sens d'autant plus l'importance du conseil, que j'avais pressenti l'inconvénient de mon langage. — Mon Livre très-avancé de la *Doctrine de l'Alliance* démon-

trera l'erreur du Monothélisme de Stahl, spécialement dans la Théorie des maladies que Sauvages a nommées *Morositates*,.... et réfutera l'espèce de Nestorianisme Anthropologique soutenu par un Médecin anglais, M. Wigan. Le mot *Alliance* ne me convenait pas bien, d'autant que l'expression *Association*, employée par Nestorius pour parler de l'*Union des Deux Natures de l'*Homme-Dieu, avait été l'objet d'un reproche, parce que ce mot ne représente qu'un rapport moral. Aussi, dans mon *Ébauche*, etc., j'ai osé dire que l'Union des Deux Puissances du Dynamisme Humain ne pouvait être exactement exprimée que par celle d'Union *Hypostatique*. Mais ce mot est tellement consacré à rappeler un fait si auguste, que j'ai craint que l'emploi de ce terme à des choses tant au-dessous de celle pour laquelle il avait été fait, ne fùt considéré comme une sorte de profanation. Voilà le motif qui m'a fait préférer le mot *Alliance* à tout autre. Je sens bien que la signification radicale ne présente pas exactement l'idée à énoncer; mais l'acception sous laquelle Bacon a voulu le répandre, lui donnera, j'espère, cette valeur, grâce à l'éclat d'un tel parrain.

Ma réponse générale fut rendue à l'honorable Antagoniste qui avait bien voulu rédiger les objections. Point de réplique. Il désira seulement que je répondisse à

quelques articles autrement formulés. Il se trouva satisfait; dès qu'il eut compris notre Doctrine, il déclara qu'il n'y avait plus de discussion entre nous. Cette déclaration capitale ne me permet plus de craindre la moindre suspicion. Je vais donc en transcrire les principales Propositions, afin que nous puissions bien fixer les points sur lesquels existaient les mal-entendus.

Observations sur le Mémoire de M. Lordat.

« Après la savante réponse de M. Lordat, il nous » sera facile, à ce que nous croyons, de nous entendre » sur le point principal de notre polémique. Reprenons » les faits.

» Nous avons cherché dans l'ouvrage intitulé : *Idée* » *Pittoresque*, etc., une explication précise de ce Prin» cipe Vital qui fait le fond de la Doctrine du savant » Professeur, et qui est depuis long-temps l'objet de » ses études.

» Cette explication est, en effet, donnée sous le voile » d'une allégorie, où le Principe Vital du Corps Hu» main est représenté comme le *Majordome* d'un Palais, » dont la Maîtresse représenterait l'Ame Pensante.

» Comme un *Majordome* a nécessairement besoin » d'intelligence pour remplir ses fonctions, nous avions » dû croire que le *Principe Vital* qu'il figurait était » aussi un *Être Intelligent*, un peu au-dessous il est vrai » de l'Ame, comme le Majordome est au-dessous de la

» Maîtresse du Palais, mais enfin assez intelligent pour » être appelé quelquefois *à exercer la régence, en cas de » minorité ou d'impuissance du chef.*

» Nous devions donc conclure de cette comparaison » que l'on mettait dans l'Homme Deux Principes Intel» ligents ou Deux Ames, et c'est ce que nous avons » voulu combattre. Nos observations n'avaient pas » d'autre but, il faut le bien comprendre.

» M. Lordat avoue, dans sa Réponse, *qu'il avait » pressenti l'impression désagréable que sa métaphore » pourrait produire; il blâme la malheureuse allégorie » dont il s'est servi, et promet de ne plus s'en servir.*

» Il n'est donc pas étonnant que nous nous y soyons » trompé. »

Je suis bien fâché d'avoir été l'occasion d'une grave erreur et d'un grand scandale. Mon malencontreux *Majordome* a fait croire au P. Ventura et à sa Société Montpelliéraine, que j'avais corrompu l'Enseignement de notre Faculté Médicale; que je professais, ainsi que feu M. de Bonald, une sorte de Nestorianisme Anthropologique, aussi faux que le Nestorianisme Théologique. Il en est arrivé que le Prédicateur a foudroyé, dans une des plus illustres Paroisses de Paris, la Définition Bonaldienne, cette même définition de l'Homme dont je me sers dans mes Leçons et dans les Examens. A la suite de cet éclat sont venues une défense de feu M. de Bonald par son Fils, puis une réplique en forme de *Lettre à M. le Vicomte* de Bonald, et quelle Lettre! — Je ne puis me dissimuler que mon *Majordome* a été la

première cause de tout ce bruit; car, avant le *Majordome*, le P. Ventura ne se serait pas aperçu de tout le *venin* renfermé dans la Formule Bonaldienne, qu'il avait tant louée vingt-cinq ans auparavant, et où maintenant il trouve les erreurs de Pythagore, de Platon, d'Origène. Je ne puis pas me repentir d'un mal que je n'avais pas l'intention de commettre; mais je me sens bien malheureux d'avoir été la cause innocente d'un si grand bruit. Un Trope allégorique, que j'avais employé pour exprimer un fait, a été regardé comme le mot propre de ce même fait: voilà mon tort.

Mais, après avoir déploré mon malheur, il serait juste que chacun de ceux qui ont fait *haro* sur moi s'examinât, pour voir s'il n'a pas contribué en quelque manière à une erreur étrangère à notre Enseignement.

D'abord, puisqu'on voulait connaître ce qu'est, selon notre Doctrine, le *Principe Vital*, dans mes Leçons intitulées : *Idée Pittoresque*, etc., comment ne s'est-on pas aperçu que, dans ce volume, le mot *Majordome* n'est employé qu'une seule fois? Les hommes de *bonne volonté*, qui n'auraient eu d'autre intention que de connaître la valeur de la Doctrine, n'auraient-ils pas cherché à voir dans le volume les divers lieux où la *Puissance Vitale* de l'Homme est mentionnée, et où ils auraient vu la véritable acception de cette expression, employée constamment suivant le sens propre?

Dans quelle circonstance la Force Vitale a-t-elle été présentée sous la forme d'un *Majordome*? — Dans le cas où il fallait donner à une idée de la Définition Bonal-

dienne de l'Homme un relief qui devait en augmenter le prix aux yeux des Médecins. Suivant la Définition, *l'Intelligence est servie par les Organes;* mais, pour que les Organes servent l'Intelligence, il faut qu'ils soient spontanément agissants. Cela peut se concevoir à la réflexion ; mais l'expérience nous prouve que sans cette réflexion la présence de la Force Vitale peut être inaperçue, témoin ce qui est arrivé au Père Ventura. Mais, Professeur d'Anthropologie, j'ai voulu que nos Élèves ne perdissent rien du bienfait de la Définition. Les Organes servent, non pas seulement quand l'Intelligence les appelle et les prescrit séparément, mais aussi dans les cas où cette Intelligence, encore ignorante, se contente de faire éprouver au Système l'*aperception* pénible d'un besoin. Dans ce dernier cas, les instruments n'ont pas besoin de l'appel nominal : ils se mettent en mouvement, non pas en vertu d'un mécanisme dont chaque pièce mise en jeu meuve nécessairement les autres, mais en vertu d'une *synergie* de l'Ordre Métaphysique, où il faut une harmonie, soit simultanée, soit successive, et une finalité, qui supposent une *Unité sans Intelligence.* La succion, la déglutition, la toux, l'éternuement d'un nouveau-né normal, me font connaître l'étendue du *service* Bonaldien des Organes; cette étendue s'accroît bien davantage, quand je considère la vie d'un ou de plusieurs jours des Anencéphales.

La synergie des Organes multiples, la finalité de leurs Fonctions, et partant l'Unité d'une Puissance qui n'est pas l'Ame Intellective, constituent une pensée

complexe implicitement renfermée dans la Définition Bonaldienne. Puisque le fait de la *synergie* rappelle l'*Unité* de la cause, que néanmoins tout le monde n'a pas aperçu cette *Unité* et qu'il importe que les Médecins ne l'ignorent point, j'ai désiré qu'elle fût expressément mentionnée. Quel nom employer pour la désigner? Feu M. de Bonald eut recours à une expression métaphorique. Les Organes font le *service* de l'Intelligence; mais, s'il faut désigner la cause unitaire qui règle ce service, je n'ai trouvé rien de plus commode que le nom du chef des serviteurs, le *Majordome*. Ce n'est que le complément de la Métaphore.

L'Aristarque dit que *le Majordome a besoin d'Intelligence,....* que ce mot *figure un Être Intelligent*. Je ne m'attendais pas à cela; j'étais persuadé que la fortune de la Définition Bonaldienne provenait de ce que le *service* des Organes de l'Ame Pensante nous présente une série d'actes qui ne sont pas l'effet du Mécanisme, dont les mouvements simultanés et successifs jouent une habileté apparente, sans qu'il y ait de l'Intelligence : si les Organes avaient de l'Intelligence, ils seraient des serviteurs, et le Trope de Bonald perdrait l'élégance de son caractère spécial. L'essence de cette figure de Rhétorique est de nous montrer une Cause dont les effets imitent prodigieusement l'Intelligence, à laquelle le Sens Intime Intellectif est absolument étranger. Mon *Majordome* Tropologique est absolument dans la même condition que les *serviteurs* organiques.

D'après cela, le Père Ventura et ses Partisans, ennemis de la Définition Bonaldienne, n'ont-ils pas trouvé un certain plaisir à dissimuler le véritable caractère des *Figures?* Eux qui savent s'en servir d'une manière si heureuse dans leurs Écrits, en ont-ils oublié les règles quand ils ont trouvé à propos d'intervertir le sens de leurs Adversaires en polémique?

La similitude n'est pas une égalité. Pour que la Figure produise son effet, il faut que la différence soit proportionnée à la ressemblance.

Je ne veux pas m'arrêter à des idées qui mettraient en problème la bonne foi de mes Censeurs; mais alors je ne puis m'empêcher de dire qu'ils ont fait leur acte d'accusation, avant de connaître ce qu'ils ont attaqué. Un de nos soins les plus attentifs est de constater et de proclamer la différence qui existe entre l'Intelligence et l'Instinct. Cette question, signalée par l'Antiquité, a été vivement controversée vers la fin du XVIIe siècle et durant le XVIIIe, pour repousser la ridicule hypothèse Cartésienne du Mécanisme des Bêtes. A-t-on oublié ce que les Pères Pardies et Daniel ont dit pour mettre en évidence la différence de l'Intelligence et de l'Instinct? Nos Adversaires savent-ils la part que nous avons prise à ce Problème? Ont-ils senti la liaison qui existe entre ce grave sujet et celui de la Constitution de l'Homme? Ont-ils vu combien il est attaché aux idées d'une Vie future? Se sont-ils doutés que, sur cette matière, la Religion d'une part, la Philosophie et la Pratique Médicale de l'autre, avaient un intérêt commun?.... S'ils

s'étaient donné la peine de connaître l'esprit de notre Enseignement, il ne se seraient pas si singulièrement trompés sur les expressions métaphoriques qui paraissent avoir été pour eux une pierre d'achoppement !

Continuons les observations de M. l'Aristarque.

« Actuellement, M. L. explique dans sa Réponse ce » qu'il entend par le *Principe Vital* : ce n'est plus un » Majordome, mais *le Chef des domestiques, un homme » de rien.* Ce n'est pas un Principe Intelligent, mais » *une Force Vitale très-inférieure à celle des Animaux, » une Puissance qui opère sans intelligence, sans savoir » ce qu'elle fait, sans avoir aucun sentiment d'elle- » même, aucune sensation de son existence.* »

Il est donc bien vrai que notre Aristarque ne connaît de la Force Vitale que ce qu'il vient de voir dans ma Réponse; que, par conséquent, il n'avait lu de mon *Idée Pittoresque*, etc., que le *Majordome.* Ce dernier mot, qui, dans mon intention, devait compléter la Définition Bonaldienne, en faisant remarquer l'*Unité* de la Cause des actions synergiques des organes, est devenu pour lui l'occasion de renforcer la charge du Réfutateur.

L'Aristarque croit que j'abandonne l'idée du *Majordome*, et qu'à sa place je mets celle de *Chef des domestiques*. Je le prie de remarquer que lorsque je renonce à un terme qui devient un motif de distraction dans un sujet grave, je ne quitte nullement ma pensée. Dans le *Dictionnaire de Trévoux*, entre les acceptions du mot *Majordome*, je lis : *Princeps Coquorum*. Quand DE BONALD

a parlé du service de l'*Intelligence* exercé par les Organes, j'ai pensé aux Fonctions Instinctives qui, dans le nouveau-né, assurent la nutrition du Système, au moyen de la préhension du mamelon, de la succion, de la déglutition. Dans ce cas déterminé, les *serviteurs* ne sont pas très-loin de ceux qui, au propre, s'appellent *Coqui ;* celui qui les dirige peut bien, d'après cela, s'appeler leur *Princeps.* — M. l'Aristarque s'est toujours figuré qu'un Majordome devait avoir de l'Intelligence; il a dû croire de même des Cuisiniers organiques de l'Auteur de la Définition Bonaldienne. Il ne serait pas tombé dans cette erreur, s'il avait su que, dans l'Anthropologie Hippocratique Anti-Stahlienne, il s'agit de distinguer la nature de l'Instinct d'avec celle de l'Intelligence, malgré les ressemblances qui peuvent exister entre plusieurs de leurs produits.

L'honorable Aristarque vient d'apprendre ce que la Force Vitale n'est pas; je suis fâché qu'il ne soit pas allé un peu plus loin, et qu'il n'ait pas voulu étudier ce qu'elle est. On va voir que, s'il avait consenti à approfondir un peu plus ses recherches sur cet objet, notre Adversaire serait aujourd'hui notre défenseur et notre appui.

« Expliqué de cette manière, le *Principe Vital* n'est » plus la Doctrine que nous avions voulu combattre. » Nous n'avons plus à nous en occuper, n'ayant pas, » en Médecine, les connaissances nécessaires pour dis- » cuter cette question.

» Nous sommes porté à croire que c'est là un de ces

« Problèmes livrés à nos disputes, sur lesquels il peut » y avoir des avis divers, jusqu'à ce qu'on en ait découvert la vraie solution.

» Nous ne sommes pas ennemi de ces Forces actives, » de ces Êtres simples inétendus, comme les Esprits, » répandus dans la Nature par le Créateur, et causes » secondes de beaucoup de phénomènes. L'ancienne et » bonne Philosophie les admettait ; mais Descartes crut » faire merveille de les bannir de ce Monde Physique, » pour tout réduire à la matière et au mouvement. »

Viennent ensuite quelques passages d'un ancien Livre du Père Ventura, où l'on voit que ce célèbre Théologien pensait de même. L'Aristarque continue ainsi :

« Mais le Père Ventura croit que, dans l'Homme, » le Principe Intelligent fait seul la fonction de cette » Puissance Immatérielle qu'il admet dans d'autres » composés. Quoi qu'il en soit, la controverse est finie.

» *Hìc.......... cæstus artemque repono.* »

» Nous ne disons pas : *Hìc victor* », comme le vieux » Athlète de Virgile ; car il n'y a ici ni vainqueur ni » vaincu. M. Lordat répond à ce que nous n'avons pas » voulu attaquer : et nous, nous avons attaqué ce que » le savant Professeur ne voulait pas défendre.

» Nous abandonnons le reste de la discussion relatif » à la *Vision d'*Ézéchiel et à certaines idées de Cuvier : » il nous serait plus difficile de nous entendre là- » dessus. »

Sur ces deux points, je viens d'ajouter deux choses qui n'existaient pas dans ma Réponse manuscrite. Si elles ne sont pas suffisantes, elles pourront nous permettre de renvoyer la question à un moment plus opportun. Quand il s'est agi de la Physiologie Humaine sous le rapport de la génération, j'ai fait voir que notre Enseignement n'était point en opposition avec le Christianisme, puisque Saint AUGUSTIN a eu plus de penchant pour la propagation de l'Ame Pensante par succession que pour l'idée des créations des Ames. Ce n'est donc pas un dogme arrêté, ce sont des opinions. Pour ce qui regarde les déductions philosophiques à tirer de la *Prophétie d'*ÉZÉCHIEL, touchant la Constitution de l'Ame, j'espère bien que notre ci-devant Adversaire voudra consentir à ce que, provisoirement, je m'en rapporte, en Catholicisme, au sentiment du *Médecin de* PHILIPPE II, *Roi d'Espagne.*

FIN.

354

RÉPONSES

A DES OBJECTIONS FAITES CONTRE LE PRINCIPE

DE LA

DUALITÉ DU DYNAMISME HUMAIN,

LEQUEL EST UNE DES BASES DE L'ANTHROPOLOGIE MÉDICALE

ENSEIGNÉE DANS LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER ;

PRÉCÉDÉES D'UNE INTRODUCTION

dont l'objet est, d'abord, de montrer la nécessité où est cette Faculté de défendre son Enseignement ; ensuite de présenter pour exemple une Apologie de la Définition Bonaldienne de l'Homme, condamnée par le célèbre Père VENTURA ;

PAR

M. LE PROFESSEUR LORDAT.

MONTPELLIER,

SEVALLE, LIBRAIRE, RUE DU GOUVERNEMENT.

PARIS,

J.-B. BAILLIÈRE, LIBRAIRE, 17 RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE.

LABÉ, LIBRAIRE, 4 PLACE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE.

1854

Montpellier, J. MARTEL aîné, Imprimeur de la Faculté de Médecine.


Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: Oct. 2004
PreservationTechnologies
A WORLD LEADER IN PAPER PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111




LIBRARY OF CONGRESS
0 006 009 912 1